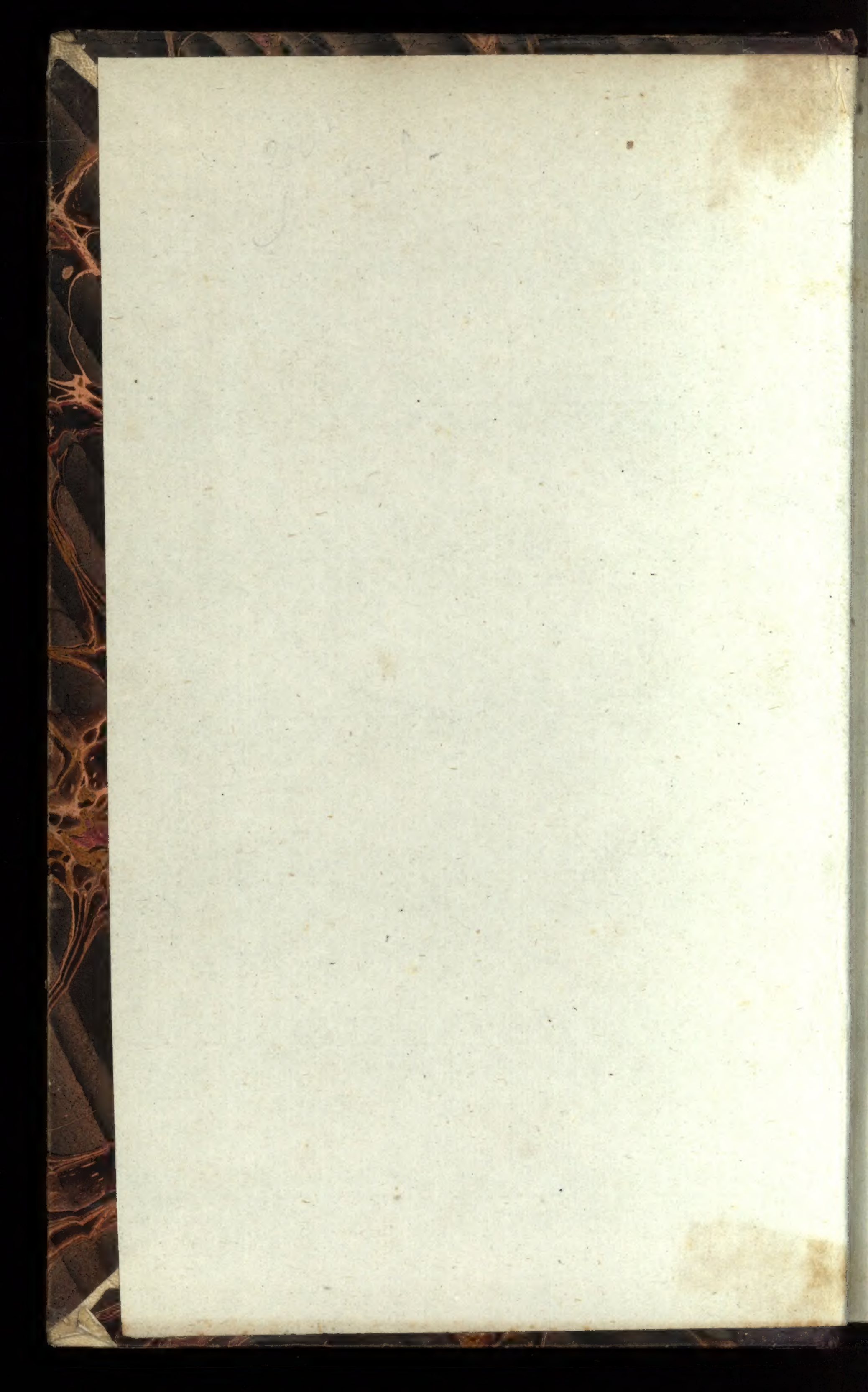




2 vols +
Atlas

Du Fretay

3 volumes
dont 1 atlas

VOYAGE A PÉKING.

I.

VOYAGE A PÉKING,

A TRAVERS LA MONGOLIE,

EN 1820 ET 1821,

Par M. G. Timkovski;

TRADUIT DU RUSSE PAR M. N*********, REVU PAR M. J.-B. EYRIÈS;

Publié, avec des Corrections et des Notes,

PAR M. J. KLAPROTH;

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS QUI CONTIENT TOUTES LES PLANCHES DE L'ORIGINAL, ET PLUSIEURS AUTRES INÉDITES.

TOME PREMIER.



PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMP.-LIB. ET MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Et Lib. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent,

RUE RICHELIEU, No 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, No 46.

M DCCC XXVII.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

A

MONSIEUR ABEL RÉMUSAT.

MONSIEUR,

En vous offrant l'édition française de ce Voyage en Chine, je ne fais que remplir le devoir de la plus vive reconnaissance, que je vous dois pour l'amitié sincère avec laquelle vous m'avez reçu à mon arrivée à Paris, et que vous m'avez toujours montrée depuis.

A qui, d'ailleurs, pouvais-je mieux dédier un ouvrage qui contribue à nous donner des connaissances plus exactes sur un des pays

les plus celèbres de l'Asie, qu'à la personne qui a fait revivre en France le goût pour l'étude du chinois!

Quand je réfléchis à votre profonde connaissance de la langue et de la littérature de la Chine, je ne sais ce que je dois admirer le plus, ou la rapidité avec laquelle vous avez appris cet idiome si difficile, ou la promptitude avec laquelle vous avez formé un nombre considérable d'élèves, dont la plupart sont déjà en état de lire les livres chinois.

Comme toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la littérature orientale, je dois aussi me féliciter, et je saisis cette occasion pour le déclarer publiquement, de ce que le gouvernement français vous ait confié

la garde des manuscrits asiatiques de la Bibliothèque du Roi, car il aurait été impossible d'en charger quelqu'un qui, au zèle et à l'exactitude indispensables pour remplir cette place, unît l'obligeance si précieuse à tous ceux qui viennent consulter les trésors de cet établissement vraiment Royal.

Agréez donc ce faible témoignage de mon attachement sincère, et de l'amitié de

Votre très-affectionné,

J. Klaproth.



PRÉFACE.

DEPUIS un siècle environ, la Russie entretient à Péking un couvent et une école où se forment ses interprètes pour le *chinois* et le *mandchou*. De dix ans en dix ans, on renouvelle les personnes qui composent ces deux établissemens, et on envoie, de Saint-Pétersbourg, de nouveaux moines et d'autres jeunes de langue à la capitale de la Chine. Cette petite caravane est conduite par un officier russe, chargé de la diriger et de l'installer à son arrivée à Péking, puis de reconduire dans leur patrie les religieux qui ont fait leur tems, et les élèves qui ont fini leurs études.

Ce fut à la suite d'une pareille mission que M. *Timkovski*, attaché au collége des affaires étrangères, partit, en 1820, de Kiakhta, fort situé à la frontière qui sépare les possessions

de la Russie de celles de la Chine. Il traversa la Mongolie, passa la Grande-Muraille, et arriva le 1[er] décembre à Péking ; il y séjourna jusqu'au 15 mai de l'année suivante.

Toutes les ambassades européennes qui sont allées à Péking, n'ont fait qu'un séjour très-court dans cette capitale de l'empire chinois, et même ont été sans cesse soumises à une surveillance gênante, dictée aux Chinois par leur méfiance pour les étrangers. M. *Timkovski* a visité Péking sous des auspices beaucoup plus favorables; comme tous les Russes, il jouissait de sa pleine liberté, pouvant parcourir les nombreux quartiers de cette ville immense, et visiter tous ses monumens et toutes ses curiosités. Il a donc été à même de faire des observations plus exactes que les voyageurs qui ont visité la Chine avant lui; de plus, il avait à sa disposition plusieurs interprètes qui connaissaient parfaitement la langue du pays; ainsi ses récits méritent plus de confiance que ceux des personnes, qui, ne sachant ni le chinois ni le mandchou, n'ont pu entrer en conversation avec les habitans de l'empire.

Le Voyage de M. Timkovski a paru en russe à Saint-Pétersbourg. Il contient le journal et les remarques de l'auteur sur la géographie, le commerce, les mœurs et les usages de la Chine. Il est enrichi de plusieurs traductions et d'extraits d'ouvrages chinois, qui ont été fournis à M. Timkovski par les moines et les élèves de l'établissement russe à Péking; ce qui donne à cette relation beaucoup de poids, et lui imprime un caractère d'authenticité qu'aucune autre ne peut avoir.

Cependant, malgré l'intérêt que présente cet ouvrage, il n'était pas possible de le faire paraître en français, tel qu'il a été publié à Saint-Pétersbourg. Le livre de M. Timkovski n'a pas été composé pour l'Europe occidentale; le but de l'auteur, en donnant la relation de son voyage, a été, ainsi qu'il le dit, de faire connaître en même tems à ses compatriotes ce qui a été écrit par les Européens sur l'empire chinois. En conséquence, il donne souvent de longs morceaux extraits des ouvrages des *deux Staunton*, de *Barrow*, de *Deguignes fils*, du P. *Gaubil*, de *Pallas*, de *Bergmann* et de *Klaproth*; il a même cité

des livres élémentaires publiés en France; mais qui, par leur nature même, ne peuvent faire autorité. Il était convenable de supprimer la plupart de ces hors-d'œuvres; nous l'avons fait. Nous avons laissé le récit d'un des exploits de *Ghessur khan* (T. II, pag. 233 à 250), parce que ce morceau extrait de l'ouvrage de Bergmann, intitulé *Nomadische Streifereien*, etc. (T. II, pag. 233 à 284), trouvait bien sa place dans l'endroit où M. Timkovski l'a inséré, et qu'il n'avait pas encore été traduit en français. Nous avons également conservé (T. II, pag. 16 et suiv.) l'ordonnance de l'empereur Kia khing sur l'état de l'armée mandchoue, quoiqu'elle eût déjà paru en français dans le second volume du *Code Pénal des Chinois*, d'après la traduction anglaise de Sir G. Th. Staunton.

Nous n'avons pas non plus effacé *la Description de Péking*, qui, sauf quelques modifications et additions, est celle du P. Gaubil; nous en avons prévenu le lecteur dans une note; il en trouvera également d'autres qui signaleront des emprunts faits par M. Timkovski aux auteurs qui ont écrit sur

la Chine. Enfin, nous avons laissé subsister le récit de l'intronisation d'un khoutoukhtou (T. I, pag. 99 et suiv.); il est tiré des *Nordische Beytræge* de Pallas (T. I, pag. 314, et suiv.); on en a déjà une traduction française à la suite de la *Description du Tibet*, traduite de l'allemand par Réuilly. Paris, 1808, in-8°.

Il était nécessaire de changer le plan de l'ouvrage de M. Timkovski. Les Notices sur les mêmes objets se trouvaient dispersées; elles ont été réunies. D'un autre côté, nous avons rejeté tout ce qui était trop connu ou inutile; ainsi une partie du livre de M. Timkovski est entièrement refondue.

On a vu par ce qui précède que ce travail était indispensable; d'autres motifs encore nous ont portés à prendre ce parti. L'auteur a fait un grand usage d'extraits et de traductions du chinois, qui lui ont été communiqués par l'archimandrite *Hyacinthe Pitchouïev*, qu'il a ramené de Péking. Mais la vérité nous force à dire que ce religieux n'a pas apporté à son travail tout le soin qu'il

méritait. En comparant les traductions du P. Hyacinthe avec les textes originaux chinois, M. Klaproth y a trouvé de graves inexactitudes. Il a donc fallu corriger tous ces endroits fautifs, afin que le lecteur ne fût point induit dans des erreurs d'autant plus préjudiciables à la science, qu'elles auraient eu pour garantie un livre qui s'appuyait sur des passages tirés d'ouvrages chinois. La *Grande Géographie impériale de la Chine* a donné à M. Klaproth la facilité de faire disparaître de la traduction française toutes les fautes qui déparent l'original russe. Il est parvenu, à l'aide de ce livre, à corriger les noms propres qui se trouvent dans la *Description de la Mongolie*, formant le XVe chapitre de la traduction française. Dans l'ouvrage russe ces noms sont extrêmement défigurés ; et certainement un Mongol ne pourrait les y reconnaître.

M. Timkovski a adopté dans son ouvrage le dialecte de Péking, pour la transcription des noms et des mots chinois. Cependant ce dialecte est un des plus corrompus de la Chine. Qui reconnaîtrait, par exemple, Pé-

king en *Bedzin*, Ki ming en *Dzi min*, Kiang nan en *Dziœn nan*, Khang hi en *Kansi*, Khian loung en *Tsiœn lounn*, et Hi fung khéou en *Si fynn keou*, etc. ? M. Klaproth a jugé qu'il convenait de remplacer ce dialecte par celui de Nanking, parce qu'il est le plus élégant ; d'ailleurs c'est celui que les missionnaires qui ont écrit sur la Chine, ont adopté dans leurs ouvrages, et c'est le plus connu en Europe. En ce sens, il en est de l'idiome chinois comme de la langue allemande : Vienne peut passer pour la capitale de l'Allemagne ; mais ceux qui voudraient écrire sur ce pays, se garderaient bien d'orthographier l'allemand d'après le mauvais jargon de cette ville, de peur de ne pas être compris par les habitans de ce pays eux-mêmes.

Il a été nécessaire aussi de ne pas laisser dans la traduction française des locutions irrégulières qui, par un usage abusif, se sont introduites dans quelques livres, où il est question de la Chine. C'est ainsi, par exemple, qu'en parlant du souverain de ce vaste empire, plusieurs auteurs le nomment, par

son titre mongol, le *Bogdo-khan*; cette façon de s'énoncer est à peu près aussi correcte que si un Français, en parlant, dans sa langue, du monarque russe, l'appelait le *Kayser* de Russie, parce qu'il aurait vu ce mot employé dans un livre écrit par un Allemand.

La dernière moitié du troisième volume de l'original russe contient un aperçu général de la Mongolie, dans lequel M. Timkovski donne une histoire de ce pays et des peuples qui l'ont habité depuis l'an 220 avant notre ère, jusqu'à l'époque où il fut subjugué par les Mandchoux. Les matériaux qu'il a employés sont les mêmes dont Deguignes s'est servi pour son *Histoire des Huns*. Ce dernier les avait traduits du chinois; M. Timkovski a fait usage des traductions de l'archimandrite Hyacinthe. Deguignes avait commis la faute de confondre toutes les nations de l'Asie moyenne et septentrionale dans une seule, à laquelle il donne le nom de Huns; l'archimandrite a commis une méprise du même genre, en prenant pour des Mongols tous les peuples qui, de-

puis les tems les plus reculés, ont habité au nord de la Chine. M. Timkovski a adopté ce système erroné qui rend inutiles les matériaux que son livre contient; d'ailleurs, ils sont déjà connus par l'ouvrage de Deguignes. Ces raisons nous ont déterminés à supprimer cette prétendue histoire des Mongols, et à n'en laisser que ce qui commence à l'expulsion de la dynastie des Yuan de la Chine.

La relation du Voyage dans la Mongolie contenait une quantité de détails insignifians; on y trouvait de ces aventures ordinaires, qui peuvent arriver à quiconque parcourt tout autre pays que la Mongolie ou la Chine. Ces détails sont tellement fastidieux qu'il a été nécessaire de les faire disparaître, et de ne laisser dans cette partie de l'ouvrage que ce qui sert à faire connaître la nature et l'aspect du pays, la physionomie et les mœurs des habitans.

Les éditeurs ont pensé qu'il leur importait de donner ces explications, afin d'éviter les reproches que pourraient leur adresser quelques personnes, d'avoir mutilé l'ouvrage ori-

ginal. Ils peuvent se rendre cette justice, qu'ils n'ont fait que l'émonder de tout ce qu'il offrait de superflu, afin de le rendre vraiment utile; ils croient avoir agi avec plus de discernement que l'écrivain allemand qui a publié dans sa langue la traduction de l'ouvrage de Timkovski : celle-ci reproduit toutes les fautes de l'original; et les hommes qui s'intéressent aux progrès de la géographie doivent se féliciter de ce que personne, en France, n'a eu l'idée de profiter de cette version pour nous gagner de vitesse : il eût été fâcheux de voir publier dans notre langue, sous sa forme primitive, une relation qui, extrêmement vantée dans plusieurs de nos ouvrages périodiques, avait excité la curiosité des savans, et qui réellement mérite des éloges.

Nous avons cru devoir ajouter un Index aux deux volumes de l'édition française; ce morceau nécessaire manquait dans l'original russe.

On imprime en ce moment, à Londres, une traduction anglaise, faite d'après nos

corrections ; elle aura par conséquent un grand avantage sur celle qui a paru en Allemagne.

Il est peut-être à propos de noter que M. Timkovski cite quelquefois *Laurent Lange*. Cet ingénieur suédois, qui était entré au service de la Russie, fit quatre fois le voyage de Péking avec les caravanes, qui alors avaient la permission d'aller à la capitale du céleste empire. Il a écrit les relations de ses voyages, qui contiennent des détails curieux sur la Mongolie. Deux de ces relations, et celle de son séjour à Péking, sont traduites en français; on les trouve dans le *Recueil des Voyages au Nord* (T. V, pag. 373 à 410, et T. VIII, pag. 221 à 371). Les autres ont été publiées par Pallas, dans ses *Nordische Beytræge* (T. II, pag 83 à 207).

En entreprenant la tâche de faire paraître la traduction du *Voyage de Timkovski*, nous avons cédé à notre zèle pour les progrès de la géographie ; nous espérons que nos efforts n'auront pas été inutiles, et que ce

livre pourra contribuer à augmenter la masse de nos connaissances sur l'Orient et le centre de l'Asie.

J. B. EYRIÈS. J. KLAPROTH.

Paris, 12 octobre 1826.

VOYAGE
A PÉKING
A TRAVERS
LA MONGOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Établissement d'une mission ecclésiastique à Péking. — Son but. — Personnages qui la composent. — Préparatifs du voyage.

Le 14 juin 1728, un traité de paix fut signé entre le comte Vladislavitche, ambassadeur extraordinaire de Russie, et les ministres de la Chine. Le cinquième article est ainsi conçu :

« Les Russes occuperont à l'avenir à Péking le
» kouan ou la cour qu'ils habitent en ce mo-
» ment. D'après les désirs de l'ambassadeur russe
» il sera construit une église avec l'assistance du
» gouvernement chinois. Le prêtre qui réside à
» Péking et les trois autres qu'on y attend selon
» les conventions, seront logés dans le kouan

» ou la cour ci-dessus mentionnée. Ces trois
» prêtres seront attachés à la même église et
» recevront les mêmes provisions que le prêtre
» actuel. Il sera permis aux Russes d'adorer leur
» Dieu selon les rites de leur religion. On re-
» cevra encore dans cette maison quatre jeunes
» étudians et deux d'un âge plus avancé, sa-
» chant les langues russe et latine, que l'ambas-
» sadeur désire laisser à Péking pour apprendre
» les langues du pays. Ils seront nourris aux
» frais de l'empereur, et auront la liberté de
» retourner dans leur pays aussitôt qu'ils au-
» ront fini leurs études. »

D'après ce traité, la mission russe, composée de six membres ecclésiastiques et de quatre laïcs (1), fixa son séjour à Péking; les premiers desservent alternativement le couvent de la Chandeleur et l'église de l'Assomption de Notre-Dame, situés dans le même quartier de la ville, et habités originairement par des Russes que le gouvernement chinois y fit transporter en 1685, après la destruction d'Albazin, forteresse russe qui avait été bâtie sur les rives de l'Amour. Quant aux membres laïcs, ce sont des jeunes gens qui

---

(1) On trouve dans le journal russe, *le Messager Sibérien de l'année* 1822 (cahiers 4, 5, 6 et 7), des détails très-intéressans sur le commencement des relations commerciales et politiques entre la Russie et la Chine, et sur l'établissement de l'église et de la mission russe à Péking.

sont tenus d'étudier les langues mandchoue et chinoise, et d'acquérir des notions exactes sur la Chine, etc. Tous demeurent dans le kouan (1), vaste bâtiment dont la partie connue sous le nom de *cour de l'ambassade*, est entretenue par le gouvernement chinois, et l'autre, qui renferme le couvent, par la Russie.

Le séjour ordinaire de la mission à Péking est fixé à dix ans : au bout de ce tems elle est remplacée par une autre; mais la correspondance entre le ministère russe des affaires étrangères au nom du sénat dirigeant, et le tribunal de Péking, est sujette à tant de lenteurs, que le séjour de la mission dure plus long-tems.

Conformément à l'article 5 du traité, une nouvelle mission partit de Saint-Pétersbourg, en 1819, en remplacement de celle qui était à Péking depuis le 10 janvier 1808. Elle arriva à Irkoutsk au mois de février 1820, et le 1er juillet à Troitsko-savsk, forteresse plus connue sous le nom de Kiakhta; elle se tint prête à passer les frontières dans un mois.

M. de Spéransky, gouverneur général de la Sibérie, en donna avis aux deux chefs chinois, c'est-à-dire au kiun-vang, prince de la seconde classe, et à l'amban ou adjoint de ce prince, qui habitent l'ourga ou la ville mongole, située à deux

---

(1) Voyez les plans du couvent et de la cour de l'ambassade russe à Péking, joints à ce volume.

cent soixante verstes au sud de Kiakhta (1). La mission nouvelle était composée d'un archimandrite qui en était le chef, de cinq autres ecclésiastiques d'un rang inférieur, et de quatre jeunes gens de vingt-deux à vingt-sept ans. L'entretien de la mission coûte annuellement au gouvernement chinois plus de 1000 roubles et 9000 livres de rio, et 16,250 roubles en argent à la Russie ; sur la dernière somme, 1000 roubles sont destinés à l'entretien et à l'instruction des jeunes Albazinses (2) qui vivent à Péking.

Je fus chargé d'accompagner la nouvelle mission depuis Kiakhta jusqu'à Péking, et de ramener celle qui y résidait depuis 1808. Ma suite était composée d'un inspecteur des bagages, d'un interprète des langues mongole et mandchoue, et d'un détachement de trente Cosaques. Ceux-ci escortaient le bagage. Du moment où la mission eut passé la frontière du territoire russe, elle se trouva sous la protection du gouvernement chinois.

On avait fait faire à Irkoutsk dix chariots couverts et attelés chacun de trois chevaux, pour le

---

(1) Cette ville est connue chez les Mongols sous le nom de *Kouren. Ourga* ou *Œrgué* veut dire, dans leur langue, l'habitation d'une personne distinguée. *Kouré* est le nom de tout lieu fermé. Ces deux dénominations se rapportent principalement à la résidence du *khoutoukhtou*, grand-prêtre des Mongols.

(2) Ce sont les descendans des Cosaques d'Albazin.

transport des personnes qui composaient la mission. On plaça le bagage depuis Kiakhta juqu'à Khalgan, sur des chameaux, les uns achetés, les autres donnés par les Bouriates. Quelques-uns restèrent en réserve. Les effets fragiles furent conduits sur de petits chariots à deux roues attelés d'un seul cheval.

Nous venons de dire que la mission se préparait à quitter la Russie dès le mois de juillet, afin d'éviter les inconvéniens inséparables d'un voyage, dans l'arrière-saison, à travers les steppes froides et arides de la Mongolie, surtout dans le désert de Gobi. Les conducteurs chinois n'arrivèrent que le 27 d'août à Maimatchin, qui est la partie chinoise de Kiakhta, sur la frontière même, à quatre verstes de Troitskosavsk. Je m'y rendis le même jour pour m'occuper des préparatifs du voyage. Nos conducteurs chinois étaient 1° un inspecteur, nommé Tchhing, qui était bitkhéchi ou secrétaire de la septième classe (1), et que l'on qualifiait improprement du titre de galaï-da (2). Tchhing

(1) Les dignités, en Chine, sont divisées en sept classes, chacune subdivisée en deux, la plus ancienne et la plus jeune.

(2) Les *galaï da*, qu'il ne faut pas confondre avec les *galaï amban*, sont les collègues des *oukheri da*. Ils ont différentes occupations : les uns habitent les villes frontières où ils ont l'inspection de l'artillerie et des arsenaux ; d'autres sont chargés de veiller sur les affaires des nomades qui se trouvent sous la domination chinoise. Ces

lao yé (*lao yé* veut dire monsieur) étai âgé de soixante ans; il portait sur son bonnet, mais seulement hors de la capitale, un bouton blanc en pierre opaque, qui lui donnait rang le mandarin de sixième classe. Il était accompagné de Tchakdour, interprète mongol, âgé le vingt ans, parlant parfaitement le chinois, et le deux nerbes ou serviteurs, le père et le fils; 2° Durgentai, bochko (1) ou sergent-major, âgé le quarante-sept ans; hors de la capitale, il portat sur son bonnet un bouton doré indiquant la septième classe, et était aussi suivi d'un nerbe. Le dzargoutchi (2) nous avait fait dire, par un marchand de rhubarbe de la Boukharie ou du Turkestan (3), que ce bochko était un ivrogne.

---

galaï da sont ou de la première division de la quatrième, ou de la même division de la cinquième classe; ils ont ainsi le rang de major ou de capitaine. KL.

(1) Lorsque les fonctionnaires publics chinois passent la grande muraille pour affaires du gouvernement, ils jouissent de lavantage de porter sur leur bonnet un bouton, qui leur donne le plus haut rang de la classe suivante.

(2) Titre d'un officier chinois qui réside à Maimatchin. Il est chargé par le conseil des affaires étrangères, et tout ce qui concerne la frontière et le commerce; il est assisté par un bochko. Ils sont remplacés tous les trois ans.

(3) Cette dernière dénomination est plus exacte que la première, car les habitans du pays connu en Europe sous le nom de Petite-Boukharie, se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs. Ils parlent la langue turque et professent la religion mahométane. Il en est de même des autres peuples de l'Asie habitant les contrées qui s'étendent au nord jusqu'à la frontière russe, à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne,

Nous avions aussi des Mongols Khalkha avec nous : c'était Idam Dzap, toussoulakhtchi de la deuxième division de la deuxième classe chinoise, vieillard vénérable de soixante-cinq ans et encore très-vigoureux ; il portait sur son bonnet un bouton en corail ciselé. Il était venu plusieurs fois à Irkoutsk en courrier, et avait déjà accompagné les missions russes en 1794, 1795, 1807 et 1808. Il était suivi de Tsébek dordji, âgé de dix-huit ans, khia ou garde-du-corps d'un prince mongol de la cinquième classe.

Après avoir passé environ deux heures avec eux chez le dzargoutchi, nous retournâmes à Troitsko-savsk.

Il restait encore une affaire importante à terminer. Il fallait gagner par quelques présens nos conducteurs pour les engager, vu la saison avancée, à pourvoir sans délai la mission de iourtes ou kibitkis qui sont des tentes de feutre, et d'autres objets indipensables pendant un si long voyage.

---

et au sud jusqu'à l'Afghanistan. Il serait plus convenable de donner à toutes ces contrées, dont la plus grande partie est habitée par les descendans des Turcs, le nom général de Turkestan, en les divisant de la manière suivante : 1° le Turkestan septentrional ou Turkestan russe, en y comprenant les trois hordes de la nation kirghise ; 2° Turkestan méridional, pays habité par les Khiviens, les Turcomans et les Karakalpaks, et renfermant aussi la Grande-Boukharie, le Kokand et le Tachkent ; 3° Turkestan oriental, comprenant la Petite-Boukharie, qui est sous la domination chinoise.

Connaissant le goût de ces Asiatiques, j'envoyai dès le lendemain :

Au bitkhéchi, huit archines de drap noir, dix peaux de renard, neuf peaux de chèvre rouges et vertes, un thé complet, et une quantité assez considérable de friandises en sucre, rhum, vin et eau-de-vie.

Au bochko, cinq archines de drap noir, six de peluche noire, dix peaux de chèvre rouges et vertes, des liqueurs et des friandises.

Au toussoulakhtchi, cinq peaux de renard, six archines de peluche, sept peaux de chèvres rouges et vertes, un sabre d'officier, des liqueurs et des friandises.

Le 29 août, à midi, les conducteurs de la mission, accompagnés de tous leurs gens, du dzargoudtchi et d'un détachement de Mongols armés d'arcs et de flèches, arrivèrent à Troitsko-savsk. Ils me rendirent visite, ainsi qu'au chef de la mission et au conseiller de la chancellerie de frontière.

Je fis présent de deux peaux de renard et de quatre peaux de chèvres noires au marchand du Turkestan, pour le remercier d'avoir rempli près de nous les fonctions d'interprète chinois, dans nos entrevues avec le dzargoutchi, le bitkhéchi et le bochko. Ces deux derniers ne savaient parler ni le mongol ni le mandchou. Je donnai également deux peaux de chèvre noires au khia Tsébek

Dordji, parent du toussoulakhtchi, et une pièce de drap noir de Meseritz, en Silésie, aux nerbes du bitkhéchi et du bochko. J'ignore si c'est un usage reçu en d'autres pays; mais dans cette partie de l'Asie, quand on veut se faire comprendre des gens dont on a besoin, on ne les aborde point sans leur laisser des preuves palpables de sa reconnaissance.

Le 30 août, la fête de S. M. l'empereur Alexandre fut célébrée par un *Te Deum* chanté dans l'église de Kiakhta. Il fut suivi d'un dîner que donna le conseiller de chancellerie, commissaire de la frontière, et auquel assistèrent le dzargoutchi de Maimatchin, le bochko, les principaux négocians chinois et les conducteurs de la mission. On but à la santé de l'empereur et du bogdo-khan et à une amitié éternelle entre les deux empires. Ces santés furent portées au bruit de salves d'artillerie et au son des cloches; les soldats de la garnison en grande tenue faisaient retentir l'air de chants d'allégresse. La joie et la franchise qui régnèrent dans cette petite fête, firent une vive impression sur l'esprit de nos convives étrangers.

CHAPITRE II.

Départ de la mission. — Voyage jusqu'à l'ourga.

Après avoir fait toutes les dispositions préalables, la mission se mit en route le 31 août.

A dix heures du matin, les bagages sortirent de Troitsko-savsk. Les personnes composant la mission venaient ensuite dans les voitures de M. le directeur de la douane et de M. le conseiller de chancellerie, qui nous accompagnaient avec une escorte de Cosaques. Nous étions suivis par les employés et par les habitans du lieu. Arrivés à Kiakhta, nous nous rendîmes tous à l'église, et de là chez un négociant qui nous donna un dîner au nom des commerçans de la ville. Pendant ce tems, nos bagages, escortés par M. Ostrovky, commandant de Troitsko-savsk, prirent le devant jusqu'à la première station, à sept verstes environ de Kiakhta. Après le dîner, nous allâmes encore une fois remercier Dieu sur le sol de notre patrie; puis, accompagnés du clergé de Kiakhta, précédés des saintes croix, nous arrivâmes à la frontière au son des cloches. Malgré la pluie,

un grand concours de curieux russes et chinois s'était assemblé. A six heures du soir, après nous être arrêtés quelque tems dans la maison du dzargoutchi, nous entrâmes dans l'empire chinois, accompagnés par le directeur de la douane et par le conseiller de chancellerie. Arrivés aux tentes que les Chinois nous avaient dressées à une distance de trois verstes, le dzargoutchi nous fit présenter du thé; nous prîmes congé de nos compatriotes, et, malgré une pluie assez forte, nous nous mîmes en route. Un détachement de vingt cavaliers mongols composait notre avant-garde; elle était commandée par un dzanguin, ayant sur son bonnet un bouton blanc opaque, ce qui lui donnait le rang de cornette; il était accompagné d'un koundoui (sergent-major mongol), portant sur son bonnet un bouton de de cuivre jaune.

Le bitkhéchi et le bochko suivaient ce détachement dans une calèche chinoise (1), ou chariot couvert à deux roues, ayant une petite fenêtre de chaque côté; elle était menée par deux conducteurs à cheval, au moyen d'une perche fixée transversalement sur la limonière, et attachée sur la selle. Venaient ensuite dans deux autres voitures les membres de la mission, conduits par des

(1) Ils ne voyagèrent dans cette calèche, qu'un employé de l'ourga leur avait prêtée, que de l'ourga à Kiakhta, et à leur retour de Kiakhta à l'ourga; ensuite ils montèrent à cheval.

chevaux deposte chinois; l'inspecteur du bagage, l'interprète et moi, nous suivions à cheval, accompagnés de dix Cosaques. Le toussoulakhtchi Idam ne nous quitta point durant tout le voyage.

Vers sept heures, après avoir parcouru quatre verstes, nous fîmes halte. Il y avait quatre iourtes (1) préparées pour nous; l'une était pour le clergé, l'autre pour les étudians, la troisième pour moi et ma suite, et la quatrième pour les Cosaques. Notre bagage était déjà arrivé; les chevaux et les bœufs pâturèrent; quant aux chameaux on les prépara au voyage en les privant de manger et de boire pendant douze jours. Les chevaux qui avaient servi au transport du bagage, furent privés de nourriture pendant toute la nuit, pour les fortifier, suivant l'usage des Mongols et des habitans de la Sibérie.

Je fis présent d'une peau de chèvre noire au dzanghin et au koundoui, qui retournaient à Kiakhta. On ne fait de cadeaux qu'aux personnes les plus distinguées.

A dix heures du soir, on soupa chez le chef de la mission. Nous campions dans un endroit appelé Ghilân-nor (lac Blanc). C'est une vaste

---

(1) Une iourte ou kibitka s'appelle en langue mongole *ghèr*; plusieurs iourtes placées ensemble et formant une espèce de village des steppes ou une station, se nomment *ourto*. *Oulous* ou *olos*, signifie en mongol *empire*, *peuple*; *ordo* un château ou le palais impérial.

plaine, abondante en pâturages, qui se prolonge au sud de Kiakhta, jusqu'à une distance de dix verstes, et de l'est à l'ouest jusqu'à Kiran, poste russe. Vers l'est de notre station, se trouvent deux lacs, sur les bords desquels le dzargoutchi de Maimatchin va pendant l'été pour jouir des plaisirs de la chasse et de la promenade.

1er *Septembre.*—Au lever du soleil, nous entendîmes de tous côtés les cris et les mugissemens des bœufs et des chameaux. De grands troupeaux paissaient çà et là; des chevaux couraient en liberté; la fumée s'élevait de différentes iourtes. Ce tableau de la vie nomade, si nouveau pour nous, nous rappela les tems heureux de la vie patriarchale. Quelques Mongols de la garde frontière, que les marchands chinois empêchent de faire le commerce à Kiakhta, croyant trouver une occasion favorable, vinrent nous offrir des chameaux; je rejetai leurs propositions dans l'espoir d'en obtenir de meilleurs à l'ourga.

Nous nous préparions à partir de bonne heure; mais il se passa beaucoup de tems avant qu'on eût attrapé les chevaux, et chargé les chameaux qui étaient très-farouches; un de nos chevaux se mit à courir vers la frontière avec tant de célérité, que les Cosaques ni les Mongols ne purent le rattraper.

Enfin nous nous mîmes en route, précédés du bagage, des chameaux et des voitures, ordre qui

fut observé dans tout le voyage. Les membres de la mission se placèrent dans d'autres équipages; les troupeaux (taboun) de chevaux nous suivaient lentement, afin de ménager leurs forces. Les bœufs furent laissés sous la sauve-garde d'un Mongol avec cinq soldats sous ses ordres; la nuit, trois Cosaques y veillaient alternativement. Pour avoir l'œil à tout, je pris le parti de faire le voyage à cheval jusqu'à Péking; j'avais sous mes ordres l'inspecteur des bagages, l'interprète et un Cosaque. Nos conducteurs chinois étaient partis de grand matin.

Nous suivions vers le sud la route de poste qui, en été, va de l'ourga à Kiakhta. Les missions précédentes, afin d'éviter les montagnes, avaient pris la direction de l'ouest, c'est-à-dire la rive droite de l'Orkhon, qui tombe dans la Sélinga. Ce fut par ce chemin, qui est plus long, que la dernière ambassade russe se rendit à Péking (1).

En quittant cette station, nous traversâmes des terrains bas que traverse le Borò, petite rivière marécageuse.

C'est là que, dans l'automne de 1727, le comte Vladislavitche eut des discussions assez vives avec les ministres mandchous, relativement à la détermination définitive des frontières, aux déserteurs des deux pays, aux ambassades, etc.

---

(1) *Authentische Nachrichten von der Russischen Gesandschaft*

Le comte Vladislavitche avait été envoyé par Catherine Ire, qui s'empressait de suivre les projets de Pierre-le-Grand. Le 21 octobre de la même année, il conclut, entre la Russie et la Chine, un traité de paix qui subsiste encore, qui fut ratifié le 14 juin 1728. Ce traité nous ouvrit le chemin de la capitale de l'empire chinois, presqu'inaccessible aux autres nations de l'Europe.

L'été ayant été pluvieux, la plaine était couverte d'eau et extrêmement bourbeuse; après avoir fait trois verstes, nous arrivâmes à un endroit plus élevé, d'où nous aperçûmes encore Kiakhta; son église, les maisons de nos amis et d'autres lieux qui nous étaient connus, furent les derniers objets qui nous rappelèrent notre patrie, en nous laissant le doux espoir de les revoir un jour.

Nous continuâmes à marcher vers le sud, en traversant, sur cette hauteur, une petite forêt de bouleaux et de pins. On ne voyait point de terres labourées; on ne découvrait qu'une plaine où l'herbe était abondante, grâces à la pluie et à la fertilité du sol. Le chemin, qui passe sur un fond sablonneux, était sillonné par les roues et rempli d'ornières.

---

nach China in den Jahren 1805 *und* 1806, dans le journal de Weimar, intitulé : *Geographische Ephemeriden* 1806. (Tom. XXI, pag. 219, 237.) C'est une notice succincte écrite par un membre de cette ambassade.

Nous découvrions de loin le mont Bleu (en mongol Koukou-nirou), que l'on aperçoit de Troitsko-savsk, et plus près à l'est, le mont Barsoutchi. Ce dernier fut nommé ainsi par un homme qui vint à notre rencontre : un habit rouge et un bonnet jaune montraient que c'était un ecclésiastique. En Mongolie et en Chine, tout ce qui porte la couleur jaune est regardé comme sacré; l'homme qui en est revêtu n'a pas besoin de défense ; il est respecté partout où il se présente. Les couleurs rouge et jaune sont destinées, par la loi, à l'habillement des prêtres de la croyance de Bouddha. La tête rasée indique un lama. Les Mongols donnent ce nom aux prêtres de toutes les classes, tandis que les Kalmuks, qui sont de la même croyance, ne l'appliquent qu'à ceux de la première classe ; la dénomination générale des prêtres est *khoubarak*, ou *khouwarak* (1). On dit que le nom de lama est tubétain, et signifie mère des ames (mère spirituelle), parce que les hommes qui se vouent à cet état doivent aimer toutes les ames, aimer et protéger toute créature vivante, contribuer au bonheur de chacune par leurs prières et leurs instructions, avec la ferveur d'une mère qui s'occupe

(1) *Pallas Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Voelkerschaften*, 1776 et 1801, tom. II, pag. 112. *Bergmann nomadische Streifereien unter den Kalmüken*, 1804, tom. III, pag. 77.

du bien-être de ses enfans. Ce devoir si important et si doux à remplir pour des cœurs compatissans, ne cède malheureusement que trop souvent à des intérêts mondains ; l'ambition et la cupidité prévalent presque toujours, comme nous le verrons par la suite, sur les obligations bienfaisantes imposées aux prêtres de Bouddha.

Après avoir parcouru quatre verstes dans une forêt épaisse, nous entrâmes dans une grande vallée ornée de prairies, située entre des rochers à pic, et traversée par l'Ibitsykh, petite rivière qui, dans son cours tortueux du sud-ouest au nord-est, reçoit le Khangaï, et se réunit à la rive gauche du Kiran qui se jette dans le Tchikoï. Ces deux dernières rivières coulent le long des frontières russes, à l'est de Kiakhta. Le Khangaï tire son nom de la montagne dont il sort, qui sert de repaire à une grande quantité de bêtes sauvages.

Le koudoui de notre nouvelle station, située sur la rive droite de l'Ibitsykh, vint à notre rencontre et nous complimenta à la manière des chevaliers des steppes : il sauta à bas de son cheval, fléchit le genou gauche devant moi, appuya son bras droit sur un de ses flancs et le soutint de la main gauche, en s'écriant : *Amour!* c'est-à-dire paix, tranquillité. Ensuite il remonta à cheval et nous conduisit par un gué jusqu'aux iourtes, où la mission arriva à quatre heures du soir,

après avoir parcouru vingt-cinq verstes depuis Ghilan-nor. Le bagage ne nous rejoignit que deux heures plus tard; pendant toute la journée le tems fut sec et chaud.

Une grande quantité de curieux s'étaient rassemblés autour de notre station, pour nous voir, quoique les Russes dussent leur être assez connus, soit par le voisinage de Kiakhta, soit par le passage des courriers russes allant à l'Ourga.

Un lama, ayant remarqué qu'un de nos chameaux boitait, nous proposa de l'acheter cinq lan (1) en argent (environ quarante roubles ou francs), tandis que le prix d'un chameau était de cent cinquante roubles; ce fut là la première épreuve que nous fîmes de l'honnêteté des lamas.

La journée se termina par un souper assez gai que j'offris à nos conducteurs mongols, et qui fut honoré de la présence de l'archimandrite.

Après que mes convives se furent retirés dans leurs iourtes à cinquante pas de la mienne, je reçus la visite de plusieurs Mongols. Je leur fis distribuer du pain et de la viande, et ils se reti-

---

(1) Le *lan* (liang) est un poids chinois contenant à peu près 8 3/4 *zolotniks*, la valeur de deux roubles en argent. Dans tout l'empire chinois on ne se sert point de monnaie d'or ou d'argent : on n'a que des pièces en cuivre jaune appelées *tsian*, et en mongol *tchos*, dont les habitans de la Sibérie ont fait *tchokh* et *tchekk*; elles valent moins qu'un copèque. Il circule des espèces de billets qui ont cours parmi les particuliers.

rèrent très-contens en élevant leurs présens au-dessus du front en signe de reconnaissance. Ils aiment beaucoup le pain.

2 *septembre.*—Pendant la nuit, le thermomètre de Réaumur marqua trois degrés au-dessous de zéro. Dans les vallées entourées de hautes montagnes l'air est toujours froid; depuis Kiakhta, dont la position est assez haute, nous avions monté constamment (1), jusqu'au désert de Gobi; nous nous en apercevions au refroidissement toujours croissant de l'atmosphère. M. Struve (2), qui se trouvait, le 20 décembre 1805, dans la partie septentrionale du pays des Khalkha, nous apprend qu'étant à dix-neuf verstes de Kiakhta, la position

(1) D'après les observations des savans qui ont voyagé en Sibérie, le lac Baïkal est élevé de 1715 pieds au-dessus de la mer, Selinghinsk de 1779 pieds, et Kiakhta de 2,400; plus, par conséquent, que toutes les villes du Harz et des Alpes Suisses. *Ritter's Erdkunde*, T. I, pag. 470, première édition.

(2) Dans l'original russe, on lit, au lieu du nom de M. *Struve*, celui du *docteur H.* Il n'y avait dans l'ambassade du comte Golowkin, que deux personnes employées pour la partie médicale, dont le nom commençât par un *H*; toutes les deux sont des personnes de bon sens, incapables d'avoir écrit le journal absurde imprimé dans les Éphémérides de Weimar. Le véritable auteur de cet écrit pitoyable, qui ne contient que des extraits du Dictionnaire géographique de la Russie, farcis de remarques insensées, était feu M. Struve, attaché à l'ambassade comme traducteur latin. Ce pauvre homme, qui, de son vivant, était un peu timbré, a pourtant eu l'esprit de mystifier les savans rédacteurs des Éphémérides de Weimar, avec son prétendu journal de voyage, dans lequel on trouve la description d'une *forteresse souterraine.* Kl.

très-élevée de cette partie de la Mongolie, l'obligeait à prendre une grande quantité de thé chaud, et que néanmoins sa santé n'en souffrait pas (1).

Le lendemain, le toussoulaktchi envoya son neveu chez moi et chez l'archimandrite s'informer de l'état de notre santé; il continua, pendant tout le voyage, à nous donner cette marque de politesse. Nous nous séparâmes ici du commandant de Troitskosavsk, des vingt Cosaques qui l'accompagnaient, et de deux mandarins chinois de Kiakhta. Je donnai au premier de ceux-ci un petit miroir et un sabre, et au second un miroir et une peau de chèvre noire. Le sabre fut un présent très-agréable; les Mongols se servent habituellement de kortikis, ou grands coutelas, semblables à ceux que portent nos chasseurs.

Nos tentes de toile nous étaient entièrement inutiles; le tissu n'en était pas assez serré; on ne pouvait y allumer du feu. Manquant de iourtes, si commodes pour ceux qui traversent les steppes, privés du tems et des moyens de nous procurer de l'eau et le chauffage ou argal (2), dont on fait usage dans le désert, nous fûmes quelquefois obligés, par suite de l'indolence ha-

---

(1) *Geographische Ephemeriden*, 1806. Tom. XXI, pag. 224.

(2) Les Mongols donnent le nom d'*argal* à la fiente sèche du bétail, et s'en servent pour le chauffage, surtout dans les endroits dépourvus de bois. Ils préfèrent la fiente des bœufs à celle des chevaux, parce qu'elle brûle mieux et donne plus de chaleur. Ils ne se servent

bituelle de nos conducteurs chinois, de recourir à l'assistance des habitans, surtout pour procurer à nos bestiaux de bons pâturages. Je prouvai notre reconnaissance aux Mongols par de petits cadeaux.

Le toussoulaktchi m'ayant proposé de hâter mon voyage, afin d'arriver avant le 9 au passage de l'Irò, j'ordonnai de bonne heure le départ; mais il ne put avoir lieu qu'à onze heures du matin, à cause de la difficulté d'atteler les chevaux des steppes qui ne sont pas habitués à traîner des voitures.

Les Mongols admiraient l'adresse et le courage des Cosaques, qui menaient à la fois trois chevaux presque sauvages.

A une verste et demie de distance, s'élevait une montagne. Le toussoulaktchi prit le devant et nous laissa son neveu. A gauche s'étendait une plaine profonde dans laquelle nous aperçûmes des iourtes éparses et quelques bouleaux solitaires : nous y descendîmes, par un chemin étroit, les rochers escarpés du mont Tsagan-oola (montagne Blanche), dont le pied était tapissé d'une herbe haute et épaisse ; les rochers étaient couverts de bois, principalement de bouleaux, dont les feuilles jaunies annonçaient déjà l'automne. La

---

pas de celle des moutons ni des chameaux. Le bois de ces régions est en général très-humide ; il jette des étincelles très-loin et cause un grand dommage aux vêtemens et aux effets.

chaleur de la journée forçait continuellement les chevaux et les chameaux à s'arrêter, ce qui retarda notre marche dans les montagnes.

A peu près à moitié de notre chemin, entre l'Ibitsykh et l'Irò, nous rencontrâmes, sur le sommet de la montagne, deux Mongols avec sept chameaux, qui revenaient de l'Ourga. Ils étaient allés porter des présens au vang, de la part du dzargoutchi de Kiakhta. C'est un usage de la part de ceux qui briguent un emploi plus avantageux que celui qu'ils occupent, et on le retrouve ailleurs qu'en Chine. Du lieu élevé où nous étions, on découvrait une plaine entourée de montagnes; elle avait une étendue de dix verstes, et s'inclinait d'une manière sensible jusqu'aux rives de l'Irò. On y distinguait, çà et là, de petits champs de millet et d'autres graminées que l'on cultive comme fourrages; on les coupe avec de petites faulx à manches courts, semblables à celles dont se servent les Bouriates. On n'attend pas que le foin soit sec pour le réunir en meules.

Un lama étranger et d'un âge très-avancé, qui, monté sur un cheval gris, allait visiter ses champs, nous accompagna long-tems. Il tenait dans une main un chapelet qu'il élevait vers le ciel. Ce prêtre de Bouddha répétait continuellement les mots : *Om ma ni bat me khom;* il les accompagnait de profonds soupirs, et les prononçait du ton adopté pour les prières, qui ressemble beau-

coup au son d'une contrebasse ou au bourdonnement des abeilles. Tout sectateur de Bouddha est obligé de réciter cette prière aussi souvent qu'il le peut, en se livrant à des méditations pieuses. Afin qu'on ne l'oublie pas, elle est écrite sur la toile, sur le papier, sur le bois et sur la pierre, dans les temples, dans les iourtes, et sur le bord des chemins.

Les lamas mongols prétendent que ces mots : *Om ma ni bat me khom*, auxquels ils attachent un pouvoir mystérieux et surnaturel, exemptent les fidèles des peines de la vie future, augmentent les bonnes qualités et rapprochent de la perfection divine (1).

Ce lama se réjouissait beaucoup de la régénération du khoutoukhtou, dont on attendait incessamment l'arrivée à Kouren, pour rendre la vie au clergé des Khalkha, qui était privé de chef depuis plusieurs années.

Khoutoukhtou en mongol (et *goussée* en tubetain) est le nom de la plus haute classe des prêtres de Bouddha. Celui de l'ourga est appelé par les Mongols Gheghen khoutoukhou. Depuis la conversion de ce peuple à la croyance de Bouddha (dans le treizième siècle), un des dix khoutoukhtou réside au milieu des Mongols, au

---

(1) Je donnerai dans la suite de l'ouvrage la véritable signification de ces mots, qui sont d'origine sanskrite. Kl.

Kouren, dans le pays des Kkalkha. Ces khoutoukhtou tiennent le premier rang après le Dalai-lama, qui est le chef de la religion et réside au Tubet, dans le temple du mont Boudala, près de H'lassa (Lassa), capitale du pays. Les Mongols adorent un seul Dieu. Ils regardent les khoutoukhtou comme ses lieutenans, croient qu'ils connaissent le présent, le passé et l'avenir; qu'ils ont le pouvoir de remettre les péchés; qu'enfin, de même que le Dalai-lama, ils ne meurent pas, mais que leur ame, en quittant son enveloppe terrestre, va habiter un autre corps. Le Dalai-lama, en qualité de chef suprême de la religion, désigne les enfans dans le corps desquels la transmigration de l'ame a lieu, et ceux dans lesquels elle s'est déjà opérée. Actuellement la cour de Péking s'est réservé cette prérogative.

Le régénéré est ordinairement choisi dans une des premières familles; il reçoit une éducation conforme à sa dignité future. Lorsque l'ame d'un khoutoukhtou cesse d'animer son corps, les lamas feignent de chercher le lieu où elle se manifeste de nouveau; quand ils l'ont trouvé, comme les lamas les plus anciens sont envoyés pour constater la vérité de la découverte, ceux-ci prennent avec eux quelques effets du défunt khoutoukhtou, les mêlent avec d'autres objets, et les présentent au régénéré, qui s'empresse de choisir les premiers. Ensuite, ils lui adressent plusieurs questions sur

les guerres et les événemens les plus remarquables qui ont eu lieu pendant sa vie précédente ; il répond d'une manière très-satisfaisante; alors il est reconnu avec les démonstrations de la joie la plus vive pour khoutoukhtou; on le conduit solennellement à l'ourga, où il est installé dans l'habitation de son prédécesseur. L'éducation du nouveau khoutoukhtou, jusqu'à un certain âge, n'est confiée qu'aux lamas. Il n'est permis de le voir que de loin, et un petit nombre de personnes seulement jouissent de cette faveur.

Il est bien étonnant, ainsi que Bell l'a déjà observé (1), que, dans une corporation religieuse aussi nombreuse que celle des lamas, il ne règne ni intrigues ni querelles. Ces prêtres sont tellement d'accord, que tout semble se faire à l'unanimité; tous tendent au même but. Les Mongols Khalkha assurent que leur khoutoukhtou a déjà vu seize générations, et que sa physionomie se renouvelle à chaque phase de la lune. Il a d'abord l'air d'un adolescent; il devient ensuite un homme fait, et enfin paraît vieux.

Près de l'Irò, à l'est de notre route, s'élève un rocher à pic, formant l'extrémité d'une chaîne de montagnes qui s'étend sur la rive droite de cette rivière; au sommet du rocher se trouve un

---

(1) *Voyages de Saint-Pétersbourg en Russie, dans différentes parties de l'Asie.* Il était à Péking en 1720 avec Ismaïlov, ambassadeur envoyé par Pierre-le-Grand à K'ang hy, empereur de la Chine.

obo ou monceau de pierres ; on voit sur presque toutes les hauteurs un peu remarquables, de semblables obo, ou autels.

L'habitant de ces steppes, convaincu de l'existence d'un être suprême, incompréhensible, tout-puissant, dont le pouvoir s'étend sur toute la nature, croit que son esprit bienfaisant se manifeste plus volontiers dans les objets qui s'offrent aux yeux sous des formes colossales. C'est pour cette raison qu'un rocher énorme, une haute montagne, un arbre touffu ou une large rivière, sont les lieux révérés par le Mongol. C'est là qu'il élève avec respect, d'après l'indication d'un lama, des obo en pierre, en sable, en terre ou en bois, devant lesquels il se prosterne pour adorer la Divinité. En tems de guerre, il lui demande son secours pour vaincre son ennemi et pour défendre sa patrie ; il l'implore dans les maladies qui affligent sa famille ou son bétail, et dans tous ses malheurs. Un Mongol qui rencontre un obo, descend de cheval, se place au sud de l'obo en tournant son visage vers le nord, se prosterne plusieurs fois jusqu'à terre, et dépose quelque chose sur l'autel. J'ai souvent vu sur des obo des touffes de crins de chevaux : ce sont les gages des prières des cavaliers nomades, pour la conservation des animaux, leurs compagnons inséparables.

Les obo servent en même tems à indiquer les

routes et les frontières. Ne pourrait-on pas placer dans la même classe les kourgan ou buttes de terre que l'on a trouvés dans les plaines de la petite Russie et dans d'autres lieux de notre empire? Ces ouvrages ne disent-ils pas à la postérité que, dans des siècles reculés, ces plaines furent habitées par des peuples nomades qui les ont laissés comme des marques de leurs usages, ou comme des preuves de leur passion pour les conquêtes?

En sortant de cette plaine, nous tournâmes sur la droite entre deux collines; puis, quelques verstes plus loin, nous descendîmes vers la prairie de l'Irò : à sept heures du soir, après un trajet de vingt-cinq verstes, nous atteignîmes les bords de cette rivière. Un grand nombre d'habitans et de gens attachés au service des prêtres, s'y étaient réunis pour aider aux membres de la mission à passser. Les pluies continuelles de l'été avaient donné à l'Irò une largeur de près de quarante toises, et l'avaient rendue très-rapide. Je fis transporter les effets les plus importans sur des *komyga* ou grandes poutres de pins creusées, ayant quelque ressemblance avec des canots; on en attache toujours deux ensemble pour passer l'eau. Les chameaux chargés des effets qui ne craignaient pas d'être mouillés traversèrent plus haut la rivière à gué. A dix heures du soir, nous n'avions pas encore, malgré toute notre activité,

achevé de faire transporter tout notre bagage sur la rive opposée (1).

L'Irò prend sa source dans le mont Ghenteï, éloigné de plus de deux cents verstes du lieu où nous étions. Cette rivière coule de l'est à l'ouest, pendant vingt verstes, ensuite au nord, et se joint à l'Orkhon ; celle-ci, de même que l'Iro, est bordée de gras pâturages. Nous vîmes de grands troupeaux de moutons blancs, crépus, sans cornes et avec de longues oreilles, comme ceux du pays au-delà du Baïkal, et ceux des Kalmuks et des Kirghiz. Il y avait aussi des tabouns ou troupeaux de chevaux grands et gras, mais rarement beaux.

Irò ou Iouro en mongol veut dire bienfaisant ; les habitans du pays prétendent que les montagnes qui bordent cette rivière abondent en eaux minérales.

Pallas, dans une de ses remarques sur le journal de Laurent Lange, qui fit le voyage de Péking en 1727 et 1728 (2), dit que les Mongols tirent du

(1) La vignette qui est en tête de cet ouvrage représente le passage de l'Irò. On voit sortir d'un ravin une file de chameaux : une partie du bagage est déposée sur les bords de la rivière, tandis qu'on fait passer l'autre dans des komyga. Plusieurs chameaux traversent le fleuve ; sur la rive gauche, un inspecteur donne des ordres à un Cosaque ; les tentes de la mission sont sur la gauche ; un Mongol galope vers les iourtes des conducteurs chinois ; près de la un berger assis sur un bœuf conduit un troupeau de moutons.

(2) *Tagebuch zweier Reisen, welche in den Jahren*, 1727, 1728 *und* 1736, *von Kiachta und Zuruchaitu durch die Mongoley nach Pekin gethan worden, von Lorenz Lange, herausge-geben von.* Pallas,

fer des montagnes qui sont près des bords de l'Irò, et en font des vaisseaux en fonte qu'ils vendent à Kiakhta; nous ne pûmes obtenir la confirmation de ce fait. A présent les Mongols sont obligés d'acheter aux marchands chinois tous leurs ustensiles en fer; cependant on trouve encore dans le sable de ces contrées des paillettes ferrugineuses.

Le soir, la curiosité amena dans ma tente les lamas qui nous avaient aidé à passer l'Irò : de telles visites sont très-communes dans les steppes; on vient dans les iourtes d'un étranger pour recevoir des biscuits, fumer une pipe de tabac et s'asseoir près de son foyer. La proximité de deux temples, l'un situé à trois verstes au-dessus de la station, l'autre à dix verstes plus bas sur l'Irò, rassemblait dans ce canton un nombre considérable de lamas.

Cette partie de la Mongolie jusqu'à l'ourga, et soixante verstes encore au-delà, est habitée par des Mongols sujets du khoutoukhtou; ils portent le nom de Chabi. Ce mot mongol signifie *disciple*, ou *personne qui obéit*.

On prétend que le khoutoukhtou commande à trente mille iourtes ou familles.

Les impôts levés sur les sujets du khoutoukhtou,

Leipzig, 1781, pag. 7. Cette relation est extraite de l'ouvrage intittulé : *Neue nordische Beytræge*. Tome II, p. 83, etc.

proviennent du service personnel, de la culture des terres et du pâturage des nombreux troupeaux ; ils servent à l'entretien du khoutoukhtou et de sa cour.

3 *septembre.* — Voyant que les chariots à un cheval, destinés au transport de nos bagages, étaient encore de l'autre côté de l'Irò, j'envoyai mon interprète au bitkhetchi pour le prier de les faire passer, et lui dire que, ne voulant pas, dans le commencement du voyage, trop fatiguer des animaux qui n'étaient pas encore accoutumés à ces sortes de chemins, je pensais qu'il fallait leur accorder un jour de repos.

Le bitkhetchi y consentit, et les chariots furent transportés sur la rive gauche de l'Irò.

Voulant reconnaître le zèle des Mongols qui avaient aidé à cette opération, effectuée avec promptitude, je fis présens au dzangghin, qui avait déployé une activité extraordinaire, d'une peau de maroquin noir et de deux peaux de bœufs, pour qu'il les partageât entre ses gens. Lorsque Lange passa l'Irò avec sa caravane, le 20 septembre 1727, les Mongols demandèrent qu'on leur payât 10 copèques par poud (1), ce qui était alors un prix exorbitant.

Nos gens furent obligés de passer la rivière à gué ; un de nos cosaques y gagna une fièvre assez

(1) 10 centimes pour trente-six livres pesant.

forte qui pensa l'emporter, et dont il souffrit encore long-tems.

Un Mongol vint ensuite chez moi ; il ramenait le cheval qui s'était enfui de la première station ; on l'avait saisi à Troitzkosavsk, et il nous était rendu par les soins de notre commandant et du dzargoutchei. Ce Mongol, auquel je fis donner un petit miroir, ne cessait de me témoigner sa reconnaissance.

A cinq heures du soir, accompagné de l'inspecteur du bagage et de l'interprète, j'allai faire ma visite au bitkhetchi et au toussoulaktchi; nous fûmes très-bien reçus, surtout du dernier. Il m'appela son *frère cadet*, expression flatteuse et amicale usitée chez les Mongols : il nous dit avec satisfaction que c'était la cinquième mission russe qu'il accompagnait. Sa iourte était plus élégante que ne le sont ordinairement celles des Chinois ; il était assis sur un tapis de feutre entouré de lamas et de Mongols d'un rang inférieur. Il parut recevoir les expressions de notre gratitude avec un contentement marqué. Dans la conversation il nous fit une peinture exacte de nos conducteurs chinois; il dépeignit le bitkhetchi comme un homme faible d'esprit et de corps, inhabile aux affaires, et ayant fait de grands sacrifices pour obtenir sa charge, dans l'espoir d'en tirer un gros bénéfice ; le bochko nous en avait déjà fait le même portrait. Quant aux nerbes (leurs servi-

teurs), ils avaient quitté Péking pour accompagner la mission dans des vues non moins intéressées. En Chine les serviteurs de cette classe sont des gens libres; ils sont attachés sans exception à tout ce qui exerce un emploi, même aux ministres; ils n'ont point de gages, ou n'en reçoivent que de très-minces. Ils se mêlent adroitement dans toutes les affaires de leurs maîtres; ils sont les protecteurs ou les adversaires des supplians, exercent une grande influence dans la décision des affaires, et se procurent en toute occasion des gains considérables, qu'ils partagent souvent avec leurs maîtres. Si on met en accusation les mandarins, on commence d'abord par examiner leurs serviteurs.

Après une heure de visite, nous retournâmes chez nous.

A peine étais-je dans ma tente que le dzanghin vint me prier d'employer mon autorité pour défendre aux étudians le plaisir de la pêche, auquel ils se livraient : je m'empressai de satisfaire aux désirs de ces Mongols. Ils regardent les poissons comme sacrés, d'après leur croyance à la métempsycose, qui est un des dogmes de leur religion.

La nuit ayant été assez douce, la mission se mit en route dès neuf heures du matin.

Nous venions de quitter notre campement, lorsque des femmes mongoles, dont le devoir est de

s'occuper des détails domestiques, vinrent plier les iourtes; il leur fallut fort peu de tems pour finir ce travail, charger les chameaux et se retirer. Sur toute la route, les iourtes pour nos guides étaient préparées d'avance; mais les nôtres étaient empruntées aux habitans du voisinage, et assez ordinairement aux plus pauvres, les riches trouvant toujours le moyen de se soustraire aux charges.

A un verste de là nous gravîmes avec peine sur une montagne escarpée et sablonneuse; celles que nous laissions à droite de l'Irò se présentaient comme une muraille colossale et dentelée; leurs sommets s'élèvent en pyramides. Un des flancs de la montagne s'étend comme un rempart presque jusqu'au passage de l'Irò. Nous apercevions vers le couchant des montagnes d'un bleu foncé, derrière lesquelles coule l'Orkhon, à une distance de vingt verstes environ de notre chemin.

Une vaste plaine, ornée de collines, abondait en gras pâturages; en beaucoup d'endroits croissaient l'ail sauvage (*allium scorodoprasum*) et le lin sauvage (*linum perenne*). Le dernier ressemble beaucoup au lin cultivé; il en diffère en ce qu'il se reproduit annuellement par sa racine; il a un goût d'herbe un peu salé et amer. Cette plante se dissout et s'amollit facilement; son suc et l'eau distillée qu'on en retire sont bons pour les blessures. Le lin sauvage croît dans tous les

lieux incultes des montagnes de la Sibérie; on en trouve également dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg (1).

Pendant le jour, nous eûmes aussi chaud qu'au milieu de l'été; les hautes montagnes empêchent les vents de rafraîchir l'atmosphère. Nos chameaux commençant à s'accoutumer à la fatigue, marchaient beaucoup mieux que les premiers jours: le toussolakhtchi-Idam nous accompagnait comme à l'ordinaire pendant sept verstes; ensuite il prenait le devant pour faire préparer notre logement.

Deux fois nous fûmes obligés de passer par des montagnes. Notre marche se dirigea vers le sud; coupant l'étroite vallée de Manghirtou, qui s'étend à une grande distance de l'est à l'ouest, nous quittâmes le chemin pour gravir sur les hauteurs de Manghirtou. Ayant demandé pourquoi il n'y avait pas de chemin tracé, on me répondit que ce passage servait seulement aux employés du gouvernement, que du reste il y avait des routes d'hiver, de printems, d'été et d'automne. Ce fut par la dernière que nous passâmes.

On a établi ces différentes routes afin de pouvoir trouver en toute saison une nourriture fraîche pour les chevaux de poste. Nous n'apercevions point de nomades dans la plaine, parce qu'elle

---

(1) *Principes élémentaires de l'Histoire naturelle; règne végétal;* 1794; tom. II, pag. 127, par M. Severghin, en russe.

manque d'eau. Les Mongols des environs séjournent ici pendant l'hiver; ils y trouvent alors d'abondans pâturages ; les montagnes des environs les mettent à l'abri du froid, et ils se procurent de l'eau en faisant fondre de la neige.

Ayant parcouru vingt verstes, nous parvînmes à une hauteur, au sommet de laquelle se trouvait une pierre colossale ; à droite s'élevait le mont Narìn Koundoû, dont le sommet et la base sont couverts de grands pins; ce site est en général fort pittoresque. A l'ouest, près de l'embouchure de Selby, qui se jette dans l'Orkhon, s'élance jusque dans les nues le mont Mingadàrà (c'est-à-dire qui surpasse mille). On dit que dans les environs de cette montagne, on trouve un grand nombre de temples. Près de quatre mille lamas se réunissent dans les plus grands, aux jours de fêtes solennelles.

Descendant par un sentier étroit et fort difficile pour notre bagage, nous arrivâmes à une gorge très-resserrée, où croissaient abondamment l'altagane (*robinia pygmæa*) et le millet, dont les épis, beaucoup plus petits que ceux du millet de la petite Russie, étaient déjà fauchés. Nous prîmes ensuite sur la gauche une petite montée dont la roche est de couleur verdâtre, et nous arrivâmes sur la rive droite du Charà; on s'arrêta en ce lieu qui est entouré de montagnes. Il était quatre heures de l'après-midi ; nous avions par-

couru trente verstes; on nous avait préparé quatre iourtes excellentes; celle de l'archimandrite et la mienne étaient tendues en nankin, avec une bordure de couleur; le plancher était couvert d'un tapis en feutre. Nous fûmes redevables de ces attentions au toussoulakhtchi. D'après ses ordres on avait fait cuire pour les cosaques du thé en briques.

Les Mongols, et la plus grande partie des peuples nomades de l'Asie-Moyenne, font un grand usage de ce thé; il leur sert de boisson et de nourriture. Les Chinois, qui en font un commerce considérable, n'en boivent jamais. En préparant le thé, ils mettent de côté les feuilles sèches, malpropres et gâtées, ainsi que la tige, et après les avoir mêlées avec une matière glutineuse ils les renferment dans des moules carrés oblongs, et les font sécher dans des fours. C'est à ces carrés que les Russes ont donné le nom de thé en briques. Les Mongols, les Bouriates, les habitans de la Sibérie transbaïkalienne, ainsi que les Kalmuks, prennent un morceau de ce thé, le pilent dans un mortier fait exprès, et jettent ensuite cette poudre dans un vase de fonte rempli d'eau bouillante, qu'ils laissent long-tems sur le feu, en y ajoutant un peu de sel et du lait; ils y mêlent quelquefois de la farine frite dans de l'huile. Ce thé, ou bouillon, est connu sous le nom de *satouran*. J'ai bu de ces deux sortes de thé en briques; je l'ai trouvé assez de mon goût,

et je le crois très-nourrissant : tout dépend de l'habileté et de la propreté de celui qui prépare cette boisson. Ces carrés de thé en briques servent de monnaie courante dans les marchés de ces peuples, ainsi qu'en Daourie.

Je reçus la visite du dargoùi (commandant de cinq cents hommes) et du khàlgatchi (portier) de la cour du khoutoukhtou, qui devaient nous accompagner jusqu'à l'ourga. Je leur fis offrir du thé et de l'eau-de-vie ; la commission qu'ils devaient remplir leur avait été donnée par le chantsab (économe en chef), qui gérait les biens et les affaires du gheghen khoutoukhtou. On dit que l'empereur de la Chine accorde au chantsab un cachet et des prérogatives particulières.

Pendant toute la nuit le vent d'ouest souffla assez fort; il fit froid le matin. Les Mongols à cheval, qui, indépendamment de nos sentinelles, veillaient à notre bagage, faisaient des rondes pendant la nuit; ils se donnaient des signaux, en poussant des cris qui ressemblaient au bruit des vents lorsqu'ils s'engouffrent dans les montagnes.

Le fond sablonneux du Charâ donne à ses eaux une couleur jaunâtre. Cette rivière, qui prend sa source dans le mont Tyrghétou, coule directement du sud au nord; tournant brusquement vers l'ouest, elle va se jeter dans l'Orkhon. Le Kouitoùn, qui n'était qu'un ruisseau, se réunit au Charà, près du lieu où nous étions campés. On

ne pêche que de petits poissons dans le Charà ; mais dans l'Orkhon, qui ne passe pas loin du lieu où nous étions, on trouve des esturgeons, et surtout des saumons et des truites (*salmo fluviatilis*).

Au printems, quand les eaux débordent, ces grands poissons passent dans le Charà. Nous vîmes voler près de nous des troupes nombreuses de grues, d'oies et de canards sauvages.

Les Mongols de cette contrée paraissent à leur aise comme on en peut juger à la fierté de leur extérieur et à la richesse de leurs vêtemens. Nous vîmes sur la rive opposée du Charà, un assez bon nombre d'iourtes, de grands troupeaux de moutons, et des chevaux : près de notre campement, paissaient des vaches de buffles, dont le lait est très-estimé des Mongols.

Des lamas désœuvrés vinrent nous voir : on devrait supposer que ces prêtres s'occupent d'instruire les habitans de ces steppes; j'ai sujet d'en douter. Je proposai à ces lamas de lire quelques mots écrits en mongol; à peine ils purent les déchiffrer. Le dzangghin de notre station, au contraire, les lisait couramment; il est vrai que par état il doit savoir écrire, tandis que les lamas se bornent à lire le ganchour ou livre de prières du Tubet, dont ils ne connaissent que les lettres sans en comprendre le sens.

Le précédent dzangghin de la station, vieillard

respectable de soixante-dix ans, vint à cheval, complimenter le chef de la mission. Ce Mongol, à cheveux blancs, avait accompagné nos missions précédentes; il se plaignit de ce que l'âge ne lui permettait plus de monter aussi lestement à cheval que dans sa jeunesse; il enviait extrêmement la barbe longue et touffue de l'archimandrite. Les Mongols n'ont que peu ou point de barbe; ils laissent croître leurs moustaches, et, semblables aux Bouriates et aux Kalmuks, ils se rasent presqu'entièrement les cheveux; ils tressent en queue ceux qu'il conservent. Je ne puis ajouter foi au récit de quelques voyageurs, qui disent que les Mongols se servent de cette tresse pour attacher leurs arcs sur leur tête quand ils passent une rivière à la nage, afin de ne pas mouiller l'arme qu'ils estiment le plus; en effet, je crois qu'il leur serait très-facile d'attacher leurs arcs à leurs épaules ou même à leur col au moyen d'une corde ou de tout autre lien.

A trois heures après midi, nous vîmes sur la rive opposée du Charà, sur le chemin de Kiakhta, une caravane de vingt-cinq chameaux; je ne pus jamais savoir pourquoi nos guides nous faisaient prendre une route différente de celle que les missions précédentes avaient suivie, et qui était celle par où passait la caravane. L'ancienne route est plus longue d'une station, mais elle est beaucoup plus commode pour le bagage;

à l'endroit où nous étions, elle se joint à la route de poste.

Un vent froid du nord, accompagné d'une petite pluie, souffla toute la nuit, et continua pendant la journée. Nous quittâmes la station de l'embouchure du Kouitoûn à dix heures du matin. Sur ma demande, le toussoulakhtchi donna l'ordre aux Mongols de rassembler nos chevaux de selle et de trait. Les Mongols sont très-habiles pour faire faire à leurs chevaux des mouvemens rapides et détournés : c'est à son adresse à s'emparer d'un cheval en liberté, qu'on reconnaît un bon cavalier; bien assis sur sa selle, il exécute des voltes très-hardies jusqu'à ce qu'il ait réussi à jeter l'arkan ou lacet autour du col du cheval vagabond, qui cherche par mille détours à éviter son approche.

On passa à gué le Charà, qui a ici dix toises de largeur; on traverse une prairie, pendant deux verstes vers l'est jusqu'à une montagne en pente douce, au haut de laquelle il y avait un amas de pierres; à un verste plus loin au sud, on descendit par une pente sablonneuse et roide sur la rive gauche du Charà. La plaine était couverte d'une herbe haute et épaisse et de buissons d'ormes. Çà et là s'élevaient des meules de foin; le sol est sablonneux. On longe ensuite pendant sept verstes le pied d'une montagne assez haute qu'on laisse à droite, en traversant plusieurs fois

des bois de pins, qui couvrent cette montagne jusqu'à son sommet, ce qui lui a fait donner le nom *Koutoûl narassoû* (forêt de pins). Puis on arrive près d'un temple mongol, situé près de la route au pied du mont *Gountoû Samboû*. Sur le sommet, on apercevait un soubourgàn ou bounkhâ, dont la couleur blanche attire les regards des passans.

Un soubourgàn est une espèce de chapelle édifiée par les gens riches pour la purification de leurs péchés, et dans l'espérance d'une récompense future; elle est construite en bois ou en pierre, en forme de pyramide, et n'a qu'une petite ouverture du côté du midi. Le jour de la consécration d'un soubourgàn, on jette dans l'intérieur quelques centaines de petits cônes en argile, (appelés en mongol *tsatsà*), regardés comme les images symboliques des êtres déifiés. Ces tsatsà devraient, dans la règle, être composés de neuf sortes d'objets précieux: d'or, d'argent, de pierres fines, de perles, etc.; mais, comme peu de personnes sont en état de sacrifier tant choses de prix, on se contente d'en mêler une mince quantité à de petites figures d'argile sur lesquelles on récite des prières composées à cet effet. Pour qu'un soubourgàn acquière de la vogue, il faut qu'on y ait porté au moins cent tsatsà. Au reste, le nombre de ces dons dépend de la bonne volonté, de la fortune, ou de la dévotion des fidèles. Les Mongols montrent une grande vénéra-

tion pour ces chapelles. Tout passant doit s'y arrêter, se prosterner trois fois, en faire par trois fois le tour, et y jeter quelque chose en offrande, ne fût-ce qu'une mèche de ses cheveux ou une cheville de bois.

Le temple, situé sur le bord du Charà, est en bois peint en blanc à l'extérieur; le toit est rouge. Dans l'intérieur, quelques cierges parfumés du Tubet, d'un rouge foncé, et faits d'écorce d'arbres et de musc, brûlaient devant les idoles. Deux lamas lisaient le Gandjour. Absorbés dans leur recueillement, ils ne daignèrent pas jeter un coup-d'œil sur nous.

On voyagea ensuite dans une prairie, longue de deux verstes; on passa à gué à la rive droite du Charà, et on suivit un chemin égal et uni. Des montagnes pierreuses se prolongeaient à notre gauche; une rivière coulait sur notre droite. Dans la prairie, on apercevait, de côté et d'autre, les iourtes de Mongols nomades. De petits monticules coupaient de tems en tems la plaine; le terrain était extrêmement pierreux. Partout on reconnaissait que la main de l'homme n'avait jamais travaillé à cette route.

A moitié chemin, nous rencontrâmes une troupe de Mongols qui allaient de l'ourga à Kiakhta, avec un chargement de sucre candi appartenant à un négociant chinois de Khiakhta. Seize chariots, attelés chacun d'un bœuf, por-

taient les marchandises. Plus loin, sur la rive du Charà, nous vîmes la tente d'un de ces marchands chinois qui parcourent la Mongolie, échangeant avec les habitans des steppes leurs marchandises contre des bœufs et des moutons qu'ils revendent en Chine. Ce sont les colporteurs de ces régions.

De la montagne Ourmoukhtoû, que nous avions sur la gauche, et au pied de laquelle est la station d'hiver, nous descendîmes dans la plaine traversée par le Chará; quelques saules y croissent, l'herbe y était haute et épaisse.

Après avoir encore une fois passé le Charà à gué, près du mont Kerétou, et marché à l'est, la mission arriva à quatre heures après midi à la station d'Ourmoukhtoûi, elle est sur la rive gauche, qui est très-raboteuse (25 verstes).

Le soir le dzangghin, qui nous avait accompagnés jusqu'ici, se sépara de nous. Un dzangghin, un koundoui et quatre soldats envoyés par les quatre khans (1), sont placés à chaque

---

(1) Les Mongols sont divisés en plusieurs aimak ou tribus. La plus grande est celle de Khalkha. Elle est partagée entre quatre khans qui portent les titres suivans :

1, *Touchétou-khan*, résidant au bord de la Selenga supérieure;

2, *Tsetsen-khan*, résidant à l'est de Kiakhta, près de la rivière Kheroulan;

3, *Dzassaktoû-khan*, résidant au versant méridional du grand Altai, sur les bords de la rivière Dzabakhan;

4, *Saïn-Noïn*, résidant dans le step de Gobi, au sud de l'Ourga.

station. Les anciens reçoivent un salaire annuel de dix lan (vingt roubles en argent). Quand ils remplissent bien leur devoir, on les conserve plusieurs années dans ce poste, avec leurs familles et leurs troupeaux. Il faut que chaque station soit pourvue de huit chevaux et de quatre chameaux pour les personnes qui voyagent par ordre du gouvernement. Les khans les plus près de la route doivent fournir les hommes; ceux qui en sont éloignés, l'argent pour leur entretien, les chevaux et les chameaux, en nature ou en argent. La température éprouva un changement si subit, qu'à huit heures du matin, le lendemain, le thermomètre ne marquait plus que cinq degrés au-dessus de zéro. Quelques Mongols arrivèrent; ils étaient vêtus de pelisse, et avaient sur la tête des bonnets garnis de peaux de martre, et principalement de peaux de mouton blanc.

Il gela pendant la nuit; le vent souffla du nord, la journée fut nébuleuse. Plusieurs de nos cosaques souffraient d'un refroidissement depuis le passage de l'Irò; mais il convient de remarquer que les gens de la classe inférieure, en Sibérie, affaiblissent leur constitution, originairement très-robuste, par l'usage immodéré du thé en briques, qu'ils boivent trois fois par jour et même plus souvent. Je laissai à cette station un cheval malade, sous la condition qu'il me serait rendu à

mon retour, et qu'en cas de mort les Mongols n'en seraient pas responsables, s'ils pouvaient m'en fournir la preuve.

Entre huit et neuf heures du matin, nous nous mîmes en route. Après avoir parcouru une verste et demie dans la plaine du Charà, nous gravîmes sur une partie du mont Bànghi, connue sous le nom de Khoussoutoû (des bouleaux); puis traversant une gorge étroite, à sept verstes de la station, nous entrâmes dans la plaine de Tsàidam (saline): elle tire son nom du sel qui se montre à fleur de terre dans ces steppes. La plaine de Tsàidam s'étend jusqu'au Baïn-gol (rivière riche), qui coule de l'est à l'ouest, et se joint à la rive droite du Charà. Le Baïn-gol prend sa source au pied de hautes montagnes. Le mont Mangatàï (roide), dont la partie située à l'ouest est nommée Toumoukéi (agitée par les tourbillons), s'élevait au sud-est à notre gauche. Les cavités du Mangatàï sont habitées par une multitude de chèvres sauvages, de cerfs, de renards, de chats sauvages, appelés en langue mongole *manoûl;* on y rencontre aussi des ours, mais rarement. Les sommets du Mangatàï sont couverts de bouleaux.

Ayant parcouru cette plaine l'espace de huit verstes, on traversa la partie inférieur du mont Oundoûr oulàn (hauteur rouge), et l'on continua à voyager pendant cinq verstes, au sud,

sur un chemin uni, jusqu'au Baïn-gol, que l'on passa à gué; puis l'on campa (20 verstes).

Une foule de Mongols entoura aussitôt nos équipages; nos roues ferrées attiraient surtout leur attention. Le chariot mongol est ordinairement à deux roues qui tournent avec leur axe. Cette roue est formée de deux petits blocs de bois carrés, mis en croix, et entourés de coins arrondis au lieu de jantes; l'axe est placé dans le centre de ces coins.

Depuis l'Oundoûr oulàn, une vallée étroite s'étend vers l'ouest le long du Baïn-gol, presque jusqu'à l'Orkhon; cette vallée est terminée au sud par la chaîne des monts Toumoukéi, et au nord-ouest par d'autres moins hauts, mais très-roides. Dans le voisinage de la station, et sur la rive opposée du Baïn-gol, on apercevait une vingtaine de iourtes. D'immenses troupeaux de moutons et un nombre considérable de chevaux gras, annonçaient la richesse des habitans et la fertilité du sol des steppes. La station est située au pied du mont Toumoukéi, sur les bords du Baïn-gol.

Voyant une plaine couverte d'excellens herbages, nous avions le désir d'y séjourner le lendemain pour que nos chameaux pussent se remettre de leurs fatigues. Le toussoulakhtchi y avait consenti; mais les conducteurs chinois, pressés d'arriver à l'ourga, s'y refusèrent.

Dès le matin, le bitkhéchi vint chez moi me

faire des excuses de s'être opposé à mes désirs, en disant qu'il était obligé de se hâter pour arriver à l'ourga avant le départ du khan, qui avait déjà reçu l'ordre du bogdo khan (1) de l'accompagner à la chasse dans la Mongolie orientale. Je ne sais si cette excuse était vraie; toutefois, je lui fis observer, en présence du chef de la mission, que nous ne désirions pas moins vivement que lui d'arriver le plus tôt possible à Péking, mais qu'il fallait songer qu'on ne pouvait pas voyager aussi vite avec des bagages qu'avec des équipages de poste, et qu'il convenait de ménager nos bêtes de somme, surtout au commencement du voyage. Durant cet entretien, il fut décidé que nous nous reposerions le lendemain sur les bords du Kharà. Le toussoulakhtchi vint encore me réitérer l'assurance de son dévouement.

A neuf heures du matin, nous partîmes en nous dirigeant vers le sud, et nous gravîmes lentement sur les hauteurs du mont Toumoukéi. Une source d'eau pure et fraîche jaillit de la montagne, en descend à petit bruit en coulant entre des cailloux, et va se perdre dans la terre, à peu de distance du Baïn-gol, avec lequel elle a, vraisemblablement, une communication souterraine.

---

(1) Titre donné à l'empereur de la Chine, par les Mongols; il est synonime avec l'expression latine d'*augustus imperator*; en chinois *Hauang ti*.

Cette montagne est de granit rouge; des blocs énormes détachés de ses flancs sont dispersés sur les pentes. Le sommet et les cavités sont couverts de bouleaux, de *lonicera tatarica,* et de gros buissons de groseilles rouges qui étaient encore assez garnis de fruit, malgré l'automne.

Parvenus sur la montagne, que couronne un obo colossal en pierres, nous descendîmes par une pente rapide dans les gorges de Toumoukéi, qui sont voisines du Charà. Les plaines où coulent l'Irò, le Charà et le Kharà, se ressemblent; serrées entre deux montagnes, elles s'ouvrent toutes sur les rives droites de ces rivières. La plaine de la dernière abonde en excellens pâturages. Ayant parcouru trois verstes, sur un chemin battu, nous tournâmes à gauche vers l'est; on monta une petite élévation, et on fit environ deux verstes dans une gorge très-resserrée, ayant à droite d'immenses montagnes, et à gauche de grands rochers suspendus au-dessus de la tête; nos guides mongols avaient pris les devants avec notre bagage : nous ne savions plus où aller. Les traces des pieds des chameaux sur l'herbe nous indiquèrent notre chemin; un sentier étroit que nous escaladâmes avec difficulté, nous conduisit à une élévation où les hauteurs de *Charà-koutoûl* se divisent. On y voyait de petits bocages de bouleaux et de trembles, ainsi que beaucoup de groseilliers rouges. Au loin, vers l'est, se déployait une plaine

immense remplie de montages arides, dont les cimes élevées et bleuâtres offraient le tableau d'une mer agitée. Une pente dangereuse nous conduisit vers le sud-est, dans une plaine; après une marche de cinq verstes, nous entrâmes dans la prairie tourbeuse du Kharà, qui forme beaucoup de bras et d'îles, jusqu'à la station qui se trouve dans le voisinage du mont *Koukoû-tcholô* (pierre bleue), situé au sud-ouest. Avant d'y arriver, il fallut encore passer la rivière à un gué qui nous fut indiqué par des Mongols venus à notre rencontre.

Le Kharà (noir) est beaucoup plus considérable que le Charà; son eau est d'une couleur foncée, à cause de son fond pierreux et de sa profondeur. Il coule de l'est à l'ouest dans une large plaine herbeuse; il est bordé par des montagnes. Ces deux rivières se jettent dans l'Orkhon: on voit peu de nomades dans leur voisinage. Le mauvais tems nous délivra d'un grand nombre de visites. Le soir seulement le dzangghin et le koundoui de la station vinrent nous rendre leurs devoirs; ils étaient en habits rouges avec des boutonnières jaunes. Les manteaux à manches sont d'un usage commun chez les Mongols; quand ils sortent, surtout pour affaire de service, ils ne manquent jamais, même de beau tems, et malgré la brièveté de la distance, d'attacher leur manteau à leur selle, comme nos cavaliers.

Il plut toute la nuit; le tems fut constamment humide et couvert. Pour la première fois, nous fûmes obligés de nous servir de nos quatre iourtes et de nos tentes, pour mettre le bagage à l'abri de la pluie.

Le chef de la mission, l'inspecteur du bagage, l'interprète et moi, nous allâmes le matin visiter nos conducteurs. Le toussoulakhtchi était assis au milieu des Mongols. Un garçon de sept ans, fils du dzangghin de la station, épelait. Sachant qu'ils célébraient la moitié de la lune moyenne d'automne, je leur envoyai des boissons et des fruits secs.

Après le dîner, nous allâmes à la chasse des canards sauvages dans un marais voisin. Ensuite nous pêchâmes dans le Kharà. Cet exercice inconnu aux Mongols attira beaucoup de spectateurs : nos peines furent richement récompensées. Mais le toussoulakhtchi, partisan zélé de la métempsycose, vint bientôt avec son neveu nous conjurer de rejeter ces poissons dans l'eau : nous nous empressâmes de le satisfaire.

Pour expliquer cette circonstance, il est bon de faire observer ici que la morale de Bouddha compte dix péchés mortels, ou *actions noires*, divisés ainsi :

Péchés du corps.

L'assassinat, le vol, la fornication.

Péchés de la parole.

Le mensonge, la calomnie, les paroles obscènes et les expressions menaçantes.

Péchés de l'ame.

La vengeance, l'envie, et l'abandon de la véritable doctrine.

Les dix suprêmes vertus, ou *actions blanches*, se composent de tout ce qui est opposé à ces péchés. Ce n'est pas l'homicide seulement qui est le plus grand péché, mais, d'après les idées relatives à la transmigration des ames, c'est un péché de tuer le plus petit animal. Aucun lama, aucun Mongol pieux ne tue un insecte : néanmoins il est permis de manger la chair des animaux égorgés par d'autres; c'est vraisemblablement parce que plusieurs steppes, n'étant pas propres au labourage, n'offrent que de la viande pour toute nourriture.

Voilà pourquoi les Mongols s'abstiennent de la pêche et de la chasse, et profitent de chaque occasion de sauver la vie aux animaux. Bell (1) raconte le fait suivant :

« En me promenant, dit-il, à Selenghinsk,
» j'aperçus, parmi plusieurs jeunes gens qui pê-
» chaient, un vieillard dont l'extérieur m'étonna.
» Il achetait tous les poissons pris et les rejetait

---

(1) *Travels in Russia*, etc. Glasgow edit. 1763, vol. I, page 285.

» dans l'eau avec un air de gravité. Je voulus
» entrer en conversation avec lui; mais il était
» tellement occupé, qu'il ne fit nullement atten-
» tion à mes paroles. Je le reconnus pour un
» brahme indien à son habillement et à une
» raie de couleur de safran qu'il avait sur le
» front. Par suite d'un vœu, il était venu dans
» ces contrées avec plusieurs de ses compatriotes
» pour présenter ses hommages au khoutoukhtou.
» Ce brahmine, âgé de soixante-dix ans, parais-
» sait content d'avoir pu rendre la liberté à ces
» poissons. Il parlait un peu le russe et le por-
» tugais (1); il me dit plus tard qu'il avait
» agi ainsi par un motif de religion; qu'il était
» possible que les ames de quelques-uns de ses
» amis ou de ses parens eussent passé dans le
» corps de ces poissons; que, par conséquent,
» il était de son devoir de les sauver de la mort,
» d'autant plus que sa loi lui défendait de tuer
» un être vivant et d'en manger. Les brahmes ne
» vivent que de végétaux. »

Le chemin jusqu'à la station, encore éloignée d'une verste et demie, étant rempli de ruisseaux

---

(1) M. Timkovski trouve ce fait incroyable; cependant le portugais est la *lingua franca* de l'Hindoustan; on le comprend sur toutes les côtes, depuis Calcutta jusqn'au cap Comorin. J'ai vu des Anglais, nés au Bengale, qui ne savaient parler d'autre langue que le jargon portugais et le bengali. KL.

et de marais, le toussoulakhtchi m'offrit son cheval. Sa selle, faite dans le pays des Solons, sur les bords de l'Amour, et qu'il me vanta beaucoup, me parut extrêmement incommode; car les étriers des selles mongoles et chinoises sont si courts, qu'un Européen ne peut s'en servir. Les chevaux de notre station étaient d'une haute taille et très-bien nourris. En revenant, nous vîmes une femme mongole occupée à traire une cavale. Les Mongols, comme les Bachkirs, les Kalmuks et les Kirghiz, boivent le lait de jument et quelquefois même celui des femelles des chameaux. Bergmann observe que l'usage fréquent du lait de jument cause des maux d'yeux.

Vers le soir, plusieurs Mongols, attirés par le chant des cosaques, se réunirent chez nous pour les entendre; nos guides mêmes les écoutaient avec plaisir. On s'apercevait que cette mélodie était de leur goût. Pendant ce tems, le bochko se reposait dans la tente de l'archimandrite, et essayait d'apprendre par cœur quelques mots russes, par exemple : *Baran* (mouton), *ovtsa* (brebis), *kon* (cheval), *votka* (eau-de-vie), *rioumka* (verre à vin), etc. Quant au mot *verblioud* (chameau) et autres semblables, il ne pouvait les prononcer, à cause des consonnes accumulées. Du reste, les Mandchous et les Mongols ont beaucoup plus de facilité que les Chinois pour prononcer les mots étrangers. Le jargon russe que les marchands

de la province chinoise de Chan si parlent à Kiakhta, en est la preuve; ils prononcent *lochad* (cheval), *lochka; vmésté* (ensemble), *zamies-siats; Fédor* (Théodore), *Fetel*, etc. Les marchands chinois ont composé des vocabulaires entiers dans ce dialecte inintelligible. Les marchands russes ne se donnent jamais la peine d'apprendre la langue chinoise.

Le soir, un lama, bègue et de grande taille, vint nous voir. Nous fûmes pour lui, ainsi que nos effets, l'objet d'une curiosité extrême; il nous dit, entr'autres, que la mortalité des bestiaux, au printems de 1820, avait été tellement désastreuse, à cause des mauvais fourrages de 1819 et du froid excessif de l'hiver précédent, que plusieurs propriétaires qui possédaient jusqu'à deux cents têtes, n'en avaient plus que cinq. C'était la raison pour laquelle les habitans de ces steppes avaient en ce moment beaucoup de peine à se nourrir. Quand les Mongols ont assez de vaches et de brebis dans leurs troupeaux, ils se nourrissent de leur viande; dans le cas contraire, ils se contentent de lait et de fromage sec (*bissalâk* et *khouroût*); ils font aussi usage du millet (*charà boudà*). Pour chasser leurs chagrins, ils boivent, seulement en été, d'une espèce d'eau-de-vie qu'ils tirent du lait. Le froid de l'hiver les fait beaucoup souffrir dans leurs iourtes. Ils sont obligés de couvrir les petits enfans avec des fourrures et des peaux de

bêtes ; ils fabriquent pour eux une espèce de feutre grossier de la laine de leurs moutons, et des cordons avec les crins de leurs chevaux. Ils coupent, la première année, la crinière à leurs poulains, et, tous les ans, au printems, celle de leurs chevaux, excepté aux étalons et aux cavales. Ces crinières coupées donnent un air assez majesteux aux chevaux d'une belle taille. Parmi les Mongols de ces contrées, on ne trouve ni ouvriers, ni manufactures ; il n'y a que des maréchaux peu habiles. Les habitans des bords du Charà tirent leur bois des montagnes de Toumoukéi et de Mangàtaï ; ces gens sont peu aisés. Dans la matinée, un jeune homme de vingt ans vint nous demander l'aumône ; nous lui donnâmes du pain et un morceau de thé en brique. Ce malheureux s'étant aussi adressé au bitkhéchi, fut renvoyé avec des coups ; on trouve chez les Mandchous la même insensibilité que chez les Chinois ; nous vîmes ceux-ci traiter les Mongols avec une fierté extrême.

10 *septembre*. — A neuf heures du matin, nous continuâmes notre voyage. Un vent piquant du nord souffla toute la matinée, et le tems fut couvert toute la journée.

Nous laissâmes sur la rive droite du Kharà le mont Mangàtaï, à l'est duquel s'élève le Doûlochi, mont isolé dont le sommet a, comme celui du Mont-Blanc, la forme d'une bosse de chameau.

Plus loin, vers l'est, on aperçoit le mont Màndal, le plus haut que nous eussions encore vu; il ressemble au Mongôïtou (des serpens) qui s'élève sur la rive droite du Tchikoi, au-dessus du fort Koudarinsk appartenant aux Russes (1).

Nous allâmes à une verste au-delà de la station, longeant des montagnes situées à l'ouest; ensuite nous tournâmes au sud, en remontant le Borò, qui tombe à gauche dans le Kharà, près de notre campement. Le Borò traverse du sud au nord une plaine, en faisant mille détours; ses bords sont couverts d'herbes épaisses. Dans la plaine et sur les élévations voisines, nous vîmes une grande quantité de iourtes et de troupeaux. On semait en abondance du millet, de l'orge et du froment. Cette dernière espèce de grain avait péri par un froid prématuré. On arrache le millet et le blé mûr avec la racine; quelquefois on le fauche; pour le battre, on fait fouler les gerbes aux pieds des chevaux.

La plaine arrosée par le Borò est très-propre à l'agriculture; le terrain est, en général, sablonneux et sans cailloux. Une multitude de grues se promenaient sur ses bords, et ses eaux étaient couvertes de canards sauvages. Ayant tiré sur ces

---

(1) Celui qui visite ce fort doit, s'il veut jouir d'une vue vraiment ravissante, monter sur le Mongoïtou, d'où l'on aperçoit les temples des Bouriates des environs.

oiseaux, le bruit de nos armes à feu attira les Mongols; ils ne connaissent que leurs arcs et leurs flèches qui, maintenant, ne se teignent que du sang des bêtes féroces.

Dans cette plaine, qui s'étend à environ quinze verstes au sud, nous rencontrions continuellement des troupes de Mongols qui revenaient d'adorer le nouveau khoutoukhtou. La manifestation de ce pontife, âgé de sept ans, avait produit une sensation extraordinaire parmi les Khalkha dévots : hommes, femmes, vieillards, enfans, richement habillés, montés sur leurs plus beaux chevaux, couverts de bonnets de zibeline, accouraient en foule, pour voir l'enfant miraculeux, et recevoir sa bénédiction. Ayant joui de ce bonheur, il retournaient chez eux le cœur satisfait.

Après avoir parcouru quinze verstes sur un chemin uni et droit, nous sommes entrés dans la vallée de *Dzoun - Modò* (cent arbres), à la droite du Borò, au pied du mont Noïn (Seigneur), où s'arrêtèrent nos missions, en 1794 et 1807. A trois verstes plus loin, nous atteignîmes *Mànitou* (lieu de prières), montagne surmontée d'un obo. A droite, on aperçoit les trois monts Baïn - Djiroukhé (cœur riche), et à gauche, sur l'autre rive du Borò, le Noïn. Nous rencontrâmes une nombreuse caravane des dévots Khalkha. Plusieurs d'entre eux étaient allés au Tubet, pour recevoir le khoutoukhtou

régénéré, et l'en avaient ramené, avec toute sa suite, sur leurs chameaux. Excités par leur ferveur, ils avaient réuni plus de mille de ces animaux, dont l'air abattu prouvait qu'ils avaient beaucoup souffert des fatigues d'un si long voyage. Un chameau, blanc comme la neige et plus grand que tous les autres, attira notre attention; car c'était un objet entièrement nouveau pour nous. Les Mongols connaissent les Russes, et savent que plusieurs de nos compatriotes parlent leur langue; nous entendîmes ces mots : *Mendoù! amoùr! Bonne santé, bon voyage!*

Nous parcourûmes encore quatre verstes par un chemin en pente; le koundoui, envoyé par le toussoulakhtchi, pour s'informer de ma santé, vint à notre rencontre. A trois heures et demie de l'après-midi, nous passâmes le Borò, vis-à-vis de la station de Khorimtoù, située sur la rive droite de cette rivière, au pied du mont Noïn (23 verstes).

Au sud-ouest de nos iourtes, s'élevait une montagne qui offrait l'aspect d'un immense rempart, terminé par un rocher escarpé, nommé Khorimtoù (place de l'arrivée). A droite, à l'ouest, s'étend un ravin traversé par le Boro, qui sort d'un lac du même nom; un peu plus à gauche, on voit le mont Oughemyl, couronné par un obo.

Quelques personnes de notre caravane, at-

tirées par la beauté de la soirée, se mirent en marche pour aller se promener dans les bois voisins du mont Noïn.

Aussitôt le toussoulakhtchi m'envoya un de ses gens ; bientôt il vint lui-même pour me prier de faire renoncer mes compatriotes à leur projet, sous prétexte que la forêt était infestée par des ours. J'en fis sur-le-champ donner avis à nos compagnons par un de nos cosaques ; ils revinrent plus tard. Les domestiques du toussoulatkhchi nous apprirent que l'entrée de la forêt du mont Noïn est interdite à tout le monde. Le *küoun-vang* et l'*amban* viennent de l'ourga, avec leur suite, y chasser pendant l'automne. Ils vont une année dans les environs du Boro, et l'année suivante sur les montagnes situées au-delà de l'ourga. Les Mongols qui habitent ces lieux sont obligés de veiller à ce que personne n'y chasse et même n'en approche. Il n'y avait pas eu de chasse l'automne précédent parce que la dévotion des Khalkha ne leur permettait de s'occuper que de l'apparition future de leur khoutoukhtou. En ce moment le vang avait le projet de chasser au-delà de l'ourga. Le Bogdo-khan (c'est ainsi que les Mongols appellent l'empereur de la Chine) était parti de Péking pour aller résider dans son palais d'été de Je-ho, situé à l'ouest de la grande muraille, dans la partie sud-est de la Mongolie, et y prendre le plaisir de la chasse. Il

avait ordonné à plusieurs des princes apanagés de la Mongolie de chasser dans leurs domaines, et à d'autres de venir auprès de lui, à Je-ho. Les animaux les plus rares, que l'on tue dans ces chasses, surtout les sangliers, sont envoyés à l'empereur. L'on m'a dit qu'à la chasse du vang, on voit une réunion de cinq cents des meilleurs cavaliers et des plus habiles tireurs de la tribu des Khalkha. On pousse les bêtes sur un point : le vang, l'amban et les principaux Mongols de leur suite ont seuls le droit de tirer sur les animaux. Il est quelquefois permis aux simples cavaliers de poursuivre les bêtes qui s'échappent du cercle.

Le soir, le bochko étant venu chez l'archimandrite, lui demanda, entre autres choses, s'il y avait des mandarins en Russie ; de quel rang était l'inspecteur de la mission, par rapport au bitkhechi, et s'il était au service militaire ou civil ? Il témoignait beaucoup de craintes de ce que la lune de la veille (la moitié de la neuvième lune, d'après le calendrier chinois) s'était enveloppée dans des nuages épais, ce qui est pour eux d'un fâcheux pronostic.

Nous avons d'abord longé le mont Oughemyl ; ensuite, nous avons tourné au sud, en continuant notre route dans le ravin d'Arangatà. C'est des hauteurs qui l'environnent qu'on fait sortir les animaux des forêts du Noïn, pour qu'ils

viennent à la portée du vang. Le young-vang chasse à cheval; l'amban, au contraire, à cause de sa faible santé, suit à pied et ne marche pas long-tems.

Nous avons ensuite gravi sur le mont Gouràndzata, dont le nom signifie pierre à aiguiser ou ardoise; en effet, son sommet offrait des lames de cette roche. Puis on descendit à cheval par une pente très-roide, dans un ravin profond et étroit, appelé Goudjiktoù (ce mot désigne, en mongol, la pente d'une montagne, et correspond au terme russe-sibérien *tianigous*). Le flanc gauche des montagnes qui entourent la vallée est couvert de pêchers sauvages; le droit, de bouleaux. Cette vallée s'élève, par une pente insensible, jusqu'à une montagne rocailleuse et nue. Nos chameaux descendirent avec peine jusqu'au Soussouktoù, ruisseau qui prend sa source dans les hauteurs, et sur les bords duquel nous vîmes quelques iourtes. On compte environ quinze verstes de la station de Khorimtoù à ce ruisseau.

Abandonnant le chemin direct, qui passe par le mont Khoussoutoù (des bouleaux), à cause de son extrême roideur, nous prîmes à l'ouest, et parcourûmes cinq verstes le long du ruisseau, qui est très-bourbeux. L'ayant traversé, nous reprîmes notre marche au sud. La montée du Narassotoù (des pins) fut longue, mais assez douce. Cette montagne tire son nom d'un grand pin,

très-vénéré des Mongols, qui est sur son sommet. Cet arbre est décoré de morceaux de toile, de chapelets et de toutes sortes de choses que les dévots y suspendent. Sur la pente de la montagne s'élève, à droite, un bouleau : à gauche, on voit des pierres colossales en forme de pyramides. C'est sur cette montagne que tous les chemins des steppes septentrionales de Khalkha viennent aboutir à celui qui mène à l'ourga.

Descendant de la montagne par une pente douce, nous parcourûmes environ quatre verstes le long de plusieurs petits lacs, et une verste à peu près, sur une route unie, jusqu'à la station de Khountsâl. Elle prend ce nom du ruisseau qui arrose la plaine. Nous y arrivâmes à trois heures après-midi ; la pluie tombait assez abondamment depuis quelques heures (25 verstes).

La station est à droite du chemin, dans une plaine marécageuse, entourée de montagnes dont une partie est couverte de bosquets de bouleaux ; une autre assez haute, au sud, est couronnée d'un obo très-élevé. La plaine s'étend du nord au sud ; une quantité de moutons et de buffles erraient dans ses gras pâturages. L'aspect singulier de ces derniers animaux, leur couleur noire et leur poil touffu effrayèrent beaucoup nos chevaux.

Nous avions constamment rencontré des Mon-

gols revenant de l'ourga. Un lama, âgé de cent ans, vint nous voir : il pouvait à peine se tenir à cheval, à cause de sa faiblesse, et il était soutenu par deux de ses domestiques. Nous prenant pour des étudians, les officiers cosaques et moi, il nous souhaita un bon succès dans les sciences à notre arrivée à Péking. Les bonnets d'un grand nombre de lamas sont couverts de peaux de moutons dont les longs poils sont peints en jaune, selon l'usage tubétain.

Nous fîmes route avec une famille nombreuse des bords de l'Iro. C'étaient des sujets de l'ambanbeissé, prince qui accompagna l'ambassade russe en 1805 et 1806. Il est prince du quatrième rang et commande à Ouliassoutou, ville située à l'ouest de la Sélenga. Lamas, laïques, femmes, enfans, tout le monde voyageait à cheval. Deux jeunes garçons, âgés d'environ sept ans, comme le khoutoukhtou, étaient sur un chameau. On les destinait à l'état ecclésiastique, les Mongols pensant qu'il est de leur devoir d'y vouer au moins un de leurs fils. C'est pourquoi le pays est rempli de lamas. Ces Mongols conduisaient un troupeau de chevaux offerts en présent au Gheghen-khoutoukhtou. Il consistait en dix cavales, un étalon, six poulains et trois chevaux hongres; quelques-uns de ces animaux étaient très-légers et de belle taille. Ayant demandé le prix d'un de ces chevaux, on me répondit qu'il valait soixante

pièces de thé en briques (environ douze lan ou 96 francs), ce qui n'était pas cher.

A six heures du soir, une caravane chinoise passa devant notre camp. Elle venait du Maimatchin (1) de l'ourga et allait à Kiahkta (en chinois Tchàgta), avec cent chariots attelés chacun d'un bœuf et chargés de marchandises. D'autres petits chariots chinois firent halte près de nous pour passer la nuit. Ils étaient chargés des bois de construction qu'on coupe près des bords de l'Orkhon. C'étaient des poutres de pins de quatre archines et plus de longueur, et d'épaisseur différente. Elles étaient destinées pour Khalgan. La partie septentrionale de la Chine, étant dépourvue de forêts, manque toujours de bois. Il s'y vend très-cher, car on est obligé de le faire venir de plus de mille verstes par terre par un chemin très-mauvais.

Le nord de la Mongolie, et particulièrement le pays des Khalkha, où se trouve la source de plusieurs rivières, qui ensuite coulent en Sibérie, est riche en bétail et en diverses productions, dont les Chinois ne peuvent se passer.

Pendant la nuit, le thermomètre marqua quatre degrés au-dessous de zéro; le 12, dans la matinée, la terre fut couverte de givre. Les senti-

---

(1) *Mai mai tchin*, communément prononcé *Maimatchin*, signifie entrepôt ou ville destinée uniquement au commerce. Kl.

nelles mongoles ne font leurs rondes que jusqu'à minuit, alors elles descendent de cheval et s'endorment. La station que nous quittions est occupée par un khochoûn ou division de soldats mongols qui ne sont pas sujets du khoutoukhtou. Tout y était en désordre. On nous avait donné du bois humide, et on ne nous amena des chevaux qu'assez tard; les Mongols s'excusèrent en disant que nous manquions de chevaux dressés à poursuivre et atteindre les autres, qui sont en liberté dans les pâturages, et que des cavaliers, habitués à ce manége, prennent en lançant l'arkan ou le lacet.

A huit heures du matin, nous nous mîmes en route; à neuf, la gelée disparut; le tems fut très-doux. Au bout de cinq verstes, nous gravîmes sur un des côtés du mont Khountsâl; deux verstes plus loin, nous longeâmes un ravin, à la gauche duquel s'étendaient deux lacs. Au-delà de cette montagne, qui de ce côté est escarpée, on voit à gauche plusieurs petits lacs, entourés de misérables iourtes. Plus loin, à l'ouest de notre chemin, on apercevait le sommet de hautes montagnes, couvertes de forêts de pins et de bouleaux. Il est défendu d'y pénétrer, de même que dans ceux que nous avions vus auparavant. Cette chaîne de montagnes porte le nom de *Gourban-Ourtou-Nirou* (les trois longues chaînes de montagnes). Il lui a été donné à cause de ses trois principales

cavités, dans lesquelles on fait entrer les bêtes fauves lorsque le vang de l'ourga veut chasser. Tous les bois des montagnes voisines sont également réservés pour les plaisirs de ce gouverneur-général du pays des Khalkha.

De ces montagnes sort le Bourgoultai, petite rivière qui coule de l'ouest à l'est. Il reçoit ensuite la Koui et se joint à la rive gauche du Karà. Le Bourgoultài longe à droite le pied de la montagne du même nom. La prairie était couverte de iourtes et de grands troupeaux de moutons et de bœufs. Il y avait quelques chèvres, qui en général n'appartiennent qu'aux pauvres gens.

On parcourut encore cinq verstes par un chemin inégal et sur le flanc du Khountsâl, que l'on avait contourné sur trois côtés ,puis l'on descendit dans la plaine pierreuse du Bourgoultài. La station est à sept verstes plus loin, près du Bourgoultài, dans une grande vallée entourée des montagnes de Narîn.

Les chefs de la station, qui vinrent à notre rencontre, nous indiquèrent le meilleur endroit pour passer à gué le Bourgoultài. A midi et demi, l'on fit halte.

On avait parcouru vingt verstes, qui équivalent à 40 *gazâr* (lice) mongols, et à peu près à 40 li chinois. D'après les renseignemens fournis par des hommes instruits, le li contient deux cent quatre-vingt-cinq sajènes russes, et

conséquemment trente-cinq sajènes de plus que la moitié de notre verste. J'avoue que je n'ai pas mesuré cette distance, parce que je sais qu'en Chine, ces sortes d'opérations sont sévèrement interdites aux étrangers.

Entre autres adorateurs du khoutoukhtou, nous avions rencontré, à moitié chemin, le lama de l'Ibitsykh, dont il a été question précédemment. Il revenait déjà de l'ourga, où il était allé rendre ses hommages à l'enfant déifié; dès qu'il fut près de nous, il sauta à bas de son cheval, et tira de son sein un khadâk, dans lequel il enveloppa une petite boîte en papier, remplie de petits gâteaux chinois, qu'il nous présenta en nous souhaitant un bon voyage, et la bénédiction du khoutoukhtou pour toute la vie. Pour reconnaître une telle politesse, je lui fis présent d'un couteau. Il fut charmé de cette marque d'attention de notre part, et applaudit vivement à notre dessein de voir, en passant par l'ourga, le temple du khoutoukhtou.

Le khadâk est une bande de soie jaune et plus souvent couleur gris de perle, ornée de petits dessins de la même couleur. Elle a ordinairement une archine de long et cinq verchok de large.

Les Mongols, ainsi que les habitans du Tubet, suspendent ces khadâks devant leurs idoles, pour parer les offrandes qu'ils leur font, et y

ajoutent des prières. Les jeunes gens les présentent aux plus âgés, comme preuve de leur estime et de leur dévouement ; les personnes d'un même âge se les offrent mutuellement, en signe d'amitié. On place une grande flèche, enveloppée d'un khadâk, sur les endroits où reposent les corps de ses parens et de ses amis. Je me souviens d'avoir vu, dans les cimetières des villages de la Petite-Russie, de ces khadâks suspendus aux croix érigées sur les tombeaux, mais seulement sur ceux des cosaques célibataires. Le khadâk doit être béni par un lama ; ce n'est qu'après cette cérémonie qu'il acquiert des vertus surnaturelles et un pouvoir bienfaisant.

Notre bochko m'adressa de longs discours, pour me prouver qu'il lui fallait absolument un bon rasoir, un briquet, un couteau, une fourchette de table, et surtout un verre ardent, garni en argent, qu'il avait vu dans les mains d'un des étudians attachés à la mission : il trouvait cet objet extrêmement commode pour allumer sa pipe étant à cheval. Pour cette fois, il fut obligé de se contenter de morceaux d'amadou et de quelques pierres à feu.

Pendant la nuit, la terre se couvrit de givre. Il fit un beau clair de lune. Le 13, le bitkhéchi envoya son premier nerbe à l'archimandrite, et à moi, son neveu et le toussoulakhtchi, pour savoir de nos nouvelles. Je gratifiai

ce dernier, pour reconnaître son empressement, d'une paire de pistolets et d'une livre de poudre à tirer, ce qui lui plut extrêmement. Je donnai chez moi un dîner à nos conducteurs; l'archimandrite y assista; ils parurent très-flattés de cette preuve de nos dispositions amicales. Le toussoulakhtchi était pensif et rêveur. Je m'aperçus qu'il n'avait plus de boule à son bonnet; nous n'en sûmes la cause que plus tard.

Un vent impétueux du sud-ouest souffla pendant toute la nuit. Nos iourtes très-chétives étaient sans portes; les habitans de ce lieu étaient fort mal habillés, et la plupart ivres. On voyait bien que la ville n'était pas loin.

A huit heures du soir, le vent de nord-ouest, avant-coureur d'un tems pluvieux, commença à souffler assez fort. Plusieurs des sentinelles mongols chantaient leurs chansons nationales. J'en appelai deux auprès de moi, et leur donnai de l'eau-de-vie. Pour nous plaire, ils continuèrent à chanter. Les airs de leurs chansons se ressemblent : elles sont en général plaintives et harmonieuses. Le cheval, cet ami, ce compagnon de l'habitant des steppes, joue toujours un grand rôle dans ces chansons. « C'est dans cette vaste » plaine qu'est né ce coursier de couleur isa- » belle, prompt comme la flèche, l'ornement des » troupeaux, la gloire du khochoûn entier. Ap- » pelé à la chasse par le bogdo, Idam vole à

» la forêt de Kharatchin (dans les environs de
» Je-ho), renverse les chèvres et les cerfs, ter-
» rasse les sangliers féroces et les terribles pan-
» thères ; chacun admire la hardiesse du cavalier
» et la vitesse de son coursier.

» Là, c'est le jeune Tsyrèn, armé pour le
» service du khan ; il vole à la frontière russe,
» à la garde de Mendzin ; il adresse sa prière aux
» bourkhân (divinités domestiques) ; il prend
» congé de son père et de sa mère ; sa femme,
» avec une douleur extrême, selle son cheval
» noir. D'un air morne et rêveur, le cavalier s'é-
» lance vers le nord ; il traverse les steppes si-
» lencieuses. Le vent du désert agite à peine les
» plumes de ses flèches, et son arc élastique re-
» tentit sur la selle solone. Tsyrèn traverse des
» forêts sombres et inconnues ; il aperçoit au
» loin des montagnes bleues qui lui sont étran-
» gères ; les paroles amicales des cosaques, ses
» compagnons vaillans, rassurent son ame at-
» tristée, mais toujours ses pensées le ramènent
» aux montagnes paternelles.

» L'ame inquiète, l'esprit accablé sous un
» pouvoir inconnu, le jeune Mongol voit, dans
» ses rêves, apparaître à ses yeux les ombres des
» guerriers ses ancêtres.

» Où est-il, notre Tchinghiz-khan menaçant et
» intrépide ? Ses hauts faits retentissent en chants
» mélancoliques, au milieu des rochers de l'O-

» non et sur les rives verdoyantes du Khérou-
» lun..... Qui s'avance sur le chemin uni de la rive
» du Charà, chantant à voix basse des paroles
» chéries ? A qui appartient ce coursier bai-brun
» (*djorò mori*), qui court si rapidement ? Que cher-
» che-t-il des yeux, ce joyeux *bahatour* (brave),
» qui passe devant les iourtes blanches ? son cœur
» sait bien quelle est celle qui y demeure : il cessera
» dans peu de parcourir ces montagnes ; son cour-
» sier ardent lui méritera dans peu une épouse....
» Ce coursier bai, ce coursier semblable à un tour-
» billon, il est préparé à la course...... L'obo est
» couvert de spectateurs. Il hennit ; de son pied
» léger, il effleure les cailloux pointus ; il ronge
» les sillons avec impatience. Le signal est donné,
» tous s'élancent vers le but. Des nuages de
» poussière couvrent les coureurs, et le coursier
» bai, toujours vainqueur, arrive le premier,
» laissant au loin ses rivaux, etc. »

Voilà ce que renferme une partie des chansons mongoles que j'ai entendues.

Le 14 septembre, à la pointe du jour, la pluie tombait abondamment ; le sommet des montagnes était caché dans un brouillard épais.

Nous quittâmes la station à dix heures du matin, nous parcourûmes à peu près une verste dans une plaine, jusqu'à une élévation au haut de laquelle nous fîmes deux verstes et demie dans un ravin, jusqu'à la pente du Narîn, haute

montagne sur laquelle nous rencontrâmes une quantité de lamas et de Mongols de la classe inférieure, qui revenaient de l'ourga. Le vieux toussoulakhtchi Ghendoûn, qui commandait un khochoûn entier de Mongols nomades, campés sur les bords de la Selenga, près de notre frontière, s'y trouvait aussi. Le printems dernier, il était allé à Irkoutsk, avec les courriers du vang; il a sous ses ordres plusieurs avant-postes sur la frontière russe. On s'apercevait aisément que Ghendoûn était riche; sa iourte, très-propre, était portée par plusieurs chameaux entourés de beaucoup de chevaux de selle; son épouse était assise dans un chariot chinois attelé d'un cheval harnaché; auprès, marchait un cheval de main. Les selles de femmes mongoles ressemblent à celles des hommes, excepté qu'elles sont couvertes d'un tapis artistement façonné, tandis que celles des hommes n'ont qu'une housse en cuir, appelée en mongol *kytchym*.

Au bout de deux verstes et demie, nous passâmes la Narîn; deux verstes plus loin, on s'enfonça dans des montagnes, et, par un chemin uni, on arriva sur les bords du Koui, petite rivière à l'est du Bourgoultâi. Le Narîn et le Koui sont bordés de prairies grandes et fertiles; sur les bords de la dernière erraient des troupeaux de buffles; les habitans de ces contrées en possèdent de très-nombreux.

On longe le pied de hautes montages pendant six verstes, en remontant le long de l'Arachan, ruisseau qui, tournant du sud au nord, tombe à l'est dans la Koui. Pendant long-tems, la pluie ne cessa de tomber; elle était accompagnée d'un vent piquant du nord. Une neige humide acheva de gâter le chemin. Les chameaux glissaient et tombaient. Nous arrivâmes enfin, à deux heures après-midi, à la station, située sur les bords de l'Arachân. Les Mongols donnent ce nom à toute eau minérale et salutaire; mais dans un sens plus élevé, le mot *arachân* signifie les sources bénites et miraculeuses qui arrosent le paradis de Bouddha (1).

Une heure après notre arrivée, le bochko se mit en route pour l'ourga, afin d'annoncer au vang et à l'amban l'arrivée de la mission. Avant son départ, il s'informa de moi du nombre de nos chevaux et de la quantité de notre bagage. La mission était composée de dix personnes et l'escorte de trente-cinq hommes; quatre-vingt-quatre chameaux, cent quarante-neuf chevaux et vingt-cinq bœufs servaient à transporter le bagage.

Pendant que le bochko se préparait à partir,

---

(1) On appelle *Arachân* toutes les sources minérales, dont les Mongols font un usage fréquent dans les maladies. La rivière en question reçoit vraisemblablement quelque source pareille; c'est ce qui lui aura valu son nom. KL.

le toussoulakhtchi Idam me fit savoir, par l'interprète qu'il avait reçu du vang, la nouvelle officielle de la mort de l'empereur de la Chine (1).

Il était décédé le 23 août à l'âge de soixante-un ans. Cette nouvelle m'alarma : la mort de l'empereur pouvait empêcher la continuation de notre voyage. Je me hâtai d'informer de cette circonstance importante le chef de la mission. L'archimandrite se rappelait entre autres qu'un dignitaire chinois, qui accompagnait une ambassade de Kalmuks-Dzoungar, apprenant en route la nouvelle de la mort de l'empereur Khang-hy, en fut tellement affligé qu'il se retira dans les montagnes, pour pleurer une si grande perte, et cacher en même tems sa douleur aux yeux de ses compagnons de voyage, et qu'il ne quitta sa retraite qu'après avoir reçu du nouvel empereur Young-tching l'ordre de continuer sa route pour Péking.

Nous observâmes que les flocons de soie et les boules manquaient aux bonnets des dignitaires chinois et mongols ; les serviteurs même avaient ôté leurs flocons de soie : tous étaient obligés de

---

(1) Le dernier empereur de la Chine reçut, après sa mort, le nom de 帝睿 *Joui-ti* (*ingeniosus imperator*) ; les années de son règne portaient celui de *Kia-khing* (*laudabilis felicitas*), ce n'était donc pas son nom, comme on le croit généralement en Europe.

s'habiller en blanc, comme le peuple et de laisser croître leurs cheveux. C'était pour le deuil, qui dure cent jours.

Pendant toute la nuit, le vent fut assez violent; au lever du soleil, le thermomètre marquait six degrés au-dessous de zéro. Nos animaux tremblaient de froid; je ne pouvais me résoudre à me mettre en marche; mais le bitkhéchi nous pria de ne pas nous arrêter, parce que le vang nous attendait à l'ourga. Nous célébrâmes ce jour-là, par un service divin, sur les hauteurs de l'Asie, l'anniversaire du couronnement de l'empereur et de l'impératrice régnans. Les Mongols nous entourèrent en foule, pour entendre nos chants. Nos conducteurs vinrent ensuite nous voir. Notre conversation roula sur la mort du Bogdo-khan; je leur exprimai combien je prenais part à la perte qu'ils venaient d'éprouver. Le toussoulakhtchi en était déjà instruit depuis deux jours, mais le vang lui avait ordonné de ne la communiquer aux guides chinois et à la mission russe qu'à l'avant-dernière station avant l'ourga. L'héritier de la couronne était déjà monté sur le trône, mais on ignorait encore le nom de celui que l'on avait choisi parmi les fils nombreux de Kiakhing.

Les Mongols ne nous prêtèrent aucune assistance. Ils répondirent même aux ordres du toussoulakhtchi par des injures, disant qu'ils étaient des chabi, et ne reconnaissaient d'autre maître

que le khoutoukhtou. Les habitans de ces contrées sont pauvres. Une foule de mendians nous demanda l'aumône ; ils mangeaient , avec avidité, le pain et la viande que nous leur donnions. Ces misérables venaient des contrées les plus éloignées pour adorer le khoutoukhtou.

Quand enfin nous partîmes, les rayons du soleil faisaient fondre la neige ; le chemin devint boueux et glissant. Nous montâmes pendant cinq verstes pour arriver au mont Gountoû , le plus haut que nous ayons rencontré dans notre voyage. A gauche de la route on voyait une quantité de iourtes ; à droite s'étendait un ravin profond. Le bitkhéchi alla dans son chariot chinois, pour la première et la dernière fois. Le toussoulakhtchi fit tous ses efforts pour nous faciliter ce trajet, qui fut très-fatigant jusqu'à l'ourga. Les chameaux glissaient et tombaient sans cesse ; les chariots ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine jusqu'au sommet de la montagne.

Sa cime porte un obo colossal, élevé par la dévotion des pélerins qui vont adorer le khoutoukhtou , et de petites colonnes en pierre et en bois, avec des inscriptions en langue tubétaine, qui étaient indéchiffrables pour nous, et même pour les lamas mongols. Il est probable que ces inscriptions contenaient la prière mystérieuse de *Om ma ni bat me khom*. Ces hauteurs sont couvertes de mélèses, de pins et de bou-

leaux. En ce moment, elles l'étaient de neige à la hauteur de quelques pouces. Du côté de l'ouest, les rochers escarpés du Gountoû s'élèvent presque jusqu'aux nues.

Au sommet de la montagne, nous rencontrâmes un jeune *dzassâk*, âgé de vingt ans, des bords de la Selenga : il venait de l'ourga, adorer le khoutoukhtou. Il était entouré des Mongols de son khochoûn, armés d'arcs et de flèches; sa mère, sa femme, son frère çadet, ses sœurs, et une suite nombreuse, tous montés sur de bons chevaux bien nourris, l'accompagnaient. Cette troupe se distinguait par son luxe et sa richesse; les femmes surtout étaient remarquables par leurs figures fraîches et fardées, et par l'éclat de leurs parures. Leurs robes étaient de beau satin bleu, leurs bonnets de zibeline, leurs ceintures de soie entrelacées d'argent, et ornées de cornalines assez grosses. Ces pierres ornaient même la selle de leurs chevaux. Ces belles amazones s'approchèrent de nous sans timidité, et voulurent bien nous honorer de leur attention. Un dzassâk est le chef héréditaire d'un khochoûn, ou division, composée ordinairement de deux mille familles. Cependant ces khochoûn diffèrent entre eux par le nombre d'hommes. Celui-ci, à cause de l'extrême jeunesse de son dzassâk, était commandé par le plus ancien toussoulakhtchi Ghendoûn, que nous avions rencontré la veille. Le

dzassâk s'arrêta près de moi, demanda d'où nous venions, si nous comptions rester long-tems à Péking, ce que nous y allions faire, etc., puis nous quitta après nous avoir souhaité un bon voyage.

A deux heures après-midi, nous étions à peine en état de continuer notre route. La descente de la montagne était roide et le chemin couvert de cailloux, que les torrens de pluie y avaient apportés. Depuis le Gountoû jusqu'à l'ourga, nous parcourûmes dix-huit verstes au sud, dans un ravin situé entre deux hautes montagnes et arrosé par le Sélbi, rivière petite, mais rapide, que nous fûmes obligés de passer à gué plusieurs fois, à cause de son cours sinueux. Elle prend sa source dans les montagnes qui sont au nord-est, et se joint, près de l'ourga, au Tòla. Nous avions rencontré une quantité de iourtes; les buffles étaient nombreux; les petits de ces animaux cherchaient leur nourriture sur la cime des plus hauts rochers. On avait peine à comprendre comment ils avaient pu y atteindre, et comment ils s'y tenaient. En plusieurs endroits, on apercevait des files de sapins et de mélèses, si bien alignés, qu'on les aurait crus plantées à dessein.

A sept verstes de l'ourga, on voit à droite du chemin un petit temple, et à gauche, dans un ravin étroit, un autre, bâti en bois et peint en blanc; à deux vertes plus loin, à gauche, un très-grand temple, d'architecture tubétaine; il

est entouré de montagnes en amphithéâtre ; sur le point le plus élevé, on lisait plusieurs caractères d'une grandeur colossale, en pierres blanches et en langue tubétaine. Nos conducteurs mongols nous dirent qu'ils contenaient la célèbre prière *Om ma ni bat me khom*.

Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à l'ourga dans la cour russe, située à l'est de la résidence du Gheghen-khoutoukhtou, et à deux verstes de la rive droite de la Tôla. L'ourga consiste en iourtes ; la soirée étant nébuleuse, nous ne l'aperçûmes qu'à la distance de trois verstes. Nous en avions parcouru vingt-cinq dans la journée.

Les sentinelles mongoles, armées d'arcs et de flèches, qui gardaient les portes, retinrent le peuple, qui se rassemblait en foule pour voir les voyageurs russes. Notre logement, comme toutes les habitations de l'ourga, était entouré d'une palissade en pieux ; dans la première cour, il y avait une tente pour la garde ; dans la seconde, on avait placé pour nous quatre iourtes très-spacieuses, derrière lesquelles se trouvait une petite maison chinoise, composée de deux chambres ; dans une autre cour à droite, on avait posé la iuurte du toussoulakhtchi, et à gauche, deux semblables pour le bitkhéchi et le bochko. La première porte d'entrée était assez large, mais la seconde était si étroite que nos bagages ne

purent passer ; il fallut arracher une partie de la palissade, avec la permission de deux zakirokh-tchi, ou officiers. Alors nos seize chariots entrèrent, avec assez de peine, dans la deuxième cour. Une partie du bagage fut portée dans la petite maison qu'avait habitée la mission russe, en 1807 et 1808, et qui était passablement délabrée.

Le bochko Ourghentäï vint dans la cour, à la rencontre de la mission. Le soir, je reçus dans la iourte la visite du toussoulakhtchi Idam et du zakirokhtchi Darmâdzâp, inspecteur de notre cour : tous ces officiers étaient vêtus de blanc, à cause du deuil.

CHAPITRE III.

Séjour à l'ourga.

16 *septembre*. — PENDANT la nuit, le thermomètre marqua six degrés au-dessous de zéro ; à huit heures, il tomba de la neige fondue.

A dix heures du matin, le dzargoutchi Hoai vint du Maï ma tchin de l'ourga, de la part du vang et de l'amban, nous complimenter, l'archimandrite et moi, sur notre heureuse arrivée. Nos conducteurs l'amenèrent. Il était accompagné de deux bitkhéchi mandchous, membres du yamoun, ou tribunal de l'ourga, et d'un autre fonctionnaire public. Hoai et les deux premiers étaient vêtus de robe bleu foncé, dont la coupe ressemble beaucoup à celle de l'habit russe ; ils portaient par dessus une robe blanche de deuil et une magouaztsi, ou demi-pelisse de peau d'agneau, à larges manches, la fourrure en dehors. Ces personnages étaient accompagnés d'une suite nombreuse de domestiques. Ils s'entretinrent avec nous en langue mongole, par le secours de notre interprète, et après s'être informés si notre voyage de Kiakhta à l'ourga avait été heureux, ils nous deman-

dèrent si nous comptions faire un long séjour à l'ourga. Je répondis que, craignant des retards, et vu la saison avancée, nous y resterions au plus quatre ou cinq jours. Ils répliquèrent fort obligeamment, en nous invitant à prendre le tems nécessaire pour nous reposer. Je remis la décision de cette affaire au vang et à l'amban, et je réitérai à nos conducteurs mes remercîmens des soins et des politesses qu'ils m'avaient témoignés en route. Les dignitaires mandchous ne manquèrent pas de nous apprendre que leur Houangti *s'était élevé aux cieux*. Je leur témoignai mes regrets de la perte d'un empereur aussi vertueux, en leur donnant l'espoir que les bienfaits de son digne successeur viendraient bientôt consoler le peuple. Quand ils nous annoncèrent que le vang et l'amban étaient prêts à nous recevoir le lendemain, je repartis que les membres de la mission s'empresseraient de profiter de cette permission, et que de plus j'étais chargé par le gouverneur d'Irkoutsk, en ma qualité d'inspecteur, de faire agréer, aux autorités de l'ourga, mes hommages et des présens. Le térigoun Khartsagaï s'enquit aussitôt si ces présens venaient de la part du gouverneur général ou de celle du gouverneur civil : je lui dis qu'ils étaient envoyés par ce dernier. Le dzargoutchi Hoai m'offrit sa tabatière, politesse usitée chez les Chinois, les Mandchous et les Mongols. Nos gardes furent traités avec du thé.

Le dzargoutchi, quoiqu'il fût âgé de plus de soixante ans, était encore très-vigoureux. Il était extrêmement poli (1) et jouissait de la confiance du vang. En 1808, il avait enseigné le mandchou et le chinois aux étudians russes envoyés à Péking. Le plus ancien des bitkhéchi ouvrit peu la bouche ; le second, au contraire, était grand parleur; il avait rempli, pendant quelques années, la charge de bochko au Mai ma tchin, près de Kiakhta. Comme il s'exprimait avec une facilité remarquable en mongol, il nous servit d'interprète auprès du Hoai, qui n'entendait que le chinois.

Nous reçûmes ensuite la visite de Tsyréndordji, âgé de treize ans, fils du toussoulakhtchi Idam, qui nous avait accompagnés dans notre voyage. Ce jeune homme faisait ses études à l'ourga. Conformément à l'usage de l'Asie, je lui fis présent d'un mouchoir de soie et d'une paire de rasoirs, parce que c'était la première fois que je le voyais.

A midi, Idam nous présenta les inspecteurs de la mission, nommés par le vang, pour le

---

(1) Cette qualité n'est pas très-commune chez les Mandchous. Hoai se montra grand ami des Russes, quand il fit partie de la commission établie à Kiakhta, en 1819, pour juger ceux qui avaient déserté des mines de Nertchinsk. Il avait estimé les effets volés par ces déserteurs, à leur juste valeur, tandis que les Solon évaluèrent ceux qui leur avaient été volés cinq fois plus cher. Hoai-lao yé mourut au commencement de 1821.

tems de notre séjour à l'ourga; c'étaient le toussoulakhtchi Démit et le zakirokhtchi Darma Dzap, dont il a été question précédemment. Le premier, âgé de cinquante-cinq ans, était d'une santé délicate. Cet homme, très-poli et très-fin, s'était trouvé, en 1809 et 1810, avec plusieurs autres dignitaires mongols à Kiakhta, quand le vang eut une entrevue avec M. Treskin, gouverneur d'Irkontsk.

Ces deux personnages venaient de nous quitter lorsque le térigoun Khartsagai rentra, pour nous annoncer que le vang lui avait donné ordre de nous aider à passer agréablement le tems qui pourrait nous paraître long au milieu d'étrangers. Khartsagai était le plus proche parent du vang. Il paraissait avoir soixante ans. Son ton était décidé, ses manières insinuantes; il ne négligea rien pour capter ma confiance; il me dit entre autre que le vang, ayant reçu de Péking la nouvelle de la mort de l'empereur, lorsque nous étions en route pour l'ourga, avait d'abord eu l'intention de suspendre notre voyage et même de nous renvoyer à Kiakhta; mais, considérant les fatigues que nous avions déjà éprouvées, et les dépenses que notre gouvernement avait faites, il avait pris, sous sa responsabilité personnelle, le parti de nous laisser aller en Chine. Cependant nous apprîmes, par Idam, que le vang avait envoyé un courrier à Péking, pour

savoir ce qu'il devait faire, et que nous serions obligés de rester à l'ourga jusqu'à l'arrivée de la décision de la cour.

Tel était le vrai motif des instances réitérées qu'on nous avait faites de nous reposer à notre aise.

Kartsagai nous quitta un instant, puis revint suivi d'Idam et de Demit. Ils me demandèrent en quoi consistaient les présens que nous apportions. Je répondis que je l'ignorais. Ayant témoigné le désir de présenter moi-même ces dons au vang et à l'amban, les Mongols applaudirent à cette idée. Ensuite, ils s'informèrent de mon nom, de mon rang, de mon âge, etc. Ils me questionnèrent avec curiosité sur les pays voisins de la Russie; ils voulurent savoir si la guerre terrible avec les Français était terminée; si l'Angleterre était très-éloignée de la Russie. Mes réponses furent analogues aux circonstances et à ma position. Les Mongols me dirent ensuite que, depuis long-tems, les Anglais n'avaient pas apporté de tribut au bogdo-khan; que, par suite d'événemens qui avaient excité son mécontentement, l'empereur défunt avait, quatre ans auparavant, renvoyé leur ambassadeur de sa maison de plaisance, voisine de Péking, à l'heure même qu'il avait fixée pour son audience.

A quatre heures après-midi, un bruit discordant de tambours et de cors se fit entendre: nous

apprîmes que c'était la procession des lamas, autour du temple du Gheghen, qui a lieu tous les jours, et qui est accompagnée d'un concours nombreux de fidèles.

17 *septembre*. — La matinée fut froide; il tomba un peu de neige: les hauteurs du mont Gountoûi en étaient couvertes. A huit heures, le térigoun Demit et le zakirokhtchi vinrent nous annoncer que nous pouvions prendre des chevaux de poste pour aller rendre visite au vang et à l'amban. Deux cents chevaux de poste sont entretenus à l'ourga, aux frais des khan les plus proches, c'est-à-dire du *Touchétou* et du *Tsétsen-khan*, et cent par les *chabi*. D'ailleurs le vang avait ordonné de nous fournir des chevaux toutes les fois que nous en aurions besoin, pour ménager les nôtres, qui avaient encore un assez long voyage à faire.

Un instant après, le fils cadet d'Idam vint prendre congé de nous. Je lui fis don, pour son frère aîné, d'une paire de rasoirs; un des membres de la mission lui fit présent d'un bon cheval. Nous reçûmes encore la visite des trois fils de Demit. Le second, âgé de quinze ans, était destiné à l'état ecclésiastique. Ils avaient l'air modeste, le teint frais, mais basané, et portaient des vêtemens très-riches. On donna deux mouchoirs de soie aux deux plus jeunes. Ensuite le térigoun nous présenta son petit-fils, qui était

placé auprès des fils du vang, et qui reçut également un cadeau. Tous ces petits présens, assez souvent répétés, quoique de peu de valeur, avaient pour but de prévenir les désirs tacites de tous ces gens qui venaient nous voir : il était bon, en témoignant des égards à tout ce monde, de prévenir les difficultés qui pourraient s'opposer à la continuation de notre voyage. C'est pourquoi il nous parut nécessaire de gagner les personnes qui approchaient le plus du vang.

A dix heures, le bitkhéchi Tchhing, le bochko Ourghéntaï et les deux bitkhéchi de l'ourga vinrent nous inviter à nous rendre auprès du vang et de l'amban. Une voiture était préparée pour l'archimandrite et le hiéromonaque Benjamin, une autre pour le hiéromonaque Daniel et le hiérodiacre Israël. C'est dans cette dernière qu'étaient les présens. L'habitation du vang était à peu près à un verste dans le sud-ouest.

Douze cosaques, montés sur des chevaux mongols, et s'avançant deux à deux, sous le commandement du plus ancien, ouvraient le cortége; je venais ensuite, ayant d'un côté de mon cheval l'inspecteur du bagage, et de l'autre l'interprète; je précédais les voitures de nos ecclésiastiques, accompagné des étudians et des autres prêtres; la marche était fermée par un sotnik, ou centenier, suivi de deux cosaques. Les fonctionnaires publics de l'ourga marchaient en avant de la

troupe, et, sur les côtés, nos conducteurs et les autres employés avec leur suite. La différence de physionomies et de costumes entre les Mongols et nous; la dissemblance même de nos chevaux donnaient à cette marche un caractère singulier qui n'était pas dépourvu d'intérêt : d'un côté, c'étaient les panaches blancs des bonnets de nos cosaques qui se balançaient en l'air, leurs ceintures vernissées et les lames de leurs sabres qui réfléchissaient les rayons du soleil; de l'autre, les robes des Mongols, en satin de couleurs éclatantes, et les rubans de leurs bonnets flottaient au gré du vent.

Arrivés à la demeure du vang, qui était très-modeste et construit en bois, à la manière chinoise, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes dans la cour. La porte était gardée par vingt gardes du corps du prince, vêtus de robes blanches; ils n'avaient pas de ceintures et tenaient leur épée de la main gauche.

Hoai vint à notre rencontre, et se plaçant à la gauche, qui, en Chine, est la place d'honneur, il conduisit l'archimandrite. Je les suivis, accompagné du bitkhéchi Tchhing. Le reste de la troupe venait après moi. Les portes principales étaient ouvertes, et laissaient voir les équipages du vang et ses chaises à porteurs. La maison tombait de vétusté. Après avoir passé devant deux portes fermées et traversé une cour,

où coulait un petit ruisseau ombragé de bouleaux, on nous introduisit dans une petite antichambre. Des vases en porcelaine et des boîtes vernissées y étaient placés sur une table, vis-à-vis l'entrée. Cette porte, de même que la première, était gardée par des soldats. Nous prîmes à droite pour passer dans une espèce de corridor assez étroit; c'était la salle de réception. Un côté de l'appartement était entièrement occupé par une grande fenêtre, garnie de papier blanc, et dans le milieu de laquelle se trouvait une grande plaque en verre. Près de la fenêtre, sur un sopha ordinaire, à côté duquel il y avait une petite table, le vang et l'amban, vêtus de demi-pelisses blanches bordées en haut de peaux d'agneaux, étaient assis les jambes croisées. Le vang était vers le fond de la chambre, et l'amban près de la porte. Je remarquai, sur une petite table près de la fenêtre, des pendules anglaises; il me sembla qu'elles n'étaient pas montées. L'archimandrite, l'interprète, M. Razghildéiev et moi, nous nous avançâmes les premiers. Adressant la parole, par le canal de l'interprète, aux gouverneurs de la Mongolie septentrionale, je les complimentai au nom du gouverneur d'Irkoutsk. Le vang s'informa de la santé de ce dernier : ensuite, on apporta les deux caisses contenant les présens, et, suivant l'usage, on les passa devant le vang et l'amban; le premier nous témoi-

gna sa reconnaissance. « La coutume de se faire
» mutuellement des dons, entre voisins et entre
» amis, nous dit-il, est très-ancienne chez nous;
» ainsi, lorsque vous retournerez dans votre pa-
» trie, nous vous donnerons également des pré-
» sens pour le gouverneur d'Irkoutsk. » Après
avoir jeté un regard sur une liste qui était placée
sur la table, il ajouta : « C'est le major (1); c'est
le ta-lama (2). » Il nous fit alors asseoir vis-à-vis
de lui dans l'ordre suivant : le dzargoutchi, le
bitkhéchi Tchhing, l'archimandrite et moi. Ensuite
il fit approcher les autres personnes de la
mission, auxquelles il adressa successivement ces
paroles : « Ce sont les khara-lama (les prêtres
» noirs, les moines); ce sont les étudians. » Ils re-
commanda à ces derniers d'être assidus au travail,
pendant leur séjour à Péking, pour vaincre tous
les obstacles, pour remplir convenablement les
vues de leur gouvernement, et de se conduire
comme des gens bien nés, honnêtes et dignes de
faire honneur à leur patrie. On servit à chacun
de nous une tasse de thé avec du sucre.

---

(1) C'était mon titre pendant le voyage en Chine; les Chinois y ajoutaient le mot lao yé, et les Mongols celui de noïn, qui tous deux veulent dire monsieur. Quant aux autres membres de la mission, les mots lao yé et noïn furent ajoutés à leurs noms de baptême. Par exemple : André lao yé, ou André noïn.

(2) Ce titre signifie, en langue mongole, chef des prêtres, et fut donné à l'archimandrite de notre mission.

Ensuite le vang complimenta l'archimandrite, en langue mandchoue, en ajoutant qu'il se rappelait encore le tems où il l'avait vu parmi les jeunes Russes de la mission, venus pour étudier à Péking. L'amban lui demanda quel âge il avait, combien de tems il avait séjourné à Péking, etc. Le vang, reconnaissant l'interprète, lui dit : « Eh ! » ne t'en souviens-tu pas? tu étais chez nous au » printems dernier, avec le capitaine Vassiliev. » Le prince entendait, sous ce nom, M. Novosselov, interprète des langues mandchoue et mongole à Irkoutsk. Il avait apporté, en février 1820, les dépêches de notre gouvernement, relatives au remplacement de la mission russe.

Je témoignai ensuite le désir que nous avions, l'archimandrite et moi, de faire agréer au vang et à l'amban quelques productions de la Russie. Le vang répondit avec une politesse extrême, que nous avions eu tort de nous donner tant de peines, mais qu'il ne voulait pas répondre par un refus à nos civilités, surtout après que nous avions fait un si long voyage. Alors on plaça, de la part de l'archimandrite, devant le vang et l'amban, divers objets en cristal, achetés à Kiakhta; puis j'offris au vang une paire de pistolets à baïonnettes, d'un travail achevé; un tourne-vis élégant, une très-belle poire à poudre, et dix livres d'excellente poudre à tirer. M. Razghildéiev lui donna une lunette d'approche et une belle peau blan-

che. L'amban reçut de moi vingt-cinq archines de camelot de première qualité, de couleur cannelle qui est très-estimée en Chine. Nos présens firent le plus grand plaisir. Le vang me questionna ensuite sur mon âge et ma patrie, et me demanda si je servais à Saint-Pétersbourg ou à Moscou. Apprenant que c'était à Saint-Pétersbourg, il s'écria: « C'est là que réside votre empereur. » Ce prince nous conseilla de bien nous reposer, après tant de fatigues. Avant de prendre congé de lui, je n'oubliai pas de faire l'éloge de nos conducteurs; le vang parut satisfait de ce que je lui dis, et répliqua qu'ils n'avaient fait que leur devoir. Le dzargoutchi nous accompagna, comme à notre arrivée, jusqu'à la porte extérieure; en nous quittant il nous invita à dîner pour le lendemain.

Le vang, nommé Youngdoûng-dordzi, est un prince mongol apanagé; il descend de Tchinghiz-khan. Il est proche parent de l'empereur Kia-khing, par sa femme. Il est âgé de cinquante-cinq ans, d'une taille haute et d'une constitution robuste; sa physionomie est mâle et gracieuse; il a cet air imposant qui caractérise les habitans de l'Asie. A une extrême sagacité, il joint une excellente mémoire et beaucoup d'esprit. Ce prince a été élevé à la cour; il réunit toutes les qualités qui distinguent un grand seigneur asiatique. Il est pénétrant, souple, rusé, aimable dans ses discours, et, quand il le faut, d'un commerce poli et agréa-

ble qui approche presque de l'urbanité européenne; autant qu'il m'a été possible d'en juger, il aime les arts, les sciences et la littérature. Il écrit et parle très-bien le mandchou, le mongol et le chinois : on nous a dit qu'il avait composé de très-bons vers dans cette dernière langue; il sait aussi beaucoup de mots russes. Ayant vécu long-tems à la cour de Péking, il s'est trouvé souvent avec des Européens. Il était du nombre des personnes chargées de faire les honneurs de la Chine à lord Macartney, en 1793 et 1794. Comme il a été, pendant trente ans, au service sur nos frontières, il reçoit, avec une prédilection marquée, tout ce qui vient de l'Europe. Il aime beaucoup notre musique; il a même de l'oreille. Il est d'un caractère ferme et résolu, bienveillant et discret; il conduit ses affaires avec intelligence, mais on le dit avare et intéressé.

L'amban (1) a été envoyé de Péking pour assister, pendant trois ans, le vang dans ses fonctions; il lui est entièrement subordonné. Il est d'une bonne famille mongole; il a plus de soixante ans. Il est de taille moyenne, et maigre; sa physionomie est assez insignifiante, mais il s'exprime d'une manière polie et agréable; il ne montre pas de fierté; il parle peu; son caractère est doux; il

---

(1) *Amban* en mandchou, et *Ta jin* en chinois, signifient *grand de l'empire.* Kl.

n'est pas riche; on nous dit que c'était par suite d'événemens malheureux arrivés à son père.

Nous retournâmes chez nous par le même chemin et dans le même ordre que nous étions venus; mais la foule des spectateurs était, cette fois, bien plus considérable. Nos conducteurs nous témoignèrent leur vive satisfaction du rapport favorable que j'avais fait au vang sur leur compte.

Une heure après notre retour, le vang envoya à l'archimandrite et à moi, dix-sept plateaux avec des confitures, trois flacons de vin chinois, appelé chaoussin, qui se fait avec du riz; six livres de thé noir, et à chacun deux pièces d'étoffes de soie. Les autres membres de la mission reçurent chacun une pièce de la même étoffe de soie. Chaque présent portait son adresse. Nos cosaques reçurent deux caisses de thé en briques, contenant trente-six briques chacune. Après avoir bu à la santé du vang, nous priâmes le térigoun de vouloir bien lui offrir nos remercîmens pour ces marques de bonté. Conformément à l'usage suivi envers ceux qui apportent des présens, je donnai au térigoun et au bitkhéchi du vang, un sabre et une peau de maroquin vert et rouge, et à chaque domestique un mouchoir de soie. L'amban nous envoya en présens les mêmes objets en moindre quantité; le nerbe qui nous les apporta reçut une peau de maroquin vert.

Demit et Khartsagai prirent, le soir, le thé

chez moi. Ce dernier est un descendant du célèbre Toulichen (1), envoyé, en 1712, en ambassade, par l'empereur Khang-hy, au khan Ayouka des Kalmuk. Il se disait également parent d'un des ambassadeurs chinois envoyés à l'impératrice Anna Ivanovna. Ayant amené la conversation sur la continuation de notre voyage, je témoignai à Khartsagai le désir de trouver un marchand honnête qui consentit à nous procurer, par échange, quelques chameaux accoutumés au voyage fatigant des steppes pierreuses de la Mongolie. Comme il n'y a pas de ces animaux à l'ourga, Démit, qui possède de nombreux troupeaux, offrit de nous fournir une dizaine de bons chameaux quand nous passerions devant ses terres, situées à trois cents verst au-delà de l'ourga, dans le désert de Gobi. Nous acceptâmes cette offre avec la plus vive reconnaissance.

18 *septembre*. — L'archimandrite ayant envoyé des présens à Hoai, je suivis cet exemple, et je joignis au don trois archines de drap noir

---

(1) Le voyage intéressant de ce Mandchou, de Péking, par Sélinghinsk, jusqu'aux bords du Volga, avec la description du pays et des costumes des Russes, a été traduit du mandchou en russe, par M. Léontiev, qui s'est fait connaître par plusieurs traductions; on l'a publié à Saint-Pétersbourg en 1782. — Sir G. Th. Staunton a donné, en 1821, une traduction anglaise du même ouvrage. Elle a été faite sur le texte chinois. KL.

et vingt livres de savon blanc. Le porteur de nos présens revint accompagné de deux nerbes, au service du dzargoutchi ; ils étaient chargés de ses remercîmens, et invitèrent, de sa part, tous les membres de la mission à dîner chez lui.

A dix heures, le bitkhéchi Thang vint avec le térigoun nous demander une liste des présens que l'archimandrite et moi nous avions faits au vang et à l'amban ; pour excuser la singularité d'un pareil procédé, le bitkhéchi prétexta que le vang et l'amban avaient oublié ce qu'ils avaient reçu. Nous refusâmes long-tems de satisfaire à cette étrange requête, mais Thang insista tellement que nous lui donnâmes une réponse verbale ; elle ne le contenta point ; il prétendit que sa mémoire était peu fidèle, de sorte que nous fûmes obligés de lui délivrer par écrit, en mongol, la liste qu'il désirait. Le bitkhétchi parla de M. Vonifantiev, autrefois directeur de la douane de Kiakhta, qui était un homme extrêmement vigoureux. Il vanta ensuite les maisons russes, qu'il trouvait préférables aux iourtes enfumées des Mongols, etc. Khartsagaï et Idam, présens à cet entretien, me demandèrent du même camelot qui avait été donné à l'amban. Je répondis que je n'en avais plus.

A midi, nous allâmes au Mai ma tchin, ou faubourg des marchands, et chez le dzargoutchi ; les ecclésiastiques étaient en voiture, les étudians et

moi nous étions à cheval. Le bikéthchi Tchhing, le bochko Ourghentaï, le toussoulakhtchi Idam, et sa suite, le térigoun Khartsagaï, nous accompagnèrent. Le faubourg marchand, éloigné de quatre verst à l'est de notre cour, est situé sur les bords du Tôla. Le chemin est inégal et pierreux. Ce mai ma tchin est beaucoup plus grand que celui de Kiakhta (1); toutes les maisons sont en bois et assez mesquines. Les rues, larges et boueuses, sont garnies d'un grand nombre de boutiques remplies de différentes marchandises. A notre arrivée, la foule nous suivit malgré les cris de deux officiers civils, qui, conformément à l'usage suivi en Chine, chassaient les importuns à grands coups de fouet. Le dzargoutchi vint à notre rencontre, dans la cour, nous accueillit avec beaucoup de politesse et nous conduisit dans sa demeure, où l'on avait construit un salon exprès pour recevoir ses hôtes. L'habitation du dzargoutchi de Kiakhta est plus commode et plus élégante. Les Mongols qui nous accompagnaient, furent placés à une table séparée, à l'entrée de l'appartement, à l'exception du bitkhéchi et du bochko, qui restèrent à la nôtre. Le dzargoutchi nous traita tous très-amicalement;

---

(1) On trouve une description du quartier marchand chinois de Kiakhta, dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, de M. Klaproth. Paris, 1824. In-8°.

il parla de ses élèves, MM. Lipovtsov et Novosselov, et parut flatté de mon observation, que le nom de Hoai-lao yé était connu dans la capitale de la Russie. Le dzargoutchi me demanda combien de tems nous comptions séjourner à l'ourga. Je répondis que ses sollicitations nous avaient fait prendre le parti d'y rester sept jours; que trois étaient déjà écoulés, et que nous désirions profiter des quatre qui restaient pour nous occuper des préparatifs de notre voyage; que du reste tout dépendait du vang. Le dzargoutchi nous conseilla de nouveau de nous bien reposer, en ajoutant que le tems était froid et pluvieux, et que, d'après les règles de l'astrologie chinoise, il avait choisi un jour heureux pour notre départ, et qu'il en parlerait aux gouverneurs de l'ourga. Naturellement nous le remerciâmes de cette preuve de sa bienveillance pour nous.

Après le dîner, à trois heures, ayant bu chacun une tasse de thé sans sucre, nous prîmes congé du dzargoutchi. Khartsagai et Idam, en se retirant, se mirent à genoux devant le dzargoutchi, usage observé par les Mongols, envers les dignitaires chinois; les Mandchous, les Chinois et les Mongols, même dans les plus grandes cérémonies, n'ôtent jamais leurs bonnets; ils ne témoignent leurs respects qu'en inclinant d'une manière presque insensible les mains vers la terre, et en fléchissant les genoux. Devant des

princes et des généraux, on s'agenouille trois fois, en s'avançant un peu chaque fois. Devant l'empereur, on répète le salut neuf fois à trois reprises différentes, en se prosternant jusqu'à terre.

A notre retour, nous vîmes beaucoup de tentes nouvellement dressées; elles appartenaient à des Mongols qui allaient adorer le nouveau khoutoukhtou; on en attendait encore d'autres. Un grand nombre de seigneurs et de simples particuliers de la tribu de Khalkha, s'étaient rassemblés à l'ourga; ils se préparaient à célébrer la grande fête du khoutoukhtou. La mort du bogdokhan vint tout arrêter. Tous les sujets de l'empereur sont, par suite de cet événement, tenus de porter le deuil pendant près de trois mois; les lama sont obligés de faire des prières particulières, pendant quarante-neuf jours, en honneur du monarque défunt.

Pour donner une idée de la fête célébrée par les Mongols, à la manifestation du nouveau khoutoukhtou Gheghèn, je vais rapporter les détails de celle qui eut lieu en 1729, dans l'ancienne ourga, située sur l'Iben qui se jette dans l'Orkhon (1).

Le 22 juin, à la deuxième heure du jour, c'est-à-dire au lever du soleil, le principal temple de

---

(1) Ce récit est extrait de *Pallas, Nordische Beitræge.* I. 314 et suiv.

l'ourga fut décoré pour la fête. On avait placé vis-à-vis l'entrée, l'idole du bourkhan Aioûcha (1); à gauche on avait élevé un trône orné de pierres précieuses et de riches étoffes; des siéges en bois avaient été arrangés dans le temple pour les lama. La sœur du khoutoukhtou défunt, trois khan mongols, un amban, ayant une plume de paon sur son bonnet, et envoyé de Péking par l'empereur Young-tching, le père du nouveau khoutoukhtou, les trois khan des Khalkha et plusieurs autres Mongols de distinction, assistaient à la fête. Le nombre des lama s'élevait à peu près à vingt-six mille, et celui du peuple, hommes, femmes et enfans, à plus de cent mille. Après que les personnages les plus considérables se furent réunis dans le temple, on fit placer devant la porte, sur deux rangs, deux cents lances avec des pointes dorées et ornées de figures de bêtes sauvages en bronze. On forma en même tems une ligne de deux cents Mongols avec des tambours et de grandes trompettes en cuivre. Quand tout fut prêt, on vit sortir du temple six lamas, portant sur un fauteuil la sœur du khoutoukhtou défunt; elle était suivie des khan, des vang et de tous les dignitaires, très-richement vêtus; le cortége marcha en silence jusqu'à la iourte du nouveau khoutoukhtou, qui demeurait avec son père Dar-

(1) Les Lamaïtes lui adressent leurs prières pour vivre long-tems.

khantchin Tchin-vang (1) : elle était éloignée de plus d'une verst du temple. Une heure après, le khoutoukhtou régénéré parut, conduit par les principaux seigneurs mongols et les plus anciens lama, qui le tenaient par la main et sous les bras. Ils le firent asseoir sur un cheval magnifiquement harnaché; la bride était tenue d'un côté par un khoubilgan ou prêtre d'un rang distingué, et de l'autre par le Ta-lama ou doyen des lama, neveu du vang Dounchin. Quand le khoutoukhtou sortit de la iourte, les lama entonnèrent des hymnes en son honneur, au son des instrumens. De leur côté, les seigneurs et le peuple s'inclinèrent très-profondément, en levant les mains vers le ciel. Le cortége du khoutoukhtou s'avança lentement vers le temple; la sœur du khoutoukhtou défunt, que le nouveau appelait également sa sœur, le suivait dans une chaise à porteur. Venaient ensuite le plus ancien lama, Nomïn-khan, envoyé par le Dalaï-lama; l'amban chinois, tous les lama, le vang et les autres Mongols de distinction. Le peuple suivait des deux côtés.

L'intérieur de la place formée devant le temple, renfermait six iourtes, ornées sur le sommet de pointes dorées d'où pendaient de riches étoffes

---

(1) Ce prince mongol avait épousé une parente de l'empereur Young-tching. Cette famille avait le bonheur de donner un khoutoukhtou.

de couleurs différentes. Arrivé à la barrière, le cortége s'arrêta; les lama, placés le plus près du khoutoukhtou, l'enlevèrent de son cheval, avec les marques du plus profond respect, et l'introduisirent dans l'enceinte par la porte du sud. Après y être restés une demi-heure, les plus anciens lama le conduisirent par la main dans le temple où entrèrent également sa sœur et tous les dignitaires. L'envoyé du Dalaï-lama, aidé des personnes de sa suite, le fit asseoir sur un trône; puis l'amban annonça au peuple l'ordre de l'empereur de rendre au khoutoukhtou les honneurs dus à son rang. Alors, tout le monde se prosterna trois fois jusqu'à terre; ensuite on plaça devant lui, sur une table, plusieurs khonkhô, ou clochettes en argent, dont les lama font usage pendant les cérémonies religieuses. On avait eu soin de tenir en réserve la clochette dont le khoutoukhtou s'était servi avant sa régénération, afin de connaître s'il s'apercevrait qu'elle n'était pas avec les autres. Le khoutoukhtou, après avoir jeté ses regards sur les clochettes, dit aux lama, qui étaient auprés de lui: « Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté ma clo- » chette habituelle? » Ces mots entendus, les khan, les vang, les lama et tout le peuple s'écrièrent: « C'est le véritable chef de notre reli- » gion, c'est notre khoutoukhtou! »

Alors sa sœur s'approcha la première de lui

pour recevoir sa bénédiction; elle fut suivie de l'amban, des principaux lama, des khan et des autres seigneurs. Cette cérémonie terminée, tous ces personnages se retirèrent. Le khoutoukhtou resta dans le temple jusqu'au soir, pour donner sa bénédiction aux autres lama et au peuple.

Le 23 juin, à une heure après minuit, l'amban et les autres seigneurs revinrent dans le temple autour duquel le peuple était déjà assemblé. A trois heures, au lever du soleil, le khoutoukhtou, conduit par les anciens lama, arriva et s'assit sur son trône. L'amban lui offrit les présens de l'empereur : c'était un plateau en or, pesant 300 lan (environ 28 livres), au milieu duquel était enchâssées huit pierres précieuses. Sur le plateau on avait posé des khadaks, valant 1000 lan (2000 roubles) en argent, et 81 pièces de drap d'or et d'argent. Une note écrite sur chacune d'elles, indiquait que la façon avait coûté 300 lan (600 roubles) en argent; enfin l'amban présenta quatre-vingt-un plats chargés de confitures et différentes autres choses. Il offrit ces choses en donnant au khoutoukhtou des marques du respect le plus profond, et les accompagna de félicitations au nom de son souverain. Il finit par solliciter la bénédiction du khoutoukhtou, au nom de l'empereur, et lui adressa ce discours :
« Grand pontife, toi qui es incorruptible comme
» l'or, et dont la splendeur égale l'éclat des dia-

» mans, protège l'empire comme tu l'as fait du
» tems de mon père, et répands ta grâce et ta
» protection sur mon règne. »

Le khoutoukhtou accepta les présens de l'empereur, et lui donna sa bénédiction en posant les deux mains sur la tête de l'amban; ensuite il la donna également aux lama et au peuple; chacun, pénétré de l'idée consolante de la recevoir de la Divinité même, s'avança l'un après l'autre, et montra un respect, une ferveur et un recueillement exemplaires.

L'après-midi, on dressa quatre grandes tentes et une infinité de petites, à la distance d'une demi-verst du temple, en laissant au centre un grand espace pour l'exercice de la lutte. Les grandes tentes furent occupées par les khan et les autres seigneurs. Les combattans, au nombre de deux cent soixante-huit de chaque côté, entrèrent par deux points opposés. Les luttes durèrent jusqu'au soir; les noms des vainqueurs furent proclamés, les vaincus furent obligés de quitter l'enceinte. A la fin il ne resta plus que trente-cinq vainqueurs.

Le 24 juin, tous les Mongols allèrent de nouveau au temple pour faire leurs dévotions et adorer le khoutoukhtou. Le 25 juin, le Dzassaktu-khan et le vang Tsetsén offrirent au khoutoukhtou leurs dons, consistant en vaisselle d'or et d'argent, étoffes de soie, khadaks et thé. Les Mon-

gols de toutes les classes s'empressèrent également, par des présens, à prouver leur dévotion et leur respect au pontife. Un simple Mongol lui donna trois cents chevaux. Les marchands chinois, qui se trouvaient alors à l'ourga, offrirent cent cinquante pièces de satin et quatre cents caisses de thé en briques.

Le 27, les luttes recommencèrent; le tems était extrêmement chaud; les combattans furent accablés de fatigue. Alors les khan prièrent les lama de faire pleuvoir. Au bout d'une demi-heure le tems se couvrit; il tomba quelques gouttes de pluie. Les fidèles l'attribuèrent au pouvoir des lama, quoiqu'aussitôt après la chaleur se fit de nouveau sentir.

Depuis le 28 juin jusqu'au 3 juillet, les luttes eurent lieu tous les jours. Le 3 juillet, les khan et les autres seigneurs mongols, accompagnés du peuple, se rendirent avec les trente-cinq vainqueurs au district d'Ourakhoû, situé sur les bords de l'Orkhon, à plus de cinquante verst de l'ourga.

Le 5 juillet, il y eut sur les bords de l'Orkhon une course de chevaux qui parcoururent une distance de dix-huit verst; on fit courir à la fois onze cent dix chevaux, dont cent furent déclarés les meilleurs. Ils reçurent des noms distingués, et leurs maîtres obtinrent des présens et des prérogatives.

Le 6 juillet, il y eut au même endroit une

course de seize cent vingt-sept chevaux, âgés de six ans. Le but n'était éloigné que de seize verst. Les maîtres des cent premiers arrivés obtinrent également des présens.

Le 7 juillet, il y eut une troisième course entre neuf cent quatre-vingt-quinze chevaux de quatre ans. Ils eurent à franchir un espace de douze verst. Les maîtres des cent premiers arrivés furent récompensés comme l'avaient été les autres.

Ces trois mille sept cent trente-deux chevaux appartenaient tous à des Mongols de la tribu des Khalkha. Le même jour, après la course, les trente-cinq vainqueurs à la lutte, divisés en deux troupes, combattirent entre eux. Les sept vainqueurs furent ramenés à l'ourga.

Pendant ces courses et ces luttes, trois cent deux archers mongols tirèrent au but avec des flèches, à une distance de vingt-cinq toises. Chaque archer tira quatre fois de suite. Vingt-cinq, qui atteignirent le but chaque fois, ou même trois fois seulement, furent déclarés excellens tireurs.

Le 8 juillet, les Mongols retournèrent à l'ourga. Le lendemain matin, les vingt-cinq archers vainqueurs tirèrent entr'eux sur le même emplacement où la lutte avait eu lieu la première fois.

L'après-midi, on dressa, auprès de l'habitation du khoutoukhtou, une iourte très-richement décorée, dans laquelle il fut conduit par la main. On portait devant lui plusieurs idoles, et l'on

brûlait des parfums dans des encensoirs d'argent. Entré dans la iourte, on le fit monter sur son trône; chacun alla s'asseoir à la place qui lui était destinée. Ensuite, on apporta du thé en briques, préparé dans des tasses d'argent. On en présenta au khoutoukhtou et à sa sœur. Le premier, après l'avoir goûté, le rendit, et donna l'ordre d'en verser une partie dans chaque théière. Dès que cela eut été effectué, on offrit une tasse de ce thé, d'abord au khoulbilgan et au dalama, et ensuite à tous les personnages distingués. Quant à ceux qui n'avaient pas de tasses, on leur versa de ce thé dans le creux de la main. Chacun le but avec une vive satisfaction, comme une eau sainte, reçue des mains mêmes du khoutoukhtou.

Ensuite, les sept lutteurs recommencèrent leur combat, qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à minuit. Un Mongol, nommé Babéï Ikédzân (le grand éléphant solide), du kochoun du vang Tsétsen, resta vainqueur. La lutte terminée, on ramena le khoutoukhtou dans son habitation, en observant les mêmes cérémonies qu'en le conduisant à la iourte; ensuite, chacun se retira chez soi.

Le 10 juillet, il y eut, dans la tente du Touchétou-khan, un dîner auquel assistèrent tous les seigneurs de distinction et les principaux lama. Après le dîner, on tira des flèches. On avait choisi, dans chaque djassak, les meilleurs tireurs; leur

nombre était de cent; les dix qui tirèrent le plus loin, furent proclamés les plus habiles et reçurent des présens semblables à ceux qu'on avait donnés aux lutteurs.

Le 11 juillet, à quatre heures du matin, les khan et les autres seigneurs se réunirent dans l'habitation du khoutoukhtou, et délibérèrent jusqu'au soir sur les noms à donner aux vainqueurs au tir et à la lutte, noms destinés à les faire connaître à la nation, et à conserver leur gloire dans la postérité. Le nom de *Lion* fut donné, d'une voix unanime, au premier lutteur, qui déjà portait celui de *grand éléphant solide;* les autres reçurent également, suivant leur ordre, des noms d'animaux ou d'oiseaux courageux.

Celui qui obtenait le nom se prosternait d'abord devant le khoutoukhtou, et s'inclinait ensuite, trois fois jusqu'à terre, devant les khan et les vang : chacun de ces derniers le gratifiait d'un khadak ou morceau d'étoffe blanche. Après cette cérémonie, le khâlgatchi le conduisit autour de l'enceinte, en annonçant au peuple son nom et ses exploits.

Le premier lutteur reçut pour récompense un fusil, une cuirasse, quinze bœufs et vaches, quinze chevaux, cent moutons, un chameau, mille briques de thé, quelques pièces de satin, et plusieurs peaux de renard et de loutre. Les autres eurent des dons proportionnés à leur force et à

leur agilité. Des récompenses pareilles furent distribuées parmi les tireurs; le dernier lutteur et le dernier tireur obtinrent chacun deux vaches et deux moutons.

La fête se termina le 12 juillet, qui fut le jour du départ.

Une fête semblable est célébrée tous les ans par les Mongols; ils se rassemblent à un des obo de leur horde (aimak).

Le nom entier du khoutoukhtou actuel est : *Djab-Dsioûng Dombo khoutoukhtoû Ghéghèn.*

19 *septembre.* — Le bitkhéchi et le bochko, nos conducteurs, qui allaient au tribunal ou yamoun de l'ourga, vinrent me voir à sept heures du matin pour savoir ce que nous désirions obtenir du vang pour la continuation de notre voyage. Je demandai :

1° La fourniture à chaque campement que nous rencontrerions sur notre route, depuis l'ourga jusqu'à Khalgan, de quatre iourtes, de bois et d'eau; ce qui lui avait été accordé depuis Kiakhta jusqu'à l'ourga;

2° La faculté de laisser jusqu'à notre retour, sous la garde du dzargoutchi, une partie des vivres de nos cosaques, consistant en biscuits;

3° La permission d'être présenté au khoutoukhtou, faveur qui avait été accordée aux inspecteurs des missions précédentes; et, si cela

n'était pas possible, de me permettre de présenter mes hommages au chandzab, premier directeur des affaires du khoutoukhtou. Dans le cas où cette dernière requête ne serait pas jugée admissible, je demandai à pouvoir, ainsi que les étudians et nos cosaques, entrer librement dans l'ourga.

A dix heures du matin, on nous apporta les présens que le vang et l'amban envoyaient au chef et aux autres membres de la mission, en retour de ceux que nous leur avions faits. Telles sont, chez les Asiatiques, les conditions des liens d'amitié et de politesse. La première démarche, pour faire connaissance avec quelqu'un, doit être accompagnée de présens; chacun s'empresse alors de prouver sa reconnaissance par un don, ne fût-ce qu'une bagatelle. Ovide dit avec raison : *Vulgus utilitate amicitiam probat :* c'est d'après l'intérêt que le peuple apprécie l'amitié. Les présens du vang et de l'amban consistaient en pièces de soieries de la Chine : c'était du satin bleu et du taffetas broché. Je fis des cadeaux aux porteurs.

Une demi-heure après, le bitkhéchi et le bochko, en revenant du tribunal, entrèrent dans ma iourte, où se trouvait le chef de la mission ; voici les réponses qu'ils rapportaient à nos demandes :

1° Le vang, siégeant au yamoun, refusait de nous accorder les iourtes parce qu'elles n'avaient

pas été fournies auparavant. Il observait d'ailleurs que la mission voyageait pour ses propres affaires et à ses frais.

Nos conducteurs, remarquant notre mécontentement à ces paroles, et pensant, d'après l'observation de l'archimandrite, que nous souffririons extrêmement du froid dans le désert de Gobi, nous tranquillisèrent en nous faisant espérer qu'ils pourraient nous procurer deux iourtes, du chauffage et de l'eau.

2° Je ne pouvais être présenté au khoutoukhtou parce que ce pontife était trop fatigué du long voyage qu'il venait de terminer, pendant lequel il avait donné sa bénédiction à plus de cent mille fidèles;

3° Quant aux biscuits, nous pouvions nous-mêmes prendre des arrangemens avec des marchands du Mai ma tchin de l'ourga.

A la fin de la soirée, Idam vint me voir. Quoiqu'il ne se fût pas trouvé avec le vang et l'amban quand il fut question devant eux de nos demandes, cependant, comme il avait eu un entretien avec le premier, pour d'autres affaires, il me donna l'explication des réponses.

Le vang n'avait ni le pouvoir ni le droit d'ordonner qu'on nous fournît des iourtes jusqu'à Khalgan, d'abord parce que nous devions voyager par un chemin sur lequel il n'y avait pas de stations fixes; ensuite, parce que son autorité,

comme gouverneur général des Khalkha, ne s'étendait pas au-delà du terrain voisin de la frontière russe. Idam nous assura que néanmoins nous ne manquerions pas de iourtes en route. Quant à l'entrevue avec le khoutoukhtou Gheghén, il nous dit qu'elle n'était pas défendue aux étrangers; mais, ajouta Idam, les Russes savent bien que le Gheghèn n'est qu'un enfant sans expérience, qu'il ne possède d'autre connaissance que celle de sa langue naturelle; de quelle manière veulent-ils donc lui rendre leurs hommages? D'ailleurs, cet enfant divin porte, comme nous, le deuil de l'empereur. L'année prochaine, à votre retour, vous pourrez le voir; il est maintenant, ainsi que le chandzab, très-occupé à recevoir les fidèles, et les offrandes qu'ils apportent.

Ensuite, le toussoulakhtchi me demanda si nous comptions rester encore long-tems à l'ourga. Je lui répondis qu'à notre première entrevue avec les dignitaires de l'ourga, nous avions, cédant à leurs instances, fixé notre séjour à sept jours; que déjà quatre étaient écoulés, et qu'en conséquence nous n'avions plus que trois jours à y passer.

« Mais, supposons, reprit Idam en souriant, » que la mission fût obligée de prolonger son » séjour de dix jours au-delà du terme convenu » d'abord? » Je répliquai que tout dépendait de

la volonté du vang et de l'amban, que nous ne doutions pas de leurs bonnes dispositions à notre égard, et que nous étions persuadés qu'ils ne nous voulaient que du bien. J'ajoutai que si la mission, déjà obligée d'attendre deux mois à Kiakhta l'arrivée des conducteurs, devait encore séjourner long-tems à l'ourga, elle courrait le risque, vu la saison avancée, de souffrir extrêmement du froid en traversant le désert de Gobi.

Idam et les autres Mongols soutinrent qu'aussitôt après l'arrivée des courriers d'Irkoutsk à l'ourga, le rapport du gouverneur russe avait été expédié au tribunal des affaires étrangères, à Péking, par un courrier du vang, mais que probablement le bitkhéchi et le bochko, nommés conducteurs de la mission, étaient partis très-tard de la capitale de l'empire, et que d'ailleurs ils voyageaient avec beaucoup de lenteur, ne parcourant qu'une ou tout au plus deux stations par jour; or, on en compte soixante de Péking à Kiakhta. Je dis que dans tous les cas je me soumettais à la décision du vang et de l'amban, persuadé qu'il ne manqueraient pas, s'il nous arrivait en route quelqu'accident fâcheux, de nous envoyer du secours.

Avant de nous quitter, Idam nous avertit que vraisemblablement nous resterions à l'ourga jusqu'au cinquième jour de la dixième lune (1er octobre), jour auquel on attendait le re-

tour du courrier envoyé à Péking par le vang, avec des dépêches par lesquelles il demandait la permission de se présenter à la cour, afin de témoigner, en fidèle sujet, son hommage au nouvel empereur. Idam ignorait s'il avait été question de nous dans ces dépêches; ainsi nouvelle incertitude, nouveaux obstacles pour nous qui étions naturellement si impatiens de parvenir au terme de notre voyage.

J'appris aussi par Idam que le vang, l'amban, le dzargoutchi et les bitkhéchi, se réunissaient chaque matin au iamoun, en habit de deuil, pour y célébrer une cérémonie en mémoire de l'empereur défunt. Cette cérémonie a lieu de la manière suivante. Il y a, dans la salle, une caisse remplie de terre; lorsque tout le monde est rassemblé, on présente à chacun du thé au lait dans des tasses d'étain (1); chacun, avant de boire, verse quelques gouttes de thé sur la terre qui est dans la caisse, et en buvant doit répandre des larmes pour déplorer la mort du souverain. Cette cérémonie se répète pendant les cent jours du deuil, à moins que le nouvel empereur ne rende une ordonnance qui abrège ce terme.

Idam me dit de plus que le iamoun est le con-

(1) D'après la coutume chinoise, les membres des tribunaux ont la liberté d'y boire du thé et même d'y fumer leur pipe, pendant qu'ils sont en fonctions.

seil suprême du pays des Khalkha; il a l'administration civile et militaire, et rend la justice; les sentences sont rendues d'après le code de lois qui est imprimé; les décisions du iamoun sont soumises à l'approbation du vang et de l'amban, qui remplissent, près de ce corps, les fonctions de commissaire et de procureur-général. Dans les affaires ordinaires, l'approbation du vang suffit; les plus importantes sont renvoyées au tribunal des affaires étrangères de Péking, qui prononce en dernier ressort. Les peines sont proportionnées aux délits; la torture a lieu dans les interrogatoires: elle est d'une cruauté extrême. Les peines sont également d'une sévérité horrible: tantôt les coupables sont roués vifs, tantôt écartelés; tantôt on leur tient les pieds dans l'eau bouillante (1).

Le bois qu'on nous donnait était toujours humide; il fallait bien le recevoir ainsi, puisque nous n'avions pas le droit d'en exiger. En général, on nous fit bien sentir, pendant toute la route, que nous voyagions à nos frais; on avait eu grand soin d'insérer cette clause dans la ré-

---

(1) Ces peines ne sont vraisemblablement que pour les rebelles Mongols, car le Code de la Chine, qu'on connaît en Europe par la belle traduction de sir *Georges Thomas Staunton*, n'inflige que des coups de bambou, l'emprisonnement et des amendes aux coupables ordinaires. KL.

solution du tribunal des affaires étrangères de Péking. La surveillance de notre habitation et nos approvisionnemens de bois furent confiés alternativement aux Chabi et aux sujets du Touchétou et du Tsetsèn-khan les plus proches de l'ourga.

Les sentinelles nous incommodaient beaucoup pendant la nuit en battant d'heure en heure deux morceaux de bois qu'ils tenaient dans leurs mains; c'était le signal pour qu'on vînt les relever.

Nous vîmes à l'ourga une multitude d'oiseaux, ayant le bec et les pieds rouges; les Mongols les nomment *Oulan kouchoutou* (bec rouge). M. Pervouchin, qui accompagna la mission en 1807 et 1808, les nomme, dans son Journal, des choucas à bec jaune; ils font entendre un cri semblable à celui de l'oiseau appelé en russe *sniéghir*.

Nous eûmes aujourd'hui un petit échantillon de la probité chinoise (1). L'interprète du bitkhéchi allant au mai ma tchin pour ses affaires particulières, offrit d'acheter pour nous vingt kin (29 livres) de riz dont nous avions besoin; on lui donna en conséquence l'argent nécessaire pour payer cette quantité; mais il ne nous en apporta

---

(1) On peut supposer que M. Timkovski n'a jamais eu à faire à un *dvoretski* ou maître-d'hôtel russe, puisqu'il est si surpris du profit assez mince de son *comprador* Chinois. KL.

que dix-sept kin; il avait ainsi prélevé, sur le prix, un petit droit de commission de cinq tchhin (à peu près un rouble en argent).

20 *septembre*. — Idam vint à huit heures du matin chez moi s'informer si réellement il ne me restait plus du camelot dont j'avais fait présent à l'amban. Quoiqu'Idam me dît que le vang en désirait pour son fils aîné, qui était sur le point de partir pour Péking, les officiers mongols me demandaient si fréquemment de cette étoffe, soit directement, soit d'une manière détournée, que je pensai, ou qu'elle plaisait beaucoup au vang, ou qu'il était jaloux du drap bleu offert en présent à l'amban par le gouverneur d'Irkoutsk. Les demandes réitérées de drap de cette couleur, que nous adressaient les personnes attachées au vang, nous confirmèrent dans notre opinion. A notre grand regret, nous n'avions plus ni drap bleu ni camelot.

Idam me dit qu'Arabdàn Dordji, fils aîné du vang, désirait vivement faire ma connaissance; je me hâtai de répondre que je serais extrêmement flatté de lui rendre visite.

A dix heures du matin, nous allâmes voir la ville; nous étions montés sur des chevaux mongols. J'étais accompagné de deux officiers de cosaques, de l'interprète, de trois cosaques, de l'hiérodiacre, des étudians et des ecclésiastiques. Demit, Darma-dzap et plusieurs Mongols nous es-

coraient. Nous visitâmes d'abord le temple et les habitations du khoutoukhtou qui étaient éloignées d'une verst, à l'ouest de notre demeure. L'enceinte était si haute qu'elle nous empêcha de distinguer l'architecture des bâtimens. Les temples construits dans la direction du sud au nord, avaient des toits peints en vert; un de ces temples était entouré d'une grille dorée. Pour se conformer à l'usage des habitans des steppes, le khoutoukhtou occupe une iourte au milieu de l'enceinte; les khan mongols et les khan de la Boukharie, de Khiva, etc., demeurent également dans des iourtes. A quelque distance des temples on aperçoit un grand édifice en bois : c'est l'école où les lamas apprennent à lire les livres tubetains, et à jouer des instrumens en usage pour la musique religieuse.

Afin de ne pas être importunés, nous avions choisi, pour notre visite, l'heure du dîner; malgré cette précaution, nous fûmes bientôt entourés d'une foule de Mongols qui nous incommodaient beaucoup. Pour remédier à cet inconvénient, le chandzab nous envoya deux de ses khalgatchi.

Derrière l'école, il y a un bâtiment dans lequel on prépare le repas des khouvarak, ou écoliers des lama. On en compte ici plus de mille qui vivent aux frais du khoutoukhtou. Au nord-est, on voit l'habitation du chandzab, composée de plusieurs iourtes; tout auprès, est un bâtiment où l'on con-

serve le trésor du khoutoukhtou ; il est couvert d'un toit en terre, et ressemble à une maison de paysan. Au nord-ouest, sont les magasins. Près de la porte, il y a une enceinte qui renferme les chameaux, les chevaux, les moutons et les autres animaux offerts au khoutoukhtou. Les temples sont sur une grande place. Devant les principales portes, qui sont tournées vers le midi, il y a une petite place entourée d'une balustrade en bois, peinte en rouge. C'est là que les lamas pratiquent leurs cérémonies. Tous les jours de fête, on chante des prières et l'on brûle des parfums sur un petit échafaudage en bois, placé au sud. De chaque côté de la grande place, s'étendent des cours entourées de palissades; dans chaque cour, il y a une grande iourte, élevée sur des poutres, et recouverte de toile de coton blanche. Ce sont les temples particuliers des khan de Khalkha.

Les habitans de l'ourga, tant ecclésiastiques que laïques, demeurent dans des iourtes; quelques-unes sont ombragées par des saules qui croissent dans les cours. Les rues sont si étroites, que deux hommes à cheval ont de la peine à y passer de front.

Sur la rive gauche du Tola, vis-à-vis des temples, s'élève le Khan-ôla, ou mont impérial (1).

---

(1) M. Igoumenov, qui habite actuellement la ville d'Irkouktsk, dit, dans ses Nouvelles de la Mongolie, imprimées dans le journal

Un de ses flancs offrait des inscriptions de dimension colossale, formées de grandes pierres blanches. Elles sont en mandchou, chinois, tubetain et mongol, et signifient : *joie céleste*, et expriment les sentimens des Khalkha, à l'occasion de la régénération du khoutoukhtou ; la taille des caractères suffit pour faire connaître la haute importance de cet événement : on les distinguait parfaitement de notre cour. La partie supérieure de la montagne est couverte de bois ; dans les parties inférieures on a placé des iourtes, habitées par des gardes (tsagdâ) chargés d'éloigner quiconque tenterait d'approcher d'un lieu consacré à l'homme-dieu. Un repos éternel règne dans ces vallées, qui ne sont habitées que par des troupeaux de chèvres sauvages.

---

intitulé *le Messager Sibérien*, de 1819, tom. V, pag. 13, relativement à cette montagne : « Le Khan-ôla est renommé chez les Khalkha » par une grande réunion qui s'y fait tous les trois ans. Là, se rédigent par écrit les suppliques du peuple. On y propose toute entreprise utile, et on y juge les querelles et les différens particuliers. » Au midi, il y a un temple dont la spendeur répond à l'importance » de cette assemblée. La montagne est roide du côté nord, et penche » vers le midi ; cette chaîne de montagne se prolonge jusqu'à quarante verst ; sa hauteur n'excède pas beaucoup celle des montagnes » de la frontière sud de la Sibérie. » — Cette comparaison ne pourrait se faire qu'avec celles des montagnes de la Sibérie qui s'élèvent bien au-dessus du lac Baïkal, et dont les pointes de granit sont couvertes d'une neige éternelle. Mais le Khan-ôla doit être regardé, par sa situation sur le plateau élevé de l'Asie moyenne, comme beaucoup plus haut que ces montagnes.

En approchant des bords du Tola, nous vîmes le camp du Touchétou-khan, qui était arrivé depuis peu. C'est à peu de distance de ce lieu que le Selby mêle ses eaux à celles du Tola. La surface de la plaine est coupée d'étangs bourbeux et de lacs. Près du château du vang, on nous montra l'endroit destiné, dans les grandes solennités, aux luttes, aux tirs et aux courses de chevaux. L'extérieur de ce château, dont le toit est fort simple, n'annonçait nullement la résidence d'un prince, descendant de Tchinghiz-khan, et époux d'une infante chinoise, d'un prince élevé dans une cour brillante, du seigneur le plus puissant parmi les Mongols, enfin d'un ministre dont le crédit est bien connu sur les bords du golfe de Finlande, et peut-être même sur les rives de la Tamise. La maison était entourée d'une palissade et de bouleaux dont la verdure contrastait avec la blancheur des iourtes. On avait conduit des ruisseaux d'eau vive depuis leur source, sur les montagnes voisines, jusque dans l'intérieur de la cour du château. En général, les Chinois s'efforcent de transporter les dons de la nature jusque dans les villes.

Nous prîmes ensuite à gauche, en traversant la prairie et passant devant le jardin du vang; il est entouré d'une haie, et ressemble beaucoup à un potager. On y voyait de petits étangs, un puits, des choux et un pavillon délabré envi-

ronné de saules. Deux beaux chevaux y paturaient.

Nous passâmes devant la maison des ambans de l'ourga; elle n'est éloignée de celle du vang que d'une demi-lieue, et située entre deux bras du Selby. Sur l'un des deux, on a construit un pont assez long pour les piétons et les cavaliers. En général, les habitations des gouverneurs de l'ourga ressemblent aux maisons des fermiers propriétaires en Europe.

Une heure après que nous fûmes rentrés chez nous, l'archimandrite témoigna le désir de profiter du beau tems pour se promener, avec les autres membres de la mission, sur les bords du Tola; mais le bitkhéchi Tchhing refusa de les faire conduire, en donnant pour excuse qu'il n'avait pas la permission officielle du vang. Demit observa que les gens de Péking tenaient extrêmement aux formalités. « Quant à nous au-
» tres Mongols, ajouta-t-il, nous nous adres-
» sons au vang à tout instant; n'importe en quel
» lieu. » Puis il entama à ce sujet une discussion avec les Chinois qui finirent par nous permettre de sortir de la cour.

En conséquence, nos cosaques allèrent à la ville, sous la conduite de deux khalgatchi qui furent ensuite bien récompensés de leur peine. Le plus âgé, né dans les steppes, vivait à ses frais à la cour du khoutoukhtou; l'autre avait

presque l'air d'un Européen. Ils nous apprirent que le khoutoukhtou recevait de l'empereur une somme fixe pour subvenir aux frais de sa table. Les troupeaux de ce pontife-dieu sont sacrés. Les bergers qui les conduisent ont la faculté de prendre la laine et les peaux des bêtes qui meurent naturellement. Tous les ans, le khoutoukhtou envoie une quantité déterminée de chevaux et de moutons à l'empereur et au Dalaï-lama.

21 *septembre*. — Dans la matinée, les dignitaires mongols vinrent m'annoncer que les fils du vang étaient disposés à me recevoir aujourd'hui à deux heures. Je partis, accompagné de l'inspecteur des bagages, du plus ancien des cosaques, de l'interprète, de quatre cosaques, de nos guides et de quelques Mongols. Des gardes-du-corps étaient, comme à notre première entrevue, placés à la principale entrée de la demeure du vang. Après avoir passé devant deux portes fermées, nous prîmes à gauche pour traverser une cour étroite qui nous conduisit à l'appartement, ou salle d'étude, fermée par une cloison ; les trois fils aînés du vang nous y attendaient. Ils étaient vêtus en noir; l'aîné était âgé de trente-deux ans, le second de vingt-cinq, le plus jeune de vingt-trois.

Je présentai mes hommages à ces princes, et, comme c'était la première fois que je les voyais, je leur offris six archines de drap rouge, six ar-

chines de casimir bleu, une tabatière avec un médaillon en bronze, un plateau, des cuillers d'argent, des ciseaux, un couteau, une fourchette, des mouchettes d'acier, avec leur plateau, d'un travail fini, dix paires de bottes brodées de Kazan, deux sacs en maroquin pour le tabac à fumer, deux pots de pommade parfumée et deux flacons d'odeur. A ces présens, l'archimandrite avait joint des verreries et des cristaux. Les agassy (princes) reçurent ces présens avec la plus grande satisfaction, et dirent fort obligeamment que venant de si loin, nous nous étions donné trop de peine à transporter ces objets. Ils me firent prendre place vis-à-vis d'eux. On servit à chacun de nous une tasse de thé sucré. Le prince aîné me présenta du tabac dans une tabatière chinoise; il s'informa des détails de notre voyage depuis la frontière, et nous demanda si l'ourga nous plaisait et si nous comptions bientôt nous remettre en route. Je fis des réponses convenables à ces questions, en réitérant les assurances de notre parfaite reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle le vang, leur père, nous avait accueillis, et leur exprimant en même tems notre désir de le voir persister dans ses dispositions favorables envers les Russes. Sur la fin de notre visite, Kartsagaï qui, comme parent et gouverneur des princes, était présent à cette audience, nous montra cinq arquebuses rayées qui

étaient suspendues à la muraille; elles étaient faites en Russie, et richement dorées à la mode des Mongols. Les princes se servaient de ces armes lorsqu'ils allaient à la chasse des chèvres sauvages, et surtout lorsqu'ils faisaient la revue de leurs troupeaux. Une foule de Mongols qui avaient été témoins de notre entretien, car les fenêtres étaient ouvertes, manifestèrent une extrême satisfaction des expressions polies que nous avions employées envers les fils du vang.

La cour que nous venions de traverser pour la seconde fois, était la même où le comte Golovkin soutint avec tant de dignité l'honneur du nom russe, en refusant de se conformer au cérémonial humiliant que lui avaient préparé l'orgueil chinois et la fierté personnelle du vang de l'ourga. Dans cette ville, on attribua le refus du gouvernement chinois de recevoir l'ambassade russe à la fermeté inébranlable de l'ambassadeur (1).

En revenant, nous rencontrâmes une caravane de Bukharos, conduisant quarante chameaux; elle venait du mai ma tchin de l'ourga, avec du thé en briques, et allait à Ouliassoutai (bosquet de peupliers), ville située au nord-ouest de la Sélinga, au sud des monts Altaï. On nous dit que les chameaux parcouraient en quarante jours la

(1) Voyez la note à la fin de ce chapitre.

distance de douze cents verst qui sépare l'ourga d'Ouliassoutai. Les marchands chinois emploient le même tems pour aller de Khalgan à Kiakhta, en changeant de chameaux. Ouliassoutai est la résidence d'un général mandchou (en chinois tsianggiun, et en mongol djangdjoun), commandant en chef des troupes du pays des Khalkha. Il y a, dans cette ville, une forte garnison chinoise, et de grands approvisionnemens de millet, et l'on y fait passer des sommes considérables en argent pour le paiement des troupes.

A trois heures, j'envoyai l'inspecteur du bagage avec l'interprète, au mai ma tchin, pour faire divers achats. Le dzargoutchi leur accorda un guide, et consentit à prendre sous sa garde une partie des provisions des cosaques. En attendant, nous fîmes une petite promenade sur les bords du Tola, au grand mécontentement d'un soldat de la garde, qui nous accompagna, et qui ne pouvait concevoir comment nous trouvions du plaisir à marcher. Les Mongols, de même que la plupart des habitans de l'Asie, habitués à monter à cheval, n'aiment pas à aller à pied, et regardent même cet exercice comme humiliant.

Ayant passé sur deux petits ponts, construits sur les deux bras du Selby, qui est très-rapide, nous vîmes la maison de l'amban beissé, qui est fort bien construite, puis une autre plus petite, destinée aux mandarins chinois qui viennent à l'ourga

pour affaires de service. Des canaux conduisaient l'eau du Selby dans les potagers de ces maisons. La demeure de l'amban est à peu de distance; à côté, il y a un étang qui est également alimenté par le Selby. Les prairies qui l'entourent sont couvertes de bestiaux. Quant aux chameaux, ils ne broutent que des buissons.

22 *septembre*.—A dix heures du matin, on nous apporta les présens que les fils du vang nous envoyaient en retour des nôtres : c'étaient des étoffes de soie de la Chine.

Le dzargoutchi étant venu nous faire ses adieux, je le priai de faire accélérer notre départ, autant qu'il lui serait possible; il répondit qu'il n'avait pas beaucoup d'influence au iamoun, et ajouta que le bruit de notre départ s'étant répandu, il avait voulu nous voir auparavant. Ces paroles nous firent espérer que bientôt nous pourrions quitter l'ourga, mais cet espoir dura peu; nous apprîmes le soir, par nos conducteurs, que vraisemblablement nous serions obligés de rester jusqu'au 1er octobre, afin que nous eussions, comme l'avait dit le gouverneur, le tems de nous remettre entièrement de nos fatigues. Je me plaignis de l'humidité qui altérait visiblement nos santés, et de la mauvaise nourriture de notre bétail et de nos bêtes de somme qui appartenaient au gouvernement, et dont j'étais responsable. J'ajoutai que je craignais beaucoup qu'en traversant le

désert de Gobi, tous ces animaux ne périssent, comme cela était arrivé à la mission, en 1807. Pénétré de la justesse de mes observations, le toussoulakhtchi me demanda si nous désirions que nos bêtes de somme prissent les devants pour trouver une meilleure nourriture, ou si nous voulions partir. Notre réponse unanime fut : « *Partir!* » Les Mongols nous promirent d'y réfléchir.

23 *septembre*. — Après le dîner, nous fîmes une promenade à pied sur le chemin du mai ma tchin, au-delà de la maison du teissé ; nous avions l'intention de suivre les bords de la Tola ; mais le Mongol qui nous accompagnait nous prévint qu'ils étaient très-marécageux. Après avoir passé la demeure du beissé, nous montâmes une colline sur laquelle nous vîmes un soubourgan, ou pyramide sacrée des bouddhistes, érigé par un prince mongol; son piédestal, de forme carrée, était en pierres brutes liées avec une composition d'argile et de paille. La pyramide était en briques grises, et l'intérieur, qui était creux, avait été rempli de sable et de pierres; près du soubourgan nous rencontrâmes un Mongol, prince du troisième rang, qui vivait en nomade dans le désert de Gobi. Il était venu à l'ourga pour rendre hommage au khoutoukhtou; mais surtout à cause de la mort de l'empereur. Tout le monde attendait avec une vive curiosité les premiers

actes du nouveau souverain. Ce Mongol nous regarda avec beaucoup d'intérêt; l'habillement de nos ecclésiastiques parut fixer principalement son attention; il était surpris de ce que nous parlions couramment le mongol, et de ce que l'archimandrite et l'interprète possédaient parfaitement le mandchou. Ce prince, vêtu d'une robe bleue, montait un magnifique cheval noir; il était suivi de cinq domestiques.

Du haut de cette colline, la vue plane sur le Tôla, et sur la ville dont on découvre les temples brillans. Au sud, s'étend le mont Khan-ôla; au nord, la ville est protégée contre les vents froids par de hautes montagnes; à l'ouest, on aperçoit la demeure du vang et celle de l'amban, une quantité de iourtes qui font partie de la ville, de vastes prairies, et à l'horizon, les sommets d'une chaîne de montagnes; à l'est, des prairies et des montagnes, le Mai ma tchin, et au loin des masses de granit nues. Cette quantité de tentes destinées à loger les fidèles qui viennent adorer le khoutoukhtou, leurs chevaux et leurs chameaux, répandus çà et là, donnaient un mouvement extraordinaire à ces lieux, qui d'ailleurs présentaient aux yeux l'image d'un désert.

Le climat de l'ourga est très-rude; l'humidité naturelle de ces contrées, entourées de montagnes abondantes en sources, est encore augmentée par le voisinage du mont Khan-ôla, dont les

cimes colossales dominent la ville au sud, et neutralisent la salutaire influence des vents chauds. Le canton est tellement froid, que même les plantes potagères souffrent des frimats et des gelées du matin. Les habitans de l'ourga sont donc obligés d'avoir recours aux potagers de Kiakhta, qui sont également une ressource pour les Russes vivant à la frontière. A deux verst au-dessous de l'ourga, on trouve un emplacement qui serait beaucoup plus convenable pour y former un établissement.

En revenant sur la rive gauche du Selby, nous passâmes devant la demeure d'Akhaï koung, chef de la police de l'ourga; elle était entourée d'une palissade, renfermant des magasins et des iourtes; celle du propriétaire était couverte d'une toile bleue. Le chef de la police juge les affaires conjointement avec le chandzab, ou maréchal de la cour du khoutoukhtou, parce que la plus grande partie des habitans se compose d'ecclésiastiques soumis à la seule juridiction du chandzab. On dit que, ni les lama, ni même le khoutouktou, ne prennent aucune part aux décisions de ce juge. On évalue le nombre des habitans de l'ourga à sept mille, dont cinq mille lama.

Le soir, nous sommes allés, avec notre inspecteur du bagage, chez Idam. Les Mongols le raillèrent en disant qu'il nous faisait rarement des visites afin de nous obliger à venir chez lui. Idam,

qui aime à parler par métaphores tirées des productions de la nature, leur répondit :

« Un vieil arbre qu'on laisse seul, risque facilement de tomber; mais quand il est soutenu » par de jeunes pousses, il peut résister encore » long-temps aux tempêtes. »

Cela signifiait qu'étant plus jeunes que lui, les courses étaient moins pénibles pour nous que pour lui. Il nous dit qu'on s'était occupé de notre voyage, et que, dans une heure, on devait envoyer un rapport au vang. Je ne manquai pas de lui recommander fortement nos intérêts.

24 *septembre.* — L'inspecteur, qui vint me voir ce matin à neuf heures, m'apprit qu'à deux journées, à l'ouest de l'ourga, on trouvait des sources minérales chaudes, dont la plupart étaient sulfureuses. C'est ce que confirmait une odeur de soufre qui parvenait jusqu'à nous. Dans quelques maladies, les Mongols, guidés par les conseils de leurs lama, font usage de ces eaux; rien n'est disposé pour recevoir les malades : quand ils arrivent, on creuse des trous qui servent de cuves.

Quelque tems après, le bitkhéchi et le bochko arrivèrent; ils sortaient du iamoun. Ils nous dirent, d'un air triste, que le vang, considérant que nous étions venus dans le céleste empire en vertu d'un traité inviolable, sous la dynastie actuelle, avait résolu de nous laisser continuer notre route, et

que, dans le cas même où il lui parviendrait, de Péking, des ordres qui nous concerneraient, il aurait le tems de nous les faire connaître pendant notre voyage. Cette nouvelle nous causa une joie extrême; je fis faire à l'instant les préparatifs de notre départ afin de nous mettre en route dès le lendemain.

A l'heure du dîner, le bitkhéchi vint me voir; il paraissait très-mécontent; les Mandchoux nous en apprirent le soir la raison. Le vang n'avait pas reçu chez lui le bitkhéchi ni le bochko; on leur avait dit seulement au tribunal, que le térigoun, qui était mongol, avait, d'après l'avis unanime des dignitaires mongols, présenté la veille au soir un rapport au vang, sur la nécessité de nous laisser continuer notre voyage. Le prince avait donné son adhésion au rapport. Cette démarche avait singulièrement blessé l'orgueil des deux Chinois. Ils se permirent, sur le compte des Mongols, des réflexions satiriques qui finirent même par dégénérer en calomnies.

Sur les dernières ambassades russes et anglaises en Chine (1).

Comme il est souvent question, dans cet ouvrage, de la dernière ambassade russe en Chine, je donnerai ici une courte notice sur cette expédition. Le projet de l'envoyer fut conçu à Saint-Pétersbourg, en 1804, et, à ce qu'il paraît, d'après le désir manifesté par la cour de Péking de recevoir un ambassadeur du *khan blanc*. Le gouvernement russe ne négligea rien pour rendre cette mission brillante, digne du monarque qui l'envoyait, utile au commerce et profitable pour les sciences. L'ambassade était composée de membres des familles les plus distinguées de l'empire, réunis sous la conduite d'un homme de talens et de mœurs agréables, appelé, par son rang et sa naissance, à remplir les plus hautes dignités dans l'état. Des présens magnifiques partirent pour la frontière chinoise, et une société de savans, sous la direction de feu M. le comte *Jean Potocki*, fut adjointe à la mission. Cette expédition nombreuse

(1) Ce morceau ne se trouve pas dans l'original.

quitta Saint-Pétersbourg en plusieurs divisions, qui devaient se réunir à Irkoutsk vers la fin de septembre 1805.

De cette ville, l'ambassadeur envoya son premier secrétaire, M. *Baikov*, à l'ourga, pour prendre, avec les autorités chinoises et mongoles, les arrangemens nécessaires, tant sur la manière de transporter sa suite à Péking, que sur d'autres points relatifs à ce voyage. Ces premières négociations présentaient d'abord des difficultés, parce que les Chinois refusaient de recevoir une ambassade beaucoup plus nombreuse que toutes les précédentes, en alléguant qu'ils n'avaient compté que sur cent personnes, et qu'il avaient établi en conséquence les étapes dans le désert de Gobi. Après de longs pourparlers, l'envoyé se vit forcé de diminuer le nombre de sa suite et de la borner à cent trente individus.

M. le comte Golovkin arriva le 17 octobre au fort de Kiakhta, nommé *Troitsko-savsk*, et éloigné de trois verst de l'entrepôt de commerce, qui se trouve à la frontière même. De nouvelles négociations le retinrent ici pendant deux mois et demi, et toutes les difficultés ne furent applanies que vers la fin de l'année, de sorte que l'ambassade ne passa la frontière que le 1er janvier 1806. Le froid était excessif, et les membres de l'expédition en souffraient d'autant plus, qu'ils furent obligés de mettre quatorze jours pour faire les

trois cent sept verst (soixante-quatorze lieues) entre Kiakhta et l'ourga. Pendant tout ce voyage, ils ne trouvèrent d'autre abri contre l'intempérie de l'air que des iourtes ou tentes de feutre (1).

A l'ourga se renouvelèrent les discussions sur le cérémonial chinois, auquel l'ambassadeur refusa de se soumettre, en s'appuyant sur l'exemple de lord *Macartney*, qui n'avait fait d'autres salutations à l'empereur *Khian loung*, que celles requises en Europe en pareille occasion. Des courriers furent expédiés à Péking, et on avait espérance d'obtenir une décision favorable du tribunal des rites du *Li fan yuan*, ou collége des affaires étrangères, et peut-être de l'empereur même.

Dans ces entrefaites, le vang, ou vice-roi de la Mongolie septentrionale, reçut l'ordre de donner, au comte de Golovkin, une fête au nom de l'empereur, et devant le trône impérial. La réception, pour ce festin, eut lieu le 15 janvier, en plein air, et par un froid de 23 à 24 degrés. Le vang exigea que l'ambassadeur fît préa-

---

(1) Pendant le séjour de l'ambassade en Mongolie, le froid était presque toujours entre 15 et 30 degrés de Réaumur, et le mercure gela deux fois. Les iourtes ne pouvaient se chauffer qu'avec du charbon qu'on allumait au milieu. Les voyageurs, étant couchés par terre devant ce feu, brûlaient d'un côté et gelaient de l'autre. L'ambassade ne se trouvait sûrement pas dans une position agréable, et tous ses membres désiraient ardemment de voir finir de pareilles souffrances.

lablement le *kheou theou*, ou les neuf prosternations devant un écran et une petite table couverte de damas jaune, représentant la personne de l'empereur. Cette prétention parut trop humiliante pour que l'envoyé d'un grand monarque pût s'y conformer; M. le comte Golovkin refusa donc de se soumettre à un cérémonial pareil, et le festin n'eut pas lieu.

Depuis ce moment, les négociations prirent une tournure fâcheuse, et les esprits s'aigrirent. Malgré quelques lueurs d'espérance de voir terminer ces différens à l'amiable, l'ambassade fut congédiée, le 10 février, par une lettre venue de Péking. Elle revint à Kiakhta dans les premiers jours de mars.

Si, dans cette circonstance, les Chinois n'ont voulu céder en rien, quant au cérémonial, ils ne le pouvaient en effet pas d'après leur manière de voir, puisque la Russie est depuis long-tems couchée sur la liste des états tributaires du céleste empire (1). Modifier le cérémonial, d'après le

(1) Tout ce qui concerne les ambassades des pays censés *tributaires*, est réglé dans le *Hoei tian*, ou dans le Code fondamental de l'empire. Dans celui de la dynastie régnante, on trouve un chapitre entier, qui traite de la manière de recevoir les ambassades russes. Il y est stipulé qu'on fournira journellement à l'ambassadeur un mouton, un vase de vin, une livre de thé, une cruche de lait, deux onces de beurre, deux poissons, deux tasses d'huile pour les veilleuses, une livre de choux salés, quatre onces de soya, quatre onces de vinaigre, une once de sel. — Tous les neuf jours on lui envoie,

désir de l'ambassadeur, aurait été déroger pour eux, et jeter une défaveur nouvelle sur le règne de *Kia khing*, déjà troublé par des révolutions sérieuses dans l'intérieur de la Chine.

Ce fut en 1689 que les Mandchoux forcèrent les Russes d'abandonner le fort de *Yaksa* ou *Albazin*, qu'ils avaient construit sur la rive gauche de l'Amour, et de signer un traité défavorable à *Nertchinsk*. Depuis cette époque, la cour de Péking est accoutumée de regarder les tsars comme des princes soumis à leur empire. *Khang hi* se vantait d'avoir humilié (*kiang*) les Russes ; il louait leur soumission, à l'occasion du secours qu'ils avaient refusé à son ennemi le Galdan des Euleut. *Young tching* les traita avec hauteur, ferma à leurs caravanes l'entrée de son empire, et insista fortement sur la fixation définitive des frontières, qui eut lieu en 1727. Sous le règne de *Khian loung*, le gouvernement chinois suspendit, sous les plus légers prétextes, le commerce de Kiakhta. En 1743, il témoigna son mécontentement de ce que la Russie n'envoyait plus d'ambassades à Péking. La conduite du clergé russe, établi à Péking, celle des caravanes qui se ren-

---

de la table de l'empereur même, et comme une marque d'une grâce particulière, quatre plats et dix théyères remplies de thé préparé à la manière des Mandchoux. Aucun autre ambassadeur n'est traité avec autant de déférence. — Les vivres qu'on fournit à la suite de l'envoyé, sont aussi spécifiés dans le *Hoei tian*.

daient dans cette capitale, et des désordres fréquens arrivés à la frontière, excitaient souvent le mécontentement des Chinois; mais il fut à son comble quand le sénat de Saint-Pétersbourg refusa formellement de leur livrer *Amoursana*, prince des Dzoun-gar, qui s'était réfugié, en 1756, sur les terres de l'empire, d'après une invitation reçue, à ce qu'il paraît, de la part du gouvernement russe. Heureusement pour la conservation de la paix entre les deux puissances, il mourut l'année suivante à Tobolsk, de la petite vérole. A cette époque, le sénat avait proposé l'envoi d'un ambassadeur chinois à Saint-Pétersbourg et la libre navigation sur l'Amour. *Khian loung* rejeta ces propositions, et demanda impérieusement l'extradition des rebelles, *Amoursana* et *Chereng*. Convaincus à la fin de la mort du premier, les Chinois exigèrent que son corps leur fût livré; cependant ils se contentèrent, en dernier lieu, qu'il leur fût montré à la frontière. En 1760, plusieurs lettres grossières furent adressées par le *Li fan yuan* au sénat. Les querelles sur les affaires de frontière, de désertions et sur la nonlivraison de *Chereng*, s'envenimèrent de plus en plus. On enferma à Péking le clergé russe, et les Chinois employèrent, dans leur correspondance diplomatique, des expressions plus choquantes que jamais. La cour de Saint-Pétersbourg, qui tenait beaucoup trop à la conservation de la

bonne intelligence avec la Chine, et à la prospérité du commerce de Kiakhta, renouvela, en 1762, sa proposition de recevoir dans sa capitale un envoyé du céleste empire. L'empereur de la Chine ne jugea pas convenable d'agréer cette demande, et la Russie prépara alors une ambassade pour Péking, qui cependant n'eut pas lieu. Néanmoins des fondés de pouvoir russes et chinois se réunirent dans la même année à Kiakhta, pour applanir toutes les difficultés et pour faire cesser les dissentions qui troublaient la bonne intelligence entre les deux empires; ils se séparèrent bientôt sans avoir rempli le but de leur mission. Le tribunal de Péking se permit d'envoyer au sénat une réprimande très-forte sur son obstination et sur les affaires des frontières qui ne se terminaient pas. En 1763, M. Kropotov fut expédié à Péking, où il eut une audience de l'empereur; cependant le *Li fan yuan* n'accepta pas ses propositions; il revint en Russie sans avoir atteint le but pour lequel il était venu. L'année suivante, les Chinois firent cesser entièrement le commerce de Kiakhta, et envoyèrent une réponse injurieuse aux propositions qu'on leur avait faites. Malgré cela ils montrèrent, en 1765, le désir de terminer à l'amiable toutes ces querelles, nuisibles aux intérêts des deux empires, et proposèrent un congrès nouveau. Quoique ce dernier n'eut pas lieu, un arrangement

définitif fut fait à l'occasion de l'article supplémentaire que Kropotov ajouta à l'ancien traité de 1727. Ensuite de cela, le commerce de Kiakhta fut rouvert en 1768. Il fut cependant interrompu de nouveau en 1785 à l'occasion du transfuge *Ouladzan*, et resta fermé jusqu'en 1792.

On voit par cet aperçu rapide que les relations entre la Russie et la Chine n'ont pas toujours été extrêmement amicales, et que la dernière de ces deux puissances s'arroge une espèce de suprématie sur la première, dont elle ignore vraisemblablement la force, qui paraît invisible dans l'orient de l'empire, tandis qu'elle est tout-à-fait concentrée dans l'occident. Le refus d'un envoyé russe de se soumettre au cérémonial d'usage, quand les ambassadeurs de royaumes tributaires paraissent devant les fils du ciel, doit naturellement effectuer son prompt renvoi. Si le comte Golovkin était venu à la tête d'une armée, il aurait vraisemblablement mieux réussi, que chargé simplement de complimens et de présens que les Chinois se plaisent d'appeler *tribut*. Dans le dernier cas, il était sûr de ne pas atteindre son but, sans avoir reçu de son gouvernement la faculté d'exécuter les neuf prosternations inévitables.

C'est à tort que M. *Timkovski* croit pouvoir mettre en parallèle la dernière ambassade russe, avec celle des Anglais, sous la conduite de lord

Amherst, qui, en effet, fut aussi renvoyée, mais pour des motifs tout-à-fait différens.

L'Angleterre se trouve, envers la Chine, dans une position beaucoup plus favorable que l'empire des tsars. Jamais elle n'a été forcée par les Chinois de leur céder un territoire qu'elle avait occupé, ni de signer un traité défavorable. Ses conquêtes dans l'Inde, quoique ostensiblement ignorées par la cour de Péking, doivent pourtant donner à penser au gouvernement du céleste empire, et il est probable qu'il n'a aucune envie de mesurer ses forces avec celles de la nation qui règne sur les mers, et qui a étendu ses possessions dans l'Inde, avec une rapidité si étonnante qu'elle se trouve actuellement limitrophe avec l'empire des *Thai thsing*.

D'un autre côté, le génie mercantile et la saine politique de l'Angleterre doivent rassurer les Chinois contre la crainte de se voir attaquer par cette puissance, puisqu'une rupture entr'elle et la Chine serait immédiatement suivie de la ruine totale du commerce de Canton, qui, pour les Anglais, est beaucoup plus profitable que la possession d'une ou de deux provinces chinoises. L'occupation d'une partie du territoire chinois, par les troupes de la Compagnie des Indes, loin de forcer la cour de Péking à traiter avec elle, provoquerait infailliblement un état de guerre perpétuel, qui doit nécessairement détruire le

commerce d'un pays, qui n'a qu'une seule grande communication dans le canal impérial, que les deux parties belligérantes seront à même d'empêcher chacune de leur côté.

Quant aux Chinois, ils ne rompront pas avec les Anglais, aussi long-tems que la dignité de l'empire le permettra; car, non-seulement le commerce de Canton effectue un grand mouvement de fonds dans la plupart des provinces de la Chine, mais il procure aussi à l'empereur et à ses ministres un revenu considérable et assuré, tandis que celui de Kiakhta, qui excède rarement six millions de francs, n'est pas un objet assez important pour intéresser le gouvernement mandchou (1). Il n'y met pas des entraves gratuites, parce qu'il est utile à la Mongolie, mais il y tient si peu, qu'il le fait cesser chaque fois qu'il se croit obligé de châtier les Russes.

Pour les raisons que je viens d'indiquer, l'Angleterre n'est pas regardée comme une puissance soumise à l'autorité du fils du ciel, quoiqu'elle lui ait envoyé des ambassades et des présens. Lord *Macartney* ne s'était pas soumis au cérémonial chinois, malgré qu'on ait fait courir ce bruit pendant son séjour à Péking. Les Chinois essayèrent d'obtenir de lord *Amherst*, ce que son

(1) Il ne perçoit, à Kiakhta, qu'un droit de cinq pour cent sur la valeur des marchandises qu'on y vend.

prédécesseur avait refusé; mais la fermeté, et les raisons prépondérantes de son adjoint, sir *G. Th. Staunton*, le préservèrent d'accéder à leur demande. Le ministère chinois se désista de ses prétentions, et accorda (le 27 août 1816) à l'ambassadeur anglais la faculté de se présenter devant l'empereur sans faire les neuf prosternations. Quinze jours avant, on lui avait préparé, à Thian tsin, la même fête qu'on voulait donner au comte Golovkin à l'ourga, sans exiger d'autres cérémonies de lord *Amherst*, que les salutations ordinaires de l'Europe.

Les Chinois ont donc tout accordé à l'ambassadeur anglais, tandis qu'ils ont tout refusé à celui de la Russie. Si le dernier a bien fait de ne pas se soumettre au cérémonial humiliant qu'on exigeait de lui, l'autre a agi comme un insensé en gâtant, par une obstination puérile, le succès de sa mission; obstination d'autant plus inconcevable qu'il venait de remporter une victoire complète sur l'orgueil des Chinois, qui lui avaient cédé en tout. Voici le fait :

Après que lord *Amherst* eut reçu l'assurance que l'empereur le dispensait du *heou theou*, le duc et les autres commissaires envoyés pour le recevoir lui firent part de l'ordre qu'ils avaient reçu de le conduire, le lendemain, de Thoung tcheou, où il se trouvait alors, par Péking, à *Yuan ming yuan*, maison de plaisance où l'empereur l'atten-

dait pour lui donner audience. L'ambassadeur et ses adjoints partirent de Thoung tcheou le 28 août à quatre heures après midi dans un magnifique landau attelé de quatre mules. Ils arrivèrent au lieu de leur destination le lendemain à quatre heures et demie du matin ; ils y trouvèrent tous les mandarins en habit de cérémonie, et on leur dit que le moment d'être présenté à l'empereur était venu. Lord *Amherst*, prétextant une fatigue extrême, refusa de se montrer devant le monarque chinois en habit de voyage et couvert de poussière. Les commissaires chinois, croyant alors qu'ils ne s'étaient pas suffisamment expliqué sur le chapitre des cérémonies à faire, et pensant que le refus de l'ambassadeur était motivé sur la crainte qu'on le forcerait de faire les neuf prosternations, lui répétèrent à plusieurs reprises les mots 禮的們伱 *Ni men ti ly*, c'est-à-dire, *votre propre cérémonie* est tout ce qu'on demande. Cependant lord *Amherst*, sans réfléchir que l'empereur et toute sa cour l'attendaient, persista à vouloir attendre ses beaux habits, sa suite, les présens et la lettre du roi d'Angleterre, qu'il avait oublié de placer dans son landau, quoiqu'une pareille pièce ne dût jamais quitter la personne qui en était chargée. Le duc, chargé de le présenter à l'empereur, le prit par le bras, et lui dit : « Venez au moins dans mon

» appartement, où vous serez plus à votre aise
» qu'ici dans la foule, et où vous pouvez atten-
» dre pendant que j'irai trouver l'empereur, et
» lui soumettre votre demande. » Mais lord *Amherst* répliqua qu'il était fatigué et malade, et qu'il ne voulait pas entendre parler d'audience avant que sa suite et ses bagages ne fussent arrivés. En conséquence, l'ambassadeur fut conduit à l'hôtel qui lui était destiné. L'empereur envoya, après quelques heures, son médecin à lord *Amherst*, pour examiner l'état de sa santé; l'ayant trouvé très-bien portant, l'Esculape chinois fit son rapport au fils du ciel, qui ordonna immédiatement le renvoi de la légation anglaise, parce que son chef l'avait trompé en prétextant une maladie au moment où il lui devait être présenté.

Le gouvernement chinois a eu le bon sens de ne voir, dans la conduite de cet ambassadeur, qu'un manque de tact et une gaucherie individuelle; aussi a-t-il traité la mission anglaise, lors de son retour, avec toute la déférence possible, et la balourdise du gouverneur général actuel de l'Inde, n'a produit aucune influence défavorable pour le commerce de la Compagnie à Canton.

CHAPITRE IV.

Continuation du voyage jusqu'à la frontière méridionale du pays des Khalkha.

25 *septembre.* — Pendant la nuit, le thermomètre descendit à 6 degrés au-dessous de zéro; à huit heures du matin, le bagage fut expédié; enfin, à dix heures nous partîmes, à notre grande satisfaction, après avoir fait nos adieux aux personnes que nous avions le plus fréquentées.

Voulant profiter du beau tems, nous allâmes à pied jusqu'au soubourgan, dont il a été question plus haut. Nous rencontrions continuellement des dévots qui se rendaient en foule au temple pour adorer le khoutoukhtou. Le nouveau zakirokhtchi, chargé de nous conduire jusqu'à la première station, se prosterna plusieurs fois devant le soubourgan, en regardant respectueusement les idoles. Demit m'accompagna jusqu'à trois verst de distance, par amitié pour moi.

Depuis l'ourga, on marcha directement à l'est pendant dix verst, en remontant le long des rives de la Tôla. Le chemin était pierreux. On laissa le Mai ma tchin à droite. Derrière des jar-

dins on voyait des toits en bois, qui couvraient les tombeaux des Chinois morts dans ces lieux. On passa ensuite l'Oulutoùi, qui coule du nord au sud, et se joint à droite à la Tôla. Nous avions trouvé, jusqu'aux hauteurs de cette rivière, des pâturages pour nos chevaux et nos bestiaux; mais là, on ne voyait que des roches nues. Une chaîne de montagnes se prolongait à gauche du chemin; à droite, au-delà de la Tôla, s'élevait le Khan-ôla, grande montagne qui domine les environs. La Tôla se divise en plusieurs bras, dont la profondeur est différente; son eau, comme presque toutes celles qui coulent dans les montagnes sur un fond pierreux, est extrêmement limpide. Vis-à-vis le mont Baïn-djirouké (cœur riche), nous passâmes à gué la Tôla, dont le courant est très-rapide. Grâce aux dispositions prises par deux Mongols, sujets du khoutoukhtou, le trajet s'effectua sans peine.

Le Mandchou Toulichen qui, en 1712, passa par-là pour aller en Russie, dit qu'au commencement de septembre la Tôla était tellement débordée qu'il fut impossible de la traverser à gué, et que faute de bateaux il fut, ainsi que ses compagnons, obligé d'attendre trois jours que les eaux eussent baissé. Ils y pêchèrent beaucoup de poissons, et entr'autres plus de dix saumons et brochets, longs de plus d'une archine. Ensuite ils tuèrent, sur les hauteurs du Khan-ôla, un

grand renne (*cerf*). La Tôla, continue Toulichen, prend sa source dans l'ouest, aux pieds du mont Ghentei, coule à l'ouest, et se réunit à l'Orkhon qui sort des monts Khangaï. Celle-ci arrose les campagnes où paissent les troupeaux de Djabdzun Dombo khoutoukhtou, et du Touchétou-khan; puis, prenant sa direction vers le nord-ouest, elle finit par se réunir à la Sélenga. Au-delà de la Tôla, vers le nord, on voit trois chaînes de montagnes, appelées *Songhin*, où se trouvent trois grandes sources, connues sous le nom de *Selbi*. Ces montagnes sont très-hautes, et leurs sommets sont pointus : on y pénètre par des défilés étroits et difficiles. Les profondeurs sont couvertes d'herbes touffues; de belles fleurs offrent aux regards l'éclat séduisant de leurs vives couleurs.

Depuis Kiakhta jusqu'à l'ourga, il nous semblait que nous étions encore dans les provinces voisines de la frontière russe, habitées par les Bouriates, tant les sites et les productions de la nature se ressemblaient; mais dès les premiers pas que nous fîmes au-delà de la Tôla, nous nous aperçûmes que nous étions sur un terrain différent. Nous bûmes un verre d'eau fraîche : c'était le dernier qui devait humecter notre palais dans le vaste espace que nous avions à parcourir, jusqu'à la grande muraille chinoise. Nous marchions dans les déserts arides et tristes de la Mongolie.

De la rive droite de la Tôla, jusqu'à une petite

distance de Péking, le chemin se dirige généralement vers le sud-est, à l'exception de quelques détours. Notre troupe voyagea pendant quinze verst à travers les montagnes. La route était couverte de fragmens de rochers. A quelques verst, sur la droite, la route aboutit à une des extrémités du mont Khan-ôla. Des pierres colossales s'y élèvent. Les sommets sont couronnés de pins, de mélèses et de bouleaux; une quantité de sources, qui s'échappent des montagnes, donnent naissance au Koul, petite rivière dont les eaux vont grossir la Tôla. Des troupeaux de buffles paissaient aux pieds des montagnes. Depuis les bords de la Tôla jusqu'aux hauteurs de Nalikhà nous vîmes beaucoup de iourtes, toutes fort chétives : il y avait auprès de la plupart des lacets pour attraper les chevaux, des roues, des cercles pour la construction des iourtes, etc. Tous ces ouvrages en bois se vendent aux habitans de la steppe de Gobi, qui est entièrement dépourvue de forêts. A quinze verst de la Tôla, la caravane parcourut cinq verst en montant, avant d'arriver à Nalikha. En sortant de la vallée, qui s'étend jusqu'à la Tôla, on découvrit une plaine immense dont le terrain était pierreux; à gauche, s'élevaient des rochers nus que traverse la Tôla; les Mongols croient qu'un des abîmes de ces montagnes renferme un trésor immense en or et en argent, que des brigands y cachèrent autrefois; des précipices ef-

frayans et des vapeurs fétides en défendent l'approche aux mortels les plus audacieux. Ces lieux sont très-renommés dans l'histoire des Khalkha, par les combats que livrèrent les Mongols quand ce pays fut envahi sous Galdan, prince des Dzoungar, vers la fin du dix-septième siècle, époque de la réunion du pays des Khalkha à l'empire mandchou-chinois.

Voici comme les Mongols racontent cet événement.

Altan-khan des Khalkha, étant mort en 1657, son fils aîné Lobdzan, Touchétou-khan, lui succéda. Son second fils fut le premier khoutoukhtou des Mongols. La religion de Bouddha était déjà si répandue en Mongolie, que dans le seul pays des Khalkha, trois khan indépendans voulurent avoir, chacun dans son aimak, un grand-prêtre. Le Touchétou khan demanda la préférence pour son frère Djabdzun khoutoukhtou, parce que son père avait été le principal khan de la Mongolie, et que l'ame du premier khoutoukhtou mongol s'était incarnée dans le corps de Djabdzun. D'un autre côté, le Dzassakhtou khan prétendit que son fils Galdan (1), qui était aussi khou-

---

(1) Ici s'offre une contradition sur la descendance de Galdan. On le regarde généralement comme le fils de *Batour Khoung taidzi* (Kontaicha), souverain des Œloet ou Dzoungar, qui, dans le tems que les Russes étendirent leurs conquêtes dans la Sibérie méridionale, eut des relations avec la cour de Moscou. La proximité du pays du Dzassakhtou

toukhtou, méritait d'être choisi parce qu'il était inspiré par le Bourkhan Maha-gallan (1), qui était bien supérieur au Boddi-sado Darnatou (2), habitant le corps du frère du Touchétou-khan Lobdzan. On prit le parti de se réunir pour résoudre cette question importante, mais le Touchétou-khan ne voulut pas attendre aussi longtems. Il fit trancher la tête à un des sujets du Dzassaktou-khan, auquel il envoya le corps attaché à la queue d'un cheval, en lui déclarant qu'il n'avait pas d'autres nouvelles à lui envoyer à l'avenir. Alors, le khoutoukhtou Galdan alla au Tibet. Il avait passé sa première jeunesse auprès du Dalai-lama, et tenait un rang distingué parmi les lama; il pria le Dalaï-lama de priver son rival de la dignité sacerdotale. Le Dalaï-lama lui fit une réponse entortillée, et finit par s'en

---

khan et de la principauté des Dzoun-gar, peut facilement avoir donné lieu à cette confusion.

(1) L'idole de ce bourchan est de couleur bleue, noire et blanche. Il a trois yeux et six mains; son visage est terrible et flamboyant. Quelquefois on le représente monté sur un éléphant, ou sur un monstre humain qui a une tête d'éléphant. On croit que sa demeure est dans les eaux; d'autres prétendent qu'il habite les forêts inpénétrables qui se trouvent dans la partie sud-est du monde, et qu'on appelle *Sérigoun Tchitcherlik*.

(2) Les *Boddi sado* (Bodhisatwa) sont des personnages saints, dont le rang n'égale pas celui des bourkhan. Ils naissent pour le bonheur du genre humain, et pour le salut des ames. Celui dont il est question ici est représenté ordinairement avec huit bras et beaucoup de visages; il est légèrement vêtu et n'a rien de hideux.

rapporter à ce qu'il déciderait lui-même. Galdan se déclara khan, et prit le titre de Bochokhtou, qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux descendans de Tchinghiz-khan. Il arma l'aimak de son père, et commença, contre le Touchétou-khan, une guerre terrible. On ne parle encore qu'avec effroi des scènes de carnage qui désolèrent la Mongolie. Le nom seul de Galdan inspirait la terreur; tout fuyait; plusieurs milliers de Khalkha moururent de faim et de misère. Le Touchétou-khan et son frère le khoutoukhtou, obligés de s'enfuir, n'eurent d'autre moyen de se soustraire à une mort certaine, que d'implorer la protection des Mandchoux qui régnaient en Chine. Le khoutoukhtou alla trouver l'empereur à Péking, pour conclure le traité par lequel il le reconnaissait pour son souverain. Il fut reçu avec beaucoup d'égards. Les troupes chinoises, envoyées au secours du Touchétou-khan, étaient, en grande partie, composées d'habitans de la Daourie et d'une portion de la Mongolie, nouvellement incorporées à l'empire chinois. Galdan fut vaincu, et, fatigué de combats, il se retira en Dzoungarie.

L'empereur Khang hi ne se montra si zélé et si empressé à secourir le Touchétou-khan, que parce qu'il entrait dans ses plans de s'emparer de toute la Mongolie. Pour mieux assurer le succès de la guerre qui allait commencer, il se mit à la tête

de la grande armée, et la conduisit contre Galdan. L'expérience fit bientôt connaître combien l'un de ces deux ennemis l'emportait sur l'autre dans l'art de la guerre. Autant l'empereur agissait avec une habileté qui manifestait la sagesse de ses dispositions, autant, au contraire, Bochokhtou-khan montrait d'ignorance dans les siennes. Les troupes de l'empereur, supérieures par leur nombre et par leur artillerie, ne tardèrent pas à disperser les Œlœt et à les mettre en fuite. Galdan, ne pouvant plus s'opposer aux Chinois, ne songea qu'à rallier le reste de ses soldats, mais l'ennemi lui coupa partout la retraite; à peine était-il arrivé au mont Tereldji, qu'il fut atteint par Fiangou, général en chef mandchou, qui le battit complétement au mois de juin 1696. Les femmes et les enfans de Galdan, ainsi qu'un grand nombre de chefs œlœt, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Khang hi, sous le titre de protecteur des khan des Khalkha, les soumit entièrement à sa volonté. Galdan, abattu par ses pertes successives, privé de ses possessions, outragé par le peu de soldats qui lui restaient, tomba dans un désespoir auquel il ne survécut pas long-tems. Il mourut l'année suivante à la suite d'une profonde mélancolie. Si l'on en croit l'empereur Khang hi, il s'empoisonna (1).

---

(1) Ici suit, dans l'original, une description de plusieurs pays de

A mesure que nous avancions, les montagnes étaient moins hautes et moins scabreuses; on n'apercevait plus de grands enfoncemens ni de grandes élévations; tout semblait indiquer le voisinage de la plaine de Gobi, la plus vaste de l'Asie moyenne.

Après cinq verst de marche, nous arrivâmes, à quatre heures après midi, à la station Nalikhà, qui est à trente-cinq verst de l'ourga. Les habitans de ces cantons sont plus pauvres que ceux qui campent au nord de l'ourga; plusieurs jeunes garçons nous demandèrent l'aumône; cependant des troupeaux de chameaux et de moutons bien nourris paissaient autour de nous.

La station est à gauche du chemin, près d'un petit lac; on n'avait préparé pour nous que deux iourtes; mais, sur ma demande, le bitkhéchi persuada aux khalgatchi qui nous accompagnaient, d'en dresser une pour les étudians; elles étaient fort incommodes, étroites et délabrées; il fallut en outre, au lieu de bois, brûler de l'argal très-humide, qui ne nous fut pas même offert très-généreusement, parce que ces Mongols voulaient le garder pour eux jusqu'à l'hiver. Du reste, l'argal brûle bien, ne répand pas de mauvaise

---

l'intérieur de l'Asie. Comme elle interrompt le cours de la relation du voyage de M. Timkovski, j'ai jugé à propos de la donner plus tard comme un chapitre séparé. KL.

odeur, ne fume pas et donne beaucoup de chaleur. En 1255, on brûlait, dans les iourtes du puissant souverain mongol Mangou-khan, du fumier de vache, mêlé d'épines noires et d'absynthe. C'était à l'époque où les ambassadeurs de Louis IX, roi de France, lui furent présentés; parmi eux se trouvait Guillaume Ruysbroëk, moine né dans le Brabant et plus connu sous le nom de Rubruquis.

Je fis présens d'une archine de peluche au zakirokhtchi qui nous avait accompagné depuis l'ourga; il nous avait demandé des renseigne- sur les peuples voisins de la Russie, sur la condition du peuple, sur nos troupes, etc.; il était grand parleur, et nous avoua ingénument son ignorance en histoire et en géographie. Il nous avertit que nous passerions près du mont Darkhàn (maréchal ferrant), qui a reçu ce nom parce qu'autrefois le Tchinghiz-khan avait forgé du fer au pied de cette montagne.

Le zakirokhtchi était persuadé que plusieurs souverains de l'Europe devaient descendre de Tchinghiz-khan, né sur les bords de l'Orkhon, conquérant de la Mongolie, du Tibet et de la Chine, et fondateur de la dynastie de Yuan, parce qu'il avait régné en Russie et sur d'autres pays étrangers; idée dont il est inutile de démontrer l'absurdité. Il nous apprit aussi qu'il existait encore en Mongolie des ruines de demeures de

Tchinghiz; il supposa qu'il devait y en avoir aussi en Russie. Les Mongols furent flattés d'apprendre de nous que Tchinghiz-khan était regardé en Europe comme un héros.

Le zakirokhtchi nous dit aussi que le vang de l'ourga recevait annuellement de la cour de Péking, des appointemens de 1,200 lanes, environ 2,500 roubles en argent, et quarante pièces de kanfa, qui est un satin très-fort, et 720 lanes pour sa table. Il ne connaissait pas le montant des appointemens de l'amban qui recevait également 720 lanes pour sa table.

Le vang, descendant de Tchinghiz-khan, possède de plus un khochoun qui lui fournit ses domestiques et ses bergers. L'administration des affaires de la frontière et le commerce avec Kiakhta, lui procurent de grands profits. Les Mandchoux, qui servent à l'ourga, reçoivent leur salaire de Péking; les Mongols étant censés sur le pied de guerre, ne paient ni impôts ni droits de commerce; ils font leurs services, militaire et civil, sans rien recevoir. Les pauvres sont entretenus par les chefs des khochoun.

Nous rencontrâmes plusieurs Mongols qui allaient à l'ourga pour rendre leurs hommages au khoutoukhtou; nous vîmes entr'autres la caravane de la mère d'un très-riche lama du Gobi; elle était assise dans un chariot attelé d'un chameau; les hommes et les femmes de sa suite étaient

sur des chameaux, monture habituelle des habitans des steppes. Plusieurs Mongols nous dirent en russe : Je vous salue. Les voyages des missions russes et de l'ambassade, en 1805 et 1806, ont familiarisé les habitans de ces régions avec notre langue.

Le soir, Idam nous envoya, à l'archimandrite et à moi, un vase contenant du thé en brique, cuit avec du lait et du fromage mou, aigre et très-malproprement préparé. Nous reçûmes ces marques d'honneur pendant tout le tems de notre voyage à travers la Mongolie.

Un puits d'une archine de profondeur, construit en bois, et situé près des iourtes, nous fournissait une eau pure. Les animaux s'abreuvèrent dans un petit lac; le terrain était salin en beaucoup d'endroits.

26 *septembre.* — Cette nuit, le thermomètre descendit à 5 degrés au-dessous de zéro; la matinée fut claire et chaude comme en été; on partit à dix heures; jusqu'au mont *Boùroulyndabà* (mont gris) que Lange appelle les sept collines, et M. Perwouchin, *Bouroum*, on parcourut dix verst dans une grande plaine couverte de collines. Nous vîmes huit iourtes au pied de cette montagne, mais il y avait peu de bétail. Du sommet, qui était couronné par un obo, la vue s'étendait au nord, sur la grande plaine que nous venions de traverser, et sur les monts bleuâ-

tres de l'ourga. Un peu plus près, et sur la droite, on distinguait des rochers qui sont près de la Tôla; et tout-à-fait au nord la longue chaîne des monts *Altàn Oulougoùi* (berceau d'or), dont la crête, couverte de neige, reflète les rayons du soleil. Au sud, point vers lequel nous nous dirigions, s'ouvrait une longue plaine, bordée de petites montagnes. Le chemin présentait plusieurs espaces pierreux, remplis surtout de fragmens de rochers et de gravier. On voyait, çà et là, du spath blanc et jaunâtre, du granit rouge, et surtout une grande quantité de pierres calcaires. La route, dont la longueur est de trente verst, de Bouroul jusqu'à la prochaine station, est coupée de petites collines; en quelques endroits elle est unie comme la plus belle chaussée.

Après avoir parcouru dix-huit verst, on traverse le Khangàï, montagne très-haute qui ressemble à un grand amas de cailloux; puis on descend dans une vallée arrosée par le Khangàï, qui coule à la gauche du chemin. Les iourtes étaient chétives, mais entourées de troupeaux de moutons et de chèvres; on voyait partout des marais salés; enfin, douze verst plus loin, on atteignit à la station de *Gakhtsà khoudoùk* (40 verst).

On se reposa le 27 septembre, afin de laisser pâturer les chevaux et les chameaux qui avaient beaucoup maigri dans les environs de l'ourga.

L'herbe était assez bonne, mais l'eau manquait. Nos iourtes étaient dressées sur le penchant d'une montagne couverte de pierres verdâtres. On trouve beaucoup de chèvres dans cet endroit. Les habitans sont pauvres; cependant aucun ne vint mendier comme à la dernière station.

L'après-midi nous reçûmes la visite du bochko; il n'était pas très-sûr du chemin parce que les gens qui voyagent pour affaires du gouvernement vont ordinairement par la route de poste, qui est un peu plus loin vers l'ouest. On compte sur cette route quarante-cinq, ou plus exactement quarante-deux stations de l'ourga jusqu'à Khalgan, tandis que sur la route du commerce ou la route du Darkhàn, on ne compte que trente-sept journées, parce qu'on passe par le côté occidental de la montagne qui porte ce nom. Cette différence vient de ce que la route de poste, au lieu d'aller tout droit, passe par Saîr-oussoù, petit bourg où il a un bureau de poste, et où résident plusieurs délégués du tribunal des affaires étrangères de Péking. La route se divise là en trois branches: l'une conduit à Khòbdo; l'autre à Ili, et la troisième à l'ourga. Des iourtes sont dressées pour les voyageurs, sur la route de poste, de même qu'entre Kiakhta et l'ourgà. Sur la nôtre, nos conducteurs furent obligés de se contenter de iourtes que les habitans nous fournirent par ordre des kouchoun.

Le 28 septembre, le tems fut couvert une grande partie de la journée; la matinée fut chaude; vers midi, il s'éleva un vent assez fort du nord-ouest. Nous partîmes à dix heures. Par suite des pluies abondantes de l'été, l'herbe était touffue dans la plaine. Au bout de dix mille, on rencontra un sol graveleux; là se terminaient les hauteurs que nous avions longées jusqu'alors. Le Bogòl (le serviteur) s'élève dans le nord-est, et l'Orgoùn (le large) dans le sud-ouest; ces deux montagnes forment la porte par laquelle on entre dans la vaste plaine de Bòreldjout, qui s'étend à perte de vue. On aperçoit, à gauche, les monts bleuâtres de Baîn-oulàn. Notre conducteur nous dit qu'ils se prolongent au-delà de la rive gauche du *Kheroulun*. Cette rivière prend sa source près de la route que nous suivons, coule au sud entre des montagnes, puis, tournant à l'est, elle se réunit à la Khaïlar, qui va se joindre à l'Argoun (1). A peu près à quinze verst, dans

---

(1) Dans une note du 16me volume, pag. 406, du *Messager Sibérien*, M. *Spaski* dit : « Toutes les cartes géographiques que j'ai » eu occasion de voir, représentent la rivière *Argoun* comme sortant » du lac *Dalaï-nor*, sur le territoire chinois ; mais cela n'est pas exact. » La rivière Khaïlar, qui vient de la Mongolie, et entre dans la » frontière russe, vis-à-vis du corps-de-garde d'Abagaitou, se divise » en deux branches, dont une, sous le nom d'*Argoun*, sert de fron- » tière et coule vers l'Amour, et l'autre, après avoir passé par plu- » sieurs lacs marécageux, se jette dans le lac Dalaï-nor. Elle remplit » ce lac quand il manque d'eau ; mais quand il y en a trop, celui-ci

l'ouest, s'élève le Baîn Tsokhtò (Tsokhtò riche); treize verst plus loin nous atteignîmes le Dzamyn-chandà (puits du chemin), montagne au pied de laquelle la mission s'arrêta en 1807. On y voit plusieurs lacs salés. Une couche profonde de sel blanc et amer couvre la terre et le chemin. Les pâturages font promptement engraisser le bétail, notamment les moutons. On parcourut encore douze verst, jusqu'à la station de Djirgalangtoù (abondante); le chemin était inégal et

---

» renvoie ses eaux au Khaïlar. » Cependant, ce ne sont pas seulement les cartes qui font sortir l'*Argoun* du *Dalaï-noor*. Le docteur *Messerschmidt*, qui visita ce lac en 1724, partit de Nertchinsk, et remonta la rive gauche de l'Argoun. Le 14 septembre, il se trouva vis-à-vis de l'endroit où le *Khaïlar* tombe dans la droite de cette rivière. L'Argoun coule, ajoute-t-il, dans des bas-fonds, et, à ses deux bords, on voit partout des petits lacs et des marais. Le soir, le docteur arriva au bout septentrional du *Lac Saint*, ou *Dalaï-noor*, à l'endroit où l'*Argoun* en sort. Il en détermina, le lendemain, la latitude, qu'il trouva 49° 17; il posa sa tente près du lac et de la rivière, à côté d'une colline. (Voyez *Pallas*, *Neue Nordische Beytraege*, volume III, page 133.)

Voilà donc un témoin oculaire qui a campé à l'endroit où l'Argoun sort du Dalaï-noor. L'ancienne et la nouvelle édition de la *Géographie impériale de la Chine* appuient son récit; car on lit, dans la 48e section de la dernière, la description suivante de la rivière *Ergoune*, ou *Argoun*. « Elle se trouve 2,000 li au nord-ouest de *Tsitsikhar*, et 220 li au nord-ouest de la ville de *Khouloun-Bouyur*.
» Elle sort du lac *Koulung* (qui est le même que le *Dalaï-noor*),
» coule 800 li au nord, et se joint au *He loung kiang* (Amour).
» Elle forme la frontière avec les Russes (*Oros*). »

L'assertion de M. Spaski, que l'Argoun n'est qu'une branche du Khaïlar, paraît donc dénuée de fondement. Kl.

parsemé de fragmens de quartz et de toutes sortes de rochers. (35 verst).

La station, située à gauche du chemin, reçoit son nom d'une montagne très-haute qui était devant nos iourtes, et qui nous fournit de l'eau en quantité suffisante. Cet endroit appartient au khochoun de l'amban beïsse.

29 *septembre*. — La nuit fut chaude; pendant le jour, le vent souffla avec impétuosité du nord-ouest.

Avant notre départ, le bitkhéchi me témoigna le désir d'aller en chariot ; je lui cédai volontiers ma kibitka, dont il se servit jusqu'à Khalgan.

On parcourut huit verst entre deux rochers assez élevés; le chemin était pierreux. Nous laissâmes à gauche le mont Djirgalantoù et une suite de petits lacs où nous tuâmes quelques canards. Nous rencontrions continuellement des pélerins allant à l'ourga.

Des pierres colossales, dispersées sur la pente des montagnes, ressemblaient à des ruines d'anciens bâtimens; nous gravîmes sur deux rochers escarpés et peu éloignés l'un de l'autre; on les appelle *Oudyn ama* (porte ouverte). Plusieurs de nos conducteurs mongols nommaient celui de droite, à l'ouest, *Kharà-nidoù* (œil noir), et l'autre, à l'est, *Ouchkhí* (léger). Au-delà de cette porte nous vîmes à une demi-verst, au pied du

rocher, un puits d'eau limpide et douce. Notre mission s'était reposée là en 1807 et 1808.

Plusieurs personnes prétendent que la steppe de Gobi commence aux deux rochers de Oudyn ama. D'ici l'on découvre, dans le sud, un pays ouvert; le terrain en est absolument aride, sablonneux et graveleux. Mais, avant d'arriver au pays des Mongols de la tribu de Tsakhar, on rencontre des montagnes qui sont assez hautes. Les Khalka font commencer le Gobi de la rive gauche du Tôla, parce que plus loin, dans le midi, on ne trouve ni forêts ni rivières dans les steppes.

Depuis Oudyn ama jusqu'à la station, la caravane traversa, dans une étendue de vingt verst, une vaste plaine généralement sablonneuse. Un vent violent nous couvrait de poussière et d'herbes sèches; cette année les herbages avaient été abondans. Nous regrettions à chaque pas que le gouvernement chinois n'eût pas laissé passer la frontière à la mission dès le commencement d'août : notre bétail aurait beaucoup moins souffert. J'observai que sur un chemin uni et droit, un chameau chargé de 10 pouds, parcourt très - commodément trois verst et demie par heure. Je calculai, d'après cette donnée, les distances d'une station à l'autre.

Nous atteignîmes celle de *Ghîlteghentài* (brillante); elle appartient au khochoun du *Djandjoun beilé* (prince du troisième rang) *Nam-*

djila; nous l'avions vu à l'ourga le 23 septembre; son khochoun est composé de huit somoun (*escadrons*), chacun de cent cinquante Mongols de front. (28 verst).

On voit, à trente verst à peu près de la station, les sommets des montagnes qui s'étendent le long de la rive droite du Khéroulun.

On avait conservé dans des cuves de l'eau malpropre et salée, quoiqu'il y eût quatre sources à une verst de distance. Nos chevaux et nos chameaux, nés la plupart sur les bords de la *Selenga*, du *Djida*, du *Tchikoi*, etc., burent ici dans des auges, pour la première fois. Ces animaux ne s'y décidèrent pas aisément. Idam nous avait bien approvisionnés d'argal et d'eau; nous ne pûmes néanmoins nous empêcher de lui témoigner notre mécontentement de la trop grande distance d'une station à l'autre. Nous avions parcouru, en quatre jours, à peu près cent cinquante verst, ce qui avait beaucoup fatigué les animaux. Idam avoua qu'on avait effectivement supprimé une station sur la route. Il ne nous en dit pas la raison; mais il est probable que c'était d'après la demande des habitans qui désiraient être plus tôt dispensés de nous accompagner. Le toussoulakhtchi nous promit de rétablir par la suite les stations comme auparavant.

On se reposa le 30 septembre. La nuit fut chaude; à la pointe du jour il gela. Nous fûmes

assiégés toute la matinée par des Mongols; ils venaient nous demander si nous n'avions pas à vendre des castors, du *mardjan*, c'est-à-dire, de la verroterie, etc.; nous répondîmes que nous voyagions pour le gouvernement et non pour affaires de commerce. Ils nous offraient en échange des peaux d'agneaux tannées, et d'autres peaux non préparées.

L'archimandrite, l'inspecteur des bagages, l'interprète et moi, nous dînâmes chez le bitkhéchi, avec le bochko et le toussoulakhtchi. Après le dîner, Idam, en quittant le bitkéchi, se mit à genoux devant lui, ce qui est le compliment d'usage dans les steppes.

Les chefs de la station, qui vinrent le soir chez moi, nous dirent qu'il leur fallait trois semaines pour aller de ce lieu à Khalgan sur des chameaux; ils voyagent sans s'arrêter de minuit à midi; alors ils font reposer leurs montures. Ordinairement ils conduisent leurs chameaux sans charge à Khalgan; ils prennent, dans cette ville, des marchandises qu'ils transportent à Kiakhta, trajet qui leur prend quarante à cinquante jours. En route, ils changent de chameaux, ainsi que le font les Kirghiz. On leur paye 1 1/2, 2 et 2 1/2 lan en argent, pour 100 *kin*, ou 3 pouds 1/2.

1er *octobre*. — Depuis neuf heures jusqu'à trois heures après midi, le tems fut sombre; le vent soufflа de l'est et fut très-froid. A trois verst de

Ghîlteghentài, nous atteignîmes une hauteur qui faisait partie du mont Boudà. De ce point, on aperçoit, à la distance de cinquante verst, le mont Darkhàn, célèbre par Tchinghiz-khan, et très-révéré des Mongols. On voyagea ensuite pendant dix verst au milieu de collines assez escarpées, et l'on descendit dans la vallée de Charà khoudoùk; à droite du chemin, il y avait un puits avec de bonne eau, et à gauche un grand lac salé au pied du mont *Erkhétou.*

De cette vallée, éloignée de dix verst de *Gòto* ou *Mou-gòto,* qui est la station suivante, nous gravîmes sur le mont Khaldzân, d'où la vue plane de tous côtés sur la steppe que sillonnaient des ravins peu profonds. A côté du chemin on apercevait quelques iourtes éparses et des troupeaux de moutons; objets qui animaient un peu cette plaine déserte.

Sur le sommet du Khaldzân, nous trouvâmes une grande quantité de cornalines, des morceaux de jade, des agates et d'autres pierres de différentes couleurs. Nous descendîmes ensuite dans une vaste plaine, où paissaient plus de mille moutons qui appartenaient à un riche lama. Le berger nous dit qu'une bonne brebis avec un agneau coûtaient 2 lan (4 roubles en argent); une brebis 1 lan 1/2. Plus près de la station nous vîmes aussi des bœufs de grande taille et bien nourris. A une verst environ de la sta-

tion, il y a près de la route un puits dont l'eau est bonne. Nous apprîmes avec regret que les habitans, instruits de notre approche, avaient presque vidé tous les puits pour eux et pour leurs bestiaux.

A deux heures après midi, nous parvînmes à notre station, située dans une vallée riche en pâturages, et remplie de lacs salés. (23 verst).

Les Mongols de la station, envoyés des khochouns éloignés pour nous servir de guides, attendaient depuis vingt jours notre arrivée. Notre long séjour à l'ourga leur avait fait croire que nous avions reçu l'ordre de retourner en Russie à cause de la mort de l'empereur. Les politiques de ces contrées regardaient comme un présage sinistre qu'on eût permis l'entrée de l'empire à des étrangers au moment où un nouvel empereur montait sur le trône.

En me promenant je rencontrai un marchand du Chan-si; il menait à Kiakhta dix chameaux chargés de marchandises; il parlait notre langue avec l'accent russe-chinois de Kiakhta, et nous dit qu'il était venu en seize jours de Khalgan en ce lieu, avec une charge légère, et, qu'à l'exception de trois ou quatre stations, il avait trouvé partout d'assez bons fourrages.

Idam vint nous voir dans la soirée; nous lui adressâmes nos plaintes de ce que les Mongols, malgré ses ordres réitérés, continuaient à fati-

guer nos bêtes de somme pour être plus tôt quittes de les conduire. Idam nous promit d'y mettre ordre. Ensuite nous parlâmes des armées russes et de la dernière guerre contre Napoléon. Les Chinois la connaissent par les relations du gouverneur d'Irkoutsk avec le vang de l'ourga et le chef de notre mission à Péking, ainsi que par les missionnaires portugais en Chine. Ces derniers s'étaient empressés de répandre parmi les Chinois le contenu des gazettes européennes, qui annonçaient la défaite de l'empereur des Français. Idam nous questionna sur toutes les particularités de cette guerre, et nous raconta en revanche des faits relatifs à l'histoire de *Khoung-ming* (1), fameux général chinois.

Le royaume de *Chu*, fondé par Lieou-chin, ou Lieou-pei, ayant été envahi par l'ennemi, Khoung-ming fit élever une statue en pierre, de grandeur humaine; elle tenait une épée dans une main, et dans l'autre un livre dont les feuillets étaient empoisonnés. Le général ennemi, arrivé près de la statue, s'en approcha le premier, et commença la lecture du livre; il la trouva intéressante. Comme il portait fréquemment ses doigts à sa bouche, afin de les humecter de sa-

---

(1) *Khoung ming*, plus connu sous le nom de *Tchu ko liang*, était ministre et général des empereurs de la dynastie des *Chu han*, du tems des *trois royaumes* en Chine, dans le IIIe siècle de notre ère.

live pour tourner plus aisément les feuillets; il ressentit bientôt les effets du poison. Lorsqu'il voulut se retirer, il ne le put, sa cotte de mailles étant attirée par le piédestal qui était d'aimant. Irrité de cette position pénible, il empoigna l'épée que tenait la statue dans l'autre main, et la frappa. Cette action lui devint encore plus funeste. Le choc ayant fait jaillir des étincelles, le feu prit à des matières combustibles renfermées dans l'intérieur de la statue, dont l'explosion le tua. Son armée effrayée fut obligée de se retirer.

Une fois ce même Khoung-ming était vis-à-vis de l'ennemi, dont une rivière le séparait. Comme il avait son camp au-dessus du courant, il fit placer, pendant la nuit, sur des bateaux, des mannequins en paille, de grandeur naturelle, qui tenaient chacun des mèches allumées; les bateaux furent portés par le courant vers le camp de l'ennemi qui, les voyant couverts de soldats armés, se hâta tellement de les attaquer à coups de flèches qu'il vida bientôt ses carquois. Koungming, qui l'avait prévu, passa la rivière, et remporta une victoire complète sur des troupes qui ne s'attendaient plus à être attaquées.

Avant de nous mettre en route le 2 octobre, nous vîmes passer une caravane qui transportait des marchandises à Kiakhta.

On voit à l'est d'une élévation voisine de la

station, le mont *Tòno*, situé, suivant ce qu'on nous dit, au-delà du Kheroulun. Le père Gerbillon parle de cette montagne dans le journal de son voyage, lorsqu'il accompagnait l'empereur Khang-hi, marchant contre le Galdan, chef des Dzoungar. « Le 16 juin 1696, dit ce mission-
» naire, nous campâmes au-delà de la rivière de
» Kerlon, proche de deux montagnes, dont celle
» qui est au nord s'appelle Tono; celle qui est à
» l'occident s'appelle Suilhitou (qui doit s'écrire
» Dzoulghetou). »

Pendant huit heures, le chemin fut uni; ensuite on monta sur une hauteur où il y avait des couches de petites agates et de jade; de là on découvrait toute la steppe. Le mont Darkhàn ressemble à un géant qui veille sur ce désert; à sa droite s'élèvent deux montagnes isolées, semblables à deux jumeaux, et au loin, vers l'est, on aperçoit d'autres cimes bleuâtres. Descendus dans la plaine, nous rencontrâmes une caravane chinoise, composée de deux cents chariots. C'étaient des gens du Chan-si, qui portaient du thé noir, de première qualité, à Kiakhta. Quant au thé ordinaire, on le conduit ordinairement en hiver sur des chameaux, parce qu'on le prépare avec des feuilles mûres, et qu'il ne peut être expédié plus tôt de la province du Fou kian à Khalgan, et de là en Russie. Quatre cents bœufs, appartenant à ces marchands, paissaient dans la steppe. On voyage

lentement avec ces animaux, car ces marchands étaient partis de Khalgan depuis quarante jours.

Je parle peut-être trop souvent des caravanes de marchands que nous rencontrons; mais je m'y crois obligé, afin de donner une idée de la manière dont les Chinois transportent la grande quantité de marchandises dont il font commerce avec la Russie, ainsi que pour réfuter l'opinion de ceux qui ont supposé que l'on faisait prendre aux missions russes un chemin différent de celui que suivent les Chinois. Nous ne passâmes pas, à la vérité, par la route de poste, parce que nous devions craindre de ne pouvoir nous procurer les approvisionnemens nécessaires à une caravane aussi nombreuse que la nôtre, en prenant un chemin fréquenté par les gens du gouvernement.

A midi, nous arrivâmes à la station de *Boumbatoù*, éloignée de vingt verst. A deux verst de distance, on passe par une plaine couverte de marais salés, et où il y a aussi un puits profond dont l'eau est bonne.

A six heures, nous reçûmes la visite de notre ami le toussoulakhtchi Demit, qui allait de l'ourga à son habitation, dont il n'était plus éloigné que de cent soixante-dix verst; il nous apprit que le courrier envoyé par le vang, était revenu de Péking quatre jours après notre départ, et que le prince s'était mis en route le lendemain pour prêter serment au nouvel empereur. Ordinaire-

ment le vang voyage dans un palanquin à quatre porteurs; sa suite l'accompagne à cheval.

Les Mongols nous amenèrent beaucoup de chevaux et de chameaux pour les échanger. Le bétail est ici de grande taille, bien nourri et en excellent état. La steppe s'étend de tous les côtés; elle est couverte d'herbes et montre beaucoup de terrains salés. Les Mongols, destinés à convoyer notre expédition, se plaignirent qu'en nous attendant, ils avaient été obligés de se nourrir de la viande de leurs chevaux; trente hommes avaient entièrement consommé un cheval en deux jours.

Le 3 octobre, nous nous mîmes en marche à sept heures du matin. Nous rencontrâmes un jeune Taidzi, ou gentilhomme de steppes, avec lequel nous échangeâmes un chameau. Nous commençâmes à monter les hauteurs entre lesquelles se trouvait l'endroit où nous devions passer la nuit. Le chemin était bon; on rencontrait de petites collines, et partout de l'herbe encore verte et succulente. Après douze verst, nous eûmes la haute montagne appelée *Darkhan;* pendant dix autres verst, le chemin nous conduisit par des défilés, jusqu'à la station de *Borô khoudjir,* que nous atteignîmes à trois heures après midi. Environ à une demi-verst de distance de notre camp, coulait, près du chemin, une source d'eau douce et bonne, qui étancha la soif des bêtes de charge.

Le mont *Darchan* est à deux verst à l'est de la station. La curiosité, la courte distance à parcourir et le beau tems me déterminèrent à visiter cette montagne, à laquelle se rattache, chez les Mongols, la mémoire de Tchinghiz khan. Je m'y rendis à six heures, accompagné du moine Israël et d'un officier de cosaques. En quittant la station, nous suivîmes, avec beaucoup de difficulté, des ravins formés par l'eau de la pluie. Au pied de la montagne, et dans le voisinage d'une petite chapelle, habitent, dans quelques iourtes, un riche Taidzi avec sa famille. Enfin nous arrivâmes à la cime, à travers une immense quantité de fragmens pointus de granit.

Le Darkhan s'étend du nord au sud, et son dos élevé se compose de rochers escarpés de granit rouge, entre lesquels croissent l'altagàne (*robinia pygmæa*), et d'autres arbustes. Sur sa dernière hauteur méridionale, au pied de laquelle nous nous trouvâmes, on aperçoit un *obo* en pierre, construit par les Mongols, qui se rendent ici tous les ans en été, pour fêter la mémoire de Tchinghiz. D'ici, on a une vue très-étendue; à l'est, on découvre huit lacs salés dont l'eau contient du natron; plus loin, du même côté t paraissent les montagnes bleues du Kherroulun; à l'ouest, un pays immense est couvert de hauteurs pointues.

L'obscurité nous obligea de quitter ces lieux,

et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de précautions que nous descendîmes du mont Darkhan pour retourner à notre campement.

Le 4 octobre, dans la matinée, Idam revint de l'endroit où paissaient nos chevaux. Il me demanda si la langue latine était très en usage chez nous. Je lui répondis que c'était une langue savante, et que pour les affaires du gouvernement on s'en servait seulement pour la traduction des pièces qu'on envoyait au tribunal chinois. Idam nous raconta qu'il y avait long-tems qu'il n'avait été à Péking; que la dernière fois qu'il s'était rendu dans cette capitale, il y avait conduit neuf chevaux blancs, que le vang d'ourga envoyait à l'empereur défunt. Le grand-écuyer examine, avec le plus grand soin, tous les chevaux destinés pour l'empereur, et ne choisit que ceux qui sont doux, qui ne s'effarouchent pas et qui ont une marche régulière et vîte. On raconte que Kia khing fit un jour une chute de cheval à Je ho; tous les grands en étaient consternés, mais l'empereur ne fit que renvoyer le cheval dans un des haras qui se trouvent dans la steppe et défendit de le lui présenter jamais. Les meilleurs chevaux et les plus grands qu'on voit à la cour de Péking, viennent des bords de l'Ili, de chez les Kirghiz du mont Tarbagatai, de Kachkhar et d'Ouliassoutai.

A dix heures du matin s'éleva un vent froid, qui souffla du nord-ouest; il nous amena des

nuages de neige, et se changea bientôt en une tempête affreuse, qui remplit l'atmosphère de sable et arracha les feutres qui couvraient nos iourtes. Elle dura pendant toute la journée. A sept heures du soir, la neige tombait en abondance, et le vent menaçait d'enlever nos frêles habitations, de sorte que nous étions obligés de les lier et de les attacher avec des cordes, pour ne pas les voir emporter.

La tempête dura pendant toute la nuit, et, le matin du 5, nous eûmes environ dix degrés de froid, au thermomètre de Réaumur. Nous eûmes beaucoup de peine à nettoyer nos iourtes et d'en ôter la neige gelée. Les gens qui revenaient de l'endroit où se trouvaient nos chevaux, rapportèrent que tout y était dans le plus grand désordre; que les pauvres Mongols, chargés de nous conduire, étaient dans un état déplorable, n'ayant pas d'habillemens chauds, parce qu'ils avaient quitté leurs habitations pendant la belle saison, sans prévoir qu'ils seraient obligés d'attendre si long-tems notre caravane.

Vers le soir, le vent commença à diminuer; alors le bitkéchi m'envoya son interprète pour me proposer de poursuivre notre route le lendemain. Je donnai donc les ordres en conséquence aux cosaques.

Nous fûmes réveillés, le 6 octobre, par des cris qui venaient du côté du chemin; c'était une ca-

ravane, conduisant du thé à Kiakhta; l'orage l'avait forcé également de s'arrêter pendant la nuit.

A neuf heures du matin, nous partîmes sans nous embarrasser des nuages de neige qui nous menaçaient de loin.

On parcourut environ une verst à travers la steppe, couverte de neige, jusqu'au grand chemin que deux jours auparavant nous avions laissé à notre droite, et ensuite une verst et demie dans une plaine, jusqu'au pied du mont Khamàrdabà. On parvint à son sommet par une pente assez douce; nous trouvâmes, vers la moitié, plusieurs iourtes habitées par des gens très-pauvres qui nous demandèrent du pain et du tabac à fumer : on s'empressa de leur en donner.

A sept verst de la station, nous atteignîmes le mont Boùilan, situé à droite de la route; il est très-haut. Nous vîmes, au pied de cette montagne, une grande quantité de morceaux de jade vert. Probablement cette pierre est commune sur le Boùilan. On longea, pendant trois verst, un des côtés, puis on descendit dans une vallée entourée de montagnes. Le chemin y était uni, on y parcourut six verst; à gauche, nous vîmes la propriété de goung *Akhà*, chef de la police de l'ourga, et une quantité de iourtes, de chameaux et de bœufs. A trois heures après midi, on arriva à la station de Chibétou. La route se dirigeait en ligne droite à l'est. (20 verst).

Le vent était au nord-ouest, et le tems assez doux. Les chevaux avaient bien marché pendant les froids; mais les chameaux se couchaient continuellement. Ces animaux étaient épuisés de fatigue; ils avaient eu très-peu à manger pendant les dix jours que nous avions passés à l'ourga. L'orage que nous avions éprouvé auprès du Darkhàn, les avait achevés.

Un de ces chameaux ne pouvait plus aller en quittant Borò-Khoudjir; un autre tomba en chemin, sous le faix, avant notre arrivée à Chibétou.

Les voyant dans un si triste état, j'envoyai l'interprète déclarer au bitkhéchi, dès notre arrivée à la station, que je me trouvais forcé d'y séjourner le lendemain, afin de donner aux animaux le repos nécessaire pour reprendre leurs forces. Le pâturage y était abondant et l'eau bonne. Le bitkhéchi n'y voulait pas consentir, disant que nous nous étions reposés deux jours à la station précédente; mais nous y avions passé deux jours sur une steppe, en plein air, souffrant de l'humidité et du froid. Le bochko et les nerbes étaient de l'avis du bitkhéchi; sans doute il nous serait devenu funeste. Le toussoulakhtchi prit notre parti, et parvint à faire entendre raison au bitkhéchi.

Je fis prévenir une seconde fois le bitkhéchi que j'étais décidé à rester en ce lieu un jour de plus. Celui-ci consentit à tout sans trop se faire

pirer. Nous avions déjà suffisamment éprouvé qu'avec les Chinois on obtient plus facilement ce que l'on désire avec du sang-froid, et en prenant un ton ferme et résolu, que par la condescendance et trop d'empressement. En Chine, les gens de la classe inférieure sont extrêmement fiers et hautains envers les étrangers; mais aussitôt qu'on leur oppose une volonté ferme, ils cèdent, et même deviennent complaisans.

Le toussoulakhtchi vint nous dire qu'il nous quitterait dans dix jours, quand nous serions parvenus aux limites du pays des Khalkha. Il n'avait pas l'espoir de retourner bientôt à l'ourga ni chez lui, parce qu'il était obligé, d'après l'ancien usage, de faire l'inspection de la frontière mongole qui confine avec la Russie. Quatre toussoulakhtchi sont employés à cette besogne, qui se répète tous les ans. Idam nous offrit de se charger de nos lettres pour la Russie, en nous priant de ne pas parler de politique, par exemple de la mort de l'empereur, etc.

Notre station était à quelques pas seulement du mont Chibétou (forteresse). Les deux branches de cette montagne sont composées de silex pyromaques. On y trouve deux puits, dont l'eau est claire et douce. De l'autre côté de la montagne s'élèvent deux rochers de granit, semblables aux ruines d'une muraille. La partie méridionale du bras le plus long qui se dirige à l'est, est cou-

verte en plusieurs endroits de quartz blanc et de spath couleur cerise.

Le djanghin, homme très-obligeant, qui nous accompagnait depuis Boumbatou et Boro-khoudjir, stations situées dans le Khochoun du dzassak Djonòn, étant venu me voir, me conta de ces fables qui circulent parmi le peuple. Il m'assura qu'on trouve encore actuellement sur le mont Darkhàn, l'enclume de Tchinghiz-khan; elle est faite d'un métal particulier, appelé *boùryn*, qui a les propriétés du fer et du cuivre, c'est-à-dire qu'il est à la fois dur et flexible. Il ajouta qu'à l'est du mont Tòno (dont j'ai déjà parlé), sur les bords du Kheroulun, il y a un *tòno*, ou tuyau de cheminée, qui est celle de la iourte où demeurait Tchinghiz pendant sa jeunesse. C'est en mémoire de ce héros que Djonòn envoie chaque année ses offrandes sur le mont Tòno. Le koung (comte) Akhaï, dans les possessions duquel sont situées les stations de Chibétou et de Charà-choròtou, lui offre les siens sur le mont Darkhàn.

Le 7 septembre, à huit heures du matin, Idam vint chez moi avec un bonnet garni de zibeline et orné d'un bouton. Le deuil pris à l'occasion de la mort de l'empereur, était fini. Toutes les personnes qui en avaient le droit mirent un bouton à leur bonnet, suivant leur rang. Le deuil des Mandchous et des Chinois dure cent jours, ainsi que je l'ai dit plus haut.

A quatre heures après midi, nous vîmes passer devant nous un amban qui revenait de Péking. Il allait chez les Ouriankhaï occidentaux, où il commandait sept kochoun. Il voyageait dans un beau chariot chinois tiré par un chameau; sa suite nombreuse était montée sur des chameaux. Trois Mongols de sa suite eurent la curiosité de visiter notre camp. Il nous dirent que l'amban avait été mandé de son campement, situé au pied de l'Altaï, pour assister à la chasse de l'empereur (*Mouran-où abà* (1) en mongol). Mais, par ordre suprême, la chasse n'avait pas eu lieu cet été. Les Mongols ne voulurent pas nous en dire la raison; nous savions déjà que la mort de Kia khing avait fait cesser, pour quelque tems, tous les divertissemens des seigneurs chinois. L'amban allait à l'ourga, pour recevoir la bénédiction du khoutoukhtou.

Les Ouriankhaï forment une branche de la nation mongole (2); ces nomades habitent au nord-

---

(1) Pour cette chasse, on commande annuellement, indépendamment des Mandchous, dix mille Mongols, dont chacun doit amener au moins trois chevaux. L'empereur de la Chine prend part à ce divertissement, qui dure environ quatre mois, jusqu'après la moitié de l'automne. Il ressemble plutôt à une expédition militaire qu'à une chasse.

(2) Ici l'auteur se trompe : les *Ouriankhaï* sont de pauvres tribus samoièdes et turques qui habitent les pays situés sur le Ieniseï supérieur et ses affluens. On les appelle communément les *Soïoutes chinois*. Voy. *Asia polyglotta*, pag. 146 et 224. Kl.

ouest du Khalkha, et au sud de l'Altaï. Une partie de ces peuples passe, en été, au nord de ces monts, et s'avance sur le territoire russe; elle paie tribut à la Russie et à la Chine.

Idam nous dit que leurs iourtes en feutre ressemblent à de longs hangars.

A sept heures du soir, le djanghin et le koundoui, qui devaient nous accompagner, vinrent chez moi, suivant leur usage. Il y a quatorze ans, le koundoui, homme très-actif, était khia, ou garde-du-corps du vang de l'ourga. Il se vantait d'avoir été lié avec plusieurs membres de la dernière mission russe. Les djanghin et les koundoui sont proposés par la communauté. Ils vont ensuite à l'ourga pour être confirmés dans ces emplois; ils n'y sont réellement installés qu'après la ratification du tribunal des affaires étrangères de Péking. Le koundoui dont il est ici question, avait été long-tems djanghin de son *somoùn* (escadron); mais chaque samoun n'étant composé que de cent cinquante famille, il y a beaucoup de surnuméraires; ceux-ci n'étant soumis à aucune surveillance, causent souvent de grands désordres dans ces steppes. Le djanghin fut une fois obligé de payer vingt-sept lau d'amende pour un vol commis par ces gens. Il avait donné sa démission, mais plus tard ses bonnes qualités le firent nommer koundoui.

8 *octobre*. — La nuit fut claire; vers le matin

le vent d'est nous amena des nuages épais; nous nous mîmes en route à neuf heures; nous arrivâmes à la station de Charà choròtou, à deux heures après midi. (20 verst).

La route se dirige vers l'est; de petites élévations sont entrecoupées de plaines assez grandes. Le *Moukhòr-boulàk*, ruisseau dont l'eau est excellente, arrose la plaine de Derissoù; le nom lui vient d'une herbe qui paraît être le *tyrsis paniculata*. La tige de cette graminée a une archine et demie et quelquefois plus de haut, et se termine par des épis en panicule. Elle croît en grande quantité dans les lieux bas de la steppe de Gobi.

Nous vîmes là un jeune dàgoun qui était sous les ordres du Djassaktou, khan des Khalkha, dont la résidence est dans les environs de l'Altaï. Ce dàgoun avait également reçu l'invitation d'aller à la chasse de *Je ho;* mais comme elle n'avait pas eu lieu, il retournait chez lui par l'ourga.

Nous aperçûmes, dans cette plaine, un grand nombre de iourtes. Le chemin était uni. Le sol graveleux, était parsemé de petits cailloux de différentes couleurs, et semblables aux pierres à fusil. En plusieurs endroits on trouve des morceaux de chalcédoines grises, bleuâtres, blanches, veinées, et même azurées. Ces dernières sont bien inférieures à celles de Nertchinsk. J'observai aussi des chalcédoines dendritiques, comme celles

de Bohême, et dont les dessins sont formés par le manganèse.

Notre station était à droite du chemin, dans une grande plaine; vingt iourtes furent dressées par des Mongols nomades, attirés sans doute en ces lieux par deux excellentes sources, dont l'une est inépuisable.

Nous venions d'arriver lorsque nous fûmes entourés d'une foule de Mongols bien vêtus. Ils entrèrent d'un air curieux dans nos iourtes. Une heure après, du consentement d'Idam, ils nous amenèrent des chevaux et des chameaux à échanger. Nous commencions à les examiner, quand le djanghin et le koundoui de la station accoururent au grand galop de la iourte du bitkhéchi, et chassèrent les Mongols à grands coups de fouets. Ensuite, les domestiques du bitkhéchi, excités par un vieux nerbe, jetèrent des pierres aux hommes et aux chameaux, et les dispersèrent. Nous sûmes que ce tumulte avait été provoqué par l'interprète du bitkhéchi, que le toussoulaktchi avait fortement réprimandé pour avoir empêché des Mongols, qui venaient nous proposer des échanges, d'arriver jusqu'à nous, et par le vieux nerbe qui, trois jours auparavant, avait voulu acheter de nos cosaques, sans payer, de la verroterie pour 25 roubles en argent.

J'envoyai l'inspecteur des bagages et l'interprète, au bitkhéchi, pour l'instruire de ce qui se

passait. On lui rappela qu'il nous avait permis d'échanger, avec les Mongols, les animaux dont nous pourrions avoir besoin, et que, néanmoins, on venait de chasser les marchands de nos iourtes. Je lui fis observer de plus, que si l'on s'opposait à ce que nous puissions remplacer nos animaux, leur faiblesse nous exposerait à des retards, et même à des accidens fâcheux. Il était évident que les guides chinois voulaient que nos animaux fussent hors d'état de service, afin de nous obliger d'en louer d'autres par leur entremise. Il en était arrivé autant à la mission, en 1807 et 1808; l'argent destiné aux frais de la route, était resté, à cette époque, entre leurs mains. A notre grand regret, le bitkhéchi ne parlait ni le mandchou ni le mongol, il ne savait que le chinois; l'interprète lui traduisit tout suivant son propre intérêt.

L'interrogatoire commença; le bochko, l'interprète et les nerbes étaient présens. Tous accusèrent le toussoulakhtchi d'avoir donné ordre au djanghin et au koundoui de ne pas laisser approcher trop de monde de notre camp, pour empêcher les vols. Idam, appelé, prouva clairement que l'interprète et les nerbes du bitkhéchi étaient seuls cause du désordre; il dit qu'il accompagnait pour la cinquième fois les missions russes; qu'il savait ce dont la nôtre avait besoin dans son voyage, et qu'ayant fait venir, en conséquence, les Mongols pour échanger des chevaux et des

chameaux contre les nôtres, il n'avait nullement contrarié les Russes. Ensuite, il s'éloigna en disant qu'il ferait son rapport au vang, sur toutes les irrégularités semblables commises précédemment, et dont il tenait une note exacte. Alors le bitkhéchi dit à mes envoyés, qu'il n'avait nullement l'intention de mettre obstacle à nos désirs d'échanger nos chameaux et nos chevaux, mais qu'il avait craint que nous ne fussions importunés par trop de monde. Bientôt après, Idam fit appeler chez lui notre interprète, pour connaître l'issue de l'affaire; puis il donna l'ordre de faire revenir les marchands; l'un d'eux avait été blessé à la joue par un nerbe du bitkhéchi, avec le bout de sa botte, instrument ordinaire de vengeance chez les Chinois de la classe inférieure. L'obscurité de la nuit ne nous permit de prendre en échange qu'un chameau fort et grand contre deux des nôtres devenus incapables de rien porter.

9 *octobre.* — Le tems avait été doux pendant la nuit, et la lune brillante; le tems fut serein dans la matinée; bientôt le vent du nord souffla de nouveau et devint si violent, dans la soirée, qu'à huit heures il neigea. Nous nous mîmes en route à dix heures du matin; à deux heures après midi nous arrivâmes à la station d'*Olòn bàïching* (habitations nombreuses). (23 verst).

Près de la station de Charà choròtou, nous vîmes, en deux endroits, des lacs salés. A six

verst plus loin, la grande plaine d'Oulàn khoudoùk (puits rouge) s'étend à vingt-cinq verst au sud, jusqu'à la chaîne des monts *Boussyn - tcholoù* (ceinture de pierres). Nous y rencontrâmes une caravane chinoise, chargée de thé impérial. Ces marchands pouvaient choisir, pour y faire halte, les lieux où ils trouvaient de l'eau et des pâturages abondans pour leurs animaux; mais nous étions obligés de nous arrêter dans les endroits qui nous étaient désignés. A dix verst de notre dernière halte, il y avait un puits profond dont l'eau était excellente. Toute la route était parsemée de petits cailloux demi-transparens. A trois verst de ce puits, s'élève le mont Màndal, qui se divise en partie moyenne et partie occidentale. Un espace, à ses pieds, était couvert entièrement de cornalines et d'agates. Les plus belles avaient été ramassées par des Chinois. Nous y vîmes aussi beaucoup de lièvres. Ensuite nous longeâmes les montagnes situées à gauche du chemin; leur sommet est surmonté d'un obo avec une perche; deux verst plus loin nous quittâmes la grande route commerciale de Darkhàn dzam, nous prîmes, sur la gauche, celle d'Argalîngtou, et nous parcourûmes deux verst jusqu'à une branche du mont Màndal. Il n'y avait ni chemin ni sentier. De là au canton d'Olòn bàïching on compte quatre verst. De ces hauteurs la vue s'étend fort loin. On aperçoit, vers l'est,

un lac salé. Au nord de la station, l'horizon est borné par le mont Bargoù, qui se termine par cinq pointes.

On vint nous offrir d'échanger des chameaux et des chevaux, mais les premiers n'étaient que des femelles ; on ne voulait vendre les chevaux que pour de l'argent, et on demandait 15 lan pour chaque bête ; en conséquence, nous ne conclûmes pas de marché.

Nous campions dans une vallée sablonneuse, couverte d'herbes hautes, et dirigée de l'est à l'ouest; une élévation pierreuse se prolongeait à une verst de nos iourtes, dans la même direction que la vallée. De loin, elle offre l'aspect d'une forêt; de près, elle présente un jeu de la nature assez extraordinaire : des rochers représentent, tantôt un autel colossal, tantôt un sarcophage; ici une tour, là les ruines d'une maison avec un plancher en pierres; des masses de granit décomposé, se montrent en couches de trois à neuf pouces d'épaisseur; sur plusieurs de ces rochers croît le *robinia pygmæa ;* on n'y voit pas d'autres plantes. Le sol est sablonneux. Les Mongols nous assurèrent qu'on trouve beaucoup d'aimant dans ces granits, et que, si quelqu'un en approche avec un fusil, il est fortement attiré par les pierres.

Le 10 octobre nous partîmes à huit heures du matin, et, à trois heures après midi, nous ar-

rivâmes à la station de *Dzoulghetoù*. (12 verst).

Du consentement du toussoulakhtchi, je m'éloignai de la route avec quelques-uns des nôtres, qui étaient aussi à cheval, pour examiner des ruines, restes de l'ancienne architecture mongole.

Ayant parcouru trois verst dans une plaine ouverte à l'est, nous parvînmes à une montagne dont la pente, dans une étendue de près de deux verst, était couverte de ruines d'édifices en pierres. Idam nous dit que plus de trois cents ans, ou peut-être plus long-tems auparavant, un Taidzi mongol (descendant des princes), nommé Saïnkhoung (beau cygne), demeurait dans ces lieux. Ces monumens avaient été des temples. Plusieurs autels et des soubourgans de dimensions colossales, et d'autres édifices dont nous ne pûmes deviner la destination, annonçaient quelle avait été la richesse et la magnificence de ce prince. Ces constructions, écroulées à moitié, étaient couvertes de mousse et d'herbe. Les fondations étaient en granit de l'espèce de celui de la montagne voisine; les murs étaient en briques séchées au soleil : en quelques endroits elles étaient posées à plat, et en d'autres de champ. Au lieu de chaux, on s'était servi d'argile mêlée de gravier. Les alternatives de sécheresse et d'humidité avaient fait disparaître l'argile; le gravier était resté. Un bâtiment, de forme ronde, et haut de quatre sagenes, était orné d'une corniche en

pierre, composée de trois rangs. Dans un grand temple, et dans les soubourgans, on observait des niches voûtées, probablement destinées à la réception des offrandes. Dans la cour, pavée en pierres, on voyait des tuiles cassées, de couleur verte, et une cuve en pierre. Ces ruines, habitées autrefois par quelque descendant de Tchinghiz-khan, servent maintenant de retraite à des troupeaux; les Mongols subjugués visitent rarement ces lieux qui leur rappellent leur ancienne splendeur et leur indépendance.

En quittant ces ruines, nous descendîmes dans la plaine jusqu'à un puits; nous en vîmes plusieurs autres que le tems avait détruits. Tout auprès, il y avait encore une cuve en pierre. Plusieurs iourtes, et de nombreux troupeaux de moutons, couvraient ces lieux. A notre approche, une grande quantité de lièvres sortirent du milieu de l'herbe.

Ayant parcouru cinq verst dans la montagne pierreuse, entre des tombeaux et des tours, nous arrivâmes dans une vallée profonde, à un puits qui nous indiqua le chemin à prendre. A gauche, sont les ruines d'un soubourgan en pierre, nommé Gakhtsà-soumè. La mission de 1794 s'y arrêta au mois d'octobre; nous suivîmes, vers l'est, un sentier sablonneux pendant sept verst, en laissant à notre droite la haute montagne de *Baïn-Ouldzoùïtou*. Trois verst plus loin, nous arrivâmes

à une colline, du haut de laquelle nous aperçûmes, au nord-est des montagnes, et au loin devant nous, la mer de sable de Gobi.

Heureusement les pluies de l'été passé avaient fait croître un peu d'herbe dans ces déserts; autrement on n'y trouve que du sable mêlé de cailloux de différentes couleurs; alors, malheur aux voyageurs! Les animaux périssent par la faim et par la soif.

Nous parcourûmes encore quatre verst avant d'arriver à la station. Celle-ci, comme la suivante, appartenait au kochoun du *beissé* (prince du quatrième rang) *Khardàl*. Tout près de nos iourtes, il y avait un puits dont l'eau était limpide. La vallée abondait en pâturage. Nous y trouvâmes beaucoup d'agates et de cornalines.

Avant de partir de la station précédente, j'avais rencontré le bitkhéchi dans la iourte de l'archimandrite. Comme cet ecclésiastique parlait le chinois, je dis, par son entremise, au bitkhéchi qu'il devait à l'avenir s'occuper davantage de la conservation de nos animaux; il me répondit qu'il ne négligerait pas ce soin, afin de pouvoir, à notre arrivée à Péking, déclarer, dans son rapport au tribunal des affaires étrangères, que pendant la route la mission n'avait souffert d'aucune manière. Il ajouta qu'il prenait le même intérêt que moi à ce que la mission arrivât heureusement, parce qu'il regardait ce voyage comme une af-

faire d'état. Il termina son discours par la promesse de faire tout son possible pour nous être utile, ainsi que son devoir le lui prescrivait. Notre ami Idam avait fait entendre raison à cet indolent Chinois. Idam nous donnait des preuves continuelles de son zèle et de son attachement aux Russes.

11 *octobre.* — La nuit fut très-noire; dans la matinée le tems fut couvert. La veille, le vent avait soufflé du sud-ouest; aujourd'hui, il passa au nord-ouest, en augmentant de force. A quatre heures après midi il tomba de la neige.

On continua de voyager à l'est; la route était entrecoupée de collines et de vallées; une de ces dernières était couverte d'une plante touffue, appelée, par les Mongols, *boudourganà*. Une colline était remplie de cornalines, de chalcédoines, de pierres de moka et de jaspes de différentes couleurs. Cette mosaïque, formée par la nature, offre un tableau aussi extraordinaire qu'agréable à la vue, lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil.

Environ à la moitié du chemin, on rencontre le lac salé de *Tsagàn tougourik* (rondeur blanche). Il reçoit de tous côtés des sources salées; des traces de pas d'animaux nous firent présumer qu'il était fréquenté par des moutons, quoiqu'on ne vît dans les environs ni iourtes, ni bestiaux. Il y avait sur le chemin beaucoup de boue salée.

La route, pendant vingt verst, ne consistait qu'en petit gravier.

Les iourtes de notre station de *Souldjïn oussoù*, étaient dressées sur la pente d'un coteau de ce nom; vis-à-vis s'élevait le *Dzamïn àrik*, petite montagne avec un puits en pierre dont l'eau monte à plus de deux toises au-dessus du sol. L'herbe était bonne, relativement à la qualité sablonneuse du sol. On m'avait dit que tout y était mauvais, mais, qu'à la station prochaine, nous trouverions de l'eau excellente et de l'herbe en abondance. Malgré cette assurance, je résolus de passer ici une journée.

La nuit fut sereine; la neige, qui était tombée la veille et qui ne fondit, le 12 octobre, que vers midi, avait refroidi le tems. Le vent souffla du nord toute la journée qui fut consacrée au repos.

Pour ranimer le zèle de nos guides chinois, je leur envoyai des cadeaux qui furent très-bien reçus. Seulement le bochko ne put s'abstenir de son ancienne habitude; il ne cessait de répéter qu'il n'était pas convenable de se faire faire un bonnet en peau de renard, et qu'il était d'usage chez les Chinois d'en porter en zibelines. Celles que j'avais destinées au bitkhéchi, excitaient son envie.

13 *octobre*. — La nuit fut belle et froide. Le matin le thermomètre marquait huit degrés au-dessous de zéro. Parti à neuf heures, on arriva

vers une heure après midi à *Khoulougoùr*. La route, unie et entrecoupée de collines, se dirigeait au sud-est. Nous vîmes devant nous, au sud, des hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest; on y trouve des vallées profondes, connues, dans les environs, sous le nom de *Bäïn-Khoundoùï* oriental, moyen et occidental. Du pied de l'élévation contiguë à cette dernière, à deux verst de la station, sort un ruisseau: c'est probablement le même que nous avions passé à gué dans la journée. Les endroits profonds de ce ruisseau étaient couverts de glace, épaisse de deux pouces; dans d'autres, l'eau n'était pas gelée. Elle est d'un goût désagréable et sent le soufre. Les hauteurs voisines sont parsemées de fragmens de jade, surtout de couleur jaune. De grands morceaux de la même roche, enfoncés profondément dans la terre, et offrant quelque ressemblance avec des souches de grands arbres pétrifiés, croissent sur ces hauteurs. Une plante épineuse étend ses branches longues et grêles à la surface du sol, sur les bords du ruisseau.

Le *boudourganà* était très-commun autour de la station: c'est une plante touffue, avec des feuilles rougeâtres. Il ressemble un peu à l'*artemisia pontica*, et ne se trouve que dans la steppe de Gobi. Les caravanes mongoles qui la traversent, donnent cette plante à manger à leurs chameaux: elle les engraisse beaucoup. Elle croît abondam-

ment, depuis la station de Dzoulghétou jusqu'à une distance considérable au sud. Nos animaux qui n'y étaient pas habitués, n'en voulurent pas.

Tandis qu'on ferrait nos chevaux, un lama qui rôdait autour du maréchal, et semblait très-attentif à ce qu'il faisait, monta tout-à-coup sur le cheval et s'enfuit au galop. On découvrit ensuite que ce prêtre avait enlevé un des instrumens du maréchal. Les ordres sévères, donnés par Idam au djanghin, pour retrouver l'objet volé, furent inutiles.

De Kiakhta jusqu'à l'ourga, les djanghin des stations de Khalkha avaient des boutons blancs opaques sur leurs bonnets; au-delà de cette ville ils mirent des boutons transparens.

14 *octobre*.—La nuit fut extrêmement froide; le matin le thermomètre était descendu à 10 degrés au-dessous de zéro. Les habitans nous dirent qu'un si grand froid est très-rare dans cette saison; ils l'attribuèrent aux fortes pluies de l'été précédent. De huit heures du matin à une heure après midi, nous parcourûmes dix-huit verst; on fit halte à *Dérissouïn oussoù*, c'est-à-dire *eau du Dérissou*.

Un taïdzi de distinction, accompagné de quelques Mongols, vint à notre rencontre. Il était chargé par Merghén vang, qui réside en ces lieux, d'accompagner la mission dans son khochoun, qui s'étend de *Dérissouïn oussoù* jusqu'à

la frontière des *Sounit*, où se termine le pays des Khalkha. Depuis l'ourga jusqu'à cette station, nous avions traversé les possessions de Tsetsèn-khan.

Un instant après notre arrivée, nous reçûmes la visite du khià de Tsyren djap; il était richement habillé, et venait nous complimenter de la part du toussoulakhtchi Demit, qui demeurait à vingt-cinq verst de distance, au sud. Il nous fit présent, au nom de ce chef et de ses deux frères, à l'archimandrite et à moi, d'un mouton vivant, et nous donna un khadak et une bourse chinoise à tabac. De notre côté, nous lui offrîmes également des présens, qui lui causèrent une vive satisfaction. Il nous protesta que nous pouvions disposer entièrement de ses services, etc. Je le priai de saluer sincèrement le toussoulakhtchi de notre part, et de l'engager à nous choisir, dans ses nombreux troupeaux, des chevaux et des chameaux pour les échanger contre les nôtres.

On s'arrêta, le 15 octobre, à *Soumé*, c'est-à-dire temple sur la montagne des serpens. (15 verst.)

A peu près à moitié chemin, nous passâmes près de l'*Oulan obo* (obo rouge), haute montagne dont le sommet était couvert d'un amas de pierres. Ce mont est de granit, mêlé de quartz; une grande plaine l'entoure. Dans le lointain, on aperçoit le *Tchindamôni*, autre mont colossal, dont le nom

est tubétain. Nous vîmes aujourd'hui de nombreux troupeaux de chameaux. Ceux du Gobi sont regardés comme les meilleurs de la Mongolie ; les chameaux kirghiz sont en général plus forts que ceux de la Mongolie. Les chameaux de ces plaines sont petits, mais forts et plus gros que ceux que nous avions vus de l'autre côté de l'ourga, vers la frontière russe.

A gauche de la station, un temple s'élevait sur la pente de l'*Abourgà* (serpent). On dit qu'autrefois on y trouvait de ces reptiles; nous n'y vîmes ni serpens, ni grenouilles. Un petit ruisseau était déjà couvert de glace; nos iourtes étaient placées à une verst du temple. Nos regards se portèrent avec plaisir sur des lieux habités; c'étaient comme des îles au milieu de l'Océan. Le khia Tsyrendjap, que nous avions vu la veille, vint au devant de nous. Il nous apprit que le toussoulakhtchi Demit, étant malade, ne pourrait probablement pas nous voir, mais qu'il enverrait son frère qui était un lama, et son fils aîné, avec l'ordre d'échanger des chevaux et des chameaux contre les nôtres, si nous le désirions. Cette offre n'était qu'une ruse polie de la part du général des steppes. Il craignait vraisemblablement de conclure en personne le marché, de peur d'être obligé, par vanité, de le terminer à des prix trop modérés. Du reste, le lama son frère était habituellement chargé de ses affaires. Je dis à quel-

ques-uns de mes gens de complimenter Demit, et de lui rappeler sa promesse relativement à l'échange. Je lui envoyai en présens quatre peaux de zibelines et deux de renards rouges.

Mes émissaires venaient de partir, quand le frère de Demit et le jeune taidzi arrivèrent; ils nous présentèrent, au nom du toussoulakhtchi, à l'archimandrite et à moi, quatre moutons, du beurre, du fromage et d'autres provisions. Le lama m'offrit treize chameaux contre vingt-six des nôtres; après avoir long-tems marchandé, nous ne pûmes nous entendre. Nous donnâmes au lama une cuiller d'argent, et au fils de Demit deux bocaux en cristal.

Pendant la nuit et la matinée du 16 octobre, le tems fut beau; vers midi il s'éleva un vent d'est très-piquant.

A huit heures du matin, le lama revint. Par amitié pour moi, Demit consentait à ma proposition d'échanger vingt-trois de nos chameaux contre treize des siens. Le marché fut conclu en présence d'Idam. Les Chinois ne se montrèrent point.

A onze heures, nous allâmes visiter le temple, dont la façade, conformément aux règles de l'architecture tubétaine, était tournée vers le midi; au pied du coteau sur lequel il s'élève, on avait creusé un puits; un ruisseau coule auprès. Le temple a 250 sagènes de tour; il est entouré d'une

muraille qui, de même que tout l'édifice, est en briques peintes en rouge. Les toits sont couverts de tuiles. Deux grands mâts sont placés au devant de la principale entrée. Dans la cour, une maison en bois contient la salle à manger des lama, lorsqu'ils s'assemblent en ces lieux; vis-à-vis, sont les sept iourtes des lama attachés au service du temple.

Le neveu d'Idam, qui était notre guide, fit venir le gardien, et nous conduisit par la principale entrée, dans le vestibule. Il y avait quatre idoles en bois, d'une taille gigantesque : deux étaient couvertes d'armures, et ressemblaient à des guerriers; la première avait la figure rouge, et tenait dans ses mains un serpent entortillé; le visage de la seconde était blanc; il avait, à la main droite, un parasol qui, en Chine, distingue les rangs, et dans la gauche une souris. La troisième avait le visage bleu, et une épée dans la main; la quatrième, dont la figure était jaune, jouait du luth. Ces bourkhanes étaient *Joulkoursoùn*, *Patchiboù*, *Tchemidzàn* et *Nomtòsserè*.

Ce sont des Tengrî, ou des Maha-ransà-khan (1) qui vivent deux mille cinq cents ans. Ils ont cent vingt-cinq toises de hauteur, veillent au bonheur

(1) *Maha-ransà* est le mot sanskrit *mahâradjà*, qui signifie *grand roi*, altéré par les Mongols. KL.

des hommes sur la terre, et habitent dans quatre différentes régions du mont *Soumèr,* qui est le centre de l'univers et le séjour des anges tutélaires. Cette montagne a sept cimes dorées et s'étend à cent mille verst vers chacune des quatre parties du monde.

Ayant traversé une cour pavée en briques, nous entrâmes dans le temple principal, où les lama font leurs prières. En hiver, ils n'y viennent pas à cause du froid. Des drapeaux, des tambours et des khadaks sont suspendus à des colonnes en bois; les murs sont décorés d'étoffes en soie avec des dessins représentant les saints les plus révérés. Vis-à-vis de la porte, près du mur du nord, on voyait de grandes idoles en cuivre; les places réservées aux premiers lama, sont des espèces de fauteuils avec des coussins recouverts en satin jaune. Des tapis en feutre sont étalés sur le sol pour les prêtres inférieurs.

Tout est fort propre et en bon état; à quelque distance de ce temple, est un autre petit bâtiment; au fond, contre le mur septentrional, s'élève l'idole dorée de *Bouddha.*

Ce temple est orné, comme le premier, d'une grande quantité de khadaks. Une grande table, avec des plats remplis de beurre et de millet ou chiré, est devant l'idole. Elle est destinée aux principales cérémonies du service. Les prêtres mongols, hindous et chinois, supposent que le

sang des créatures vivantes ne plaît pas aux dieux, parce qu'ils ont horreur de la destruction. Ces tables remplacent donc les autels sanglans des peuples occidentaux qui les souillent même assez souvent par des sacrifices humains: barbarie qui prouve la férocité de leurs prêtres. Nous vîmes sur la table plusieurs tasses de cuivre doré avec de l'eau gelée et du thé, un plat de millet, et, près de la table, un éventail fait d'une queue de paon.

Dans le troisième bâtiment, qui était au fond de la cour, on conserve, dans des armoires en bois, le *Gandjoùr*, ouvrage qui renferme la loi de Bouddha; il est composé de cent huit volumes; cinquante-quatre sont rangés du côté droit du temple, et cinquante-quatre du côté gauche. Chaque volume contient environ mille pages. Près des idoles en cuivre se trouve le *Iom*, livre composé de seize volumes. Ces deux ouvrages sont écrits en tubétain, et enveloppés dans des couvertures très-riches.

Un petit édifice est près de ce dernier; il était vide.

Ces temples ont été érigés par les ancêtres du toussoulakhtchi Demit, qui habitèrent long-tems ces lieux. Le grand-prêtre est le jeune khoubilgan, qui réside à l'ourga pour son éducation.

A cinq heures du soir, nous eûmes la visite de Demit; il était richement vêtu; son frère le lama,

le jeune Demit, son fils cadet âgé de six ans, et une suite nombreuse l'accompagnaient. Il portait sur son bonnet d'hiver, bordé en castor, une double plume de paon de cinq verchoks de long, avec un seul œil, marque de distinction qu'il avait reçue de l'empereur défunt. Je voulus le remercier de sa complaisance à nous fournir de bons chameaux, mais il ne cessait de me répéter : *Tymè mori nadà khamà oughé*, c'est-à-dire : Je n'ai rien à faire avec les chameaux et les chevaux; cela regarde mon fils et mon frère, il termineront tout. Il m'assura qu'il m'aimait comme un fils, comme un ami. Il flairait de tems en tems la tête de son fils cadet; cette marque de tendresse paternelle remplace les baisers, chez les Mongols. Il était fier de sa plume de paon, etc. Sa visite dura près d'une heure.

17 *octobre*. — La nuit fut chaude; l'argal qui brûlait dans notre iourte, y avait causé une épaisse fumée, qui nous éveilla vers deux heures du matin, et faillit nous étouffer, car notre iourte était parfaitement close pour nous garantir du froid. Un autre inconvénient nous empêcha de dormir : parmi les chameaux reçus en échange, il y avait une femelle qu'on avait séparée de son petit. Cette pauvre bête faisait entendre continuellement des cris plaintifs. Sa douleur dura encore cinq jours. J'ai vu de grosses larmes couler de ses yeux.

On fit halte à la station de *Dourbàn Deritoù* (quatre cousins). (20 verst.)

La route est en partie unie et en partie coupée de montées assez roides. Le sol était, en plusieurs endroits, couvert de petits cailloux aigus qui incommodaient beaucoup nos chevaux et nos chameaux. Nous vîmes plus de cent de ces animaux, beaucoup de chevaux et de bœufs, appartenant à Demit. A peu près à mi-chemin, se trouve le puits de *Koutoùl*, où s'arrêtèrent les missions de 1794 et 1807; le pâturage y était bon.

Tsyren djap nous rejoignit en route et vint nous remercier, au nom de Demit, de notre bon accueil; il était chargé d'offrir une petite pièce de kanpha, ou damas chinois, à l'archimandrite, et à moi l'éventail de Demit. Sur mon invitation, il nous accompagna jusqu'à la station, où nous lui fîmes cadeau d'une archine de peluche noire. J'envoyai mon portefeuille à Demit, et à son fils un couteau et une fourchette de table d'un travail fini.

La station de *Dourbân Deritoù* est dans une vallée étroite et sablonneuse. Il y a un puits profond dont l'eau est bonne.

Vers le soir, nous reçûmes la visite d'un vieux Mongol, qui avait été six ans au poste chinois de *Narym* qui se trouve vis-à-vis notre forteresse de *Boukhtourma*. Il connaissait l'Irtyche, savait quelques mots russes, et loua beaucoup

l'accueil amical que les Mongols de service à la frontière reçoivent des Russes.

Ces postes de frontière s'appellent en russe *Karaoul*, en mongol *Kharagoùl*, et en mandchou *Kàroun*.

18 *octobre*. — Un vent d'est assez fort souffla pendant la nuit, et dura toute la journée.

Avant notre départ, nous vîmes cent cinquante chameaux de l'empereur, qu'on menait boire au puits; c'étaient la plupart des femelles et des étalons fort jeunes. Il y en avait de blancs très-beaux; ayant proposé au berger de nous en vendre un, il nous répondit que ce serait une action criminelle.

La prochaine station, *Oudé* (porte), n'était éloignée que de quinze verst; nous y arrivâmes à midi.

Depuis *Olòn bàiching*, nous avions marché constamment à l'est.

La station d'Oudé est dans une vallée profonde, entourée de rochers, et dont l'entrée, tant au nord qu'au sud, est large de dix toises. Il est difficile à croire que les rochers gigantesques, qui sont de chaque côté de ces entrées, se soient séparés naturellement; on y reconnaît la main des hommes. Cette vallée renferme un petit lac dont l'eau est trouble et de mauvais goût; nous étions obligés d'en aller chercher à trois verst de notre camp. Le terrain était principalement de l'argile salée.

Cette porte du désert, qui forme l'entrée de la steppe, est appelée, par les Mongols, *Aroù oudé* (porte septentrionale). A deux journées de distance, près des Mongols Sounites, se trouve *Oubour oudé* (porte méridionale). Du sommet des montagnes voisines de notre camp, l'œil embrasse une vue très-étendue, surtout au sud. Le *spiræa crenata*, l'amandier sauvage et un arbuste odoriférant, dont la feuille ressemble à celle du pin, croissent en divers endroits sur ces monts. Les Mongols emploient avec succès cette dernière plante pour guérir les enflures.

Nous reçûmes la visite du méïren des Sounit orientaux, chez lesquels nous devions bientôt passer. Il portait, sur son bonnet, un bouton bleu indiquant la quatrième classe des mandarins, ce qui répond à notre grade de major. Il nous fut présenté par Idam et par le bochko qui nous assurèrent que nous serions aussi bien traités qu'auparavant sur notre nouvelle route; que les habitans nous fourniraient, à chaque station, trois iourtes, de l'argent et de l'eau, par pure affection et *par devoir;* nous indiqueraient de bons pâturages pour nos animaux; qu'ils les surveilleraient soigneusement; enfin, nous procureraient de bons guides et des sentinelles pendant la nuit.

Je les remerciai de ces dispositions bienveillantes, et je demandai que l'on ne nous fît pas

faire de trop longues journées et que l'on nous fît arrêter dans les lieux où l'eau serait bonne et où il y aurait de bons pâturages. Je terminai cet entretien en assurant le nouveau guide de notre reconnaissance, dont le toussoulakhtchi et le bochko avaient reçu des preuves.

Pendant cette entrevue, l'archimandrite s'était aperçu que la pièce de satin qu'il avait reçue la veille lui manquait; il avait remarqué, un peu auparavant, qu'un jeune Mongol se promenait autour de nos équipages. Je racontai aussitôt cet événement fâcheux au toussoulakhtchi. On découvrit qu'en effet un Mongol avait quitté le camp une heure auparavant, et que, d'après les renseignemens donné par l'archimandrite, c'était celui qu'il soupçonnait. Il fut saisi, amené et convaincu du vol. Le bitkhéchi et le bochko rendirent la pièce de satin à l'archimandrite, et s'emparèrent de deux des chevaux du larron; à cause de sa grande jeunesse, il ne le firent pas mettre en jugement.

Feu M. Igoumenov, qui avait trois fois accompagné nos missions à Péking, cite ces lieux comme fameux pour les voleurs.

Un lama, qui nous accompagnait depuis la dernière station, et qui était le pasteur des chameaux impériaux, nous dit que, dans les environs, plus de vingt mille chameaux appartenaient à Sa Majesté chinoise, et que, de plus, à l'ouest

d'Oudé, il y a des haras de chameaux et des chevaux qui viennent des tribus des Sounit et des Khalkha. On réserve ces animaux pour servir en tems de guerre. Les troupeaux voisins de la station, consistent en étalons et en femelles, parmi lesquels il s'en trouve de l'âge de trois ans. On les conduit plus tard dans la steppe de Tsakhar, près de Khalgan, ou dans le voisinage de la Grande Muraille. Il y a là des parcs où l'on tient ces animaux. Les Mandchous se servent de femelles en tems de guerre. D'autres haras de l'empereur sont placés entre Oudé et le territoire de *Darí Gangà,* situé au sud-est. *Darî* est le nom d'une montagne, et *gangà* signifie lac. A Darî gangà demeure un amban écuyer. Un *Gousai-amban* a l'inspection de tous les troupeaux. Il commande le corps des Tsakhar, et réside à Khalgan.

Les haras impériaux sont divisés en plusieurs troupeaux, pour la facilité des pâturages. Chaque division, formée de trois cents chameaux, a son *dargouï* ou surveillant. Tous les six ans on fait une espèce de revue générale de ces animaux. Les femelles, d'un âge convenable, doivent alors être conduites chez les Tsakhar. Si les troupeaux ont éprouvé une augmentation notable, ou s'ils sont en très-bon état, l'empereur gratifie l'amban et ses bitkhéchi (conseillers) d'étoffes de soie, et chacun des dargouï de cent pièces de nankin, pour en distribuer, à leur gré, une par-

tie aux bergers qui sont sous leurs ordres. Chaque dargouï en a six, qui se remplacent mutuellement. Si un chameau se perd ou est mangé par les loups, les inspecteurs riches sont obligés de le remplacer; les pauvres sont punis corporellement; ensuite on confie le haras à un autre surveillant. Tous les bergers sont sous la dépendance du tribunal des écuries de Péking. L'amban reçoit annuellement 150 lan; le bitkhéchi, 60; le dargouï, 24, et chaque berger, 12.

Idam, qui nous confirma ces détails, ajouta que, même en tems de paix, des milliers de chameaux vont, d'Ili et de Gobdo, porter des provisions à la garnison nombreuse d'*Ouliassoutoui*. Les tribus turques, que l'empereur Khian loung fit venir du Turkestan oriental, pour s'établir près des bords de l'Ili, ne négligent pas la culture de la terre.

19 *octobre*. — Nous arrivâmes à midi, à la station d'*Erghî* (ravin), 17 verst. C'était la dernière du pays de Khalkha. La route se dirige plus à l'est; nous trouvâmes une vaste plaine. De loin nous apercevions les sommets bleuâtres de l'*Argalî*, montagne qui se prolonge du nord-est au sud-est. Sa partie occidentale se divise en trois grandes masses qu'on prendrait pour d'immenses édifices. Le chemin est appelé *Argalî*, du nom de la montagne. Au pied de la petite montagne de *Naradà*, nous vîmes une partie des chameaux

de l'empereur. On découvre *Erghî*, à une distance de cinq verst, ce qui indique combien la surface de la steppe est unie. Le terrain des environs d'Oudé est du gravier pur; plus on approche d'Erghî, plus on trouve de l'herbe.

Vers le soir, Idam vint nous annoncer son départ pour l'ourga. Nous éprouvâmes un vif regret en nous séparant d'un homme qui, par son zèle, s'était acquis des droits sacrés à notre reconnaissance. Il fut toujours notre défenseur auprès des guides chinois. Nous lui donnâmes une archine et demie de drap rouge pour un tsouboù (manteau), et trois archines de casimir de couleur cannelle pour un khantadza (camisole mandchoue, sans manches). J'y ajoutai, comme un souvenir particulier, mon verre ardent et un gobelet. M. Razghildeïev l'aîné, qui l'avait connu auparavant, lui fit don d'une cuiller d'argent, d'une tasse en porcelaine et de deux peaux de renards. Idam refusa long-tems ces présens, qui lui semblaient le prix des services qu'il nous avait rendus. J'avoue que je n'ai plus rencontré, pendant mon voyage, de tels sentimens de délicatesse parmi les Chinois, et encore moins parmi les Mandchous. Son neveu et son domestique reçurent également des cadeaux.

20 *octobre*. — Idam nous fit ses adieux. Je lui confiai les pièces officielles que j'adressais au commissaire de la frontière, à Kiakhta.

Notre caravane se reposa. Vers midi, il s'éleva de l'ouest, un vent impétueux, qui dura jusqu'à la nuit; il remplit tout l'air de sable, et manqua de renverser nos iourtes. Heureusement il ne faisait pas froid.

21 *octobre*. — Le matin, le thermomètre était à huit degrés au-dessous de zéro; le vent soufflait avec force du nord-ouest. Nous eûmes de la peine à charger nos chameaux.

La station prochaine, *Oubòùr oùdè* (porte méridionale), la première sur le territoire des Sounit, était éloignée de trente-cinq verst.

Avant notre départ, le bitkhéchi me pria de défendre à mes gens de tirer sur les corbeaux, ainsi qu'ils l'avaient fait l'avant-veille, à notre arrivée à Erghi, prétendant que l'ouragan d'hier était la suite de cet assassinat. Pour rassurer ce vieillard, on lui promit de ne plus tuer de corbeaux, quoiqu'ils fussent fort incommodes pour les chameaux, car lorsqu'ils apercevaient, de loin, du sang qui sortait des blessures causées à ces animaux par le frottement des fardeaux, ils s'abattaient aussitôt sur leur dos. Le vent continuait à souffler si fort, que nous ne pouvions nous tenir à cheval. Je ne comprends rien à la remarque de Ruysbroëck, en décembre 1253, quand il se trouvait à *Khara - khoroum*, à la cour de Mongo, grand khan des Mongol; il pensa qu'il serait impossible de vivre dans ces

contrées, si, pendant l'hiver, le vent y était aussi violent qu'en Europe, ou qu'en Hollande seulement. Il dit qu'en Mongolie, le tems est doux jusqu'au mois d'avril; alors les vents commencent à souffler (1).

Nous parcourûmes treize verst en partant d'Erghi, sur un chemin uni et rarement coupé de collines sablonneuses. Sans les fortes pluies de l'été précédent, tous ces lieux auraient été couverts de sable; nous trouvâmes au contraire de l'herbe partout. A sept verst d'Oubour Oùdè, nous rencontrâmes un lama qui venait du mont Mandal, avec huit chameaux chargés de peaux de moutons non tannées, qu'il allait échanger, contre d'autres marchandises, à *Dolon - nóor* (2), ville située à l'est de Khalgan. A trois verst plus loin, nous

---

(1) Rubriquis ou Ruysbroëck, était venu à *Karakorum*, ville située sur l'Orkhon supérieur, en traversant la Dzoungarie Il a donc fait sa remarque avant d'entrer dans le pays que nous appelons actuellement Mongolie, et qui renferme la partie orientale du désert de Gobi. Ainsi on ne peut lui faire le reproche d'être inexact; car il parle d'une contrée plus septentrionale et entièrement différente.

KL.

(1) Cette ville paraît être celle que nos cartes appellent *Tchao naiman soumé khotò*; elle est située, d'après les observations des jésuites, 0° 11' 50" long. O. de Péking, et 42° 25' lat. N. sur le bord septentrional du *Chang tou*, près du confluent du *Naratou boulak*. Elle n'est éloignée du lac *Dolon-nôor* que de quatre à cinq lieues. Comme il y a plusieurs temples célèbres dans le voisinage de ce dernier, il est possible qu'on y ait aussi établi une ville. Dans tous les cas, elle est, non pas à l'est, mais au nord-nord-est de *Khalgan*. KL.

passâmes le petit ruisseau de *Tchiptchi*; en approchant du mont Argali, nous vîmes sur les hauteurs une troupe de gazelles (*djaïran*); nous regrettâmes bien de n'avoir pas de lévriers avec nous. Au reste, ces chiens auraient causé beaucoup d'étonnement à Péking, où l'on n'en voit que très-rarement.

Nous passâmes ensuite par une plaine sablonneuse, après laquelle nous commençâmes à monter l'Argali. Ensuite, après avoir parcouru six verst, dans un ravin profond, nous vîmes un grand haras de chevaux auprès d'un puits, et dans le voisinage une iourte qui, vraisemblablement, était celle des bergers. A huit verst plus loin, sur un terrain élevé et couvert de cailloux, nous fûmes complimentés par le dzanghin de la station suivante; il avait avec lui sept soldats. C'était un vieux Sounit, barbu, ayant l'air martial. L'extérieur des habitans de ces lieux annonçait qu'ils étaient plus pauvres que ceux de Khalkha. Nos iourtes étaient dressées au-delà de la montagne, à cinq verst de distance; l'eau y était bonne.

Bientôt le meirén Namsarâï, notre nouveau guide, vint nous voir et nous assurer de son zèle à nous servir; il donna plus tard des preuves de sa sincérité. Comme Idam, il nous régala de thé en briques, de beurre et de fromage. Ces marques d'hospitalité nous furent

données jusqu'au territoire des Mongols Tsakhar.

Le bochko vint ensuite; il était vêtu d'une superbe pelisse. « Eh bien! s'écria-t-il, vous le voyez, le toussoulakhtchi n'y est plus, et cependant vous avez des iourtes, et de meilleures que que celles des Khalkha. » Nous savions bien que nous en étions redevables au meirén; mais, par politesse, nous ne pûmes nous empêcher de faire nos remercîmens au bochko, ainsi qu'aux autres Chinois.

Le soir, nous fîmes nos adieux au taidzi *Aioucha*, au koundoui et aux autres officiers khalkha, qui retournaient chez eux. Ils reçurent les présens d'usage. Les Mongols, en se quittant, s'offrent ordinairement leurs petits flacons en verre, avec du tabac en poudre.

En prenant, avec le meirén, mes dispositions pour la continuation de notre voyage, je lui fis présent de deux peaux de renard, pour l'entretenir dans ses bonnes intentions pour nous. Les Sounit font grand cas des peaux de renard, et surtout des renards rouges, dont ils se servent pour garnir leurs bonnets d'hiver.

Les pauvres portent, pendant cette saison, des pelisses et des bonnets sans couvertures, garnis de peaux de mouton blanches.

CHAPITRE V.

Passage du pays occupé par la tribu des Sounit.

Le 22 octobre, nous avons d'abord traversé un des ravins qui entourent l'*Oubour oùdè ;* à peine avions-nous atteint les hauteurs, que nous aperçûmes la steppe s'étendant à perte de vue. Les lieux éloignés de plus de cinquante verst paraissaient de couleur bleue, de sorte que la plaine ressemblait assez à une mer agitée. Là, nous avons commencé à monter le plus haut plateau de l'Asie moyenne, celui qui proprement porte le nom de *Gobi.* L'été pluvieux de cette année avait fait pousser un peu d'herbe sur cette steppe, ordinairement nue et stérile; mais, dans les tems de sécheresse, c'est la véritable vallée de l'affliction; le bétail meurt de faim et de soif. Nos caravanes, qui portaient autrefois des marchandises à Péking, et presque toutes nos missions qui allaient à cette ville, ne l'ont que trop éprouvé.

Nous descendîmes pendant trois verst dans la plaine dont le sol est argileux et couvert de *boudourgounà.* Nous y vîmes une grande quantité de lièvres qui n'eurent pas l'air de s'effrayer beau-

coup. Deux verst plus loin, nous trouvâmes le grand chemin que nous avions quitté la veille. Huit verst au-delà nous nous approchâmes du *Kharà tologôï*. Cette éminence a reçu son nom, qui signifie tête ou colline *noire*, de ce que, sur une longueur de deux verst, elle est couverte de *boudourgounà*, qui ressemble au jeune bois de chêne. Cette colline s'étend à perte de vue, de l'est à l'ouest; sa surface est marécageuse. Nous descendîmes pendant quatre verst, et, au bout de six autres, nous arrivâmes, vers deux heures après midi, à la station de *Gachoùn*. On trouve dans la steppe une immense quantité de souris, dont les trous sont si près les uns des autres, que le terrain s'enfonçait partout sous les pieds de nos chevaux.

Le bochko, qui était ivre, suivant son habitude, vint chez nous; il avait coutume de prendre aux Mongols l'eau-de-vie qu'ils tirent du lait.

Ayant formé le projet d'acquérir un de nos chevaux, il employa tous les expédiens, toutes les tournures et toutes les finesses possibles pour y parvenir; il ne put réussir, et nous quitta de très-mauvaise humeur. Nous fîmes la remarque que les Mandchous estimaient beaucoup moins les Sounit que les Tsakhar et les Khalkha, leurs voisins; nous ne pûmes en apprendre la raison.

Le meirén *Namsaràï*, notre nouveau guide, nous demanda si la Russie payait un tribut à la Chine. Plusieurs Mongols l'avaient supposé, en

voyant nos caisses renfermant de l'argent et d'autres effets. Je lui expliquai la nature de nos relations avec sa patrie. Voyant quelques-uns de nos palefreniers, qui avaient des figures kirghiz (qu'on appelle ici Khassàk), il voulut savoir si nous connaissions les Khassàk. Il me dit avoir accompagné, l'année précédente, trente-deux Kirghiz qui conduisaient à Péking leur tribut (1), porté par trente-cinq chameaux mongols. Ils avaient, de plus, trente-cinq chameaux qui leur appartenaient. Les Mongols leur fournissaient soixante-dix chevaux pour leur suite, et journellement douze moutons pour eux et pour les officiers mandchous qui les accompagnaient. Ils voyageaient en deux troupes. On donnait trois iourtes pour seize hommes, et, aux plus distingués, des bois de lit avec des matelats, ce qui est rare chez les Mongols; faute de lits, on dressait sur le plancher, à la hauteur d'une demi-archine, et plus, des tapis de feutre. Tout cela gênait beaucoup les Mongols. Namsaràï se moquait de la manière dont les mahométans faisaient leurs ablutions, et se plaignait de la grossièreté des Kirghiz envers les Mongols. Ces envoyés reçurent de riches pré-

---

(1) En 1819, à l'occasion du soixantième anniversaire de *Kia khing*, il y eut une grande fête à la cour. Des ambassadeurs de tous les peuples qui vivent sous la domination chinoise, s'y rendirent. L'empereur les reçut à *Je ho*.

sens de l'empereur; ils quittèrent Péking au mois de novembre pour retourner chez eux.

Je crois devoir citer, à cette occasion, la relation d'un officier chinois qui séjourna parmi ce peuple (1).

« Les Khassàk (2), dit-il, occupent un grand pays, au nord-ouest de la ville d'Ili. Dans la vingt - unième année du règne de l'empereur Khian loung (1756), une armée chinoise entra sur leur territoire. Leur khan *Abdoulla* (3)(Ablaï) vint à sa rencontre, et se soumit. L'empereur lui accorda le rang de prince, et lui fit remettre l'almanach chinois (4). Depuis ce tems, les Khassàk font partie de l'empire. Il n'y a chez eux ni villes, ni maisons, ou habitations fixes; ils ne cultivent pas la terre. Des iourtes de feutre tiennent lieu de maisons. Ces hommes sont nomades, et se contentent d'élever du bétail. Leur pays est coupé de vallées et de montagnes peu élevées qui leur offrent d'excellens pâturages. Il est d'une assez grande étendue. Ils sont nombreux et riches en

---

(1) Extrait du *Si yu wen kian lou.*

(2) *Khassàk* est le nom que les Chinois donnent aux Kirghiz.

(3) Dans l'original chinois, ce mot est bien écrit *Ablaï,* mais le traducteur russe a voulu le corriger en mettant *Abdoulla*. En général, toutes les traductions du chinois, données dans cet ouvrage, sont incorrectes. KL.

(4) En recevant l'almanach de Péking, un prince étranger se déclare vassal de l'empire.

bétail. Quelques-uns possèdent jusqu'à dix mille vaches et chevaux ; quant aux moutons, ils n'en connaissent pas le nombre. Ils sont robustes, leurs mœurs sont grossières et sauvages. L'usage veut que la femme passe d'un frère à l'autre. A seize ans, les jeunes gens reçoivent une certaine quantité de bétail, et doivent pourvoir eux-mêmes à leur existence. Les jours de fêtes, ils mangent la viande des chameaux, des bœufs, des chevaux et des moutons. Le koumys leur tient lieu d'eau-de-vie. Ils se servent habituellement de vaisselle de bois ; les riches en ont de cuivre et d'étain. Ils mettent un luxe extraordinaire dans leurs habits, tellement qu'en été, aux jours de fêtes, ils se couvrent, malgré la chaleur, de huit sortes de vêtemens. Ils estiment beaucoup la porcelaine de la Chine, le thé, les cotonnades rayées, les draps d'or ou d'argent, la peluche et autres étoffes semblables ; ils font peu de cas du taffetas. Ils n'ont ni lois, ni ordonnances, et respectent fort peu leurs chefs, qui portent le nom de *Bi*. Les criminels sont jugés en assemblées générales ; les simples délits sont punis par la perte du bétail ; les crimes par la mort. Dans ce dernier cas, les biens du condamné sont partagés entre les membres de la troupe ; le chef n'y a aucune part. En tems de guerre, ce dernier tient conseil avec la nation. Personne n'est forcé de marcher contre l'ennemi. Ils paient annuellement à la Chine, en

tribut, un cheval et une vache sur cent, et un mouton sur mille. Pour lever ce tribut, l'officier mandchou, gouverneur-général d'Ili, leur envoie des délégués. Les chefs et les anciens rencontrèrent d'abord de grandes difficultés à obtenir d'eux ce tribut. Les Khassak disaient: « Le ciel nous » donne l'herbe et l'eau, nos animaux sont aussi » un de ses dons, nous les nourrissons et nous » nous nourrissons nous-mêmes; pourquoi donc » en donner aux autres? » Leurs chefs firent leur possible pour les persuader; enfin, ils les contraignirent par la force. Plus tard, pourtant, les Khassak, appréhendant les suites fâcheuses de leur refus, apportèrent leur tribut eux-mêmes et sans délai. Il y a deux hordes de Khassak. La première, celle dont nous venons de parler (la grande horde kirghiz), voisine d'Ili et de Tarbagataï, est sous la domination chinoise, et fait, sur la frontière, des échanges considérables de bétail, contre des étoffes de soie. La deuxième, qui confine avec celle-ci au nord (la horde moyenne), est indépendante, et beaucoup plus nombreuse.

» Les *Kirghiz-Boùrout* sont des nomades, habitant les parties occidentales du Turkestân oriental. Leur vaste pays est situé entre *Andzian* et *Kachkhar*. Ils appellent également leur prince *bi*. Plusieurs de ces bi gouvernent de dix à vingt, d'autres de vingt à trente oulous, ou camps; ils traitent leurs sujets en esclaves.

» *Kirghiz* est le nom générique de toutes ces peuplades; elles se divisent en plusieurs hordes, dont chacune à son bi.

» Les Kirghiz se rasent la tête, et s'abstiennent de manger du cochon. Leurs robes ont des manches étroites; leurs bonnets sont carrés et applatis en haut. La parure des femmes consiste en plumes de faisan. Leur langage et leurs costumes ressemblent à ceux des habitans du Turkestan oriental, à une très-petite différence près. Leurs demeures, leur nourriture, leur boisson, sont les mêmes que chez les Euleut ou Dzoungar. Il faut ajouter seulement, aux objets de luxe, les soieries, la toile, le tabac et l'eau-de-vie. Ils sont pauvres, mais courageux, légers, intéressés, adonnés au pillage et vaillans à la guerre. Les Khassàk et les Bolor les craignent. Les Dzoungar, même dans le tems de leur gloire et de leur puissance, ne purent jamais parvenir à les subjuguer. Les Kirghiz pillaient le Turkestân oriental, et les caravanes de la grande Boukharie et celles des autres pays, qui allaient dans le Turkestân avec leurs marchandises. Depuis que la Chine s'est emparée des pays occidentaux, les Kirghiz ont cessé leurs brigandages. Les bi envoient chaque année des députés au général mandchou, qui demeure à *Ouchi*, pour solliciter la permission de fournir la cour de chevaux. En 1758, lorsque l'empereur Khian loung faisait la guerre

au Khodjom, un de ces bi, habitant près de Kachkhar, et redoutant la puissance de l'empereur, marcha en personne, avec dix-neuf de ses sultans, contre le Khodjom, et le combattit vigoureusement. Cette action lui valut la charge d'Akim bek de *Tachbelik* (1); ses sulthans reçurent également en récompense des titres et des plumes de paon. Actuellement, ces Kirghiz habitent les montagnes et les forêts des territoires de *Yarkand*, de *Kachkhar* et d'*Ouchi*, où ils s'occupent paisiblement du soin de leur bétail. »

23 *octobre*. — A trois verst de la station, s'élève un grand obò: c'est pourquoi les Mongols l'ont nommé *Tsagàn obò* (obo blanc). Ils l'appellent également *Kurdè*, nom que l'on donne à des caisses à plusieurs angles, qui se meuvent à l'aide d'un cabestan, et que l'on place dans les temples de Bouddha. Elles sont pour ainsi dire les prières

---

(1) Dans la traduction russe de ce passage chinois, on lisait *Bechbalek*, mais l'original porte *Tachbelik*. Les cartes mandchou-chinoises appellent ce lieu *Tachiboulik* ou *Tachboulik*. Cette ville se trouve au sud-ouest de *Kachgar*, sur la rive gauche du *Yaman yar* par 39° 6 lat. N. et 42° 53 long. O. de Péking. Les environs sont habités par les Bourout. L'ancienne ville de *Bichbalik*, au contraire, est au nord de la chaîne du *Moussour*, dans le voisinage d'*Ouroumtsi*, sous le 44° de lat. et environ 15° plus à l'orient que *Tachboulik*. (Voy. *Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen des Herrn J. J. Schmidt, in Sankt-Pétersburg*.—Paris, 1824, in-8°, pag. 76.) KL.

de ceux qui ne savent pas lire; leurs côtés sont couverts de prières écrites en grandes lettres dorées, tant en tubétain qu'en mongol, afin que les dévots qui viennent au temple puissent, en se prosternant devant le hourdé, et en répétant continuellement : *Om-ma-ni-bat-me-khom*, tourner la roue aussi souvent que leur zèle le leur commande. Cette façon de faire leurs prières, produit le même effet que s'ils les récitaient.

J'eus l'occasion de voir un lama qui portait une petite caisse de ce genre; il la tournait si vite, et récitait en même tems des prières avec une telle volubilité, que son esprit paraissait prendre fort peu de part à cette action.

Dans les entretiens que nous eûmes aujourd'hui avec nos guides chinois, nous remarquâmes, avec regret, qu'ils paraissaient éviter de parler d'autres choses que de chameaux et de chevaux, et des excellentes qualités des ânes de Péking, de sorte que nous ne pûmes rien savoir sur le pays que nous traversions. J'ignore si ce fut par discrétion ou par ignorance.

24 *octobre*. — La station actuelle s'appelait Kharàtouïn-Seoùdji. C'était la première fois que nous trouvions de mauvais pâturages sur la route; cependant ils étaient assez bons près de notre camp. Il y avait également le meilleur puits que nous eussions encore rencontré, et deux grandes cuves en bois. Les bestiaux étaient très-nom-

breux dans ces lieux, mais il nous fut impossible de savoir quels étaient les propriétaires des troupeaux.

Le terrain des environs consistait en gravier parmi lequel nous remarquâmes des débris de schiste.

Comme à l'ordinaire, je reçus le soir la visite du meirén; aucun des Mongols ou des Chinois n'était aussi avide que ce bon Sounit de détails sur les Russes et sur la Russie. Notre conversation roula sur la musique; il m'apprit qu'ils avaient chez eux des espèces de flûtes, des basses et des harpes. Les jours de fête, des musiciens de profession jouent dans les iourtes des vang et des amban.

25 *octobre*.—On quitta aujourd'hui le chemin ferré que l'on avait suivi depuis Erghî, et qui se dirige à gauche vers l'est, jusqu'à Dolon-nòor, et l'on prit à travers la steppe, d'abord au sud, et ensuite au sud-est. On vit des traces de chemins couverts d'herbes, un lac salé et deux forges abandonnées, et au loin, dans l'est, le Seoudjïn-obò, montagne très-haute. Le mont Darkhàn n'était éloigné de notre route que de vingt verst. Nos guides mongols, qui étaient étrangers dans ces lieux, ne connaissaient pas la route, de sorte qu'ils nous firent faire inutilement de grands détours. Pendant la matinée, le vent souffla de l'est; il était très-froid, mais à

midi la chaleur fut aussi forte qu'au mois d'août à Saint-Pétersbourg.

26 *octobre*. — Dans la matinée le vent continua de souffler du même point et avec plus de violence ; le froid fut très - vif. Le soleil se leva au milieu de nuages rougeâtres. A notre arrivée à *Bathkàï*, nos chevaux étaient rendus de mauvaise nourriture et de fatigue, car nous avions voyagé presque continuellement dans des montagnes pierreuses, qui sont des rameaux du mont Darkhàn ; elles portent le nom de *Soumyïn Tcholoù* (pierre du temple), peut-être à cause d'un temple de Bouddha, qui est, dit-on, situé dans le voisinage. Cette chaîne de montagnes ressemble à un cimetière, par la singulière position des pierres dont elle est couverte ; on distingue de loin la surface blanche des lacs salés qui sont très-nombreux dans ces cantons. L'eau des puits a également le goût salé ; cette eau est excellente pour les bêtes sauvages, mais très-contraire aux animaux domestiques. Nous vîmes, près des deux puits de notre station, les chevaux de l'empereur, dont plus de deux mille pâturaient dans les environs. Ils étaient de différentes couleurs ; plusieurs avaient des étoiles au front (1), conformément au goût

(1) Les Mongols n'aiment pas les chevaux qui ont au front une longue et large étoile. Ils ne s'en servent jamais pour chevaux de selle;

chinois ; ils n'étaient pas grands, mais étaient assez forts et bien nourris.

27 *octobre.* — J'allai visiter le mont Bathkàï, situé à une verst à l'est de la station ; à ses pieds on trouve quelques misérables iourtes habitées par des bergers impériaux. De son sommet, comme de celui du Darkhàn, on découvre de tous les côtés de vastes plaines où paissent de nombreux troupeaux ; en quelques endroits on aperçoit des iourtes noires, semblables à des îlots sur un grand lac. En jetant les yeux sur ces déserts, il est difficile de croire que l'habitant du Gobi jouisse d'un certain bien-être : il est dépourvu de bois et manque des choses les plus nécessaires aux premiers besoins de la vie ; au commencement de l'été il prie le ciel de lui accorder de la pluie, qui rarement arrose les steppes. Dans cette saison, la sécheresse fait périr son bétail, sa seule ressource. Le même malheur le menace en hiver ; la neige et le verglas couvrent la terre et dérobent à ses animaux les seules herbes qui puissent les faire subsister. Nous apprîmes des Mongols qu'il y a cinq ans, toute la steppe de Gobi fut affligée d'une mortalité de bétail si

---

ils les vendent aux Chinois pour être employés à l'attelage. Quant à la couleur, les Mongols préfèrent les chevaux blancs, pour les personnes de distinction, et ceux de couleur isabelle, baie et noire.

grande, que des propriétaires ne conservèrent que vingt chevaux sur cinq cents, et quatre bœufs sur deux cents. Les habitans de ces déserts n'ont pu se remettre de cette perte extraordinaire.

28 *octobre*. —Ayant dit au bitkhéchi que nous désirions, lorsque nous retournerions en Russie, prendre une route plus courte et moins fatigante pour aller de Khalgan à Tsouroukhaïtou, il répondit que ce chemin passait non par le pays des Khalkha, mais sur les terres des Mongols, qui ne dépendaient pas du *Li fan yuan* (tribunal des affaires étrangères de Péking). C'était une mauvaise excuse. L'expérience nous prouva qu'il convenait au vang de l'ourga, homme fin et intéressé, de nous faire passer par cette ville.

Nous avions constamment marché dans cette journée sur un terrain pierreux et sablonneux, de sorte que nous étions très-fatigués en arrivant à Olòn khoudoùk (plusieurs puits). Les derissou y croissent en abondance; l'eau des puits était salée. (40 verst).

Pendant toute la journée le thermomètre marqua huit degrés au-dessous de zéro. Pour nous réchauffer un peu, nous prîmes le parti de parcourir à pied la moitié du chemin. Près de la station nous vîmes sept iourtes habitées par un khoubilgan nommé *Dayan*. Leur extérieur ne nous donna pas une haute idée de la grandeur ni

de la richesse de ce régénéré, objet de la vénération des Mongols.

Une partie de nos guides sounites nous quittèrent après avoir reçu les cadeaux d'usage. Le meirén et plusieurs taidzi restèrent avec nous.

29 *octobre*. — Dans la matinée le thermomètre marqua dix degrés au-dessous de zéro. A deux heures après midi nous arrivâmes à *Sàïn oussou* (bonne eau ou puits intarissable). La route fut mauvaise et fatigante ; plusieurs endroits pierreux étaient couverts de boudourgounà ; dans d'autres, qui étaient sablonneux, croissait une haute plante verdâtre nommée *souli*.

Si les chevaux en mangent, et boivent ensuite l'eau salée, ils sont attaqués de fortes dyssenteries qui leur causent souvent la mort. Ce trajet pénible dure pendant sept stations ou cent cinquante verst ; jusqu'aux habitations des Mongols Tsakhar, on n'aperçoit partout qu'une mer de sable et des cailloux ; telle est la steppe de Gobi, semblable au désert de Sahara en Afrique.

Au commencement de la journée nous vîmes de loin le mont *Thalàïn Irmyk* (borne de la steppe), et près de notre station le puits de *Boumbatoù* (1) où la mission de 1807 s'arrêta le 3 novembre.

---

(1) Un *boùmba* est un vase en argent ou en cuivre, dont on se sert pour les offrandes, dans les temples de Bouddha. On y prépare

Ce puits est orné de crânes de chevaux, triste parure des steppes! L'eau y est salée et assez mauvaise; heureusement il y avait de bons pâturages tout près de notre station, à l'ouest du Talàïn Irmyk. Les Mongols de ce lieu nous dirent que lorsque l'on transporte des marchandises de Khalgan à l'ourga, éloignés l'un de l'autre de mille verst, on charge sur chaque chameau 300 *kin* ou 11 pouds; on paie 6 lan et demi pour chaque chameau. Ils nous dirent aussi qu'à une verst et demie de la station, il y a un lac salé qui dépose le sel dont ses eaux sont imprégnées; les habitans du voisinage le recueillent et le portent à Khalgan, à Koukoù-khotò et autres villes peu éloignées de la Grande Muraille. Cette année, la charge d'un chameau, de 300 kin, s'était vendue de 3 à 5 lan. Quand il y a de la concurrence, le prix diminue au-dessous de 3 lan.

30 *octobre*. — Le thermomètre baissa jusqu'à douze degrés au-dessous de zéro. Les terrains salés des environs causent les grands froids de ces lieux. J'allai voir un lac salé situé à peu de distance; il était de figure oblongue, avait six verst de circonférence, et se dirigeait du nord

---

l'archan, ou l'eau bénite, qui, suivant les lama, acquiert une vertu miraculeuse si on la verse devant les bourkhan. On mêle, à cette eau, une composition de muscade (*dzadi*), de clous de girofle (*biti*), de deux sortes de cardamome (*souməl* et *khagoùl*), de safran (*khourgoùm*) et de marne ou d'argile blanche (*dzougàn*).

au sud; il était à sec, mais sa vase, malgré le froid, était si molle que l'on y enfonçait, quoique le sel en eût été ramassé; on voyait encore en plusieurs endroits des cristaux briller sur ce sol marécageux. Sur ses bords croissaient des roseaux minces et du boudourgounà jaune.

Les Mongols nous dirent, conformément à leurs traditions, qu'il y avait autrefois en ce lieu un *Dalaï*, ou mer (1). Il en reste des traces très-visibles. La vallée couverte de sable est enfermée entre des élévations ou des rivages bien déterminés; et dans un certain espace on y trouve ces petits cailloux que les eaux rejettent ordinairement sur les bords des lacs et des rives. Tout porte donc à croire que cette tradition est fondée sur la réalité.

Le koundoui qui nous accompagnait nous raconta que les Sounit orientaux (*dzoun*) composent un khochoùn qui est divisé en quatre dzalan (régimens); chaque dzalan a cinq somoun (escadrons), et chaque somoun comprend deux cents familles. Les Sounit occidentaux (*baroùn*) forment également un khochoùn de deux dzalan, dont l'un de sept somoun, et l'autre de six.

31 *octobre*. — Le matin le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro; nous vîmes

---

(1) Les Bouriates appellent le Baikal également Dalaï.

sur notre route le mont *Serèn* (épine ou vertèbre), qui s'étend au sud en amphithéâtre, mais nous n'aperçûmes point de iourtes ni de troupeaux, malgré l'abondance des herbages. Les Sounit, qui n'aiment point les mandarins chinois, avaient probablement éloigné leur bétail du voisinage de la route ; cependant le chemin très-frayé faisait juger qu'il était fréquenté. Nous n'avions vu nulle part le *robinia pygamœa* croître en aussi grande quantité que sur les flancs de cette montagne. Ces buissons, ainsi que le boudourgounà pourraient remplacer le bois. A trois verst de la station, un grand obò s'élève sur le mont *Zaryn*, au pied duquel est le puits de *Zarî sàïn oussoù* dont on ne se sert plus. Nous fîmes halte à la station de Khoudjirtou (lieu salé).

L'infatigable bochko me fit de nouvelles demandes ; il voulait encore un sabre d'officier pareil à celui que nous avions donné au bitkhéchi. Il tâchait de nous faire comprendre, par ses paroles et par ses gestes, qu'il désirait le laisser en souvenir à ses descendans pour qu'ils puissent dire à la postérité, en montrant ce sabre, que leur aïeul avait accompagné la mission russe. Je lui répondis qu'à mon grand regret il n'y en avait plus.

1er *novembre*. — Notre traite d'aujourd'hui (23 verst jusqu'à *Koul khoudoùk*, puits du chemin) fut la plus fatigante de tout le voyage. Le chemin

était montueux; le terrain, mêlé de sable et d'argile, devenait presque impraticable à cause de la pluie; les montagnes étaient couvertes de neige; nos chevaux et nos chameaux furent si fatigués par la violence des vents, par le froid, la distance des stations, la mauvaise nourriture et l'eau salée, pendant les onze jours de la traversée du territoire des Sounit, que six de nos chameaux succombèrent sous le faix, et six chevaux d'attelage furent entièrement rendus; les chevaux de selle avaient beaucoup de peine à marcher au pas.

Le derissoù croît ici jusqu'à deux archines de hauteur; les montagnes sont remplies de chèvres sauvages ou tsérennes. Les lacs salés sont communs.

En chemin, nous vîmes de loin un temple et les iourtes d'un riche lama.

Heureusement la mission fut accueillie à cette station avec l'hospitalité habituelle des Sounit occidentaux. Les iourtes étaient excellentes; l'on nous avait même préparé du thé en briques, du fromage et du beurre. Le meirén Namsaraï, qui devait nous quitter ici, arriva bientôt avec plusieurs taidzi des Sounit occidentaux; le plus distingué d'entr'eux s'appelait *Aràchi* (1).

---

(1) *Voy.* l'Atlas, où il est représenté en habit d'hiver, monté sur un chameau.

En voyant l'état déplorable de nos chevaux et de nos chameaux, il fit dire au bitkhéchi qu'il était indispensable de nous accorder un jour de repos.

2 *novembre.* — Le vent ne cessa pas de souffler; à deux heures après midi il tomba de la neige. Nouvelles souffrances pour nos animaux.

Le bitkhéchi ayant appris notre dessein de laisser une partie de nos animaux chez les Tsakhar, nous fit remarquer que cette mesure ne nous serait pas avantageuse, parce que les Tsakhar étaient passablement voleurs. Il ajouta que l'on pourrait louer d'autres animaux partout où nous nous arrêtions, mais que cela nous reviendrait trop cher, et que, par conséquent, il vaudrait mieux continuer la route avec les nôtres jusqu'à *Charbataï* ou *Tsagan Balgassoù.* C'était aussi notre désir, mais les forces de nos pauvres bêtes déclinaient sensiblement. Nous fûmes obligés de laisser ici deux chameaux et un cheval contre la quittance du meirén Namsaraï.

Les Sounit orientaux, qui nous avaient accompagnés jusqu'à cette station, nous quittèrent; ils reçurent les cadeaux habituels.

3 *novembre.* — Le matin le thermomètre était à quatorze degrés au-dessous de zéro. Nous vîmes en chemin un temple entouré de plusieurs bâtimens en bois et en pierre.

Nous aperçûmes, à dix verst de la route, au

sud, une montagne pointue. Un de nos guides nous dit qu'elle s'appelait *Kharbàtou* (montagne du tir). Elle reçut ce nom en mémoire de *Ghessur khan*, mis au rang des dieux par les Mongols. On raconte que ce héros avait placé un but sur cette montagne, et que d'une autre, éloignée de plus de cinquante verst, il avait tiré des flèches sans jamais le manquer. Les Mongols, ainsi que les Bouriates et les Kalmuks, racontent plusieurs prouesses merveilleuses de ce Ghessur khan (1). Elles font le sujet d'un ouvrage en

---

(1) Pallas : *Mongol*, *Nachr*, tom. II, 103, dit que *Ghessur khan* est un personnage dans lequel avait transmigré l'esprit de Bourkhan *Aria-Balou* ou *Lougachiri*, qui habite maintenant le corps du Dalaï lama. Cet auteur ajoute que l'esprit divin, qui réside dans le corps du khoutoukhtou mongol, à l'ourga, accompagnait ce bourkhan dans toutes ses transmigrations, et qu'il avait servi, dans cette occasion, de cheval à *Ghessur khan*. Dans d'autres circonstances, l'esprit divin du khoutoukhtou fait le service de domestique, d'écuyer ou de compagnon.

M. Klaproth, dans ses intéressantes notices sur la frontière russe-chinoise, dit, à ce sujet : « *Ghessur khan* est le nom mongol d'un » général déifié, qui vivait au commencement du IIIe siècle, après » Jésus-Christ. Il était né, d'après les livres mongols, dans un pays » près de Khoukhou-noor, entre le Tibet et la province chinoise de » Chen si. Les Chinois le nomment *Kouan yu*, ou *Kouan yun* » *tchhang*. Il fut général en chef de l'armée de *Lieou peï*, qui, en » 199, se révolta contre *Hian ti*, dernier empereur de la dynastie des » Han ; *Lieou peï* s'empara de la ville de *Hia peï*, et la mit sous la » sauve-garde de *Kouan yu*. Mais comme, l'année suivante, cette » ville fut reprise par le général impérial *Thsao thsao*, *Kouan yu* » fut fait prisonnier et entra au service de l'empereur. A la bataille de » *Pe ma*, où d'autres rebelles furent totalement battus par *Thsao thsao*, » *Kouan yu* se distingua extrêmement ; il tua *Yan lian* de sa propre

plusieurs volumes, en langue mongole ; pour faire connaître à mes lecteurs une partie de la mythologie des adorateurs de Bouddha, je vais donner un extrait de deux traditions sur cette divinité.

I.

Bògdo Ghessur khan, né pour la destruction des racines des dix maux, et régnant dans les dix parties du ciel, s'élança comme un lion et vainquit, avec les forces d'un khoubilgan, Mangoùcha, être méchant à douze têtes, s'empara de son épouse Aroùla, et s'établit dans ses palais dorés.

Aroùla, l'ame remplie de ressentiment, présenta un jour un filtre au bògdo en l'invitant à le goûter. A peine Ghessur khan, qui savait tout, l'eut-il bu, qu'il oublia tout ce qui s'était passé.

Le bògdo demeura douze ans dans les palais de Mangoùcha aux douze têtes. Pendant ce tems

---

» main, et, par cet exploit, termina le combat. *Thsao thsao*, qui avait » conçu la plus haute estime pour *Kouan yu*, fit tout son possible pour » se l'attacher ; mais ses efforts furent vains, ce guerrier ne voulut » pas abandonner *Lieou peï*. Il alla retrouver celui-ci, et gagna » plusieurs batailles, jusqu'en 220, qu'il fut fait prisonnier par *Sun* » *kiun*, et condamné à périr, avec d'autres généraux. Les Chinois » sont persuadés qu'il n'est pas mort, mais qu'il habite parmi les » demi-dieux. La dynastie mandchoue, qui occupe actuellement le » trône, le regarde comme son patron ; elle le nomme *Kouan mafa* » *khouang ti*, et les Chinois, *Kouan ching ti kiun*. On le représente » généralement assis ; il a, à sa gauche, son fils *Kouan phing*, et à » sa droite, son écuyer avec une figure noire. »

Voy. *Archives de la Littérature Asiatique;* St.-Pétersbourg, 1810, in-4°, pag. 217.

ses possessions furent envahies par trois khan de Charagòl, son empire fut détruit et son peuple dispersé. Alors les trois sœurs bienheureuses de ce souverain jetèrent leurs regards du haut des cieux, et le cœur oppressé parlèrent ainsi :

« Le breuvage enchanté a vaincu celui qui » avait toujours été invincible ; tu t'es élevé avec » les forces d'un khoubilgan jusqu'au trône de » Mangoùcha aux douze têtes, et là tu as tout » oublié! » Ainsi parlèrent les sœurs bienheureuses. Elles écrivirent une lettre sur le bois d'une flèche, et l'adressèrent au souverain déchu. Il la lut et il commença à se rappeler les choses passées. Mais la méchante Aroùla ne tarda pas à lui verser son breuvage fatal, et le bógdo fut de nouveau dominé par l'oubli.

Les bienheureuses sœurs descendirent au palais de Mangoùcha, pour ranimer le courage de Ghessur. Elles parvinrent à le délivrer de son enchantement, le souvenir du passé revenant tout à coup à sa mémoire, sa voix de lion se fit entendre, la terre trembla, et un tourbillon de feu ayant enveloppé quatre-vingt-huit fois les palais dorés, et trois fois les remparts de la ville, tout fut dévoré par les flammes. Le vainqueur monta un cheval bai (1) enchanté, et retourna dans son empire.

---

(1) Dans les temples mongols, Ghessur khan est représenté sur un cheval semblable en bois.

S'étant élevé à dignité de mille khoubilgan, le souverain dévasta tout le pays de Charagòl, délivra sa pieuse épouse de sa prison, et rétablit le trône dans la ville, qui avait deux fois treize temples et cent huit grandes fortifications.

Ce dominateur de dix parties du ciel, voyant Tsarghin, guerrier octogénaire, et les filles et les enfans de ce héros, vaincus par les khan de Charagòl, poussa un profond soupir; l'ame affligée et commençant à se souvenir des héros ses compagnons d'armes, il s'écria :

« O toi, vautour rapide, qui, d'un cœur généreux, parmi les hommes te précipitais toujours » en avant, cher Sessé-Chikher, mon cher frère, » où es-tu? Et toi, aigle parmi les mortels, toi » sans peur, écrasant tout, tel qu'un éléphant, » où es-tu, fier Choumar? où es-tu, mon Bouiantik, épervier parmi les hommes, toi qui, doué » d'un cœur de caillou, me sacrifias tes forces » dans un âge si tendre?

» Griffe de lion du souverain, toi qui, semblable au faucon, ne manquais jamais ta proie; » toi vainqueur de quatre-vingt-huit nations, où » es-tu, mon Nanson, avec tes quinze ans? Et » toi, mon héros au cœur de pierre, Bars, vainqueur irrésistible, où es-tu? » En parlant ainsi de ses guerriers il éleva sa voix, et à ce bruit les murs agités par le tourbillon se tournèrent par trois fois.

Le souverain ordonna de seller son cheval bai pour aller promptement aux lieux où avaient succombé ses héros. Tsarghin excita son grand cheval pommelé à le suivre.

Arrivé sur le champ de bataille, le souverain poussa des cris affreux, et lorsqu'il vit les squelettes de Bouiantik et de Bars, il tomba par terre sans connaissance. Mais l'ame de Nanson ayant passé dans le corps d'un lion, et celle de Choumar dans celui d'un éléphant, le monarque s'éveilla. Il embrassa l'éléphant et le lion, puis s'adressant aux dieux des dix parties du ciel, il s'écria en se lamentant :

« O mes héros incomparables, Nanson, Choumar, et toi, mon frère, mon cher Sessé Chikher! » et toi, Bars, qui te précipitais avec fureur sur » l'ennemi! vous morts si tôt pour ma défense; » vous étiez les flambeaux éclatans qui chassiez » les ténèbres de la nuit! fidèle Bouiantik, ô vous » mes héros, mes prêtres et mon peuple, vous » tous inébranlables au choc des ennemis, comme » un rocher de granit. Oui, je suis le bògdo régnant, mais après avoir dompté Mangoùcha » aux douze têtes j'ai été vaincu par le breuvage » enchanté d'Aroùla. »

Semblable au bruit du tonnerre produit dans le ciel par les dragons bleus, ainsi retentirent les lamentations du souverain. Les ames de ces héros, sous la forme d'éléphants, de tigres et de loups,

entourèrent trois fois leur monarque en poussant des hurlemens plaintifs.

Les trois sœurs bienheureuses, en entendant ces gémissemens, descendirent de leurs célestes habitations pour calmer la douleur de leur frère; mais le voyant inconsolable elles retournèrent près de Khourmousta leur père, chef des trente-trois tengheri et grand protecteur de la terre. Khourmousta ouvrit le livre des destins et y lut les paroles suivantes: « Ghessur khan a quitté l'empire » des tengheri à la tête de ses héros, mais le sort » a voulu qu'ils périssent avant leur maître. Ce- » pendant Ghessur khan, avant de livrer son der- » nier combat, parvint à vaincre neuf fois les » trois mauvais tengheri, qui, sous la forme de » trois khan puissans, avaient réussi à le vaincre » une fois sur la terre! »

Khourmousta, entouré d'une foule de tengheri, se présenta devant Bouddha et dit avec respect: « Maître des dieux, votre envoyé sur la terre y a » perdu trente de ses héros. La guerre est ter- » minée, mais leur chef valeureux embrasse en » gémissant les ossemens de ses guerriers. »

Le maître des dieux l'écoute avec un doux sourire, et en présence de mille bourkhan, il prend un badir (1) noir, avec de l'archan, en remplit

(1) Vase sacré par lequel le principal bourkhan est ordinairement représenté chez les Mongols.

un boumba, et le présentant à Khourmousta, il lui dit :

« Envoie cet archan à celui qui a terminé son » combat. Dès qu'il en aura répandu une goutte » sur les corps de ses héros, leur ame leur sera » rendue; la troisième goutte les rappellera en» tièrement à la vie. Qu'ils boivent alors de l'ar» chan, et leurs anges protecteurs, retournant » auprès d'eux, leur donneront des vertus ex» traordinaires. »

Khourmousta prit l'archan et le remit aux trois sœurs bienheureuses, en leur disant : « Dites à » celui qui a terminé son combat : Qu'es-tu de» venu? les dieux des dix régions du ciel veillent » sur ta tête, ton sein est défendu par les vaillans » tengheri, et tes pas sont protégés par le pou» voir de quatre-vingt-huit bourkhan; cent» quatre-vingts déesses gardent ta ceinture. O » Ghessur khan! Tu commandes dans les dix ré» gions du ciel, toi, le descendant de Khour» mousta. Si tu n'avais pas été séparé de tes héros » tu ne serais pas ainsi livré à la douleur. »

Les trois sœurs bienheureuses descendirent des nuages, accompagnées de terribles coups de tonnerre semblables aux rugissemens de vingt dragons. Ghessur khan, après s'être prosterné neuf fois devant le maître des dieux, et neuf fois devant son père Khourmousta, prit l'archan, et par l'effet de ce breuvage miraculeux

les trente héros furent rendus à la vie, et reprirent leur forme première.

De retour dans sa patrie, après tant de combats, le monarque rassembla ses héros et les trois souches de son peuple. Des cris d'allégresse firent retentir tous les rivages de la mer. Les parfums s'élevèrent des autels en nuages épais. Des lys d'un éclat extraordinaire sortaient de la terre; le jour ils étaient invisibles, mais pendant la nuit ils servaient de brillans flambeaux. Défendus par des remparts inaccessibles, les héros se prosternaient devant leur souverain. Après trois mois de fêtes et de joie, chacun retourna chez soi. La force de lion du monarque avait ressuscité ses héros. Les destins accomplis, Bogdo Ghessur khan vécut dans une paix profonde.

II.

Bogdo Ghessur khan régnait dans les dix régions du ciel, sur les prêtres, comme un soleil, et sur le peuple, comme un roc de granit.

Andoulman khan, doué d'un corps miraculeux, régnait sur le Dokour-tib, avec la force d'un démon; il avait cent bras et cent yeux; le milieu de son corps était gardé par quatre tengheri parjures; huit esprits infernaux en surveillaient la partie supérieure; il avait soixante-dix khoubilgan. Sous ses ordres étaient trois cent soixante héros à toute épreuve, trois mille

guerriers et trente-trois millions de soldats. Son coursier jaune tigré égalait la force de treize dragons. Sur les rivages du pays de Touk il conquit cinq cents millions de provinces, et il envoya les princes de ces peuples à Ghessur khan avec ces paroles :

« Andoulman khan est arrivé de la province » de Dokour-tib. Lequel des khan de Sam- » pou-tib a pu lui résister? Vaincus, nous nous » sommes soumis à ses armes ; trois mille héros » lui jurent obéissance. Son coursier jaune tigré » égale la force de treize dragons. Nous avons » été quinze ans à parcourir le pays de Do- » kour-tib. »

Après avoir donné à chacun des trois princes et à chacun des trois mille cavaliers, qui composaient leur suite, deux cents chevaux, il ajouta : « Hâtez-vous, allez nuit et jour, dans trois ans » vous arriverez dans les provinces de Ghessur ; » il vous faudra trois ans pour revenir, et alors » il vous restera encore neuf ans pour traverser » mes états. »

Au bout de trois ans, les princes arrivèrent aux états de Ghessur, et s'étant approchés des palais, ils se prosternèrent neuf fois neuf fois, et prononcèrent à haute voix les ordres d'Andoulman khan de Dokour-tib. Le souverain appela les héros. En apprenant la nouvelle des victoires d'Andoulman, ils sourirent et demandèrent à l'instant qu'on lui déclarât la guerre.

Bouiantik, qui parle dix langues, proposa d'envoyer dix messagers, suivis chacun de dix millions de soldats, de les faire marcher nuit et jour en annonçant partout que Ghessur lui-même les suivait de près avec sa puissante armée. Choumar revêt déjà sa brillante cotte de mailles; il y ajoute son arc pesant, et remplit son carquois de quatre-vingt-huit flèches ornées de larges plumes; il ceint un glaive long de neuf toises, et sautant sur son coursier bai, il s'approche du souverain, et s'écrie : « Monarque » redoutable, j'irai seul contre Mangoùcha aux » douze têtes. Il a conquis cinq millions de nos » provinces. Que tardons-nous? »

Le puissant monarque donne l'ordre de se préparer à la guerre.

Lorsque les guerriers furent tous rassemblés, il voulut que cette campagne, qui pouvait durer douze ans, fût terminée en douze mois. Il confie au vieux Tsarghin le soin de veiller sur le peuple et sur les troupeaux; mais le héros octogénaire adresse ces paroles à son prince :

« O mon maître, il est vrai, j'ai vécu quatre- » vingts ans, mais je désire encore une fois me » trouver à un combat terrible.

» Lorsque Khourmousta, du haut des cieux, » t'envoya à Sampou-tib, il te prédit deux guerres » cruelles. La première fut excitée par les khan » de Charagòl, l'autre commence aujourd'hui.

» J'ai vu beaucoup de jours. Je n'ai plus long-
» tems à vivre. Permets donc, ô mon prince,
» que je t'accompagne au combat. »

Ainsi parla le vieillard ému. Le khan pouvait à peine retenir ses larmes. Alors un héros, le jeune Nanson, s'approche de lui, et lui dit : « Tu as toujours obéi à ton souverain, pour-
» quoi veux-tu t'opposer à ses ordres? » Le vieux Tsarghin lui réplique aussitôt : « Que
» penserais-tu de moi, toi Nanson, âgé de
» quinze ans? Je suis Tsarghin, accablé par le
» fardeau de mes quatre-vingts ans. Mon cheval,
» au poil mêlé, peut à peine arracher l'herbe
» des prés, des cheveux blancs couvrent ma tête,
» mais je désire encore une fois combattre sous
» les yeux de mon souverain et dans les mêmes
» rangs que toi, cher Nanson. » Ainsi parla ce héros avec une voix touchante, et tous les héros joignirent leurs larmes aux siennes.

Alors le roi donne ses vêtemens au vieillard, et lui dit : « Tsarghin, mon bien-aimé, tu dis
» la vérité, mais tu as toujours respecté mes
» ordres : reste donc ici et veille sur mon
» peuple. »

« Bénies soient tes paroles, ô bògdo, répondit
» Tsarghin; je t'ai obéi dès ma jeunesse, se-
» rait-il possible que le vieux Tsarghin voulût
» se rendre criminel? Mes os sont desséchés,
» mon sang noir s'est refroidi dans mes veines,

» la vieillesse me destine à la terre. Je désirais
» mourir sous tes yeux sur le champ de bataille,
» tu en ordonnes autrement. — Tsarghin! tu n'as
» plus de vigueur, garde les foyers. — Oui, il est
» vrai, mes forces sont épuisées.... je reste! »

Le souverain se dispose à la guerre contre Mangoùcha aux douze têtes, et donne cet ordre à Oulan et à Bouiantik : « Allez en avant;
» arrivez sur le territoire de l'ennemi, annoncez
» que Ghessur khan, souverain de Sampou-tib,
» s'avance avec son armée pour couper toutes
» les têtes de Mangoùcha, l'une après l'autre. »

Oulan et Bouiantik montent joyeusement à cheval, et parviennent au pays ennemi. Tous deux se précipitent sur le haras de chevaux blancs du khan, s'emparent de onze mille chevaux et les amènent au milieu d'un bruit épouvantable qui fit trembler la terre.

Andoulman khan s'écrie en entendant ce fracas : « Quel est le téméraire qui ose venir
» jusqu'ici? Un être mortel n'aurait pas osé pé-
» nétrer jusqu'à moi. Il faut que ce soit Khour-
» mousta. »

Les gardiens des troupeaux se présentent et racontent ce qui s'est passé.

« Quel était le nombre des guerriers? » demande Abdoulman. Les gardiens répondent :
« Il nous sembla d'abord que plus de dix mille
» ennemis avaient surpris notre tabounc, mais

» plus tard nous découvrîmes qu'ils n'étaient
» que deux. »

Le khan s'écria : « Il faut que ce soient des
» princes envoyés par mon ennemi Ghessur
» khan. Vous, mes guerriers Arkhaï et Char-
» khaï, prenez avec vous mille soldats et pour-
» suivez les fuyards. Ne les tuez pas, amenez-les
» vivans, et revenez à la taboune. »

Arkhaï et Charkhaï les poursuivirent.

Cependant Oulan et Bouiantik, ayant déjà atteint les hauteurs du mont du Lion, choisirent le plus beau cheval du troupeau, et s'occupèrent de le seller. Pendant qu'il adressait ses prières au maître de la terre, Bouiantik entend du bruit, s'élance sur son cheval, et après avoir regardé autour de lui du haut du mont du Lion, il s'écrie : « Oulan! à cheval, voici l'ennemi ! »

Oulan, riant aux éclats, saute sur son coursier. Les deux héros fondent sur l'ennemi en invoquant l'ange protecteur de leur souverain.

Bouiantik crie à son ami : « Ne le tue pas, cher
» Oulan. » En disant ces mots, il renverse d'un coup de son glaive les mille soldats; ensuite, après avoir attaché à la ceinture de Charkhaï, ses mains qu'il lui avait coupées, les deux héros le renvoyèrent annoncer à son maître Andoulman l'approche du terrible Ghessur.

Oulan et Bouiantik retournent auprès de leur souverain avec les onze mille chevaux blancs. Le

prince des dix régions célestes leur dit : « Notre
» entreprise sera couronnée de succès, puisque
» Oulan et Bouiantik sont revenus près de nous.
» Onze mille chevaux sont d'un heureux augure. »
En disant ces mots, il donna l'ordre de distribuer
les chevaux entre les guerriers. Ces héros continuèrent
leur route. Après une marche de trois
mois, ils découvrent la ville d'Andoulman, et
s'écrient : « Voyez! c'est la ville d'Andoulman
» khan. » Chacun se hâte de suivre les traces du
souverain.

A peine Ghessur khan s'approchait de l'armée
ennemie, qu'Andoulman, en voyant sur les hauteurs
des millions de guerriers, sentit son cœur
trembler d'effroi. Ghessur fit arrêter ses guerriers
et leur tint ce discours : « Chers compagnons,
» vos cœurs ressemblent aux rochers de cailloux.
» Le nombre des ennemis est grand, mais si
» vous vous sentez trop faibles pour les vaincre,
» appelez-moi : Ghessur-khan a de la force
» pour neuf, et renouvellera la vôtre. Si vous
» êtes blessés, appelez-moi, Ghessur-khan guérira
» vos plaies sans le secours de l'art. Si vous êtes
» épuisés par la soif, appelez-moi, Ghessur-khan
» l'apaisera avec l'archan. »

Il dit, et tous ces héros s'écrient avec enthousiasme :
« Puissant souverain des dix régions célestes...,
né pour la destruction des racines de
» dix maux, tu es notre appui!..... »

En prononçant ces mots ils se prosternent devant lui. Le monarque les entend et remonte à cheval. Semblable au soleil et à la lune, la cotte du terrible Ghessur brille de sept pierres précieuses. Sur ses épaules pend son arc noir et pesant, avec son carquois de couleur éclatante. A son côté retentit son long glaive d'acier. C'est ainsi que le souverain partit pour combattre Mangoucha. Sa voix ressemble aux rugissemens de mille dragons. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel répandent leurs rayons sur son dos, où brillent cinq ailes de l'oiseau de paradis garoudine. Son visage est animé d'un feu céleste; son front ressemble à celui de Mahha gallan (1). Des étincelles jaillissent sous les pieds de son cheval bai et enchanté, et s'échappent de chacun de ses cheveux. C'est ainsi que le souverain s'élança sur l'ennemi, son glaive d'acier à la main.

Les trente héros montent à cheval armés de toutes pièces et remplis de joie comme s'ils avaient trouvé une pierrerie inestimable; ils s'écrient d'une voix unanime : « Attaquons hardi- » ment l'ennemi! »

Alors commença ce massacre horrible. Ghessur, accompagné de ses trente héros, éleva sa voix semblable aux rugissemens de mille dragons. Son

---

(1) Divinité célèbre chez les Mongols. (*Voy.* les détails plus haut, pag. 151.)

glaive atteignait à la longueur de quinze cents sagènes, et chaque coup abattait mille ennemis. Après s'être fortifié avec l'archan, il se précipita sur le khan Andoulman. Le héros tombe sur les flancs de l'armée ennemie. Ghessur-khan parvient jusqu'à Mangoùcha, il abat de son glaive tranchant cinq de ses têtes, mais aussitôt elles sont remplacées par d'autres.

Pendant ce temps, Saïn Touchimel, un des héros de Mangoùcha, commandant l'aile gauche de l'armée, déracine un arbre énorme que cinq hommes n'auraient pu embrasser, et, s'en servant comme d'une faulx, il jonche de tous côtés la terre de cadavres ennemis. Mais Nanson et Choumar le terrassent et le tuent. Le souverain des dix régions du ciel tranche encore cinq têtes à Mangoùcha, mais elles reparaissent aussitôt.

Fatigué de ce combat inutile, Ghessur baisse son glaive vers la terre. Alors Andoulman khan fend son ennemi en deux, mais les morceaux se rejoignent à l'instant. « Khourmousta, mon père, » s'écrie Ghessur-khan, je ne saurais vaincre ce » khan! »

Les trois grandes sœurs bienheureuses entendant ces paroles, arrivent auprès de Khourmousta. Le maître des tengheri envoie au secours du souverain son frère Sessé Chikher. Porté sur un cheval gris à huit ailes, Sessé descend de l'empire des tengheri ; il regarde de tous côtés

et aperçoit son frère combattant Mangoùcha; il dit alors à son épouse Ghimsoun : « Si je m'ap-
» proche de trop près, je serai forcé de hacher
» Mangoucha en petites pièces. L'ame de ce
» méchant khan est dans ses yeux. Pour que mon
» frère me reconnaisse, je vais aveugler son en-
» nemi. »

En disant ces mots, il tira, à une distance de cinq journées, une flèche qui alla trouver l'ame de Mangoùcha dans ses yeux. Celui-ci tomba sur la terre avec son cheval jaune tigré, tel qu'une montagne énorme qui s'écroule avec fracas.

Ghessur s'écrie : « C'est votre ouvrage, ô mes
» trois sœurs bienheureuses! O mes trois tengheri,
» c'est votre ouvrage! »

Sessé Chikher lâche la bride à son cheval gris à huit ailes, et s'élance le glaive levé. Il détruit les restes de l'armée ennemie et les disperse comme la cendre dans l'air. Un seul coup de son glaive produit ce miracle. Il accourt ensuite près du souverain.

Ghessur-khan, reconnaissant son frère, se jette à son cou et l'embrasse tendrement. « Cher frère,
» lui dit-il, les khan de Charagòl t'avaient
» vaincu. Incomparable guerrier, d'où viens-tu?
» où veux-tu aller actuellement? »

Le souverain des dix régions célestes et Sessé Chikher levèrent leurs regards vers le ciel; ensuite un tourbillon fit tourner la terre par trois

fois, mais ils la remirent tous deux en place.

Après cette victoire sur Mangoùcha aux douze têtes, ces héros tuèrent son épouse Badmou-Rakau, brûlèrent son fils, ainsi que le corps d'Andoulman-khan, et réduisirent ses sujets en esclavage.

Les vainqueurs avaient déjà parcouru quinze journées de chemin depuis l'endroit où Sessé Chikher était descendu des cieux pour défaire Mangoùcha, lorsqu'il virent arriver à leur rencontre l'épouse de Ghessur, la pieuse Almour. Elle était entourée de plus de mille hommes de sa suite, et accompagnée du vieux Tsarghin. Le peuple était ivre de joie en voyant Sessé Chikher et son souverain. Tous s'approchèrent, excepté le prince Tchoton, qui avait trahi dans le combat avec les khan de Charagòl.

Le souverain des dix régions célestes revint dans ses états avec son frère Sessé, et rentra dans la ville qui avait deux fois treize temples et cent huit grandes fortifications. Là, dans de vastes palais, ils célébrèrent la fête de la victoire. Le grand Sessé-Chikher vida vingt tasses d'eau-de-vie, et reconnaissant le prince Tchoton, il exigea sa mort.... et le peuple exigea sa mort. Alors le souverain des dix régions célestes s'écria : « Cher » Sessé, arrête, il ne faut pas qu'on le tue. Tcho- » ton veille sur nous pendant notre sommeil. Il » nous rappelle à nos devoirs et nous lui devons

» les plaisirs de cette fête. Tchoton est coupable,
» mais le méchant est un de mes mille khoubilgan;
» sans ma bienveillance le perfide aurait cessé
» d'exister depuis long-tems. Vous savez pour-
» quoi je l'épargne. Je livre mes raisons à votre
» propre jugement. » Tous gardèrent le silence.

Alors le souverain des dix régions distribua le butin. Il donna à Sessé-Chikher le coursier jaune tigré de Mangoùcha, qui avait la force de treize dragons; sa cotte de maille à anneaux à Choumar; Tsarghin reçut l'énorme cheval de Saïn-touchimel, et le jeune Nanson, âgé de quinze ans, obtint sa cuirasse. Les autres héros reçurent également des présens. Enfin, le sévère Ghessur khan alla dans le pays de Nouloum, et se fixa, d'après la volonté des saints tengheri, heureux et tranquille dans ses vastes palais.

Le souverain des dix régions détruisit les racines de dix maux, vainquit Mangoùcha aux douze têtes et fit revenir son frère Sessé-Chikher. Ce retour fut une joie pour toutes les créatures terrestres.

La station de Charà-boudourgounà est située entre deux collines sablonneuses. L'eau y est mauvaise.

A cinq heures le vent changea et souffla du sud-est. Le dégel commença, et jusqu'à dix heures du soir il tomba de la neige fondue.

4 novembre. — Le matin le thermomètre était à quinze degrés au dessous de zéro ; le vent soufflait de l'ouest. Les bonnes dispositions du méiren envers nous, ayant rendu le bitkhéchi plus traitable, il détermina les habitans à nous prêter des chameaux, ce qui nous évita la peine d'en louer. Nous eûmes cet agrément jusqu'à Khalgan.

Nous parcourûmes vingt-cinq verst jusqu'à *Dourmà*, sur une montagne sablonneuse. La route était inégale et fatigante. La pluie et le froid avaient heureusement donné au sable un peu de consistance, de sorte que nos roues n'enfoncèrent que d'un quart d'archine. Nous fîmes le trajet en six heures, tandis que les bagages de la mission, en 1807, y avaient employé cinq jours.

Pour faciliter le passage, plusieurs de nous étaient à cheval. Le P. Gerbillon dit, dans son journal du 20 avril 1696, que l'empereur, arrivé dans ces lieux, avait donné l'ordre à sa suite de marcher à pied pendant quatre jours à travers les sables qui s'étendent de *Ketsou boulàk*, jusqu'au marais de *Podjokhteï*, afin de soulager les chevaux. L'empereur lui-même marcha à pied, en tirant sur les lièvres qui abondaient alors dans ces contrées.

Nous vîmes en chemin des iourtes et beaucoup de bétail. Une grande caravane, chargée de thé, vint à notre rencontre. Elle allait à Kiakhta. Les conducteurs, qui habitaient près de ces lieux,

avaient quitté la route du commerce pour suivre la nôtre. Nous fîmes halte aujourd'hui dans une grande vallée marécageuse. Le froid avait gelé l'herbe qui, en toute autre saison, était très-bonne dans cet endroit. Nous fûmes reçus par des *Baroun Sounit* (Sounite occidentaux), qui ne prennent pas toujours les routes tracées et franchissent les montagnes et les vallées comme des chamois.

Nos iourtes étaient excellentes, mais nous manquions d'eau. Il y a dans les environs un lac d'eau salée.

5 *novembre.* — Le matin le thermotrètre marquait douze degrés au-dessous de zéro. Le tems fut beau le reste de la journée.

Par ordre du bitkhéchi et du bochko, trois chameaux et quatre chèvres furent laissés sous la garde du taïdzi Arachi jusqu'à notre retour.

Les Baroun Sounit qui nous avaient escortés depuis deux stations nous quittèrent pour retourner à leur kochoun, après avoir reçu les cadeaux d'usage.

6 *novembre.* — Pendant la nuit il fit clair de lune. A deux heures après minuit, il s'éleva un vent si violent que nous fûmes obligés de nous lever, dans la crainte de voir nos iourtes emportées.

Les vingt verst que nous eûmes à parcourir jusqu'à *Tsakildàk*, furent très-pénibles, à cause du chemin inégal et sablonneux. Près de ce lieu,

on commence à rouver de l'herbe et beaucoup de souli.

Nous fûmes suvis, pendant toute la route, par des chameaux appartenant à un lama du khochoun du toussolakhtchi Demit. Il allait à Khalgan charger des marchandises pour l'ourga. Je lui demandai combien il nous prendrait pour transporter nos effets à Khalgan (250 verst). Il répondit qu'il exgerait deux lanes (4 roubles en argent), pour chaque chameau chargé de douze pouds.

Près de la station il y avait une caravane chargée de thé qui allait de Khalgan à Kiakhta. C'était l'approche de la saison où l'on transporte cette plante précieuse à cette dernière ville, pour l'échanger dans les mois de janvier et février contre des marchandises russes.

Nos nouveaux conducteurs étaient deux gardes du corps d'un certain âge, et trois vieux taïdzi, dont l'un parlait très-bien le chinois, ayant longtems séjourné à Khalgan et à Péking. Leur extérieur était très-distingué, et leur conversation fort polie.

Les trois puits que nous trouvâmes à cette station ne contenaient que très-peu d'eau; ils semblaient n'avoir été creusés que peu de tems avant notre arrivée. Des restes de foyer et d'autres indices annonçaient que ces lieux étaient fréquentés. Les Mongols tournent au midi l'en-

trée de leurs iourtes pour se mettre à l'abri des vents du nord et de l'ouest, qui, pendant l'hiver, sont plus rigoureux que celui du sud.

A une verst de ce lieu on trouve le puits de Togòtou, où la mission de 1794 s'arrêta au mois de novembre. C'est là que se termine le territoire des Sounit. La station suivante est déjà sur le territoire des Mongols *Tsakhar*.

7 *novembre*. — Le tems fut assez doux; nous laissâmes jusqu'à notre retour trois chevaux et un chameau à cette station : ils étaient si faibles et si épuisés de fatigue que nous conservâmes peu d'espoir de les retrouver. Nous marchions toujours sur un terrain sablonneux, mais peu profond. Nous vîmes en route un temple près duquel s'élevait un soubourgan de forme pyramidale; il y avait aussi un excellent puits, de bons pâturages; de nombreux bestiaux erraient sur les montagnes; on voyait plusieurs iourtes dans les vallées. Le dérissoù abondait en plusieurs endroits, et servait de retraite à une grande quantité de lièvres.

A moitié chemin nous fûmes complimentés par des *Tsakhar* de service : c'étaient un *dzanghin*, ayant un bouton bleu opaque sur son bonnet, ce qui lui donnait un rang égal à celui de nos chefs d'escadron; un *khavàn* (en mandchou *khàfan*) et un *djoun da* (en mandchou *djouàn ni da*, chef de dix hommes).

Ces deux derniers portaient des boutons blancs. Tous étaient bien vêtus et parlaient avec facilité. Les Tsakhar formaient un des huit corps de l'armée mandchoue, qui conquit la Chine en 1644. Plusieurs d'entre eux sont chargés de surveiller des troupeaux de l'empereur, et sont salariés.

Plus loin, nous arrivâmes près d'un obo très-haut, formé de petits saules à feuilles blanchâtres et veloutées, qui sont très-communes à une certaine distance à l'est, dans des lieux sablonneux. C'est à cet obo que les Mongols des environs célèbrent en été leurs fêtes religieuses. En face de l'obo s'élève une colline sablonneuse semblable à un grand rempart; et plus loin, vers l'ouest, le mont *Nogòn-niroù* (mont Vert), qui sépare le territoire des Tsakhar de celui des Sounit. Cette montagne est en grande vénération chez les Tsakhar, et, par dévotion, ils n'osent pour ainsi dire prononcer son véritable nom. De l'obo la vue s'étend au loin.

A cinq verst de la nouvelle station *Elesoutoù*, le chemin commence à incliner de plus en plus. La bonne qualité des puits que nous trouvâmes en route nous prouva que les Tsakhar étaient des gens qui prenaient leurs précautions pour que tout fût dans l'ordre; ils sont probablement redevables de ces soins à leurs voisins les Chi-

nois. La station nous offrit d'excellens pâturages. Le *vostrets* est très-commun dans le pays des Tsakhar; nos chevaux et nos chameaux broutèrent cette plante avec plaisir.

Nos iourtes étaient très-mauvaises; malgré cet inconvénient nous ressentions une grande joie d'avoir, par une grâce spéciale de la Providence, heureusement traversé ces déserts dangereux et difficiles à passer, quand on ne peut changer ni de chevaux ni de chameaux; nous étions comme les navigateurs qui entrent dans le port après avoir parcouru les mers orageuses dans la saison avancée de l'automne.

De nombreux troupeaux, appartenant à l'empereur, paissaient dans les environs. Les bergers, dont la plupart étaient des lamas, se rassemblèrent en foule autour de notre camp, pour satisfaire leur curiosité. Notre station et les trois suivantes se trouvent dans le khochoun, ou la division de *Koubò charà* qui se distingue par un pavillon jaune orné d'une bordure.

Les présens accoutumés furent donnés au khavan et au djounda, pour encourager leur zèle.

Le terrain de la plus grande partie de notre route, depuis le 22 octobre jusqu'à ce jour, avait constamment été sablonneux et entrecoupé de collines et d'élévations plus ou moins roides. Une fois seulement, près d'*Olòn khoudoùk*, nous

trouvâmes de petites cornalines dans du gravier, et sur un chemin ferré, entre *Saïn-oussou* et *Khoudjirtou*.

Nos journées furent généralement de vingt à vingt-cinq verst; une fut de trente, et une autre même de quarante.

CHAPITRE VI.

Voyage à travers le territoire des Tsakhar jusqu'à la forteresse de Khalgan, située dans la grande muraille de la Chine.

8 *novembre.* — Les Tsakhar, suivant l'exemple des Sounit (1), nous fournirent quatre chameaux et un chariot chinois. A la station précédente, des Mongols nous avaient prié de leur vendre un chariot à un cheval.

A huit heures du matin nous nous mîmes en route pour *Kharà tologòï* (colline noire), située au sud, laissant à la station deux chameaux et un cheval épuisés.

Nous fûmes très-surpris de trouver à six verst d'Elesoutoù, sur la route même, dans un sac de cuir, le cadavre d'un enfant âgé d'un an. Il y avait sur le sac un petit morceau de peau de mouton, un peu de millet et un petit pain. C'est la manière ordinaire, chez les Mongols, d'enterrer les morts.

(1) Les usages des ancêtres sont des lois sacrées pour les Asiatiques; ils s'empressent de les suivre aussitôt que l'occasion s'en présente

Notre imagination s'épouvante de l'idée de la mort, et lorsqu'elle est préoccupée de cette crainte, l'avenir ne s'offre plus à nous que sous des couleurs lugubres. La superstition, profitant de cette terreur, a établi une foule de pratiques bizarres pour écarter les maux dont elle se croit irrévocablement menacée; les prêtres de Bouddha, pour maîtriser l'esprit de leurs sectateurs, ont représenté la mort sous une image effrayante. Le moribond dévot fait appeler un lama pour assurer le salut de son corps et de son ame; le prêtre, après avoir pris des renseignemens sur le jour et l'heure de la naissance du malade, sur les circonstances qui l'ont accompagnée, et sur tout ce qui lui est arrivé pendant sa vie, prononce, d'après les saints livres et les lois de l'astrologie, si le corps sera brûlé ou jeté à l'eau, s'il sera exposé dans une espèce de cage, ou couvert de pierres, etc. Il y a quelques exceptions : par exemple, on n'enterre pas un homme qui s'est pendu ; quiconque meurt à la suite d'enflures ne peut pas être brûlé ; on ne jette pas à l'eau ceux qui ont été noyés par une inondation, ou frappés de la foudre, ou dévorés par les flammes ; on ne peut enterrer sur une montagne, quelqu'un qui est mort d'une maladie contagieuse ; en un mot, on ne peut pas jeter sans raison du bois dans le feu, du feu et de la terre dans l'eau, porter du bois sur une montagne ou dans une forêt. Telles

sont les lois des bouddhistes. La manière la plus ordinaire de disposer des corps, est de les transporter dans une steppe, et de les laisser abandonnés aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Mais, même dans ce cas, le lama décide vers quelle partie du monde la tête doit être tournée ; on plante une girouette en terre, et la direction que lui donne le vent détermine celle que le défunt occupera. Du reste, tout dépend entièrement du lama, qui prescrit également comment il faut ensevelir le cadavre, s'il faut le vêtir ou le laisser nu, le déposer en plein air ou dans une vieille iourte, et qui décide lesquels de ses effets ou quels objets y doivent être ajoutés comme offrandes. Si le corps doit être brûlé, on ne le couvre pas, on le laisse exposé à l'air ; quelquefois on place à l'entour, des drapeaux tournés vers les quatre parties du monde, ou bien l'on entoure le bûcher de pieux plantés en terre, et sur lesquels sont écrites des prières tubétaines. Ceux qui veulent montrer leur ferveur et leur dévotion ou leurs richesses, font élever des monumens en bois ou en pierres, sur les tombeaux où ils déposent les cendres de leurs parens. Cet usage a été observé en Mongolie dès les tems les plus reculés. Ruysbroëk (1) dit expressément : « Les Tatars (Mongols), semblables aux anciens,

(1) Collection dite de Bergeron, pag. 55.

» brûlent leurs morts et déposent leurs restes
» sous de hautes pyramides. » Les riches invitent les lama à faire, pour les ames des défunts, des prières qui doivent durer au moins quarante-neuf jours.

Après avoir parcouru treize verst, nous descendîmes dans une vallée profonde. Nous vîmes, pendant toute la journée, des troupeaux nombreux appartenant à l'empereur. Les surveillans et les bergers de ces troupeaux occupaient en ce lieu plus de cinquante iourtes. Nous avions rencontré également des bœufs de petite taille, mais gris et forts. Ces animaux sont plus communs dans les steppes des Tsakhar que dans les autres parties de la Mongolie. On les vend en Chine, pour l'approvisionnement du pays; les Tsakhar s'en servent pour transporter, de Khalgan à l'ourga, et même jusqu'à Kiakhta, du thé impérial et du nankhin.

A dix verst plus loin nous atteignîmes la grande chaîne des monts *Ongòn* (roi des chamans). Un chaman s'appelle *bèg* en mongol, et une chamane *ouldogoun*. L'Ongòn est leur dieu pénate, la divinité domestique, qui protège leur famille et leurs troupeaux. Ces restes de la croyance chamanique trouvent encore des partisans zélés parmi les Mongols, malgré la forte opposition des prêtres de Bouddha.

L'idole d'*Ongòn* consiste en plusieurs lam-

beaux de toile rouge donnés par un chaman distingué, ou quelques chiffons choisis et préparés par de vieilles femmes. Ces dieux pénates sont très-révérés par les mères de famille; elles les conservent dans leurs iourtes; les événemens malheureux sont attribués ordinairement à leur colère; on leur présente d'abondantes offrandes, et on leur adresse des prières ferventes pour les apaiser et implorer leur secours.

Ensuite on traversa un rempart peu élevé; les habitans nous dirent qu'il divisait autrefois les possessions chinoises de la Mongolie indépendante. Ce rempart s'étend fort loin, de l'est à l'ouest, et paraît se réunir aux hauteurs desquels découle l'*Orkhon*. On compte, jusqu'à la station prochaine, huit verst. Le chemin est entrecoupé d'élévations pierreuses et de vallées nues, dont le terrain est argileux. On voit, au sud-est, une longue chaîne de montagnes, dominée par le mont colossal de *Djibkhalantoù*. A certains jours, les Tsakhar de la division de Koubòcharà y apportent leurs offrandes.

Deux caravanes passèrent devant nos iourtes; elles revenaient de Dolon-nòor, où elles avaient transporté et échangé du sel contre du millet, du tabac, etc.

9 *novembre*. — L'archimandrite et moi, nous fûmes invités, par les prêtres, à prendre du thé

chez eux. Le mauvais tems nous força de refuser leur invitation.

Les Mongols, de même que toutes les nations de la même race (c'est-à-dire les Bouriates et les Kalmuks), aiment beaucoup le tabac. Un petit sac à tabac, une pipe, un briquet, sont, pour eux, les choses les plus indispensables en voyage ou chez eux. Si des amis se rencontrent, ils commencent par se présenter mutuellement leur pipe. Les Tsakhar nous donnèrent cette marque de politesse. Les Mongols achètent ordinairement leurs pipes des Chinois; ils font chez eux les briquets, et les façonnent avec beaucoup de goût; leur acier trempé est d'une bonne qualité; ils portent ces briquets attachés par derrière, à une ceinture en cuir, à peu près comme la giberne de nos cavaliers; c'est pour eux une chose de première nécessité et d'ornement. Ces briquets sont enchâssés dans de l'argent, et ornés de corail, etc. Plusieurs Mongols, au lieu de boutons pour les retenir à leur ceinture, se servaient de pièces de monnaies russes, de 5 copècs, et d'anciennes pièces de Sibérie, de 10 copècs, dont ils font très-grand cas.

Le bithkhéchi nous fit entendre, de différentes manières, qu'il avait besoin d'une pelisse en peau de renard, qu'il avait vue chez l'archimandrite, et qui, selon lui, coûte très-cher à Kiakhta. Il eut la complaisance de nous permettre de lais-

ser à la station quatre de nos chameaux se reposer, jusqu'à ce qu'ils puissent être ensuite transportés par les habitans à *Tsagàn-Balgassoù*.

Le soir, nous reçûmes la visite du dzanghin Enké djirgàl (en mongol, *bonheur éternel*), âgé de 30 ans; il nous donna des renseignemens sur les appointemens que les officiers des khochoun des Tsakhar reçoivent annuellement.

Un oukhérida, ou commandant d'une division, a 120 lan, ou onces d'argent;

Un dzalàn, ou colonel d'un régiment, 115 lan;

Un somoun-dzanghin, ou chef d'escadron, 100 lan;

Un khavan, ou koundouï, et un djouàn ni da, grade correspondant à nos lieutenans et cornettes, 60 lan;

Enfin un bochko, ou premier sergent, 24 lan.

L'oukhérida, et le plus ancien des dzalàns (toussoulakhthi), ne peuvent demander eux-mêmes à Khalgan le paiement de leur solde; ils doivent présenter à leur gousaï-amban un mémoire, revêtu du sceau du dzanghin. Les Tsakhar forment un corps militaire, composé de huit bannières, ou divisions, sous le commandement en chef d'un gousaï-amban. Nous avons passé sur le territoire des divisions de *Koubò-charà* (drapeau jaune avec bordure) et de *Gou li-charà* (drapeau jaune sans bordure). Les deux

dernières stations, jusqu'à Khalgan, sont situées dans le ressort de Goulî-charà.

10 *novembre.* — Nous avons vu, seulement chez les Tsakhar, des iourtes divisées en oulouss, c'est-à-dire plusieurs iourtes réunies. Les autres Mongols, à cause de la rareté des pâturages, vivent dispersés, excepté quelques officiers supérieurs qui, avec leurs familles et leur suite, occupent une vingtaine de iourtes, ou un plus grand nombre.

Nous fîmes les deux tiers du chemin dans une plaine assez sablonneuse, jusqu'à la route de *Goundjou*, à laquelle se réunit également celle de *Darkhàn-dzam*, que nous avions quittée le 9 octobre, dans le pays des Khalkha, entre les stations de *Charà-Charòtou*, et d'*Olon-Baïching*. Le chemin devient large et uni, jusqu'à la station de Kouïtoun (froid), située dans ces montagnes. Les trois iourtes, qui nous y étaient destinées, renfermaient les idoles en cuivre des bourkhan, et des dieux pénates que les propriétaires y avaient laissés. Une source voisine était gelée; un puits nous fournit de l'eau. Les animaux, excepté les chevaux, se contentèrent de la neige, dont les montagnes et les plaines étaient couvertes. Nous fûmes obligés d'acheter l'argal, ce qui eut lieu jusqu'à notre entrée en Chine.

11 *novembre.* — Malgré la hauteur de la neige,

on apercevait, en quelques endroits, la couleur verte des pâturages; des troupeaux de chèvres sauvages les broutaient. A moitié chemin, la route est traversée, à l'est, par celle qui conduit de Dolon-nòor à la station de Dzamyïnoussou.

Nos iourtes d'aujourd'hui étaient très-commodes; mais comme on les avait posées sur la neige, nous souffrîmes d'autant plus du froid et de l'humidité, que nous fûmes obligés de nous passer d'argal.

A huit verst, vers le sud, est le *Tsagan-obò*, lieu où les missions de 1794 et de 1808 avaient fait halte. Un riche Tsakhar demeurait à cent pas de la station. Il nous dit que le prix ordinaire du transport de Khalgan à Kiakhta était de trois lan et six thsian pour cent kin. Un chameau porte trois cents kin (ou dix pouds 1/2), ce qui fait à peu près vingt roubles en argent pour une distance de douze cents verst.

Les Tsakhar, à l'exemple des lamas khalkha, nous firent demander si nous avions à vendre des peaux de renards, du corail, des peaux tannées. Ils estimaient quatre roubles en argent une peau de renard qui nous en avait coûté sept, et trois roubles une peau tannée qui en valait cinq. Ils prétendaient que c'étaient les prix auxquels on pouvait acheter ces objets à Khalgan.

12 *novembre*—Aujourd'hui nous rencontrâmes continuellement des caravanes qui portaient du thé à Kiakhta. Après treize verst de marche, nous arrivâmes à un rempart en terre assez élevé; il traverse la route et aboutit à des montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest. A gauche est une vaste plaine très-fertile.

Ne pourrait-on pas trouver quelque analogie entre ce rempart et les anciennes fortifications que l'on trouve près de Péréiaslav dans le gouvernement de Poltava, en Bessarabie, et dans d'autres provinces de la Russie?

A moitié chemin la route est traversée par une autre très-large et très-fréquentée, qui conduit vraisemblablement de Koukoù-khotò (en chinois Kouei houa tchhing) à Dolon-nòor. Il y a une garnison chinoise à Koukoù-khotò pour surveiller les Tsakhar, qui étaient autrefois très-turbulens. On y prépare des pelleteries pour les vendre à Péking et dans d'autres villes de la Chine; les transports s'effectuent par la route de Khalgan.

Nous vîmes près du lac *Doùtou* (Dou, en mongol, signifie chant, voix), un grand oulous composé de dix-huit iourtes de bergers. On s'y reposa deux heures : un lama des environs de l'ourga, qui revenait de Khalgan où il était allé vendre des bœufs et des chevaux, s'y était aussi arrêté; il nous salua en russe; il avait ob-

tenu pour ses bœufs huit et dix lan, et pour ses chevaux, six et huit lan en argent.

Nous aperçûmes, en plusieurs endroits, des *oulous* formant des espèces de villages ambulans ; celui d'un *oukhérida* ou *oukrida* des Tsakhar, composé de cinquante iourtes, attira le plus notre attention. Cet oukrida est le chef des gardiens des moutons, des chevaux et des bœufs de l'empereur.

Dans les pays situés au nord de la Grande Muraille, entre les portes de *Tchang kia kheou* et de *Tou chy kheou*, on trouve des troupeaux immenses appartenant à l'empereur de la Chine. Aucun Mongol ne put m'en dire au juste le nombre.

L'abbé Grosier (1), en citant les anciennes relations des missionnaires français qui séjournaient à la cour de Péking, dit : «La quantité de » bestiaux entretenus dans ces fermes royales est » prodigieuse, et il ajoute que les troupeaux du » prince sont composés de 190,000 moutons, di- » visés en 225 troupeaux, et d'autant de bœufs » divisés en troupeaux de 100 têtes. Le nombre » des étalons n'est pas moins grand. Une telle » richesse, continue l'abbé Grosier, prouve aux » yeux des Mongols beaucoup plus la puissance » de l'empereur, que toute la splendeur de sa » cour à Péking. »

---

(1) *De la Chine*, 1818, tom. Ier, pag. 275.

C'est très-probable ; mais, d'un autre côté, il est également bien sûr que la quantité des flèches et des armes à feu de l'armée chinoise contribue très-puissamment à inspirer aux Mongols du respect pour la force et le pouvoir du monarque chinois.

La station de Toulga, située dans une vallée étroite et profonde, se trouve dans la division tsakhare de *Gouli-charà* qui s'étend jusqu'à la frontière chinoise proprement dite, ou jusqu'au mont *Khinkhan dabagan*. Un caprice de la nature a placé ici dans un vallon trois rochers tournés vers l'est, le nord et le sud, qui ressemblent à de grands amas de pierres jetées les unes sur les autres. Au pied de chacun de ces rochers, il y a un puits dont l'eau a le goût du salpêtre. Les habitans les appellent *Gourbàn Tulgotoù* (les trois trépieds), et prétendent que Tchinghiz khan, étant en guerre avec la Chine, y campa.

De la station on aperçoit au loin vers le sud-est un grand obo.

13 *novembre* — Nos guides furent remplacés par d'autres. Ce qui nous surprit fut de voir autant de jeunes gens parmi les officiers tsakhars. Nous reçûmes des visites continuelles des gens attachés au service de l'oukhéridà qui campait dans les environs avec les troupeaux impériaux. Un des parens de cet officier, avec sa suite, était parmi eux. Ils étaient fort proprement vêtus, très-polis, et outre le mongol, ils parlaient également bien le

mandchou et le chinois. Il y a à Khalgan, où réside le gousaï-amban, une école spéciale pour l'instruction des Tsakhar.

Ces Tsakhar s'informèrent avec empressement de l'état des forces militaires de la Russie. Le koundoui de la station nous demanda si nous avions l'intention de raser nos cheveux à Péking quand le deuil serait fini. Un mongol nous dit que, voyant nos officiers et nos étudians avec les cheveux très-courts comme les lamas, il avait pensé qu'ils étaient des prêtres. Les Tsakhar nous apprirent que le règne du nouvel empereur serait nommé en mandchou *Doròï-eldengué*, et en chinois *Taò kouang*. Ces mots signifient *lumière de la raison*.

L'après-midi, nous rendîmes visite au bitkhéchi et au bochko; ce dernier nous dit que, parmi les Mongols les plus dévoués à la dynastie mandchoue, les Tsakhar étaient les plus considérés à la cour de Péking. Ils reçoivent tous des salaires du gouvernement, même les jeunes gens auxquels on donne un lan par mois. Le koundoui de la station avait sur son bonnet un bouton blanc opaque (rang de lieutenant, dont le bitkhéchi ne pouvait jouir que hors de Péking), et le dzanghin portait un bouton bleu, ce qui lui donnait un grade correspondant à celui de major.

14 *novembre*. — La nuit, deux de nos chevaux périrent de froid et de fatigue. Le froid était si

vif que plusieurs de nous préféraient d'aller à pied au lieu de monter à cheval. Les bords du lac voisin de la station étaient si fortement gelés, que nous abrégeâmes notre chemin en passant sur la glace. Parmi les caravanes chargées de thé, qui se suivaient sans interruption, nous en vîmes de cent, deux cents et deux cent cinquante chameaux. Nous aperçûmes en route, à une grande distance vers l'est, une chaîne de montagnes et le grand lac *Angouli nòor*. Le ciel était serein, de sorte que notre vue pouvait se porter très-loin. Sur les sommets de la chaîne des monts *Khin-khan-dabagan*, dans le sud, nous distinguions des tours : c'était la frontière entre la Chine et la Mongolie, que nous apercevions pour la première fois, et dont l'aspect nous causa beaucoup de plaisir. Nous passâmes devant le camp d'un riche Mongol des environs de l'ourga, qui, avec cent chameaux, attendait dans les steppes que le prix du transport des marchandises de Khalgan pour l'ourga ou pour Kiakhta augmentât. On nous assura que malgré les nombreuses caravanes qu'on avait déjà expédiées, il restait encore à Khalgan assez de marchandises pour charger deux mille chameaux.

Nous passâmes également par *Khamkhoùn*, lieu où nos missions de 1794 et de 1807 s'étaient reposées. Un de ces remparts, construits par les Chinois pour se défendre contre les Mongols, coupait la

route ; il était beaucoup plus bas que tous ceux que nous avions rencontrés précédemment. Plusieurs Mongols avaient dressé leurs tentes bleues sur le chemin. Ils venaient du Maï ma tchin, de l'ourga, et allaient en Chine avec des poutres de bois de pin et des caisses de champignons secs, dont les Chinois sont très-friands.

Ils recevaient un lan et demi et deux lan en argent, pour un poids de cent kin. A trois verst environ de ce rempart, on trouve une petite fortification carrée, construite en terre et nommée *Tsagàn - balgassoù* (ville murée blanche). Elle était presque ruinée. Nous arrivâmes à cet endroit à dix heures du matin. Nous touchions enfin au port. La providence nous avait heureusement conduits à travers des steppes couvertes de neige et des déserts, exposés sans cesse à des vents impétueux et glacés.

Nous fîmes ici l'inspection de nos chevaux, de nos chameaux et de nos bœufs ; une partie devait y rester jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Nous avions laissé en route dix-neuf chameaux et dix chevaux fatigués, trois chameaux et quatre chevaux avaient péri, et treize bœufs avaient servi à notre nourriture.

Le bochko et le premier nerbe du bitkhéchi, prirent les devans pour aller à Khalgan, annoncer notre arrivée au gousaï - amban. Je priai le premier de nous faire préparer des chambres bien

chaudes, qui nous étaient nécessaires après avoir passé deux mois et demi presque toujours en plein air. La santé de plusieurs personnes de la mission en était sensiblement attérée.

15 *novembre*. — La neige tomba en si grande abondance toute la journée, que nous fûmes obligés de nous arrêter.

Le petit fort dont j'ai déjà parlé, sert de refuge aux bestiaux, dans des tems orageux. Les remparts, qui tombent en ruines, ont cinq toises de haut, on voit encore aux quatre coins de petits bastions. Dans l'intérieur il y a un espace circulaire de pierres brutes : c'était là probablement que l'on dressait la tente du khan. Un amas de terre s'élève au milieu de la place ; un piédestal carré, en marbre blanc cassé, porte l'image d'un dragon ; ce sont les armes de la Chine. Quelques personnes prétendent que ce petit fort a servi durant les campagnes du célèbre empereur Khang hi, vers la fin du dix-septième siècle. On aperçoit encore, très-distinctement, des traces de petits retranchemens qui, d'après le système de fortification de la Chine, renfermaient le camp. Deux routes conduisent par ce lieu à Khalgan. L'une est bien entretenue et va vers l'est, en passant par le *Charbatäi* et le village de *Tolaï soumè* (1) ; elle est fréquentée par les Tsa-

(1) *Tolaï*, en mongol, veut dire lièvre, et *soumè* temple.

khar de la division de *Koubò-charà*. Nos missions précédentes l'ont suivie; l'autre qui se dirige à l'ouest, par le mont *Sendjit*, est appelée la route des chameaux ou des caravanes; elle est ordinairement fréquentée par les Tsakhar de la division de *Gouli charà*, dont notre escorte était composée.

A midi, le mandarin Touktchi, de la division de Koubò-charà, vint prendre nos animaux sous sa garde. Chaque mois un Mongol de la division de Goulî-charà alternait avec lui dans cette fonction. Nous louâmes, pour nos cosaques, à raison d'un lan par mois, la iourte d'un lama tsakhar qui vivait en nomade dans le voisinage. D'autres demandaient le double. C'était le même lama qui avait donné sa iourte à la mission de 1807 et 1808.

16 *novembre*. — Nous partîmes à trois heures du matin. A six verst de la station, nous vîmes près du chemin une grande colline sur laquelle on avait jeté de la terre. A cinq verst plus loin nous trouvâmes le *Bourgassoùtou*, en mongol (abondante en ormeaux), petite rivière sinueuse qui était prise par les glaces. A droite du chemin, il y avait une petite fortification carrée en pierres. On passa la rivière, on tourna vers la gauche, et on entra dans une profonde vallée de la chaîne des monts *Khinkhan ;* une troisième fortification, beaucoup plus considérable que les pré-

cédentes, s'élevait sur un monticule. Ayant traversé une grande plaine, nous sommes arrivés à des maisons chinoises et au temple de *Boro tsedji*, situé au pied d'une montagne; vis-à-vis le temple, est un théâtre; des comédiens de Khalgan y viennent aux fêtes annuelles pour jouer des pièces gaies, conformément au goût de ces peuples.

Le lever du soleil fut accompagné d'un vent très-fort; le thermomètre était à dix-sept degrés au-dessous de zéro. Sur les dix heures du matin, il s'éleva un brouillard épais. L'air était tellement obscurci par la neige qui tombait, qu'à la distance d'une demi-verst on ne pouvait rien distinguer. Nos animaux n'avançaient qu'avec peine; le froid devint si vif qu'il nous fut impossible de nous réchauffer même en marchant. Il fallut pourtant parcourir ainsi vingt verst avant d'arriver à la station.

Notre embarras augmenta lorsqu'à quatre verst plus loin nous fûmes obligés de traverser des montagnes où nos animaux glissaient et tombaient à chaque pas sur la glace, ou bien s'enfonçaient dans des neiges profondes. Il y avait dans cet endroit un poste de mongols en sentinelles dans plusieurs iourtes. On s'apercevait déjà du voisinage d'une ville commerçante; sans cesse nous rencontrions des caravanes, des chariots et des cavaliers montés sur des chameaux ou sur des chevaux.

Ayant parcouru encore deux verst, nous atteignîmes la chaîne de montagnes qui sépare la Mongolie de la Chine. Sur leurs sommets s'étend un rempart en pierre, avec des tours carrées en briques, à une certaine distance les unes des autres. Ces tours, hautes de neuf sagènes, s'élèvent sur une plate-forme d'environ trois sagènes carrées. De ce point, la Chine se présente sous des formes colossales. On ne voit au sud, à l'est, et à l'ouest, que des montagnes couvertes de neige, et dont les cimes aiguës et noires s'élancent jusques dans les nues. On descend pendant cinq verst par un chemin étroit, et très-dangereux dans cette saison, jusqu'à Nor tian, village chinois; au-delà, de hautes montagnes dont les sommets menaçans donnent à ces cantons un caractère sauvage, se montrent au voyageur. Tel est l'aspect du pays à l'endroit où l'on descend des hautes steppes mongoles dans le terrain bas de la Chine (1). On fit halte au premier village chinois; avec quel plaisir chacun de nous entra dans une maison, après n'avoir aperçu, depuis l'ourga, pendant un trajet de plus de mille verst, rien qui rappelât les habitudes de la vie sédentaire. Le village, bâti sur la pente d'une haute montagne, renferme

---

(1) M. *Ritter*, dans sa *Géographie* (première édition), 1817, tome Ier, pag. 455, dit que l'on arrive ordinairement par cette pente dans les plaines de la Chine. Cela n'est pas exact; la Chine est en général un pays montagneux.

une vingtaine de maisons; un autre s'y trouve à peu de distance à l'est; tous ces villages sont très-petits; on voyait quelques champs labourés. Il y avait, à l'extrémité du village, une espèce d'auberge préparée pour nous recevoir; les chambres étaient en argile recouverte en paille. Le bitkhéchi vint loger avec nous. Le froid et l'humidité avaient tellement pénétré nos membres fatigués, que nous eûmes toutes les peines du monde à nous réchauffer.

Assis près d'un foyer ardent, chacun de nous oublia les fatigues et les désagrémens de la route. Les paysans chinois accouraient en foule pour nous voir; l'interprète du bitkhéchi, voulant nous donner une idée de son talent pour la musique, se fit donner une espèce de luth à trois cordes, il en joua et chanta différens airs de son pays; l'une de ces chansons nous parut assez intéressante par la mélodie et par les paroles; le sujet était les plaintes amoureuses d'une princesse chinoise qui devait épouser, en Mongolie, un prince de Kharatchin.

L'hôtelier nous fournit du foin excellent pour nos animaux à raison de trois tchokhi (1) la

---

(1) Un *tchokhi*, en chinois, 錢 *thsian*, (on prononce en Mongolie *tchin*), est une petite monnaie ronde en cuivre jaune, percée, dans le milieu, d'un trou carré; le règne sous lequel elle a été frappée est marqué sur le revers. On enfile cinq cents tchokhi à des cor-

livre. Nous donnions un tchokhi par tête pour tirer, des puits qui sont très-profonds, l'eau qui leur était nécessaire.

On se reposa le 17 novembre.

Nous avions parcouru depuis le 8 novembre cent quatre-vingt dix verst, et généralement trente à quarante verst par jour, à l'exception de deux journées qui ne furent que de vingt-sept et vingt.

Le froid avait été de quinze à dix-huit degrés, avec un vent violent, mêlé de neiges abondantes qui augmentaient encore les difficultés du voyage dans un pays coupé de collines et de ravins.

---

dons ou rubans. Jusqu'à notre arrivée à Péking, on nous donna 1,150 tchokhi, pour un *liang* ou lan (8 3/4 zolotniki en argent)

CHAPITRE VII.

Arrivée et séjour à Khalgan.

18 *novembre*.—On compte vingt verst du premier village chinois jusqu'à *Tchang kia kheou*, ou *Khalgan*. Le chemin est d'abord étroit et coupé de collines assez escarpées. De grands chariots chinois, à deux roues, que nous rencontrions, nous gênaient beaucoup; ils étaient attelés de quatre et cinq chevaux de file. Plus loin, la route devient égale, et penche sensiblement vers Khalgan. A moitié chemin environ, une chaussée naturelle, formée de gravier et d'argile, conduit jusqu'à cette ville; il ne faudrait pas un travail bien long pour la rendre aussi bonne que celle du mont Simplon. Des rochers suspendus des deux côtés menacent les passans. La hardiesse et l'activité infatigable des laboureurs chinois attira notre admiration; les sommets des plus hautes montagnes étaient couverts de champs cultivés : comment étaient-ils parvenus à rendre fertiles ces rochers presque nus et inabordables?

On voit, sur les pentes des montagnes, des villages et des temples; plusieurs cabanes étaient adossées à des rochers comme des nids d'oiseaux; le terrain, en plusieurs endroits, est argileux. Nous n'aperçûmes Khalgan qu'en arrivant à la Grande Muraille (1), qui est construite en briques, entre deux rochers escarpés : elle est à moitié ruinée. Nous fûmes bientôt entourés d'une foule de curieux; un officier de la ville, qui portait un bouton doré sur son bonnet, vint à notre rencontre; il s'en retourna avec le bitkhéchi *Tchhing*. Arrivé à la grande porte de la ville, ce dernier nous invita à y passer *à pied*, puisque c'était le premier pas que nous faisions dans l'illustre empire de *Ta thsing*. Ensuite chacun reprit sa place, et la mission continua sa marche par la grande rue, qui était bordée de boutiques; elle traversa la grande place, où est la maison du gousaï amban, inspecteur-général des troupes tsakhar, et parvint à la maison qui lui avait été préparée par les autorités de Khalgan.

---

(1) La carte du voyage de M. Timkovski est fautive en faisant passer la Grande Muraille au nord de *Nor tian*, tandis qu'elle est au sud de ce village. Nous l'avons pourtant reproduite telle qu'elle était, car une correction détaillée de cette carte nous aurait conduit trop loin. *Tchhang kia kheou*, ou *Khalgan*, se trouve, d'après *Lange*, (*Neue Nordische Beitraege*, vol. II, pag. 116), quatre verst au sud de la muraille, ce qui correspond avec les cartes et descriptions chinoises. KL.

On n'avait assigné que deux chambres aux membres de la mission ; mais, grâces à l'intervention du bochko Ourghentaï, on nous en accorda une troisième. Les cosaques furent logés séparément.

A six heures du soir notre bitkhéchi *Tchhing* arriva, accompagné de deux officiers chargés des complimens du gousaï amban ; c'était un dzargoutchi avec un bouton en cristal sur son bonnet, et le même bitkhéchi *Tchha* qui était venu à notre rencontre à la porte de la ville. Il fallut céder aux instances du premier, et lui donner un chien assez commun, que j'avais amené de Troïtskosavsk.

On éprouva beaucoup de difficultés à faire les provisions de nos animaux. Le bochko prétendait qu'elles auraient dû être fournies par le gouvernement chinois; enfin, dans la soirée on nous apporta cinq corbeilles de paille hachée ; nous fûmes obligés d'acheter du millet en gerbes à raison de 50 tchokhi la gerbe.

19 *novembre*. — Nous fîmes des présens à nos guides de Péking, au dzanghin et au koundouï qui nous avaient accompagnés depuis Toulga. A notre demande le dzanghin nous envoya un Turkestâni, pour traiter du prix du transport de notre troupe jusqu'à Péking. Il avait proposé de se charger du bagage à raison de 2 lan par 100 kin, ce qui était un prix très-modique ;

mais les portiers chinois, obéissant aux désirs de notre bitkhéchi, lui refusèrent l'entrée, disant qu'ils ne le connaissaient pas. L'archimandrite, l'inspecteur des bagages, le plus ancien des cosaques, l'interprète et moi, nous allâmes à midi chez le bitkhéchi *Tchhing*, qui nous avait invités à dîner. Le gouvernement chinois donne ordinairement à ses frais un dîner semblable aux voyageurs russes. Le bochko, le dzargoutchi et le bitkhéchi *Tchha* y assistèrent. Durant le repas, il s'éleva une discussion assez animée entre nous et nos hôtes, au sujet des vexations des concierges chinois. J'avais déjà prié le bitkhéchi *Tchhing*, dans la matinée, de donner l'ordre d'acheter du foin pour nos animaux; il m'avait promis de s'en occuper incessamment : voyant qu'il ne tenait pas sa parole, nous lui réitérâmes notre demande; elle fut encore sans effet. Je réclamai alors la permission, pour nos cosaques, d'aller chercher du foin au-delà de la Grande Muraille; nous y avions remarqué la veille plusieurs magasins où l'on vendait du bois de construction et du foin. Le bitkhéchi y consentit. Cependant nous étions encore à table, quand un cosaque vint se plaindre que les bochko de Khalgan avaient refusé de leur laisser passer les portes de notre maison.

L'archimandrite et moi nous nous adressâmes d'abord au bitkhéchi en le priant de nous dire à

qui nous devions ces contrariétés, et si les autorités de la ville avaient l'intention de faire mourir de faim nos animaux. On alla aux informations. Un des bochko, qui était du nombre des concierges, fut trouvé le seul coupable; il s'excusa sur l'ordre qu'il avait reçu de ne pas permettre aux Russes de passer les murs de la ville. Après une excuse aussi vague, nous fûmes sur le point de nous lever de table, ne pouvant supporter de recevoir des marques de politesse pendant que l'on se permettait envers nous des tracasseries semblables. Alors le bitkhéchi *Tchha* et le bochko sortirent. Enfin, une heure après, le foin nous fut délivré dans notre cour. Depuis nous n'eûmes plus à souffrir de pareilles avanies; mais nous étions obligés de payer pour le foin, de même que pour toutes nos provisions de bouche, des droits très-considérables au bénéfice des employés pauvres de la ville.

A huit heures du soir le Chinois *Lo tchou*, arrivé de Péking, vint nous remettre une lettre du chef de notre mission dans cette capitale : elle était datée du 13 novembre, et adressée à l'archimandrite.

Cette lettre contenait des félicitations de la part de l'archimandrite Hyacinthe et des six membres de la mission, sur notre arrivée à la frontière, et l'avis que tout était préparé au couvent de Péking pour nous recevoir, etc.

Hier et aujourd'hui, le temps fut serein et assez

doux; les montagnes dont Khalgan est environnée mettent cette ville à l'abri des vents froids; mais les vapeurs sulfureuses qui s'exhalent de la houille influèrent beaucoup sur notre santé; néanmoins nous fûmes obligés de faire usage de cette matière combustible pendant tout notre séjour en Chine.

20 *novembre* — Le Chinois porteur de la lettre reçue la veille fut renvoyé au couvent de Péking. A neuf heures du matin, *Tchha* nous rendit visite à l'archimandrite et à moi, et nous offrit deux petites assiettes avec des mets chinois. Nous le reçûmes amicalement, et lui envoyâmes ensuite par notre interprète une peau de renard et un sabre.

L'inspecteur des bagages et les étudians, accompagnés de plusieurs cosaques, allèrent dans la ville pour acheter différentes choses. Le nerbe du bitkhéchi se hâta de les accompagner, dans l'espérance d'avoir un bénéfice sur les marchés qu'ils conclûraient. On aurait bien pu se passer de cet homme, parce que les marchands de Khalgan parlent parfaitement le mongol; nos guides mirent beaucoup d'empressement à nous empêcher de chercher nous-mêmes des personnes qui voudraient se charger de transporter les bagages de la mission à Péking.

A cinq heures après midi, le nerbe dont je viens de parler, et l'interprète du bitkhéchi vin-

rent me voir avec deux entrepreneurs qui, ayant pris connaissance du poids de nos effets, nous proposèrent de conclure le marché d'après la quantité d'animaux dont nous aurions besoin; c'était une base trop précaire pour nous convenir; nous voulions fixer le prix d'après le poids. Alors les entrepreneurs se consultèrent entr'eux en chinois, et s'adressèrent aussi au nerbe, qui, dans cette circonstance, jouait le même rôle que le bochko avait rempli à l'époque du voyage de la mission de 1807. Enfin les entrepreneurs s'expliquèrent; ils demandèrent 12 lan pour conduire la kibitka dans laquelle l'archimandrite voulait aller jusqu'à Péking, 24 pour deux chariots chinois, à deux personnes chacun, et 24 pour deux grands chariots destinés à porter dix cosaques. Pour chaque cheval de selle ou mulet, ils voulaient avoir 10 lan, et pour un poids de cent kin, ou trois pouds et demi, chargés sur des chameaux et des mulets, 7 lan en argent; ces prix étaient exorbitans.

Après de longues négociations, nous déclarâmes que nous ne voulions pas donner plus de huit lan pour chaque chariot, deux lan et demi pour chaque cheval de selle et pour chaque mulet, et deux lan huit thsian pour un poids de cent kin; la mission de 1807 n'avait payé que deux lan huit thsian pour chaque personne qui allait en chariot, et la même somme pour

un poids de cent kin. Les entrepreneurs, après avoir un peu diminué leur demande, s'éloignèrent. Bientôt le nerbe et l'interprète revinrent nous réitérer l'assurance de leur zèle pour nos intérêts, et ajoutèrent que, si nous voulions donner la moindre chose de plus, ils étaient prêts, quoiqu'il fît déjà nuit, d'aller en instruire les entrepreneurs. Nous les priâmes seulement d'engager ces gens à consentir à nos offres, qui surpassaient de beaucoup les prix que le Turkestâni nous avait proposés.

21 *novembre*. — La nuit fut très-orageuse; le vent, en s'engouffrant dans les ravins de Khalgan, causait un bruit assez fort.

A huit heures du matin les entrepreneurs revinrent. Le marché fut conclu par écrit, aux conditions suivantes :

1° Pour un palanquin à deux mulets destiné à l'archimandrite (l'expérience lui ayant appris qu'il était impossible de le conduire dans notre voiture à quatre roues), ainsi que pour deux petits et deux grands chariots, huit lan chacun;

2° Pour dix-neuf chevaux et mulets de selle, deux lan cinq thsian chacun. Il fut stipulé que nous partirions le 24 novembre (le deuxième jour de la neuvième lune, d'après le calendrier chinois), et qu'en sept jours nous arriverions à Péking. Le bitkhéchi et le bochko, auxquels nous communiquâmes ce marché, se

portèrent volontairement caution de l'exactitude de l'entrepreneur *Li lian tun*, natif du Turkestàn oriental.

Je dois observer à ce sujet, que, sur le chemin de Péking, ce sont en général de Turkestâni qui se chargent du transport des effets, et qui tiennent les auberges sur les routes.

A midi les cosaques qui devaient passer l'hiver à *Tsagàn-balgassoù*, avec une partie de nos animaux, firent les préparatifs de leur départ ; mais ils ne purent partir à cause d'une dispute qui survint entre les Tsakhar et nos guides chinois. Le koundouï tsakhar, qui nous avait escortés depuis Toulgu jusqu'à Khalgan, était venu dans notre cour à quatre heures après midi. Le bitkhéchi, jugeant qu'il était trop tard pour expédier nos gens, adressa des reproches très-vifs au koundouï sur son inexactitude. Celui-ci, irrité des expressions grossières du bitkhéchi, lui reprocha d'avoir, pendant la route, commis des injustices envers nous. Aussitôt le bitkhéchi s'éloigna d'un air qui semblait indiquer qu'il voulait aller se plaindre au gousaï-amban ; mais il revint au bout de quelques minutes, et ses nerbes prièrent le koundouï de se retirer sans bruit.

Voilà comme ces Tsakhar traitent les Chinois, qui ne peuvent les supporter.

22 *novembre*. — A Khalgan comme aux Maï ma tchin de Kiakhta et de l'ourga, on tire le ca-

non à six heures du matin et à neuf heures du soir; au premier coup il est permis à chacun de quitter sa demeure, et même, s'il le faut, d'aller trouver les autorités de la ville, mais au dernier coup ce droit cesse, excepté dans les cas extraordinaires.

A dix heures du matin, le koundouï dont je viens de parler, arriva avec plusieurs Tsakhar et se vanta d'avoir humilié le bitkhéchi. Les cosaques furent expédiés avec les bestiaux.

A midi, l'entrepreneur vint peser nos effets. Leur poids total était de 12,400 kin ou 452 pouds, calculés d'après la base de trois pouds, vingt-cinq livres pour cent kin. Il fallut payer pour leur transport jusqu'à Péking, dont nous n'étions éloignés que de deux cents verst, 700 roubles en argent, ou 1 rouble 35 copèques par poud, ce qui était très-cher, en comparaison du prix du transport en Russie.

Une heure après, le nerbe et l'interprète du bitkhéchi revinrent par un motif bien singulier. Le nerbe parla des grands services que son maître et le bochko Ourghentaï avaient rendus à la mission, et vanta leur complaisance envers nous, complaisance dont ils nous avaient encore donné des preuves la veille, à l'occasion du marché conclu avec l'entrepreneur; il finit par demander que les présens que nous destinions à nos guides, fussent distribués ici au lieu de l'être à Péking, comme nous l'avions projeté. J'écoutai

tranquillement sa proposition, et je lui répondis, qu'ayant déjà fait des cadeaux assez considérables, je ne pourrais pas les satisfaire cette fois, et que les présens ne seraient pas donnés avant notre arrivée à Péking. Toutes mes observations furent inutiles : le nerbe osa même dire que sans l'assistance du bitkhéchi, l'entrepreneur pourrait bien manquer à ses engagemens; que nous pourrions être obligés de rester encore une semaine à Khalgan, et de payer ensuite beaucoup plus pour notre transport. Considérant ma situation critique (1) au milieu d'une nation froide et avide, je fus contraint de céder. Ces fidèles serviteurs s'en allèrent donc très-satisfaits.

L'archimandrite auquel je communiquai le résultat de cette entrevue, fut de mon avis.

---

(1) Ce qui nous arriva confirme ce que Lange éprouva dans ces lieux, il y a plus de cent ans. « Les mandarins, dit-il, qui sont » chargés de quelque commission de la cour, soit pour des sujets » de l'empire, soit pour des étrangers, sont nommés et expédiés par » les ministres. Leur commission finie, ils sont obligés de faire des » présens, non-seulement aux ministres, mais aussi aux princes du » sang, afin que ces personnages ne leur causent pas trop d'embarras, » et qu'ils puissent garder quelque chose pour eux. Ils n'ont pas à » craindre que leur conduite soit soumise à des recherches sévères. » Personne ne peut présenter ses plaintes directement à l'empereur : » elles doivent passer par les mains des ministres, ou par celles des » premiers dignitaires de la cour; et ces derniers sont tellement liés, » par l'intérêt, aux ministres, que le suppliant est éconduit partout. » *Journal* de Lange, à la suite du Voyage de Bell, pag. 475, édition d'Edimbourg, 1806.

23 *novembre*. — Voici les présens qui furent distribués ce matin :

Au bitkhéchi, cinq archines de drap noir, deux peaux de zibelines de première qualité et deux autres moins belles ; il désirait beaucoup des peaux de castor, mais nous n'en avions pas.

Aux deux nerbe du bitkhéchi et à l'interprète, six archines de drap noir, deux peaux de zibelines de qualité moyenne, et quatre peaux de renards.

Au bochko, trois archines de drap et deux peaux de zibelines de première qualité, et à son nerbe deux peaux de renards.

A neuf heures, le bitkhéchi et le bochko vinrent avec toute leur suite pour nous remercier ; cette scène fut assez comique.

L'entrepreneur les accompagnait : il apporta son marché, écrit en langue chinoise ; je l'acceptai, après l'avoir fait approuver par l'archimandrite. D'après les conventions, il fallut payer 400 lan ; il reçut à l'instant un à-compte de 301 lan, 8 fuen et 6 li en argent.

Cet argent fut pesé et calculé d'après le poids nommé *chi phing* (que nous avait remis la chancellerie de la frontière, à Troïtskosavsk) ; il est identique avec celui de *khou phing* (1) ; on reçoit

---

(1) Un tableau comparé des poids chinois, russes et français, se trouvera à la fin de l'ouvrage.

en Chine, d'après ce poids, tous les tributs qui parviennent au trésor du gouvernement, et qui servent également à payer les salaires, etc.

Une de nos livres produisit 11 lan et 1 thsian par *chi phing;* l'entrepreneur reçut en tout 27 livres et 12 zolotniks en argent; le reste lui devait être payé à Péking. Notre argent, à cause de sa finesse, est très-recherché dans ce pays.

L'entrepreneur ayant reçu son paiement, sortit avec le nerbe; quelques momens après, le bitkhéchi et le bochko allèrent annoncer au gousaï-amban que la mission se mettrait en route le lendemain matin.

Ce mandarin ne nous ayant pas honoré d'une invitation, je ne trouvai pas convenable de solliciter une entrevue avec lui.

A trois heures, *Tchha*, bitkhéchi de Khalgan, vint nous faire ses adieux; il était accompagné d'un jeune Chinois richement habillé: une montre française, en argent, pendait à sa ceinture.

Nous reçûmes également la visite d'un marchand chinois qui parlait un peu le russe; il fut bientôt suivi de l'interprète du bitkhéchi. Après quelques mots que celui-ci lui adressa, le marchand se retira. Nous avions appris de lui qu'une aune chinoise (demi-archine) de drap noir de Silésie, échangée à Kiakhta, se vend à Khalgan de 6 à 7 thsian, ce qui fait 2 roubles et demi en argent, pour notre archine; une bonne peau de

zibeline, de 2 à 5 lan ; une peau de renard, 2 lan.

Notre savon est très-estimé ici.

Le nom de Khalgan dérive du mot mongol *khàlga*, qui veut dire *porte* ou *barrière*.

Les habitans d'un canton voisin d'une ville, ont l'habitude de l'appeler seulement *la ville*. C'est pourquoi les Russes, ayant toujours entendu le mot de *khàlga*, l'ont adopté comme un nom propre. Les Chinois appellent ce lieu *Tchang kia kheou* (1). Une rivière le divise en deux parties, la ville haute et la ville basse : la première est située du côté de la frontière mongole ; ses portes sont construites dans la grande muraille, qui se prolonge à travers des montagnes. A l'ouest de ces portes, l'ancienne grande muraille ne se distingue que par un rem-

(1) *Tchang kia kheou* signifie porte ou barrière de la famille de Tchhang, la première qui s'est établie ici. Ce lieu appartient au district de *Siuan houa fou*. La rivière qui y passe, s'appelle *Thsing choui ho*. Elle a sa source en dehors de la grande muraille, dans la montagne de *Tsakhàn tolokhaï dabahn*, coule au sud, passe la grande muraille à Khalgan et se jette dans le *Yang ho*. *Tchang kia kheou*, est dans la muraille même ; le *phou*, ou la forteresse du même nom, est à 5 li plus au sud ; c'est cette dernière que M. Timkovski appelle la ville basse. Elle fut construite en 1429, et renouvelée au milieu du XVI[e] siècle ; on la garnit alors d'un fossé, et on y établit un faubourg commerçant, dans lequel on tenait des marchés à jour fixe. Les Mandchous y placèrent, en 1689, le siége d'un gousaï-amban, ou général de division, qui a huit camps et forts sous son inspection. En 1725, Khalgan reçut aussi une juridiction civile. — Lat. N. 48° 51' 35". Long. occidentale de Péking, 1° 32' 48". Kl.

part en pierres et une colline verte, sur laquelle autrefois s'élevait une tour.

La ville basse est située au sud; elle a un petit fort avec une garnison. Khalgan n'est pas grand, et n'a point d'édifices remarquables, mais est très-peuplé. Les habitans paraissaient très-curieux de nous voir : toute la journée, les portes de notre habitation étaient assiégées par la population, et les toits des maisons voisines étaient couverts de spectateurs.

On compte à Khalgan vingt-deux mandarins, et un grand nombre de militaires auprès du gousaï-amban ou inspecteur, et de son adjoint. Khalgan est la clef du commerce de la Chine avec la Russie, et en partie avec la Mongolie : c'est pourquoi le concours des marchands y est très-nombreux. Le poids de l'argent n'y est pas le même qu'à Péking : il correspond avec celui de Kiakhta et de l'ourga, parce que ces lieux ont entre eux des relations immédiates et continuelles.

CHAPITRE VIII.

Voyage de Khalgan à Péking.

24 *Novembre.* — AUJOURD'HUI, nous avons quitté Khalgan : le bitkhéchi, le bochko, et un autre bochko, envoyé par le gousaï-amban, pour nous escorter jusqu'à *Siuan houa fou*, ville du premier rang, nous accompagnaient; le tems était serein et assez doux.

Nous suivîmes des rues étroites et mal pavées, bordées de chaque côté de boutiques remplies de différentes marchandises, entre autres de pelleteries. Arrivés à l'extrémité de la ville, on passe, sur un pont en pierre, la petite rivière dont il a été question plus haut, et qui sort des montagnes situées au-delà de Khalgan. Ce pont a environ trente sagènes de long, et sept sagènes de large. Des portions du parapet, en granit, étaient tombées dans l'eau, et l'espace qu'elles avaient rempli restait vide; négligence de la police, qui expose les passans à des accidens très-fâcheux, le pont s'élevant à trois sagènes au-dessus du niveau de la rivière. Sur sa rive

gauche, au-dehors de la ville, on vend du fumier pour l'engrais des terres.

Il faut être au-delà du pont pour reconnaître que Khalgan est bâti sur le sommet d'une longue chaîne de montagnes, à la droite d'une petite rivière. Les maisons sont bien construites et entourées de saules. La plaine, à la droite de la rivière, est fertile et bien cultivée; les cimes des montagnes sont couvertes de neige: on n'en voit pas dans les plaines. Le terrain est argileux, mêlé de gravier: nous fûmes constamment enveloppés de nuages épais de poussière. Les champs sont élevés de deux et trois archines de chaque côté de la route, de manière qu'il est impossible aux bestiaux d'y causer aucun dommage. On voit plusieurs petites maisons de campagne. La route nous donna une idée de la population de la Chine et de l'industrie des habitans. A chaque pas, nous rencontrions des gens qui transportaient de la paille hachée, sur des mulets et des ânes. De cinq en cinq li, des sentinelles sont placées dans des sortes de corps-de-garde qui s'élèvent comme des tours, près de cinq petites colonnes coniques en pierre, sur lesquelles le nombre des li est marqué; l'extérieur des guérites est enjolivé de peintures représentant des chevaux, des fusils, des arcs et des carquois avec des flèches. Ces guérites servent également de télégraphes: si la frontière septentrionale de la Chine

se trouve menacée, on en transmet immédiatement la nouvelle à Péking; l'armée doit alors être prête à marcher contre l'ennemi. Chaque corps-de-garde est habité par quelques soldats de la *bannière verte*, ou de l'armée chinoise : la plupart de ces soldats, comme tous ceux de la Chine, à l'exception des Mandchous, sont des paysans qui, au lieu de payer des impôts, sont obligés au service.

Nous voyagions à l'ouest : quand on eut parcouru quinze verst, nos conducteurs et nos voituriers, suivant l'habitude du pays, s'arrêtèrent à l'auberge de *Mao yu lin*, ou grande auberge, pour se reposer. Les Chinois profitent de chaque occasion de se délasser et de se rafraîchir en route. Il y avait dans cette maison une grande réunion de mandarins, de paysans et de marchands; ils étaient tous assis dans une longue galerie; on y buvait du thé, on mangeait du vermicelle, qui est dans ces lieux un mets recherché; chacun se régalait selon son goût et ses moyens. Les voituriers donnaient à boire et à manger à leurs animaux; l'auberge leur fournissait de la paille hachée et de l'orge.

Bientôt le chemin monte sensiblement jusqu'à une hauteur sur laquelle s'élève un petit temple d'une très-belle architecture; vis-à-vis de ce temple est un théâtre en pierre, sur lequel des comédiens ambulans donnent des représentations aux jours de fête.

On passa ensuite par un chemin creux, très-étroit; la roche formait le pavé; il avait fallu faire jouer la mine pour ouvrir la route à travers la montagne. Sortis de ce ravin, nous fîmes route au sud, en traversant, jusqu'à *Siuan houa fou*, une grande plaine entourée de hautes montagnes: ce trajet fut très-fatigant. Près de la ville, on voyait des champs préparés pour être ensemencés en riz; l'eau dont on les avait couverts était gelée, et offrait à nos yeux des miroirs immenses, qui réfléchissaient les rayons pourprés du soleil couchant.

Nous suivîmes assez long-tems l'enceinte de la ville, passant par des bois de saules, et traversant des canaux alimentés par de petits ruisseaux qui sortaient des montagnes voisines.

Siuan houa (1) est éloignée de trente-cinq verst de Khalgan. La muraille crénelée qui l'en-

---

(1) *Siuan houa fou*, situé par 40° 37' 10" lat. N., et 1° 20' 2" long. occidentale de Péking, est une ville du premier rang, et capitale du seizième et dernier district de la province de *Tchy li*, ou *Pe tchy li*. On compte, de Péking à cette ville, 340 li, au nord-ouest. Elle a, sous sa juridiction, trois *tcheou*, ou villes du second rang, et sept du troisième, ou *hian*. Elle a 24 li de circuit, et sept portes. Sa muraille fut couverte en briques en 1440, et renouvelée en 1676 Cette ville est située sur la rive gauche du *Yang ho*, qui coule au sud-est, et se réunit au *Sang kan ho*. On passe le Yang ho sur deux ponts, et sur un troisième, 5 li au sud de la ville. Les productions du district de Siuan houa fou, sont: l'or, l'argent, le cristal de roche, l'agate, le marbre, l'aimant, la chaux, la houille, l'alun, le vitriol bleu,

toure est haute de trente pieds; elle nous rappela les murs du Kremlin: elle ressemble à celles de plusieurs villes de la Russie. Elle consiste en deux petits murs parallèles, en briques; l'espace intermédiaire est rempli d'argile et de sable; la muraille est flanquée de tours. On passe par trois portes pour entrer dans la ville : la première est couverte de fer et de grands clous; à la seconde est le corps-de-garde; on trouve ensuite une rue large, bordée de boutiques de quincailleries et de magasins de chariots, et l'on arrive à la porte triomphale; puis nous avons passé par plusieurs rues, les unes larges, les autres étroites, et nous sommes parvenus ainsi à l'extrémité méridionale de la ville, où l'on nous avait préparé une maison beaucoup plus commode que celle de Khalgan.

Siuan houa fou, appelée par les Mongols *Baïn-Soumé* (temple riche), est plus grande et plus belle que Khalgan; les rues sont larges et propres; elle est mal peuplée, relativement à son étendue. On nous dit que sous la dynastie des Ming, qui a précédé celle des Mandchous, cette ville était bien plus considérable : on y comptait alors, ainsi que dans les environs, jusqu'à 100,000

---

des pommes de cèdres; on y trouve de petits léopards, des ours, des chamois et une autre espèce de chèvre sauvage, des champignons et du musc en grande quantité. KL.

soldats, chargés de surveiller les Mongols et de repousser leurs invasions, la Chine étant de ce côté plus accessible que dans toute autre partie de sa frontière.

On fabrique dans cette ville les meilleurs feutres et d'autres objets en laine, par exemple, des bonnets qui sont d'un usage habituel parmi les paysans chinois.

25 *novembre*. — Nous quittâmes la ville à dix heures du matin, pour arriver le soir à *Ki ming wei*, forteresse éloignée de trente verst. Avant de partir je priai le bitkhéchi de veiller à ce que l'on chauffât d'avance les appartemens qui nous étaient destinés, parce que nous avions beaucoup souffert de la fumée de la houille que l'on n'allumait qu'à notre arrivée. Les Chinois supportent très-facilement l'humidité et le froid dans leurs maisons. Les pauvres, même dans un hiver assez rude, se chauffent très-rarement; ils n'y font de feu que pour préparer leur nourriture, ce qui, vu leur pauvreté, n'arrive pas tous les jours. Dans ce pays il faut tout acheter, jusqu'à la cruche d'eau dont on a besoin le matin. Pour pouvoir contenter son appétit, il faut aller au marché : l'on ne peut faire un bon repas que chez les restaurateurs.

Doutant un peu de la propreté de la cuisine chinoise, je me servis, pendant tout mon voyage

en Chine, de ma cuisine particulière ; des cosaques préparaient les mets; la provision se faisait au marché; malgré les précautions que l'on prend, on court le risque de voir servir sur sa table un morceau de cheval ou de mulet. Les Chinois sont très-peu scrupuleux sur ce point.

Le chemin se dirige au sud, en longeant la rive gauche du *Yang ho*, rivière peu profonde, mais dont le cours est très-rapide, et par conséquent l'eau toujours trouble. Elle était prise par la glace, à l'exception des tournans qui ne gèlent pas. Dans la saison des pluies elle déborde et inonde la plaine voisine; elle est entourée de hautes montagnes, dont les sommets sont couverts de neige. La mission passa près d'un cimetière chinois, et traversa sur un pont une petite rivière qui tombe dans le *Yang ho;* ensuite on voyagea dans un bois de saules et entre des champs labourés, arrosés par des canaux qui les coupent. Le terrain est mêlé d'argile et de sable, et, aux pieds des montagnes, de cailloux et de gravier. A onze verst de *Siuan houa fou*, le chemin, taillé dans le roc d'une petite montagne, devint très-étroit. Il y avait, à moitié chemin dans le village de *Chan hia phou*, une auberge semblable à celle que nous avions vue la veille; l'autre moitié du chemin fut très-fatigante : nos chariots à quatre roues n'auraient pu y rouler; une partie de la route passe sur des

rochers raboteux ; en plusieurs endroits, ils sont suspendus au-dessus de la rivière dont l'eau se précipite avec fracas; du côté opposé, d'autres rochers menacent d'écraser les voyageurs. Au-delà de la rivière s'élève le *Houang yang chan* (1), montagne granitique, dont les sommets aigus se perdent dans les nuages. Ces lieux, d'un aspect majestueux et sauvage, produisent une forte impression sur les voyageurs qui viennent de quitter les steppes nues et arides.

Des caravanes, conduisant des chameaux qui portaient du thé en briques à Khalgan, passaient continuellement; des mulets et des ânes, chargés de houille, sortaient des vallées situées entre les montagnes. On a établi sur la rive droite du *Yang ho*, un sentier sur lequel un âne chargé peut aller jusqu'au fort de *Ki ming* (2), et qui sert principalement lorsque la rivière déborde. Pour faciliter et assurer le passage pendant l'hiver, on

---

(1) *Houang yang chan*, signifie montagne du chamois. Les géographes chinois disent qu'aussitôt que les nuages qui couvrent ses cimes se dissipent, on peut être sûr qu'il pleuvra. KL.

(2) Il est situé sur le *Ki ming chan*, ou montagne du chant de la poule, qui s'appelle aussi *Ming ki chan*, c'est-à-dire montagne de la poule qui chante. L'histoire des Goeï rapporte que *Tchao siang tsu* ayant tué le roi *Tai wang*, la sœur aînée de ce dernier, appelée *Mo ki*, vint sur cette montagne, et s'y donna la mort. Cette circonstance lui a fait donner le nom de *Mo ki chan*. — Comme toutes les nuits les faisans s'y réfugient en troupe près de la chapelle érigée sur son sommet, on appelle aussi cette montagne *Ki ming chan*. KL.

fait, sur la glace, des ponts temporaires avec des perches et de la paille ; l'eau les détruit au printems. Nous rencontrâmes beaucoup de Mongols et surtout des Tsakhar qui revenaient de Péking. Plus près de *Ki ming* on trouve des villages : un enclos d'argile, garni d'épines noires, entoure les maisons ; de vieux saules touffus, plantés près des idoles, ombragent la route. Quand on a quitté les montagnes on voyage en partie sur la rive sablonneuse du *Yang ho*, et ensuite le long du pied de montagnes hautes et escarpées qui fournissent de la houille.

A deux verst de distance de *Ki ming*, nous rencontrâmes des courriers chinois qui venaient de Péking. Un bochko les précédait, portant sur le dos un rouleau enveloppé dans une étoffe jaune; il était suivi de deux officiers avec une suite de quatre domestiques ou soldats. La couleur de l'enveloppe nous fit conjecturer qu'elle renfermait un ordre de l'empereur.

Nous fûmes logés au fort (*wei*) de *Ki ming*, dans une maison du gouvernement destinée à recevoir les étrangers. Le bitkhéchi et le bochko restèrent dans la maison de poste (30 verst).

Le *Ki ming* s'élève vis-à-vis de notre maison. On aperçoit, sur le sommet de ce rocher extrêmement haut, un couvent habité par des *ho chang*, ou moines de Foe. On dit qu'il a été construit par une dame dévote. Suivant la tradi-

tion, deux sœurs d'une riche famille s'étaient retirées, il y a très-long-tems, sur cette montagne, pour y vaquer à la prière. Voulant donner une preuve de la sincérité et de la force de leur foi, elles résolurent de faire bâtir, dans l'espace d'une nuit, un couvent sur la montagne et un pont sur le *Yang ho*, vis-à-vis du monastère. L'édifice fut achevé avant le lever du soleil par la sœur aînée; elle y termina ses jours, et y fut inhumée avec de grands honneurs. La sœur cadette put seulement construire les piles qui devaient supporter les arches du pont; le lendemain elle se noya dans la rivière.

Bell donne sur ce couvent, et sur le pont, des détails plus romanesques.

Nous vîmes en effet, dans la rivière, plusieurs piles carrées en pierre vis-à-vis de la montagne; on ne connaît pas leur destination. On dit que le gouvernement chinois, pour abréger le chemin de *Ki ming* à *Siuan houa fou*, que les nombreuses sinuosités du *Yang ho* allongent beaucoup, avait ordonné la construction de ce pont. Il paraît que le fond sablonneux et les débordemens de la rivière ont empêché de réaliser ce projet.

26 *novembre* — La nuit fut très-orageuse. Un vent impétueux qui soufflait des montagnes remplit la cour d'une quantité de sable; il agita violemment le papier qui, en Chine, dans toutes les maisons, et même dans les palais de l'empereur,

remplace le verre des fenêtres. Si l'on se servait de vitres dans ces cantons, les orages, qui y sont assez fréquens, occasionneraient un double dommage aux habitans; ils seraient obligés d'acheter souvent du verre incomparablement plus cher que le papier, et les morceaux, en tombant, pourraient blesser le monde. C'est probablement la principale raison de l'indifférence des Chinois pour le verre, qui, d'ailleurs, leur est connu.

Une grande plaine s'étend au sud de *Ki ming;* vers l'ouest coule le *Yang ho;* des montagnes nues et escarpées se prolongent à sa rive gauche. La vallée est couverte de villages. Le terrain consiste en argile mêlée de sable et de cailloux; il est très-bien cultivé. Nous vîmes dans un champ un bassin servant de réservoir pour arroser le riz; pendant l'été on fait également couler l'eau dans les autres champs.

A huit verst de *Ki ming* nous avons passé près de l'enceinte d'un petit village, et à deux verst plus loin par *Sin* (la nouvelle) *Pao ngan,* ville entourée d'une bonne muraille en pierre. A la première porte il y avait plusieurs petits canons en fonte, placés dans des embrasures en argile, construites sans doute par les jésuites.

On trouve de semblables pièces d'artillerie sur plusieurs tours ou corps-de-garde bâtis le long de la route; le tems les a endommagés en grande partie. Les petites batteries sont couvertes d'au-

vens. Nous rencontrâmes dans la ville un militaire qui avait un bouton bleu opaque sur son bonnet, signe de la quatrième classe. Il revenait de Péking et allait à Ili, pour faire son service : il parlait le mandchou et un peu le mongol.

Pao ngan est une ville assez bien bâtie ; au milieu on voit un arc de triomphe avec quatre issues. La principale industrie des habitans consiste en charpenterie et menuiserie.

Après avoir passé le fort de *Toung pa li* et la ville de *Cha tchhing*, entourée d'une muraille en pierre et renommée par son eau-de-vie de riz, que les Chinois boivent chaude dans de très-petites tasses, nous arrivâmes à *Thou mou*, petite ville éloignée de trente verst de *Ki ming*.

On chauffe ici les chambres avec la paille du millet des Indes, en chinois *Kao liang* (1). La tige de cette plante est très-grosse et haute

(1) Il est question de cette plante dans le *Voyage de Macartney en Chine* ; tom. II, pag. 157. « On voyait, au sud-est de Péking, des » champs de cette plante à sucre d'une hauteur extraordinaire (*holcus* » *sorghum*) ; ses grains, sous le nom de millet des Indes, servent de » nourriture aux hommes. Elle atteint une hauteur de dix à douze » pieds, et, d'après un terme moyen, elle donne le centième grain. » La houque sorgho est désignée, dans différens ouvrages, sous les noms de grand millet d'Inde, gros millet, *doura*, *douro*. M. Timkovski a eu tort de nommer cette plante *panicum indicum*. Le *Kao liang* des Chinois, est, d'après tous les naturalistes qui ont été en Chine, le *holcus sorghum*. Kl.

de quatre archines. Les Chinois l'emploient pour le chauffage et pour des constructions, surtout dans les villages; ils en revêtent les maisons en argile, et en font des plafonds, des toits, des clôtures, etc. On mange le grain comme du gruau; quand les herbes sont rares, on donne la plante verte aux bestiaux. Elle pourrait être très-utile aux habitans des steppes de la Russie (1).

27 *novembre*.—Pendant la nuit, le vent souffla du nord. Les cosaques, qui étaient en sentinelle, me dirent le matin, qu'à une heure après minuit ils avaient entendu dans l'air un grand bruit venant du nord, et semblable à un coup de tonnerre, qui avait été suivi d'une clarté aussi grande que celle du jour. Ce phénomène avait duré une demi-heure: sans doute il avait été produit par un météore ou par la faible éruption d'un volcan. Un tremblement de terre très-violent se fit sentir dans ces contrées, il y a cent ans, et peut-être plus.

On voyagea aujourd'hui dans une plaine couverte de pierres qui y avaient été amenées par les eaux des montagnes; à gauche, une chaîne se prolongeait sur deux rangs qui s'élevaient l'un au-dessus de l'autre. A droite, nous avions le

---

(1) Depuis mon retour en Russie, j'ai donné de ce millet à plusieurs grands propriétaires, pour en faire des essais.

Yang ho pris par les glaces; au-delà on voyait d'autres montagnes, dont les sommets se perdaient dans les nuages.

Les champs étaient admirablement bien cultivés ; les habitans ne négligent rien pour améliorer la qualité du sol; à chaque pas, l'on rencontrait sur la route des enfans et des vieillards qui ramassaient du fumier. En plusieurs endroits, nous avons marché dans des ravins extrêmement étroits.

Au bout de six verst, nous passâmes devant un grand village entouré d'un rempart en terre, et 9 verst plus loin, nous arrivâmes à *Houai lai* (1), petite ville où nous fîmes halte.

Nous fûmes logés dans une maison appartenant au gouvernement, et destinée aux officiers chinois qui voyagent pour affaires de service. Les chambres étaient grandes et propres, mais incommodes en hiver, à cause de l'humidité. Un grand dragon, emblême de l'empire de la Chine,

---

(1) *Houai lai* est un *hian*, ou ville du troisième ordre, du district de *Suan houa fou*. Elle est éloignée de 150 li au sud-est de cette capitale. C'est une ville très-ancienne qui date des premiers siècles avant notre ère. Elle a porté différens noms ; elle reçut celui de Houai lai, en 936, époque à laquelle elle tomba au pouvoir des Khitan. Elle le perdit sous les *Kin*, qui lui donnèrent celui de *Kouei tcheou*. Ensuite, sous les Mongols, elle reprit son ancien nom, qu'elle a gardé jusqu'à présent. Ce sont les Mandchous qui en ont fait un *hian*, en 1693. Ses fortifications actuelles datent de 1422. Sa muraille, qui a 7 li de circuit et trois portes, fut recouverte en briques, vers le milieu du XVe siècle. Kl.

était peint sur les portes. Un assez grand nombre de curieux vint nous voir; il y avait parmi eux le fils du commandant, âgé de douze ans. Dès que nous fûmes arrivés, la cour se remplit de soldats de la garnison : ils étaient vêtus de robes bleues, et, pardessus, du kourma, espèce de veste à manches et à petits pans, qu'on met en voyage. Ils se tenaient très-droits, et leur démarche était fière; chacun avait à la main une épée rouillée : ils ne tardèrent pas à mettre de côté cette arme, qu'ils paraissaient peu accoutumés à porter.

Hier, à Thou mou, comme aujourd'hui à Houai lai, nous vîmes, en entrant, un soldat qui marchait dans la rue, en criant et frappant avec un maillet, sur un bassin de cuivre. Le bitkhéchi nous dit que c'était un des concierges de la ville : ces gens sont tenus d'annoncer l'arrivée et le départ des officiers d'un rang supérieur. Quand un vol a été commis, un crieur de la police en donne avis, en faisant la description des objets dérobés.

Les Chinois commencèrent aujourd'hui à se raser la tête, en signe de cessation du deuil pour l'empereur défunt.

28 *novembre*. — Enfin, le tems devint plus doux, et le vent de nord, qui avait soufflé depuis quatre jours, cessa de se faire sentir.

En sortant de Houai lai, pour gagner la porte méridionale, la descente est très-rude; ensuite la route est encore plus difficile pour passer sur un

pont en pierre que l'on rencontre plus loin : ce pont, grand et fort beau, est construit sur une rivière qui sort des montagnes et se jette dans le *Yang ho*.

Il y avait autrefois un pont de onze arches ; le pont actuel n'en a que trois ; il est plus près de la ville ; à quelques sagènes en avant, on voit une autre arche, ce qui fait penser que jadis il y avait un pont dans cet endroit : actuellement, on n'y voit qu'un amas de pierres. Les Chinois ont recours à un moyen assez extraordinaire pour franchir ces ruines, dont la descente est très-malaisée : ils placent un mulet derrière le chariot, et l'attachent par une corde à l'essieu ; alors, ils frappent l'animal sur le museau, et celui-ci, descendant avec beaucoup de précaution, retient en même tems le chariot : c'est un travail fatigant et dangereux.

Les murailles du sud et du nord de Houai lai, sont bâties sur deux collines ; sur l'une de celles-ci se trouve un fort, et sur l'autre le couvent de Ho chang. Quand l'empereur Khang hi marcha contre les Dzoungar, en 1670, il s'arrêta dans ce couvent.

Le chemin, d'abord assez égal, devint plus loin très-pierreux. Après avoir passé devant les ruines d'un village, nous arrivâmes à *Yu lin phou* (1),

---

(1) Ce mot signifie *fort de la forêt d'Ormes*. KL.

ville éloignée de douze verst et demie de Houai lai; une longue allée de saules y conduit. On doit convenir que les Chinois savent embellir leurs habitations par les productions de la nature. Ces saules touffus prouvent aux étrangers le bon goût qui règne, même dans les villages; ils fournissent aux voyageurs une ombre salutaire, dans les chaleurs de l'été. Sin Yu lin a un fort; *Sin* signifie nouveau.

Nous eûmes beau chercher pendant long-tems dans les environs de la ville, le tombeau de notre archimandrite Joachim Chichkovski, qui mourut à Yu lin, en 1795, en revenant de Péking en Russie, nous ne pûmes en découvrir les moindres indices.

Après nous être arrêtés quelques momens dans la ville, pour nous reposer et changer de chevaux de poste, nous continuâmes notre route.

Près de la ville, la terre était couverte de cailloux; on ne voyait point de champs labourés. Parvenus au pied de hautes montagnes, nous aperçûmes plusieurs tours tombées en ruines; sur leurs sommets, qui s'élevaient presque dans les nues, la grande muraille de la Chine s'offrit à à nos regards : ce monument gigantesque et unique dans son genre, est réellement d'un effet imposant, quand on pense qu'il existe depuis plusieurs siècles, et qu'il se prolonge dans une étendue considérable, sur des montagnes inac-

cessibles. Le voyageur, saisi d'étonnement, s'arrête, et ne peut s'empêcher d'admirer le travail d'un peuple extraordinaire.

Dans les tems où l'art de la fortification était encore inconnu, ou du moins très-imparfait, l'idée de construire une muraille pour se défendre contre l'invasion de l'ennemi, était naturelle. Nous en trouvons beaucoup d'exemples dans l'antiquité, par exemple, chez les Égyptiens, les Mèdes et les Syriens; en Europe, dans la muraille construite par ordre de l'empereur Septime-Sévère, au nord de la Grande-Bretagne; elle se prolongeait depuis Carlisle, en Cumberland, jusqu'à Newcastle sur Tyne, en Northumberland; sa longueur était de quatre-vingts milles anglais, elle avait douze pieds de hauteur et une largeur de huit; mais cette construction, d'ailleurs assez considérable, peut-elle être comparée à la grande muraille de la Chine, qui occupe une longueur de quinze cents milles anglais?

Au bout de douze verst et demie, nous arrivâmes au fort de *Tchha tao,* où un grand nombre de voyageurs se trouvaient réunis; les uns se disposaient à continuer une route très-difficile à travers les montagnes, et les autres se reposaient après avoir atteint le terme d'un voyage fatigant (25 verst.)

L'auberge, tenue par des Turkestani, est très-grande; elle a quatre cours; elle est placée

près de la route, entre deux hautes montagnes, et entourée des ruines d'un mur qui communique avec la grande muraille. Une troupe nombreuse de soldats, en grande tenue, vint de la forteresse pour monter la garde dans notre demeure.

L'entrepreneur Li lian tunn vint me demander encore de l'argent pour effectuer avec plus de célérité le transport de nos bagages dans les gorges de *Kouan kou* (1), passage extrêmement pénible, à cause des grandes pierres dont il est couvert, et des abîmes sur le bord desquels il faut passer. Je le satisfis d'autant plus volontiers, qu'il avait montré un grand zèle pour accélérer notre marche.

29 *novembre*. — Nous nous mîmes en route à neuf heures du matin. Le fort de Tchha tao, entouré de murs très-hauts, défend au nord l'entrée des montagnes. Plus loin, le chemin, couvert d'un amas de pierres énormes que les pluies ont détachées, est extrêmement difficile. De tous côtés, des rochers sont suspendus sur la tête du voyageur, et des abîmes, entourés de rochers aigus, s'ouvrent sous ses pieds; les montées sont difficiles et les descentes dangereuses. Un faux pas, surtout à cheval, expose la vie; il aurait été très-imprudent d'y passer dans les chariots même à deux roues; chacun se félicita de ce que nous

---

(1) *Kouan*, en chinois, signifie *forteresse*; et *kou*, *ravin*, *cavée*.

avions laissé nos kibitkis à quatre roues : nous aurions été obligés de les abandonner à l'entrée de ces défilés.

A trois verst de Tchha tao, nous atteignîmes un bras du mont *Pa ta ling*, que Gerbillon nomme *Pa ling* (1); c'est le point le plus élevé de ces cantons; de-là, on découvre, dans le sud, de hautes montagnes. Nous parvînmes ici à la Grande Muraille, dont la ligne extérieure forme le mur de Khalgan.

Après avoir passé une porte voûtée, qui est sous la tour principale, nous entrâmes dans une grande cour. J'éprouvai une certaine satisfaction à grimper sur la muraille; on y arrive par des degrés destinés pour les soldats de service.

Malgré les siècles qui se sont écoulés (2) depuis que cette construction existe, elle a été faite avec

---

(1) Du Halde; édition d'Hollande; tom. IV, pag. 425.

(2) *Thsin chi houang ti*, un des plus grands empereurs de la Chine, après avoir soumis tout l'empire à sa domination, crut pourvoir à la sûreté de ses états en réunissant les différentes murailles, construites auparavant par les princes de *Thsin*, de *Tchao* et de *Yen*, et destinées à protéger leurs possessions contre les invasions des *Hioung nou* (anciens Turcs). Ces murailles, ainsi jointes ensemble, s'étendaient depuis le point le plus occidental du *Chen si*, jusqu'à la mer orientale. L'empereur fit rassembler, pour ce travail, une immense quantité d'ouvriers, et les plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupes. Il était alors dans la trente-troisième année de son règne (214 de Jésus-Christ); il n'eut pas la satisfaction de voir terminer ce travail gigantesque qui dura dix ans, et qui ne fut achevé qu'après l'extinction de sa dynastie. Kl.

tant d'habileté et de soins, que loin de tomber en ruines, elle ressemble à un rempart en pierres, élevé par les mains de la nature, pour défendre les provinces septentrionales de la Chine, le *Pe tchy li*, le *Chan si* et le *Chen si*, contre les invasions des Mongols, qui n'ont pas encore entièrement perdu leur caractère belliqueux.

Deux murs parallèles composent la Grande Muraille, dont le haut est crénelé; l'intervalle est rempli de terre et de gravier. Les fondations consistent en grandes pierres brutes; le reste du mur est en briques; sa hauteur est de vingt-six pieds et sa largeur de quatorze. Des tours, dans lesquelles se trouvent beaucoup de canons en fonte, s'élèvent à cent pas à peu près l'une de l'autre: la grande tour tombe de vétusté; la porte est très-endommagée, ainsi que la muraille voisine. On ne songe plus à y faire des réparations.

Pour donner une idée juste de la masse de cette construction gigantesque, je ne crois pas superflu de rappeler ici le calcul de M. Barrow, qui vint en Chine avec lord Macartney, en 1793 et 94. Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et dans l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à deux mille pieds cubes, il suppose qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la Grande Muraille chinoise qui, selon lui, suffirait pour construire un mur qui ferait deux fois le tour de la terre. Il

faut pourtant observer que M. Barrow comprend dans son calcul tout l'espace qui se trouve dans l'intérieur de la muraille ; mais il exclut les grandes tours saillantes qui s'y trouvent.

Cette muraille, qui étonne par sa grandeur colossale ; ce monument d'un travail gigantesque et qui atteste le sort malheureux de la Chine, toujours en proie à des querelles intestines ou à des ennemis extérieurs; cette muraille, dis-je, bien qu'elle soit inabordable pour la cavalerie des peuples des steppes, ne tiendrait néanmoins pas contre une artillerie de gros calibre. Du reste, la montagne et les abîmes qui l'entourent doivent être considérés comme une bien meilleure défense contre l'ennemi, à moins qu'il ne parvienne à la passer plus loin, à l'ouest, comme les Mongols le firent lorsqu'ils envahirent la Chine.

A trois verst et demie de la muraille, nous vîmes un rocher dans lequel on avait taillé une idole. Le chemin tourne là du nord-ouest au sud. Vis-à-vis un ancien temple qui est dans le voisinage, nous apercûmes un aqueduc en bois, à l'aide duquel on tire de l'eau de la montagne.

A trois verst plus loin, est le fort de *Chan kouan*, qui tombe en ruines. Ici, le chemin commence à devenir très-pénible, surtout pour des voitures, et ne change pas sur une distance de cinq verst environ, jusqu'au fort de *Kiu young* (*kouan*), principale défense de ce passage. L'intérieur de

la porte du milieu est orné de figures de héros, sculptées sur les murs. Cette place est également située entre les deux lignes de la Grande Muraille, construites entre de hautes montagnes. Tchinghiz-khan ne put jamais s'en emparer; il fut obligé de retourner en Mongolie, et entra en Chine en forçant le passage du côté de l'ouest.

En plusieurs endroits, nous vîmes des cabanes entoureés de petits champs labourés; des sources sortent avec bruit des montagnes, et forment une petite rivière qui tombe, avec fracas, sur les pierres qui s'opposent à son cours rapide. Des ponts en granit et en marbre existaient autrefois sur cette rivière : on n'en voit maintenant que les débris. Autant le passage est difficile dans ces lieux, autant il est intéressant par les tableaux enchanteurs qui s'offrent à chaque pas : tantôt, de hauts rochers menacent d'ensevelir le voyageur, tantôt il voit des maisons avec de jolis jardins, arrosés par de petits ruisseaux dont on entend le murmure; de superbes châtaigniers, des noisettiers, des vignes en grande quantité, des cyprès, etc., croissent de toutes parts.

De grands blocs de porphyre et de marbre gris sont épars en plusieurs endroits de la route. Il y a un relais de poste à *Kiu young;* à sept verst et demie plus loin, nous arrivâmes au fort de *Nan kheou,* où une auberge était préparée pour nous recevoir.

Le bochko Ourghentaï partit pour Péking, qui n'était éloigné que de 45 verst, afin d'annoncer notre arrivée au tribunal des affaires étrangères.

30 *novembre*.—Pendant la nuit et la matinée, le tems fut très-doux. Depuis que nous avions quitté les gorges de Kouan kou et que nous nous dirigions au sud, la différence de la température était très-sensible. Après vingt-deux verst, on se reposa un peu dans la petite ville de *Cha ho*.

On passa la nuit à *Thsing ho*, village à trente-cinq verst de Nan kheou.

Nous parcourûmes les trois premières verst dans une prairie couverte de petits cailloux; arrivés sur un terrain plus élevé, nous vîmes devant nous une vaste plaine. Nous laissions derrière nous Kiu young, et la chaîne des monts avec ses sommets couverts de neige; une partie s'étend vers l'est, et l'autre prolonge ses grandes masses vers le sud; cette dernière partie est tapissée d'arbres fruitiers; plus bas, on voyait des champs préparés pour le riz.

Ces hautes montagnes sont d'autant plus remarquables qu'elles sont les premières que l'on voit en venant du nord. L'on y trouve des tigres, des panthères et des chèvres mouchetées.

Ici commencent les plaines du *Pe tchy li*, qui est bien cultivé. Quelques géographes pensent que cette partie du nord-est de la Chine n'a été formée qu'après les autres contrées les plus éle-

vées du globe, et n'est composée que de terrain charrié par les rivières qui s'y précipitent des montagnes voisines. Les terres s'arrêtèrent d'abord aux pieds des montagnes; ensuite elles empiétèrent sur la mer qui les baignait, et qui en est éloignée aujourd'hui de plus de cent cinquante verst, en ligne droite vers l'est. Le sol de cette plaine consiste en sable mêlé d'argile. On y voit une quantité de villages; les maisons sont entourées d'arbres; de tous côtés, on découvre de grands bosquets de saules, de cyprès, de genevriers, de noisettiers, etc. Le chemin serpente au milieu de champs où l'on remarque les tombeaux de quelques villageois : ils se distinguent par des espèces de cônes construits en briques ou en terre. Les Chinois, d'après la loi de Confucius, n'épargnent rien pour l'ornement de leurs tombeaux, et sont toujours empressés à conserver ces saintes retraites.

Laissant à cinq verst environ, sur notre gauche, *Tchhang phing tcheou*, ville du second ordre, où le bitkhéchi, avec ses nerbes et son interprète, allèrent pour changer de chevaux de poste, nous avons continué notre route directement jusqu'au faubourg de *Cha ho*. Près de cette ville, nous avons passé sur un très-grand pont de six arches, en marbre, construit sur le Cha ho, dont les rives sont sablonneuses : d'énormes pierres sont attachées ensemble par de grands crampons en fer.

A l'ouest de la ville, nous avons passé un bras du Cha ho, sur un vieux pont en marbre. On regrette que des monumens si beaux et si utiles, élevés sous les règnes paisibles des empereurs de la Chine, soient actuellement en état de dégradation. A dix verst avant d'arriver au bourg de *Thsing ho*, commencent les maisons de plaisance et les cimetières des personnes de distinction de Péking. On y remarque une élégante simplicité plutôt qu'un grand luxe; partout on voit l'écorce blanche des cyprès, des bosquets touffus de saules centenaires et de genevriers qui atteignent la hauteur des pins les plus grands. Nous avons rencontré, dans ces lieux, une foule de Mongols couverts de haillons. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils se mirent à crier: *Oross! Oross!* ce qui veut dire *Russes!* Les peuples des races turques se servent de la même expression. On nous dit que ces malheureux étaient des criminels qui avaient été condamnés à Péking, et auxquels on avait accordé la liberté à l'occasion de l'avénement du nouvel empereur au trône.

Nous avons également vu, aujourd'hui, cinquante chameaux mongols qui portaient du beurre à la cour impériale; les chameaux qui marchaient en avant étaient ornés de petites bandes d'étoffe jaune attachés à de petits bâtons, comme des drapeaux.

A Thsing ho, l'archimandrite reçut la visite

d'un Chinois nommé Khan tsiou, baptisé par les jésuites, qui venait de Péking à sa rencontre. Il était poêlier, et avait remplacé son père dans cette profession, à la cour russe à Péking. L'archimandrite avait déjà fait sa connaissance, lorsqu'il habitait Péking comme étudiant, de 1795 à 1808.

Dans la soirée, le bitkhéchi me fit demander, par son interprète, si je n'avais pas des peaux de zibelines à vendre, celles que nous lui avions données ne suffisant pas pour garnir sa pelisse. Ne voulant pas faire le commerce, ni montrer trop de complaisance pour des demandes aussi indiscrètes, je chargeai l'interprète de répondre que le bitkhéchi avait reçu de nous assez de cadeaux, et qu'il ferait bien d'acheter à Péking ce qui lui fallait pour compléter son habillement.

1er *décembre.* Notre séjour à l'auberge nous coûta deux lan. A neuf heures du matin, nous nous mîmes en route pour Péking. Pendant cinq verst environ, nous suivîmes une allée de vieux saules, en laissant, à droite et à gauche, des villages et des cimetières. Bientôt, nous arrivâmes au faubourg de Péking. Deux étudians de la mission que nous venions remplacer, MM. Sipakov et Zimaïlov, vinrent à notre rencontre avec quatre calèches chinoises, pour les nouveaux membres, et un cheval de selle pour moi.

Dans le faubourg, le bruit, le mouvement et la foule annoncèrent le voisinage de la ville la plus

peuplée de la terre ; ayant tourné à gauche, on passa par une rue, et l'on arriva, à l'extrémité, dans une grande plaine où les murs de Péking se présentèrent à nos yeux dans toute leur étendue.

Enfin, l'espace immense qui sépare Saint-Pétersbourg de la capitale de la Chine, était franchi (1). Oubliant toutes nos fatigues, nous, habitans des bords du golfe de Finlande, nous nous croyions transportés dans un clin-d'œil, et par une puissanee surnaturelle, dans cette ville, qui était depuis long-tems l'objet des rêves de notre imagination et le but de nos désirs. Chacun de nous jetait, avec un sentiment de joie, ses regards sur cette muraille crénelée, dont la construction est enveloppée des ténèbres épaisses de l'antiquité (2).

---

(1) On compte six mille cinq cents verst de Saint-Pétersbourg à Kiakhta, sur la frontière chinoise; et, de là jusqu'à Péking, environ quinze cents verst.

(2) Cette muraille est celle de la ville tartare ; elle fut bâtie sous les Mongols, en 1267 ; elle avait alors 60 li de circuit et onze portes. Le premier empereur de la dynastie des Ming la rétrécit de 5 li du côté du nord, et supprima deux portes, de sorte qu'il n'en resta que neuf. C'est pour cette raison que le gouverneur de la ville tartare porte le titre de *gouverneur des neuf portes*. En 1409 cette ville devint *Pe king*, ou la cour septentrionale. Douze ans plus tard, on fit différens changemens à la muraille, qui eut alors 40 li de circonférence. En 1437, on commença de la flanquer de nouvelles tours, et ce travail fut terminé en deux ans. Le fossé qui entoure la muraille reçoit son eau de la montagne de *Chin chan*, près du village de

Au nord de la plaine, nous vîmes les murs rouges d'un temple de Foe, et, à peu de distance, l'enterrement d'un riche Chinois.

Ayant parcouru trois verst dans la plaine, nous sommes arrivés au cimetière russe, où les membres de notre mission, qui meurent à Péking, sont enterrés.

Le bochko Ourghentaï y vint au-devant de nous; ayant salué les cendres de nos compatriotes, nous continuâmes notre route.

Une verst plus loin nous entrâmes, en cérémonie, par la porte *Ngan ting men*, dans la capitale de la Chine. Une foule de curieux nous entouraient. On marcha, pendant deux verst, dans la grande rue qui conduit à cette porte, et ensuite, à l'est, dans une rue de traverse; puis on tourna au sud, et on parcourut trois verst dans la rue de *Ta fo szu*, jusqu'à un arc de triomphe en bois. On prit à droite par la rue de *Tchhang ngan;* on passa devant le temple du culte mandchou(1), situé à gauche, et devant le *Li fan yuan*,

---

Pe feou tsun, dans la juridiction de *Tchhang phing theou*. Cette source, après s'être réunie à plusieurs autres, coule pendant 7 li à l'orient, et reçoit, en arrivant à la capitale, le nom de *Yu ho*. Elle y est grossie par plusieurs ruisseaux qui viennent des monts situés à l'ouest de la plaine de Pe king. KL.

(1) Ce temple s'appelle, en chinois, *Tchao tchoung szu;* on y sacrifie en mémoire des membres de la famille impériale et des grands hommes qui ont illustré la dynastie des Mandchoux. Il fut bâti en 1724. KL.

ou tribunal des affaires étrangères, à droite. On traversa le canal, ou la petite rivière d'*Yu ho*, sur un pont en marbre appelé *Pe khiao*; on laissa les portes du palais impérial à droite; on longea le canal pendant une verst, au sud, puis le pont de *Tchoung Yu ho khiao;* on tourna dans la rue de *Toung kiang mi kiang*, et, à midi, l'on entra enfin dans la cour russe : nous y fûmes reçus par plusieurs membre de l'ancienne mission.

Après dîner, l'archimandrite Hyacinthe reçut la visite des officiers du tribunal des affaires étrangères, employés à la cour russe; c'étaient :

1. Tho lao yé, premier intendant de la cour, mandarin de la cinquième classe, qui avait été dzargoutchi à Kiakhta;

2. Fou lao yé, mandarin très-âgé, du même rang;

3. Te lao yé, mandarin de la septième classe.

Les deux derniers ne devaient être en fonctions que pendant le séjour des deux missions à Péking.

L'archimandrite Hyacinthe invita l'archimandrite Pierre et moi à l'entrevue. Après les politesses d'usage, les mandarins chinois nous demandèrent si nous avions été contens en chemin; je ne manquai pas de faire l'éloge de nos conducteurs et de la manière dont nous avions été reçus partout, d'après les dispositions amicales du gouvernement chinois, etc.

La soirée se passa à prendre des arrangemens pour loger les membres de la nouvelle mission, et pour décharger le bagage.

J'ai joint à ce volume le plan du couvent et de la cour russes; le premier est à gauche, et le second à droite. La façade est dessinée par un jeune artiste chinois de Péking; le reste est de moi.

Couvent.

a. L'église de la Purification.

b. Le clocher : trois cloches entre deux colonnes, avec un toit.

c. Appartement de l'archimandrite.

d. *Idem* du hiéromonaque.

e. *Idem* des ecclésiastiques.

f. Bibliothèque de la mission.

g. Passage derrière la maison.

h. Puits dont l'eau ne sert que pour arroser les jardins.

i. Cadrans solaires sur des colonnes de marbre blanc.

k. Bains.

l. Petit garde-meuble.

m. Cours devant les bâtimens.

n. Appartemens du couvent, loués.

o. Cuisine de l'archimandrite.

p. Passage étroit derrière les appartemens.

q. Serre des vignes.

r. Terrasse, dans le jardin, près des bâtimens.

s. Serre pour les fleurs, avec un trottoir en pierre.

t. Jardins du couvent, produisant principalement des poires, des pommes, des pêches, des abricots et d'autres fruits; il y a également des cyprès et de grands accacias.

u. Cuisines.

v. Perron; pendant l'été il est orné de *thoung lo*, plante à fleurs bleues qui ressemble au lilas, excepté que la panicule touffue est plus grande et plus odorante.

w. Vestibules.

x. Remises.

y. Porte du couvent.

Cour russe.

1. L'hôtel de l'ambassade, habité précédemment par les ambassadeurs russes; actuellement il est occupé par l'inspecteur de la mission, et par les autres officiers.

2. Appartemens destinés à la suite de l'ambassadeur, à ses domestiques, aux cuisines, etc.

3. Appartemens habités par les quatre étudians.

4. Cuisine et chambres de domestiques.

5. Garde-meuble.

6. Puits dont l'eau est mauvaise.

7. Remise.

8. Petite cour.

9. Serre pour les vignes.

10. Jardin avec des arbres fruitiers.

11. Porte de la cour de l'ambassade.

12. Cour.

13. Chambres pour les domestiques.

14. Chambre des bochko chinois, les jours de service.

15. Entrée de la cour.

16. Chambre des officiers chinois qui viennent à l'hôtel pendant le séjour des Russes.

17. Demeure du concierge chinois.

18. Porte.

19. Cour.

20. Porte principale.

21. Corps-de-garde.

22. Temple de Foe.

CHAPITRE IX.

Journal du séjour à Péking pendant le mois de décembre 1820.

Le 2 décembre, jour de notre arrivée à Péking, nous nous rendîmes à l'église pour rendre grâces à Dieu de son assistance pendant notre long voyage. Quand nous sortîmes, un Mandchou, âgé de soixante-cinq ans, nommé *Ikenghé*, qui paraissait très-pauvre, vint à la rencontre de l'archimandrite *Pierre*. Son titre chinois est *I sian seng*, c'est-à-dire le docteur *I*.

Il est, depuis quarante ans, attaché à la mission russe en qualité de maître de langue mandchoue et chinoise, indépendamment de deux lecteurs nommés par le gouvernement chinois. Il avait donné des leçons à l'archimandrite Pierre et à MM. Lipovtsov et Novosselov; il a continué à remplir cet emploi auprès des étudians qui ont séjourné à Péking depuis 1808.

Le lendemain, je terminai mes comptes avec l'entrepreneur chargé du transport de la mission depuis Khalgan. M. Sipakov nous servit d'interprète dans toutes nos relations avec les Chinois.

On fait usage à Péking, dans les affaires de commerce et autres, d'un poids nommé *yerliamping :* je donnai, d'après ce poids, pour les cent lan qui me restaient à payer, huit livres et soixante zolotniks d'argent, en comptant onze lan et six thsian par livre.

Pour témoigner à l'entrepreneur notre reconnaissance de son zèle et de ses soins à faciliter notre voyage, je lui fis un cadeau de la valeur de trente roubles en billets de banque, parce qu'il désirait avoir du papier-monnaie de Russie. Nous apprîmes plus tard que de tels présens sont regardés ici comme des témoignages honorables de la fidélité des entrepreneurs à tenir leurs engagemens envers des étrangers de distinction. Le nôtre y attachait, en cette circonstance, d'autant plus de valeur, qu'il avait eu affaire avec des sujets de l'empire russe.

3 *décembre.* L'archimandrite Pierre, voyant le délabrement de ma santé, causé par l'humidité extraordinaire de la maison de l'ambassade, et par les exhalaisons de la houille que l'on brûlait dans les appartemens, m'engagea à loger dans une pièce située à l'extrémité occidentale de la division des hiéromonaques, et habitée précédemment par un des ecclésiastiques; j'acceptai cette proposition avec reconnaissance, et je restai dans cette chambre pendant le tems froid. Les chambres du couvent étaient chauffées pardes-

sous le plancher; de cette manière, on y avait très-chaud, mais, d'un autre côté, cette chaleur continuelle faisait mal aux pieds.

Je suis à même de présenter des observations générales sur les maisons chinoises, parce que la cour de l'ambassade, ainsi que le couvent russe de Péking sont bâtis à la manière du pays. Toutes les habitations, depuis la cabane de l'artisan, jusqu'au palais de l'homme riche, sont à un étage et construites en briques; la cour est entourée d'une haute muraille en pierres, de sorte que, de la rue, on ne peut voir que les toits; il faut en excepter les boutiques que l'on bâtit près des maisons. De grandes fenêtres, où le papier remplace le verre, occupent presque toute la façade, tournée toujours vers le sud, autant que l'emplacement le permet. Les fenêtres du couvent sont garnies de verre de Moscovie, qui est une espèce de mica; les chambres sont assez hautes, et tapissées avec du papier blanc ou bariolé. Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur, des sentences remarquables des philosophes ou des poètes célèbres, sont écrites sur cette tapisserie ainsi que sur des papiers blancs, rouges ou d'autre couleur. Ces inscriptions sont nommées *touï tsu* (1). Chez les gens

---

(1) *Touï tsu* signifie *pièces opposées*, parce qu'il y a toujours deux

riches les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, etc., et ornées de sculptures. Outre l'impression agréable qu'elles causent à la vue, elles répandent une odeur suave dans les appartemens. Les tables et les chaises, faites d'un bois choisi, brillent par le vernis dont elles sont revêtues. Les grandes maisons se distinguent par une longue suite de pièces; une galerie couverte, à colonnes, se prolonge devant ces appartemens, et donne entrée dans les chambres qui n'ont pas d'autre communication entre elles.

Les appartemens sont chauffés par le moyen de charbons ardens placés dans des vases de bronze destinés à cet usage, ou dans des conduits pratiqués sous de larges estrades en pierre, qui sont sous les fenêtres, ou le long du mur opposé; ils servent de siéges pendant la journée, et remplacent les lits pendant la nuit. La forme des toits des maisons de la Chine est connue en Europe: ils sont plats, comme dans les pays chauds de l'Orient; ils sont concaves, de la crête jusqu'aux bords qui dépassent les murs de la maison, et ont une petite courbure vers le haut, à peu près comme celle des pavillons que l'on construit chez nous. Tous les édifices sont couverts en tuiles,

---

feuilles de papier, ou rouleaux, qui vont ensemble, et dont la seconde contient la fin de la sentence commencée dans la première. Kl.

quelquefois revêtues d'un vernis vert, rouge ou jaune.

Il existe dans ce pays des règles pour toute chose : les bâtimens impériaux et les temples peuvent seuls être couverts en tuiles jaunes; la couleur verte est pour les palais des grands personnages; on se sert de tuiles grises pour les autres maisons.

Du reste, la construction des maisons ne présente d'autres dissemblances que celles qui sont dues à la situation des lieux et à l'aisance des habitans. Dans les provinces méridionales, par exemple, les habitations diffèrent de celles de Péking.

4 *décembre*. — Pour mieux remplir les intentions du gouvernement, je consultai M. Sipakov sur les meilleurs livres de géographie de la Chine et sur les meilleures cartes du pays. M. Sipakov et le père Hyacinthe me dirent que la description géographique de l'empire chinois, insitulée *Taï thsing i thoung tchi*, est très-rare, et coûterait au moins 200 roubles en argent.

J'appris plus tard que cet ouvrage ne se trouve chez aucun libraire de Péking; s'il s'en rencontre, ce sont d'anciennes éditions, ou des exemplaires incomplets. Le père Hyacinthe m'informa, à ma grande satisfaction, qu'il possédait ce livre précieux, et qu'il en avait traduit la plus grande partie en russe.

Je tâchai aussi d'acquérir l'original du code

des lois mongoles, parce qu'il pouvait donner des renseignemens intéressans sur la manière de gouverner les peuples nomades, tels que les Kalmuks, les Kirghiz, etc., qui vivent sous la domination russe. On me dit que la vente de ce livre était prohibée par le gouvernement chinois, qu'il ne s'imprimait qu'à la typographie du tribunal des affaires étrangères, et que l'on en distribuait un certain nombre d'exemplaires parmi les princes mongols. Mais les officiers de ces princes ou les employés du tribunal vendent ce livre en secret; toutefois cela n'arrive que rarement; le prix en est estimé à 150 roubles en argent. Le père Hyacinthe en a traduit un abrégé.

Nous nous entretînmes aussi de la langue tubétaine, qui entre parmi celles que les nouveaux membres de la mission doivent étudier. On peut l'apprendre à Péking chez des lama élevés au Tubet et principalement à Hlassa (Lassa), résidence du Dalaï-lama, où cet idiome se parle avec le plus de pureté et d'élégance. Ces lama habitent hors de la ville, près des temples de *Foe*, nommés en chinois *Houang szu* (temples jaunes). Les leçons d'un de ces maîtres sont assez chères, à cause du petit nombre de personnes qui connaissent la langue tubétaine, et en raison de l'éloignement des temples.

A trois heures après dîner, j'allai avec M. Razghildeïev aîné et l'étudiant Zimaïlov au faubourg

du sud, nommé *Vai lo tchhing.* Les rues n'étant point pavées, sont très-sales. La foule *y* est nombreuse : nous rencontrions continuellement des mandarins, des marchands, des paysans et des ouvriers qui tous avaient l'air très-occupé, et marchaient à la hâte. Plusieurs nous reconnurent; notre équipage devint l'objet de leurs discours. Des barbiers, des traiteurs ambulans, des revendeurs et d'autres artisans exercent leur profession dans les rues. Près de la porte du sud, nous passâmes devant une muraille rouge qui environne le palais impérial; elle est si haute que l'on ne peut voir les bâtimens qu'elle renferme. La place devant la porte est pavée en carreaux de pierre et entourée de petites bornes de marbre; il n'est permis d'y passer qu'à pied. Les sentinelles étaient assises devant la porte, et fumaient tranquillement leur pipe. Leurs habits malpropres ne donnaient pas une haute idée de la garde du maître de l'empire céleste.

La plupart des maisons de Péking sont des boutiques bien fournies de toutes sortes de marchandises. Ce n'est pas comme à Saint-Pétesbourg ou à Moscou, où certaines marchandises ne se vendent que dans des emplacemens qui leur sont spécialement destinés et qui composent des rangées entières; ici une boutique contient des choses de différentes sortes. Dans la rue qui passe devant la cour russe, il y a une maison de prêt sur gages;

elles sont nombreuses à Péking. L'esprit de dissipation et la pauvreté des Mandchoux contribuent à faire prospérer ces établissemens ruineux qui sont appelés en chinois *tang pou*. Le gouvernement n'en a pas établi; les princes en forment en son nom, et alors on les nomme *kouan tang pou*. Les effets y sont reçus pour les trois dixièmes de leur valeur; l'on ne fait de prêt que pour trois ans. Les usuriers prennent pour une somme de 1,000 *tchokhi*, ou un lan, équivalant à deux roubles en argent, deux pour cent d'intérêt par mois, sur des vêtemens, et trois pour cent sur des objets en métal ou sur des bijoux, parce que les premiers se vendent plus facilement. Plusieurs de nos compatriotes se trouvent, par différentes raisons, dans la nécessité de recourir quelquefois à ces établissemens. L'intérêt permis par la loi est, en Chine, de 3 *fuen* par mois pour un lan; de sorte qu'en trois ans il excède le capital emprunté. Les intérêts exigés par les particuliers sont, comme nous venons de le dire, extrêmement onéreux; il n'y a probablement pas de pays où les officiers du gouvernement soient ruinés d'une manière plus systématique qu'en Chine; ils seraient bientôt réduits à la plus grande misère, s'ils n'avaient pas divers moyens de réparer leurs pertes.

Pendant notre absence, des membres de différens tribunaux de Péking étaient venus à la mai-

son de l'ambassade, examiner les travaux qui s'y faisaient, afin de pouvoir, lorsqu'ils seraient achevés, rédiger le rapport qu'ils devaient adresser à l'empereur. Le gouvernement chinois avait destiné une somme de 2,200 lan pour le couvent qui devrait être entretenu aux frais de la Russie. Mais plus de la moitié de cette somme devenait, d'après l'usage de la Chine, la proie des mandarins (1). Le gouvernement avait été obligé d'y ajouter encore 500 lan. Néanmoins le travail marchait avec beaucoup de lenteur et de négligence.

Voici un exemple de la rapacité des mandarins. Il y a vingt-cinq ans, une inondation avait renversé entièrement un village dans la province de *Chan toung;* les habitans avaient eu à peine le tems de se sauver. L'empereur *Khian loung*, passant par ces cantons, ordonna de faire compter à ces malheureux 200,000 roubles en argent. On dit que, sur cette somme, il resta 40,000 roubles entre les mains du trésorier de l'empire, 20,000 dans celles de son adjoint, et finalement il ne parvint que 140,000 roubles entre les mains des paysans ruinés. Un officier chinois ou mandchou qui avait séjourné à Péking du temps de l'ambas-

(1) La seule manière de remédier à cet abus serait d'introduire, en Chine, l'usage du *snouravaïa kniga*, qui est le véritable talisman contre tous les tours de bâton.

sade de lord Macartney, nous assura que la même chose avait eu lieu pour les 30,000 roubles qui, par ordre de l'empereur, devaient être payés journellement pour l'entretien de cette légation. Elle avait coûté au trésor chinois, depuis le 6 d'août jusqu'au 19 décembre 1793, à peu près un million de roubles en argent. On prétend qu'en Chine plus qu'ailleurs, l'argent est le mobile et le ressort principal de tout ce qui se fait. Il n'y a pas de gouverneur de province qui n'accroisse son revenu annuel d'au moins 60,000 roubles en argent. Ces emplois ne sont accordés que pour un petit nombre d'années, et malgré la brièveté du tems, ces officiers quittent rarement leurs places sans avoir amassé une grande fortune.

Si l'un d'eux est puni pour avoir malversé, la sévérité de son châtiment n'empêche pas son successeur de recourir aux mêmes moyens pour satisfaire sa cupidité.

5 *décembre*. — Hier encore, à six heures du soir, il s'éleva une tempête si violente, que des branches d'arbres très-grosses furent brisées et emportées au loin; le mauvais tems continua jusqu'au matin; à sept heures le vent souffla de l'ouest.

Pendant la matinée, l'archimandrite Pierre me prévint que, d'après les avis que lui avaient donnés les membres de la mission précédente, le toit de l'église du couvent était très-vieux, mais que

les murs étaient encore bons, malgré une longue fente du haut en bas dans la partie du sud-est, causée par le tremblement de terre qui était arrivé en 1737 et 1738, sous le règne de l'empereur *Young tchhing*. L'église située dans le faubourg des Russes d'Albazin fut reconstruite peu de tems après. Péking avait extrêmement souffert dans cette occasion. Ses environs offrent encore des traces de cette catastrophe funeste. Il est bien étonnant que l'on ne trouve point de volcans en Chine; il n'y en a que sur les îles voisines des côtes du pays des Mandchoux, baignées par l'océan oriental.

Nous apprîmes enfin les raisons pour lesquelles la mission avait été retenue plus long-temps qu'à l'ordinaire à l'ourga et à Khalgan. On n'avait reçu à l'ourga la nouvelle de la mort de l'empereur que lorsque la mission avait déjà passé la frontière.

Youngdoung dordzi, vang de l'ourga, ne voulant pas, en renvoyant la mission à Kiakhta, causer de l'embarras à notre gouvernement, proposa au tribunal des affaires étrangères de nous permettre de venir cette année même à Péking, en arrangeant les choses de manière que nous ne puissions pas y arriver avant la fin du deuil.

Laisser entrer des étrangers dans la capitale avant ce terme, aurait été, d'après l'opinion du vang, très-impolitique, parce que les Russes, qui

ne se soumettent pas à des usages étrangers, auraient pu faire leur entrée à Péking, habillés d'étoffes de couleurs qui n'auraient pas été analogues avec les formes du deuil chinois. L'usage du pays veut que tous les habitans, n'importe leur rang, portent, à l'occasion de la mort de leurs parens, et à plus forte raison de celle de l'empereur, des vêtemens blancs, garnis d'une grosse étoffe de coton ou nankin, au lieu des habits ordinaires en soie.

6 *décembre.* — A midi, tous les membres des deux missions se rassemblèrent chez l'archimandrite Pierre. Le père Hyacinthe nous dit qu'il avait traduit du chinois en russe l'histoire de la Chine et la géographie de tous les pays soumis à cet empire, travail d'une haute importance, et de longue haleine. Il nous exprima son vif désir d'employer, à son retour en Russie, tous ses moyens pour terminer entièrement ses traductions.

La langue mandchoue n'est pas difficile à apprendre. De même que les autres langues asiatiques, elle a son alphabet et sa grammaire; le premier ressemble à l'alphabet mongol; la prononciation en est beaucoup plus sonore. Les Mandchous, après la conquête de la Chine en 1644, furent obligés de compléter leur langue, pauvre auparavant comme celle d'un peuple nomade, et de la perfectionner d'après les règles de la littérature

chinoise. Depuis cent soixante-seize ans de séjour au milieu d'un peuple nombreux et assez civilisé, les Mandchous se sont accoutumés à ses mœurs, à ses usages et à sa langue; de sorte qu'aujourd'hui, tous, n'importe leur rang, parlent le chinois. On trouve, même à Péking, peu de personnes qui connaissent la langue mondchoue; elle n'est en usage que dans les affaires d'état. Il y a dans les tribunaux, présidés par les Mandchous, des employés qui savent les deux langues, pour traduire les diverses pièces, et surtout celles qui doivent être présentés à l'empereur : il faut que celles-ci soient écrites en mandchou et en chinois. Ces employés sont ordinairement des Mandchous. Pour les écritures de bureaux, on n'emploie que des Chinois, en général plus instruits et plus habiles que leurs conquérans oisifs qui passent leur tems à se divertir ou à ne rien faire.

7 *décembre*. — A trois heures après midi, tems où les mandarins ont coutume de se réunir dans les bureaux du gouvernement, l'inspecteur des bagages et l'interprète Frolov, accompagnés de M. Sipakov et de deux cosaques, allèrent, d'après l'ordre de l'archimandrite Pierre, au tribunal, pour remettre la note de notre ministère des affaires étrangères concernant la nouvelle mission, écrite suivant l'usage au nom du sénat. Les djanghin (ce qui, en mandchou, signifie expéditionnaires) la reçurent avec respect, en

disant qu'ils la soumettraient sans délai à l'empereur.

Sur ces entrefaites, l'archimandrite Pierre m'annonça l'arrivée de *Tchhoung lao yé*, mandarin de la sixième classe, nommé par le gouvernement maître de langue mandchoue près de la nouvelle mission; il avait rempli la même fonction en 1800, auprès de nos étudians; MM. Kamenski, Lipovtsov et Novosselov avaient été ses écoliers.

Le vieillard reçut ses nouveaux écoliers avec beaucoup d'affabilité.

L'archimandrite me fit observer à cette occasion qu'il était indispensable qu'à l'avenir les étudians prêts à retourner de Péking à Saint-Pétersbourg, fissent connaître aux nouveaux arrivés la manière la plus facile d'apprendre le chinois et le mandchou, et surtout la première langue, qui n'est pas encore aussi répandue chez nous qu'on peut le désirer, et qu'on doit l'espérer.

Les membres ecclésiastiques de la nouvelle mission employèrent cette journée à recevoir de leurs prédécesseurs les effets qui appartenaient au service de l'église. Il y avait deux garnitures d'ornemens riches et fort beaux parmi plusieurs autres qui étaient usées. La dignité de la religion et du nom russe exige que notre église à Péking soit pourvue d'ornemens neufs et du meilleur goût; ceux qu'elle a sont trop vieux. Plusieurs images sont très-grossièrement peintes par des

Chinois qui les ont vêtues de leurs habits nationaux.

Une vieille image de saint Nicolas, apportée d'Albazin par nos cosaques, en 1685, est suspendue au mur de l'autel.

8 *décembre*. — Un des membres de la précédente mission m'a raconté les circonstances les plus remarquables de son séjour à Péking, pendant près de douze ans; il m'a parlé de *Soung* (1), ministre des affaires étrangères, qui avait appelé à son tribunal tous les membres de la mission pour leur demander des renseignemens dont il avait besoin. Je crois qu'il n'est pas inutile de donner quelques détails sur ce ministre qui jouit d'une grande réputation en Chine.

Soung, homme d'un esprit profond, rempli de connaissances et de probité, s'est élevé d'une classe inférieure au rang de premier ministre de l'empire chinois; il descend de ces Mongols, qui ont aidé les Mandchoux à conquérir la Chine, et dont les enfans jouissent du privilége d'être employés de préférence dans le tribunal des affaires étrangères. Il fut d'abord simple traducteur (bitkhéchi); son application le fit nommer expéditeur au conseil - privé de l'empereur *Khian loung*; ensuite il devint amban à l'ourga, et, en 1792, il fut chargé de traiter avec

(1) C'est *Soung ta jin*, connu par l'ambassade de lord Macartney.

le major-général Nagel, gouverneur d'Irkoutsk, sur le renouvellement des relations commerciales à Kiakhta, interrompues depuis le premier mai 1785, à cause de brigandages commis sur la frontière.

Durant son séjour à l'ourga, *Soung* rendit un service essentiel à l'empereur en faisant saisir un imposteur qui, venu du Turkestân oriental ou de la petite Boukharie avec une suite nombreuse, était allé par la Mongolie dans le pays des Mandchous, pour y exciter une rébellion. Ce fourbe, qui prétendait être un proche parent de l'empereur, était parvenu à réunir plusieurs témoignages assez vraisemblables pour confirmer ses mensonges. Khian loung, craignant d'exciter le mécontentement du peuple par le supplice public de ce rebelle à Péking, le laissa parcourir plusieurs fois les différentes provinces de son empire, afin de l'anéantir au-delà de la Grande Muraille, c'est-à-dire, hors de la frontière de la Chine; *Soung,* comme membre du conseil-privé, connaissant le dessein de l'empereur, résolut de l'effectuer. A l'arrivée de l'imposteur à l'ourga, il alla à sa rencontre, et le reçut avec toutes les cérémonies dues à une personne d'un rang élevé. Le lendemain, il l'interrogea très-sévèrement, et après s'être convaincu de sa fourberie, il lui fit trancher la tête. Un lama, homme rusé et entreprenant qui l'accompagnait et était son instigateur, reçut le même châtiment.

Khian loung, très-content d'être si heureusement et si promptement défait de deux ennemis aussi dangereux, chargea, en 1794, *Soung* de recevoir à *Je ho* l'ambassade anglaise.

On dit que *Soung*, prévenu contre le gouverneur-général de Canton (qui était chinois), et auquel les Anglais avaient témoigné une grande déférence, contribua beaucoup à faire renvoyer lord Macartney de *Je ho* sans avoir obtenu ce qu'il demandait. *Soung* accompagna l'ambassade par ordre de l'empereur jusqu'à Canton, et ensuite fut nommé gouverneur-général de cette ville.

Lorsque *Khia khing* parvint au trône, *Soung* fut élevé au rang de ministre. Plus tard il fut envoyé à Ili, comme général en chef des troupes mandchoues et mongoles, cantonnées sur les frontières de la Russie et du pays des Kirghiz Khaissak. Il fut rappelé en 1816, à l'arrivée de lord Amherst. On sait que cet ambassadeur anglais fut obligé de s'en retourner précipitamment sans avoir vu l'empereur. Alors *Soung* n'était pas encore à Péking.

Bientôt après, *Soung* fut nommé *gouzaï-amban* à Khalgan, ou inspecteur-général des troupes tsakhar-mongoles; rappelé de nouveau à Péking, il fut revêtu de la charge de président du tribunal de la guerre, à cause de son expérience dans cette branche de l'administration. Des désordres causés par les descendans de quelques

princes mandchoux exilés de Péking, et connus sous le nom des *Houang taï tsu* (ayant des ceintures jaunes), le firent envoyer à *Moukden*, ville principale du pays des Mandchoux, comme chef des autorités civiles et militaires.

Après son départ de la capitale, on s'aperçut dans le tribunal que le sceau de l'empire, que le monarque, quand il est hors de Péking, appose ordinairement à ses ordres, au lieu de les signer, était perdu. *Soung*, coupable indirectement, comme président, fut dégradé du rang de général, descendit à celui de capitaine, et fut envoyé à *Chan haï kouan*, fort situé à l'extrémité orientale de la Grande Muraille.

Cet événement fâcheux fut bientôt suivi d'un autre. Durant le peu de tems que *Soung* résida comme gouverneur dans le pays des Mandchoux, il condamna à mort un de ces princes exilés, qui s'était rendu coupable de rébellion. L'empereur, déjà mécontent depuis quelque tems de ce serviteur juste et sévère, saisit cette occasion pour écouter les conseils des ennemis de son ministre, le fit descendre au grade de lieutenant, et lui ordonna de venir à Péking, auprès du chef du corps d'armée cantonnée dans cette ville. *Soung* y vécut isolé, dans un petit couvent, mais jouissant de la plus haute considération parmi le peuple, jusqu'à la mort de Khia khing, qui arriva au mois d'août 1820.

Le jour où le corps de l'empereur défunt fut transporté du palais dans un temple, *Soung* était parmi les autres victimes du défunt qui se tenaient rangées sur la route où le convoi devait passer. Le nouvel empereur, qui accompagnait le corps de son prédécesseur, ayant aperçu *Soung*, l'appela auprès de lui et lui exprima sa bienveillance. *Soung* fut le premier honoré des grâces du nouveau souverain; son rang et ses honneurs lui furent rendus, et il fut nommé membre du tribunal des procurations. Mais ses principes sévères et son impartialité lui attirèrent bientôt le mécontentement des grands de la cour. L'empereur, sans en tenir compte, éleva *Soung* à un rang plus éminent et le nomma amban de *Je ho*.

Cet homme extraordinaire se distingue autant par ses connaissances et l'exécution ponctuelle des lois, que par son désintéressement et sa pauvreté. En poursuivant et punissant les coupables, il comble en même tems de ses bienfaits les pauvres et les opprimés; il leur avait sacrifié toute sa fortune, et pour les secourir il avait contracté des dettes qu'il n'aurait jamais pu payer. Dans la Mongolie, dans le Turkestân oriental et dans la Chine même, on parle de *Soung* avec enthousiasme, et son nom, béni de chacun, vivra à jamais dans la postérité.

9 *décembre*.— Des papiers écrits en russe con-

cernant la nouvelle mission, furent apportés sous main à M. Sipakov pour qu'il les traduisît en langue mandchoue. Les maîtres de l'école russe à Péking qui n'entendent pas le mandchou sont obligés d'avoir recours à notre mission.

A midi, le bitkhéchi Ourghentaï, notre guide, vint me voir après avoir rendu sa visite à l'archimandrite Pierre. Il était accompagné de ses trois fils cadets auxquels je fis des présens, consistant en robes de soie, rasoirs et deux petits miroirs.

En récompense des services qu'il nous avaient rendus et afin d'exciter leur zèle pour l'avenir, je fis également des cadeaux aux concierges chinois qui, depuis douze ans, remplissaient leur emploi à la cour russe.

Aujourd'hui, c'était le seizième jour de la neuvième lune, d'après le calendrier chinois et le solstice d'hiver, l'empereur est allé au temple du ciel, situé à l'extrémité de la ville des marchands ou dans le faubourg du midi, pour y rester jusqu'au lendemain matin. Dès la veille, on y avait transporté, sur des éléphans richement ornés, les vases destinés aux offrandes.

A cinq heures du matin, l'empereur se mit en marche, accompagné d'une suite nombreuse, des principaux personnages de sa cour et de six mille soldats. Il n'est pas permis aux simples citoyens de regarder passer l'empereur dans ces occasions solennelles. Les portes et les fenêtres des maisons

sont soigneusement fermées, et les rues de traverse barricadées. Le soir avant la cérémonie, nos concierges annoncèrent à nos gens qu'aucun d'eux ne pourrait se montrer dans la rue.

Les portes par lesquelles l'empereur doit passer, sont gardées par des sentinelles, pour le garantir d'une attaque imprévue contre ses jours. L'empereur précédent avait couru ce danger. Un jour qu'il revenait au palais, un cuisinier qui avait été au service de son frère, se jeta sur ce monarque, un couteau à la main, dans le moment où, entouré de ses généraux, il allait rentrer dans ses appartemens; mais Tchang-beissé, prince du quatrième rang, chef des *Hia*, ou aide-de-camp de l'empereur, se saisit aussitôt de l'assassin et l'empêcha de commettre le crime; lui-même reçut plusieurs coups de couteau dans le côté. Le fidèle Tchang, pour avoir sauvé la vie à l'empereur, fut nommé beilé, ou élevé au troisième rang, et reçut des présens magnifiques qui lui procurèrent nne fortune considérable.

Kia khing, sur la fin de sa vie, était devenu l'objet de la haine de son peuple, à cause de son indolence, de son obéissance aveugle aux conseils de ses eunuques, et de son goût désordonné pour les plaisirs contre nature, penchant qui, à la honte de l'humanité, n'est que trop commun en Asie. On sait que la religion mahométane et le paganisme qui dominent dans cette partie du

monde, ne condamnent pas les plaisirs des sens.

L'empereur de la Chine, en sa qualité de grand-prêtre de toutes les religions qui se professent publiquement dans son empire, offre aujourd'hui dans le temple du ciel, des sacrifices d'expiation (1) pour le supplice des criminels qui ont été condamnés à mort pendant l'année précédente. A cette époque les criminels sont exécutés dans tout l'empire : on leur tranche la tête, on les pend, ou bien on les étrangle. Les criminels d'état, tels que rebelles, etc., subissent leur supplice aussitôt que la sentence est prononcée.

On remet à l'empereur une liste de tous ceux qui ont été condamnés à mort par le tribunal suprême de Péking; leurs délits y sont spécifiés en détail. Le monarque note de sa main ceux qui doivent perdre la vie; les autres sont également conduits au lieu du supplice, et ramenés ensuite en prison jusqu'à ce que leur procès soit terminé.

Le jour qui précède leur exécution, les condamnés sont régalés aux frais du gouvernement.

Quelquefois, mais bien rarement, les noms de

---

(1) Tous les mandarins qui, d'après l'exemple de l'empereur, se préparent à faire des offrandes semblables au ciel ou à la terre, doivent, suivant la loi, observer un jeûne de trois jours; s'abstenir d'ail, d'oignons et d'autres mets piquans; ne pas boire de vin, ne pas visiter des malades et des morts; ne point condamner à mort, s'éloigner des femmes et passer trois jours et trois nuits dans leurs bureaux, etc.

plusieurs criminels se trouvent par trois fois sur la liste présentée à l'empereur, parce que l'on a retardé leur jugement pour en punir d'autres plus criminels; ceux-ci ne peuvent rester plus long-tems en prison; on les emploie comme geôliers, ou bien on les exile. Sous le règne de *Khiang loung* ces exceptions furent très-rares. Sous Khia-King, au contraire, sur cinquante criminels qui étaient conduits au lieu du supplice, vingt seulement étaient exécutés.

Ceux qui attentent à la vie de l'empereur; les rebelles; les traîtres, qui passent dans un autre pays; ceux qui assassinent leur grand-père, leur grand'mère, leur père ou leur mère, leur oncle ou leur tante et leurs frères ou leurs sœurs; quiconque s'est emparé d'objets appartenans au clergé ou à la couronne, surtout s'il a volé le sceau de l'empire; quiconque ne remplit pas ses devoirs envers ses père et mère; celui qui, ayant été marié, ne porte pas le deuil aussi long-tems que la loi le prescrit; ceux qui, pendant la vie de leurs père et mère, les quittent sans leur permission, ou qui, trop tôt après leur mort, donnent à danser, à jouer, etc.; celui qui tue ou qui vend, par artifice, un de ses parens; celui qui tue son instituteur ou son chef; celui qui a des liaisons illicites avec les maîtresses de son grand-père ou de son père, subissent la peine la plus rigoureuse.

Un juge inique est décapité. Quiconque, en

tems de guerre, se rend coupable d'infidélité dans le maniement des fonds ou dans les fournitures, est étranglé. Quiconque s'approprie une somme considérable, appartenant au gouvernement, est décapité, n'importe son rang. Quiconque commet un vol de la valeur de trois cents roubles, est étranglé; un vol au-dessous de cette somme est puni d'une bastonnade très-rigoureuse, et de plus le criminel est obligé à la restitution; s'il n'en a pas les moyens, il est condamné, avec sa femme et ses enfans, à des travaux forcés.

Les mandarins d'une classe supérieure, qui se rendent coupables de négligence, descendent de deux rangs, et perdent deux années d'appointemens. Toute somme soustraite au gouvernement doit être restituée par les chefs des tribunaux où le vol s'est commis, et par ceux qui sont chargés de découvrir le vol si leurs recherches sont inutiles, etc., etc.

Quiconque abat des arbres, coupe du foin, sème du blé ou fait paître son bétail dans les lieux où sont ensevelis l'empereur, les princes et autres personnages distingués, reçoit quatre-vingts coups de bâton. Les gens attachés aux couvens et aux temples, qui y laissent entrer des femmes pour faire leurs prières; les intendans des maisons et autres personnes qui sont à la tête des affaires domestiques, qui permettent aux fem-

mes l'entrée des temples; les gens attachés au service militaire, s'ils vendent des effets appartenant au gouvernement, comme armes, vêtemens, etc., sont condamnés à cent coups de bâton.

Un déserteur en campagne, s'il est officier, est puni de cent coups de bâton; un simple soldat est condamné à mort.

Celui qui, volontairement, en remplace un autre, lorsque l'armée se met en marche, ce qui arrive assez souvent en Chine, est battu sans miséricorde.

Celui qui cherche la protection d'un grand personnage; celui-ci, s'il recommande son protégé dans ses rapports à l'empereur, sont mis en jugement; on coupe la tête à ce dernier, ses biens sont confisqués au profit de l'empereur, et sa famille est vendue comme esclave, si l'on découvre qu'il y a connivence dans le délit entre le protecteur et le protégé. Si le premier a simplement été trop crédule, sans avoir pris part au crime, il est condamné à cent coups de bâton et à l'exil. A la fin de chaque année, les chefs sont obligés d'examiner leurs subordonnés: celui qui, parmi ces derniers, n'a pas augmenté ses connaissances pour ce qui regarde son état, est puni, s'il est revêtu de quelque emploi, par la perte d'un mois d'appointemens, et s'il n'a pas d'emploi, par quarante coups de bâton. Un mandarin con-

gédié qui se mêle des affaires du gouvernement, reçoit quatre-vingts coups de bâton, et paie une amende de deux livres d'argent. Les chefs qui recommandent, pour lui faire obtenir de l'avancement, un homme sans mérite, au préjudice d'un autre sujet plus digne, reçoivent quatre-vingts coups de bâton. Un chef qui, contre la loi, va en personne au lieu où un délit a été commis, est puni de cent coups de bâton, et l'accusé est exilé. Les retards dans l'expédition des affaires du gouvernement sont punis de dix coups de bâton pour chaque jour, et ainsi de suite, jusqu'à quatre-vingts coups. Un médecin de la cour, qui écrit une formule inexacte, reçoit cent coups de bâton. Un domestique qui fait du bruit à la cour et ne s'y conduit pas avec bienséance, est puni de cent coups de bâton; son maître en reçoit cinquante. Si une femme vend ou achète du sel de contrebande, son mari ou son fils sont punis de coups de bâton; le sel étant un des monopoles de l'état. Si le mari est trop éloigné, ou le fils mineur, elle reçoit cent coups de bâton et paie une amende en argent. Les paysans qui n'observent pas la distinction des rangs en se mettant à table, reçoivent cinq coups de bâton. Un officier coupable de corruption et de prostitution (1), ou qui mène une vie déréglée, perd son rang, etc., etc.

---

(1) Un événement semblable arriva pendant notre séjour à Péking

Les Chinois se servent, pour les punitions corporelles, de bâtons de bambou longs de quatre à cinq pieds au moins, et larges d'environ deux pouces. Les délits moins graves sont punis par des soufflets, dont le nombre est prescrit par la loi; il dépend des bourreaux de rendre cette étrange punition plus ou moins douloureuse selon qu'on a su les gagner par de l'argent. Les prisonniers portent, attachée au col, une planche carrée, large de trois pieds, et pesant plus de six livres; ce poids est augmenté selon la gravité du délit. Ce genre de punition est infligé principalement aux gens qui se rendent coupables d'escroquerie et à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes; ces planches pèsent alors cinq cents à mille livres. La tête du coupable est seule visible; elle paraît comme posée sur un grand plat; il ne lui est pas possible de porter la main à la bouche; il est obligé de recevoir sa nourriture des mains d'autrui. La torture est d'un usage fréquent à la Chine; la loi en excepte pourtant les princes, les membres des familles illustres, les savans distingués, les citoyens de la première classe, et ceux

---

Un officier mandchou ayant oublié qu'il devait donner le bon exemple à ses subordonnés, entra dans une maison mal famée, il y fut arrêté par les surveillans préposés au maintien de l'ordre et de la bienséance, et mené en lieu de sûreté. Le rapport de l'affaire fut envoyé à l'empereur, et soumis à la décision du tribunal des rangs, qui condamna l'officier à la perte de toutes ses dignités.

qui ont rendu des services importans à l'empire.

Un grand défaut de la législation chinoise est la faculté qu'elle accorde de se racheter d'une punition corporelle par des amendes en argent : par exemple, quelqu'un condamné à recevoir cent coups de bâton, paie vingt-quatre à quarante zolotniks en argent, et 9 à 15 tchetvert(1) de blé ; un an de travail et soixante coups, sont rachetés par quatre-vingts zolotniks d'argent, et environ trente tchetvert de blé. Les gens très-âgés, les enfans mineurs et les estropiés paient sept dixièmes de zolotnik pour dix coups ; un an d'exil aux travaux forcés, et soixante coups se paient avec environ deux zolotniks ; la femme d'un officier peut s'exempter de dix coups par une amende d'un zolotnik d'argent, etc.

Quiconque tue un homme par accident ne subit pas de peine s'il paye une livre d'argent ; les vieillards de quatre-vingt-dix ans ni les enfans de sept ans ne sont pas punis corporellement, excepté dans les cas de trahison et de conspiration. Des femmes qui se sont rendues coupables de prostitution, n'ont pas la faculté de s'exempter du châtiment en payant une somme d'argent ; elles doivent la subir corporellement.

L'usage permet qu'un condamné puisse ache-

---

(1) Mesure russe qui contient 9,832 pouces cubiques de Paris.

ter une autre personne pour subir à sa place le châtiment qu'il a mérité, même la peine de mort.

10 *décembre.* — A trois heures après midi, le bitkhéchi *Tchhing* qui nous avait accompagnés de Kiakhta à Péking, vint nous inviter, l'archimandrite Pierre et nous, à dîner chez lui. D'après les règles de l'hospitalité chinoise, ces dîners, même entre amis intimes, ont lieu dans des auberges. Nous refusâmes cette invitation sous le prétexte que nous étions trop occupés pour le moment, et nous remîmes la partie à un moment plus opportun. Mais, pour parler franchement, je ne voulais pas me lier avec un homme qui nous avait montré pendant le voyage toute la bassesse de son caractère. Son interprète Tchakdour avait dit à notre interprète Frolov qu'il recevait des appointemens si minces, qu'il avait pris le parti de quitter sa place dans deux mois, pour retourner chez lui à l'ourga. Il disait également que *Tchhing*, à cause des plaintes que les Mongols avaient portées contre lui, ne serait probablement pas nommé pour accompagner la mission qui devait retourner en Russie.

12 *décembre.* — Ce jour, anniversaire de la naissance de l'empereur Alexandre, fut un vrai jour de fête pour tous les Russes qui se trouvaient à Péking.

13 *décembre.* — Comme je ne perdais pas de vue l'achat des livres chinois et mandchoux dont

le gouverneur général de la Sibirie m'avait chargé, pour l'école des langues asiatiques qui devait être établie à Irkoutsk, je m'en entretins avec l'archimandrite Pierre, et, d'accord avec lui, je remis à M. Sipakov la liste des livres nécessaires et dix livres d'argent pour en faire l'emplette.

A deux heures après midi, je reçus la visite qui m'avait été annoncée, de *Tho,* premier inspecteur de la cour russe, et de ses deux adjoints dont il a été question précédemment. Ils étaient accompagnés de deux bochko, remplissant les fonctions de concierges, de plusieurs soldats de la garde et de leurs domestiques. Je les régalai le mieux possible. *Tho lao yé,* qui avait été précédemment dzargoutchi à Kiakhta, se vanta devant ses inférieurs, de connaître plusieurs usages et divers mots russes; il leur expliqua la construction de nos maisons, et leur parla de la commodité et de la beauté de nos meubles, de nos équipages, etc. Il leur raconta que nos cavaliers savaient se tenir adroitement sur leurs chevaux, car il avait vu quelques-uns de nos dragons; je profitai de cette occasion pour lui dire que nos soldats réunissaient à une persévérance et à une valeur à toute épreuve, l'ordre et la promptitude dans les marches et dans les évolutions militaires, de sorte que mille hommes pouvaient se mouvoir comme une seule ligne. Le plus jeune bitkhéchi, voyant des livres sur une table, ob-

serva que c'étaient probablement des livres de religion. On lui dit que c'étaient des livres relatifs à l'histoire et à la géographie de la Russie. Après avoir passé une heure environ avec nous, nos hôtes nous quittèrent en disant qu'ils regrettaient beaucoup de ne pouvoir rester plus long-tems, mais qu'ils étaient obligés d'aller sans délai au tribunal des affaires étrangères et de là chez le ministre. A leur départ, j'obtins la permission, pour nos gens, de sortir librement de la cour, en déclarant que nous n'avions nullement le dessein de faire le commerce, comme plusieurs personnes l'avaient supposé.

Cette visite confirma l'observation que nous avions déjà faite, que les officiers chinois, dans la crainte de parler trop librement dans leurs entretiens avec des étrangers, traitent constamment les sujets les plus indifférens, s'expriment avec la plus grande circonspection, et se retirent aussitôt qu'ils le peuvent.

Ayant le dessein d'offrir à mes hôtes quelque léger cadeau, je les en avais fait prévenir par M. Sipakov à l'instant de leur arrivée; mais ils me firent prier deux fois par les bochko de renoncer à mon projet, parce qu'il leur avait été très-sévèrement défendu par le ministre d'accepter la moindre chose des Russes. *Tho lao yé*, pourtant, avant de partir, me fit insinuer par un des bochko qu'il consentirait à recevoir un présent

de peu de valeur, comme un souvenir de ma part, si je voulais le lui envoyer chez lui et de manière à ne pas donner d'ombrage. Mais la défence sévère du ministre nous empêcha de remplir le désir de M. l'inspecteur en chef.

14 *décembre.* — Nous allâmes après dîner dans la cour russe, voir le temple de *Foe* (1). Ce temple est petit et très-pauvre. Le premier et le quinzième jours de chaque lune, des lama viennent y reciter des prières devant les idoles, au son des cloches, et y brûlent des bâtons odorans. Tout fidèle a le droit d'y entrer et d'y faire ses dévotions; les marchands regardent comme un devoir de visiter aux jours indiqués un temple quelconque pour y adorer les idoles.

Le père Hyacinthe, qui m'avait invité à venir le soir chez lui, me montra le dictionnaire chinois, qu'il avait arrangé d'après l'alphabet russe, travail qui lui avait coûté beaucoup de tems et d'argent (2). Les savans français et anglais ont

---

(1) Il y a toujours un temple près de chaque tribunal du gouvernement, ou de chaque bâtiment de la couronne.

(2) D'après les renseignemens qui m'ont été donnés par un ami, qui a vu ce dictionnaire, ce n'est qu'une traduction russe de celui du P. Basile de Glémona, connu en Europe par l'édition arrangée par clefs, que le gouvernement impérial de France avait fait faire par M. Deguignes fils. Cependant, l'archimandrite Hyacinthe a ajouté à sa traduction, les caractères aux phrases, ce qui la rend extrêmement utile. Il serait donc à désirer que le gouvernement russe fît publier cet ouvrage, dont le fond est excellent et d'une grande utilité pour tous ceux qui veulent apprendre le chinois. Kl.

récolté avant nous dans le champ de la littérature chinoise.

Le dictionnaire de Deguignes, et encore plus celui de Morrison, sont des travaux qui font le plus grand honneur à ces éditeurs éclairés(1). Mais il était indispensable d'avoir également un dictionnaire en russe pour nous perfectionner dans la langue chinoise et pour ajouter à ce que nous savons de la Chine. Je pense qu'un tel dictionnaire, avec l'explication latine ou française à côté du russe, sera d'une grande utilité pour toute l'Europe, parce que le long séjour des membres de nos missions dans la capitale de la Chine offre tous les moyens d'acquérir une connaissance parfaite de la langue de ce pays. La Russie, par ses relations intimes avec l'Asie, est dans la position de procurer à l'Europe, non-seulement de bons dictionnaires mandchoux et mongols, mais encore celui de la langue du Tubet, qui, jusqu'à présent, n'est que peu connue en Europe.

(1) M. Timkovski commet ici deux méprises graves; le dictionnaire, publié à Paris, n'est pas l'ouvrage de M. Deguignes, et l'ouvrage de M. Morrison ne vaut nullement mieux que celui-ci. Il est, à la vérité, plus volumineux, et contient plus de caractères que celui du P. Basile, mais il est rempli de fautes qui diminuent de beaucoup son utilité et rendent son usage très-pénible, parce qu'à chaque moment on est obligé de recourir aux originaux chinois, que M. Morrison a traduit avec une légèreté inconcevable; si toutefois il est véritablement auteur de l'ouvrage qu'il a publié. KL.

15 *décembre.* — Le tems avait été beau depuis notre arrivée à Péking; aujourd'hui le ciel se couvrit, et il tomba de la neige.

Des Mongols s'étaient rassemblés dans une grande plaine derrière le couvent : le mugissement des chameaux chargés, se fit entendre pendant toute la journée. Les Khalkha, qui arrivent à Péking, campent en dehors de cette ville, près du temple de *Houang szu.* Les Mongols qui vivent en nomades, dans des contrées éloignées de trois cents à cinq cents verst de Péking, viennent tous les ans à cette époque dans la capitale pour y vendre des moutons tués, du beurre de lait de brebis, des prunes sèches, etc. Quand ils se sont défaits de leur marchandise, ils se dépêchent ordinairement de regagner les lieux où ils habitent, pour y célébrer la première lune du nouvel an, en mongol *Tsagan-Sara*, mois blanc ou heureux.

16 *décembre.* — Pendant la nuit, le vent fut très-violent. Le lendemain, le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro. Comme on faisait des vêtemens à la chinoise pour les membres ecclésiastiques de la nouvelle mission, j'eus l'occasion d'observer qu'une fourrure d'écureuil, pour la robe d'un homme d'une taille moyenne, coûte à Péking 23 lan; deux pièces de fourrure de castor, teintes en noir pour servir de paremens aux manches de la pelisse, et des pièces de la même fourrure pour garnir le collet, coûtent

6 lan et demi. La peau d'écureuil était très-belle ; elle devait venir d'Iakoutsk.

L'habillement en général et notamment, celui des hommes, coûte très-cher. Les Mandchoux et les Chinois de toute condition, doivent avoir un vêtement pour chaque saison : un homme en place en a trois à la fois, sans parler de ceux de cour ou de fête. Ce luxe entraîne les officiers mandchoux dans des dépenses très-considérables, et oblige même les plus grands personnages à recourir aux maisons de prêt ; ils y mettent en gage les habits dont ils n'ont pas besoin et en retirent ceux qu'ils y avaient déposés, et qui leur deviennent nécessaires pour la saison.

Le Chinois porte, à cause de la chaleur du climat, des vêtemens larges : le principal est une longue robe doublée, qui ressemble beaucoup à l'habit russe, avec cette différence que les officiers les ont fendues par-devant et par-derrière. Sur cette robe, on en met une autre, à larges manches, qui se rapproche, par sa coupe, de celle du clergé russe. Les pauvres ont des robes de toile de coton ou de nankin, celles des riches sont en étoffes de soie à fleurs et à ramages, ou bien en drap et en casimir. La couleur dominante est le bleu, ensuite le violet et le noir. Le verd, le rouge, et particulièrement le rose, sont généralement affectés aux vêtemens des femmes.

Pendant l'hiver, les robes sont doublées en

ouatte de coton; les riches emploient les fourrures d'écureuils, d'agneaux de qualité supérieure, de renards blancs et de zibélines. Les élégans ont en hiver la robe de dessus en zibélines ou en chats noirs avec des poils blancs, fourrure qui est également très-estimée; ces fourrures sont tournées en dehors pour en faire voir la beauté. Ces robes de dessus sont souvent aussi courtes que des spencers; comme elles sont légères et commodes, on s'en sert pour monter à cheval. La ceinture est en soie; plus ordinairement c'est un ruban de fil ou de laine, avec des boucles par-devant; on y attache au côté gauche une épée, et on y place de jolis étuis vernissés ou d'écaille de tortue, contenant des couteaux et de petits bâtons d'ivoire qui tiennent lieu de fourchettes. Une bourse brodée en soie, et renfermant une tabatière, est suspendue au côté droit; en été on y passe aussi un éventail, dont les hommes font usage comme les femmes. Pour établir la symétrie, très-exactement observée en toute circonstance par les Chinois, ils portent au côté gauche une semblable bourse contenant des épices qu'ils mâchent pendant leurs repas pour relever le goût des mêts. Ils mettent sous la robe un autre vêtement très-léger, de toile ou de soie, qui remplace la chemise, et qui n'est pas généralement en usage; il ne se lave que très-rarement. Cette malpropreté, qui se rencontre même chez les gens

d'un rang élevé, est d'autant plus dégoûtante, que les Chinois, contre l'habitude de tous les autres orientaux, ne connaissent pas les bains ou ne se lavent le corps que très-rarement; ils regardent même comme mal-sain de se baigner pendant l'été. Ils ne font pas usage de mouchoirs de poche ni de serviettes; ils les remplacent par des morceaux de papier. Les culottes sont de nankin ou de soie. La plupart des Chinois portent des bottes faites de ces étoffes; les riches en ont de satin noir; les souliers sont également en usage. Les semelles des bottes et des souliers sont épaisses d'un pouce. Cette chaussure est très-incommode parce que ces semelles, faites de papier mâché, ne plient pas. Les gens de distinction portent des bonnets ovales de satin couleur cerise, avec une bordure noire et une houpe rouge; la bordure, de même que l'habillement, diffère selon les saisons; elle est de velours en automne et de peau d'agneaux ou de zibelines en hiver.

Les bonnets ou les chapeaux d'été ont la forme d'un cône ou d'un entonnoir; ils sont en bambou tressé si fin, et avec tant de goût, qu'ils pourraient servir, sous d'autres formes, à la parure des européennes. Les bonnets des fonctionnaires publics sont surmontés d'un bouton en pierre, dont la couleur annonce le rang de celui qui les porte. Les gens du commun

ont ordinairement des vestes de nankin et de petits bonnets de feutre semblables à ceux des Lithuaniens, ils les remplacent pendant l'été par des chapeaux de paille. Les hommes se rasent les cheveux du front et des tempes, et tressent le reste en forme de queue qui descend le long du dos. Une longue queue est regardée comme une chose très-élégante; on en voit qui ont jusqu'à une archine et demie. Ceux auxquels la nature l'a refusée en portent de postiches.

Il est bon de remarquer que cette manière de s'habiller est celle que les Mandchoux ont introduite quand ils ont conquis la Chine en 1644. Avant cette époque, les Chinois portaient des robes d'une coupe différente; elles étaient très-longues, avec des manches si larges qu'ils auraient pu s'en servir en guise de manteaux.

Les femmes ont des vêtemens peu différens de ceux des hommes. Elles se peignent et arrangent leurs cheveux avec beaucoup de soin et d'élégance, et se couvrent rarement la tête.

Des fleurs, des épingles en or et garnies de pierres précieuses, des papillons, etc., font un effet agréable sur la couleur noire de leurs cheveux.

Des marchands qui nous apportaient les fourrures, nous dirent qu'un lan d'or pur vaut ici 17 à 19 lan d'argent, ce qui fait 17, 18 et 19 zolotniks en or. L'or de la Chine, qui est très-pur, ne sert

pas à battre de la monnaie ; il se vend comme marchandise.

Il est défendu sous peine de mort d'exporter de l'argent hors de l'empire.

17 *décembre*. — Le matin, le thermomètre était à douze degrés au-dessous de zéro.

Tchoung, chargé par le gouvernement d'enseigner le mandchou aux étudians, est un vieillard de plus de soixante ans, il est encore bien portant, et très-alerte. J'assistai à la leçon qu'il donnait ; M. Zimailov servit d'interprète ; les nouveaux étudians ont, à l'aide des membres de la mission qui doivent retourner en Russie, la meilleure occasion de se familiariser avec les deux langues.

18 *décembre*. — A dix heures du matin, je reçus la visite du nerbe du dzargoutchi de Kiakhta qui avait quitté la frontière vingt-cinq jours après notre départ ; il était arrivé à cheval de Péking en dix jours, après un voyage de quinze cents verst.

Les courriers chinois, envoyés pour affaires du gouvernement, sont obligés de parcourir à cheval trois cents verst et plus en vingt-quatre heures.

Le nerbe devait bientôt retourner à Kiakhta ; il offrit de se charger de nos lettres pour la Russie. Malgré notre vif désir de donner de nos nouvelles à nos amis à Kiakhta, je ne pus me résou-

dre à profiter de cette occasion, de crainte que nos lettres ne fussent décachetées et rendues aux gouverneurs de l'ourga. C'était à la suite d'une circonstance semblable que le tribunal des affaires étrangères de Péking avait interrompu la correspondance de notre mission avec la Russie.

Par conséquent, toute tentative contraire à cette injuste mesure, surtout par l'entremise d'un homme qui ne nous était pas parfaitement connu, aurait pu avoir des suites fâcheuses pour nous.

A midi, le père Hyacinthe reçut la visite des missionnaires portugais, de l'ordre de Saint-François, qui demeurent à Péking.

Gau, le premier (en chinois *Ko lao yé*,) a été nommé evêque de Péking par le gouvernement brésilien, mais il n'avait pas encore reçu les bulles du pape. *Ribeira*, le second (appelé par les Chinois, qui n'ont pas d'*R* dans leur langue, *Li lao yé*), est très-âgé ; il est supérieur du couvent du midi de Péking. Le chef de la nouvelle mission, et les autres membres ecclésiastiques eurent une entrevue avec eux dans les appartemens du père Hyacinthe. Ces Portugais demeurent à Péking, comme employés à l'Académie d'astronomie ou des mathématiques. Malgré l'aversion des Chinois pour les religions étrangères qu'on voudrait introduire chez eux (1), aversion dont il avaient

(1) Cette aversion se borne aux croyances dont les principes sont

donné la preuve en persécutant les chrétiens, et enfin en chassant les jésuites de l'empire entier; le gouvernement chinois se voit dans la nécessité de garder au moins quelques missionnaires à Péking pour rédiger le calendrier, et pour calculer le tems. Tandis que l'astrologie était chez les autres peuples de l'Asie, ainsi que chez les Chinois, un acheminement à l'astronomie, ces derniers, en approfondissant l'astrologie depuis plusieurs milliers d'années, n'ont point fait de progrès dans la véritable science des astres. Leurs observations tant vantées, et les instrumens dont il font usage, leur furent apportés par les savans que *Khoubilaï*, petit-fils de Tchinghiz-khan avait appelés de Balkh et de Samarkand. Le gouvernement regarde à présent comme d'une haute importance et de grande utilité la publication annuelle du calendrier. Il doit ne rien négliger de ce qui est en son pouvoir, non-seulement pour indiquer à ses nombreux sujets la distribution des saisons de l'année, connaissance qui leur est nécessaire pour mettre de

---

incompatibles avec les lois immuables de la Chine. Il est évident que la propagation d'une branche quelconque de la religion chrétienne, ferait, en peu de tems, crouler tout l'édifice de la législation et de la politique chinoise, et on verrait renaître, en Chine, toutes les horreurs de l'intolérance, qui ont ensanglanté l'Europe pendant tant de siècles. Puisque les Chinois ont des religions qui leur conviennent, il est inutile de vouloir leur en imposer de nouvelles. Kl.

l'ordre dans la manière de gagner leur subsistance et partager leurs travaux; mais, à cause de la superstition générale, il doit désigner dans l'almanach les jours heureux ou malheureux, les jours bons pour se marier, pour se mettre en route, pour faire ses habits, ses achats, ses constructions, pour demander des grâces à l'empereur et s'occuper de toutes les autres actions qui ont rapport à la vie sociale. Par ce moyen, le gouvernement maintient le peuple dans les bornes d'une humble obéissance : c'est pourquoi les souverains de la Chine avaient établi l'académie d'astronomie ; mais que l'on ne croie pas y trouver des hommes instruits dans cette science. Lorsque cette illustre compagnie, composée de Mandchoux, et où les Européens, quoique subordonnés, sont les plus actifs, daigna contempler le système planétaire qui se trouvait parmi les présens que le roi d'Angleterre envoya à l'empereur de la Chine, par lord Macartney, M. Barrow (1) ne put jamais réussir à faire comprendre au président de cette société savante le vrai mérite de cette machine. D'ailleurs, comment un peuple qui connaît à peine les premiers élémens des mathématiques, qui fait ses comptes à l'aide de tables arithmétiques verticales, sem-

---

(1) *Voyage en Chine*, formant le complément du Voyage de lord Macartney, par John Barrow; Paris, 1805, I, 187.

blables à celles dont se servent les marchands et tous les bureaux de Russie, qui ne sait ni l'analyse ni la géométrie; comment, dis-je, ce peuple pourra-t-il s'élever jusqu'à comprendre l'astronomie, connaître la situation de la sphère céleste, et déterminer le cours des planètes?

19 *décembre.* — Pendant la nuit, il tomba pour la première fois de la neige; pendant toute la journée, le tems fut très-nébuleux et froid.

20 *décembre.* — A neuf heures du matin, le P. Férreira vint nous voir; il avait sur son bonnet un bouton de cristal indiquant la cinquième classe. Son nom, en chinois, est Fou lao yé; il est le troisième membre du conseil des mathématiques; c'est un séptuagénaire débile. Il alla d'abord à l'église, s'arrêta vis-à-vis de la porte occidentale et y fit un salut; ensuite il passa chez le P. Hyacinthe, qui avait invité l'archimandrite et moi à assister à cette entrevue. Férreira conversa très-amicalement avec nous, il nous adressa ses félicitations à l'occasion de la nouvelle année; car nous étions au 31 décembre, d'après le nouveau style, et il fit beaucoup de politesses à l'archimandrite; il donna de grands éloges à l'empereur Alexandre, et aux Russes, etc.; quand ensuite on parla des vexations auxquelles les missionnaires étaient exposés en Chine, il loua la conduite de l'empereur Khang hi, qui avait montré une bienveillance extrême aux jésuites, et leur avait accordé

de riches propriétés; il blâma *Young tching*, et encore plus le défunt *Khia khing*, qui avait persécuté rigoureusement les catholiques-romains, et qui accordait en même tems sa protection bien marquée à la communauté peu nombreuse des greco-russes.

Ce vieux missionnaire, en citant les paroles de l'évangile et des psaumes, nous exhorta avec une éloquence très-prolixe, à la patience, au travail, à la persévérance, etc., etc.

Notre conversation avec lui avait lieu en latin; car, de même que les trois autres Portugais qui se trouvent actuellement à Péking, il ne savait que cet idiome et sa langue maternelle; tous parlent très-peu le chinois et avec un dialecte particulier, pareil à celui de Canton et de Macao, où les missionnaires, sortis de l'école de la propagande et envoyés en Chine par le pape, apprennent ordinairement cette langue.

Voici la lettre originale en langue latine, envoyée le 12 décembre 1820, par le P. Férreira, à l'archimandrite Pierre. Son ton lamentable fait connaître assez clairement la situation des missionnaires portugais.

« Reverendissimo archimandritæ Petro, domino colendissimo Pekinum nuper honoranti: pax Christi, tranquillitatem veram!

» Patria nobis propria Europa nobilis est, Natale solum ea nobis censetur, patritii quare su-

mus. Latina lingua utimur veluti communi, etsi materna tantisper differat; quod ad cætera animis præditi fraternis, annuimus pariter ceu gemelli vituli notique columbi.

» In hac urbe celebri Europæi, si pace frui volumus, si decus, si honorem inclytæ nationis tueri servareque, fas degere sicut passeres in tecto. Sic nobis reliquum superest tempus, ut lectioni, scriptioni sanctisque meditationibus vacemus libere. Illud Nasonis axioma : « *Vulgus amicitiam utilitate probat*, » nimium est veridicum Sinenses apud. Plura hoc de argumento vester egregius præcessor, noster germanus amicus, de hac re potest dicere plura facileque præstantiam perdocere vestram.

» Ergo si ullibi sententia illa congruit apostoli : *patientia vobis necessaria*, hic est potissimum. Inserviet pariter multum nobis illud principis apostolorum Petri dogma :

» *Conservationem vestram bonam habete inter gentes, ut in eo, quod detrectant de Christicolis, tamquam de malefactoribus, ex bonis operibus nos considerantes, Christum glorificent in die visitationis.*

» Postea, dante Deo, dabitur nobis occasio, ut os ad os loquamur, relaxenturque in Domino corda nostra. Scitis, quia sunt nimium suspiciosi Sinenses contra Europæos. Nos considerant ac sequuntur lincæis oculis. Desidero omnibus vobis

bonas festivitates Natalitias. Dominus electus episcopus Pekinensis (1), est vestræ legationis interpres, nuperque fuit vocatus à magno tribunali *Neigé* pro rebus vestræ legationis. — Quia noctes hic jam sunt analogæ vestris in Europa, audeo offerre duo, ut dicunt *latiao* (2), unum pro vestro usu, alterum pro familiari, qui vobis inservit: cum uno *goamli* (3) anni futuri Sinensis.

» Præstantiæ vestræ inutilis servus *Dominicus Férreira*, sacerdos Lusitanus congregationis Missionis. »

On nous dit que les missionnaires catholiques avaient encouru le mécontentement du gouvernement chinois par leur zèle trop ardent à faire des prosélytes, par des procès au sujet de leurs revenus, et par des querelles que les prêtres des différens pays de l'Europe, séjournant en Chine, ne cessaient pas d'avoir entr'eux. En 1805, la persécution fut très-vive ; elle fut dirigée principalement contre les Chinois, et plus encore contre les Mandchoux qui avaient embrassé la religion chrétienne. En voici l'origine :

Des jésuites italiens, français et espagnols, avaient, d'un accord commun, expédié des lettres

---

(1) Le père *Gau*.

(2) Une chandelle mince de cire, en forme de pelotte. Les Chinois se servent ordinairement, dans leurs appartemens, de chandelles de suif, très-courtes et épaisses, qui donnent une lumière claire et égale.

(3) *Houang ly*, c'est-à-dire l'almanach astronomique.

à leurs confrères en Europe, et des rapports à Rome sur le nombre et l'état de leurs troupeaux spirituels, sur leur succès à répandre l'évangile etc. De plus, un jésuite romain, nommé Paul, avait envoyé au pape un jeune Chinois âgé de seize ans, rempli de talens, et choisi, comme cela avait eu lieu antérieurement, dans la classe pauvre. Mais le dévouement zélé des pères envers le chef de l'église romaine, alla plus loin. L'un d'eux, nommé *Adeodat*, qui exerçait la profession d'horloger de la cour, à *Youan ming youan*, et qui était en même tems habile topographe, dressa une carte d'une province chinoise, où il avait indiqué un grand village dont les habitans avaient embrassé la religion chrétienne; les lieux et les diverses particularités y étaient marquées en caractères chinois, avec la prononciation latine. On m'assura que cette carte avait été adressée au pape par les jésuites des couvens français et italiens de Péking, et accompagnée de plaintes amères contre les ecclésiastiques portugais, et d'une note détaillée des revenus et des propriétés dont ces derniers s'étaient emparés. Tous ces papiers, ainsi que le jeune Chinois, furent acheminés directement à Canton pour passer en Europe par le premier navire qui partirait; mais le message des jésuites fut arrêté en chemin, probablement par les machinations des Portugais, et conduit à Péking. Les papiers furent

remis à l'empereur Khia khing. Ce prince était d'un caractère pusillanime et méfiant ; la carte lui inspira des soupçons violens, parce qu'il lui sembla que le pape ne pouvait étendre son autorité sur un empire séparé des autres parties du globe par des mers immenses, de hautes montagnes et des steppes désertes. Tous les prêtres européens de la religion catholique furent convoqués dans le palais de *Youan ming youan;* on leur montra les lettres et la carte.

Comme les auteurs des lettres déclarèrent les avoir écrites, les autres obtinrent la permission de rentrer dans leurs couvens. Celui qui avait dressé la carte fut envoyé dans la prison commune; au bout de cent jours, il fut transféré à *Je ho;* son couvent fut démoli, et les jésuites reçurent du trésor un dédommagement de 3,400 roubles en argent. Ces choses arrivèrent à la fin du mois de juillet 1805.

Les chrétiens furent persécutés. On voulut les obliger à fouler la croix aux pieds et à abjurer leurs erreurs; ceux qui s'y refusaient, furent menacés de la mort. On découvrit à Péking, même parmi les seigneurs du sang impérial, et parmi les mandarins, plusieurs milliers de personnes qui avaient embrassé la religion chrétienne. L'empereur, irrité, ordonna de laisser les gens du peuple en repos, et déploya toute sa colère envers les membres de sa famille : il nomma une commis-

sion spéciale composée du directeur-général de la police de Péking (*Ti tou*), d'un prince du sang, et du président du département des affaires criminelles. Il commanda d'emprisonner tous ceux qui refuseraient d'abjurer le christianisme, et de leur faire subir la torture la plus cruelle, après les avoir dépouillés de leurs rangs et de leur fortune; de les battre sur les joues et sur les cuisses, de leur faire allonger les oreilles, de leur faire des incisions sous la plante des pieds, et, après y avoir fait mettre des crins de cheval hachés, de fermer les plaies au moyen d'un cataplasme, et de les cacheter, etc.

On prétend que des tortures semblables n'avaient jamais existé auparavant en Chine.

Plusieurs de ces infortunés, principalement des soldats chinois, perdirent courage pendant les tourmens, mais la plupart resta fidèle à sa croyance. Plus tard, le président du tribunal criminel ayant appris que, dans sa maison même, presque tous ses parens et ses domestiques avaient embrassé le christianisme, se montra moins rigoureux dans ses recherches et plus indulgent envers les chrétiens. L'ordre fut donné d'anéantir dans les quatre couvens catholiques à Péking, tous les livres traitant de la religion chrétienne, imprimés en chinois ou mandchou, de même que les planches qui servaient à leur impression; mais les fidèles réussirent à en sauver la plus grande partie.

Ainsi, le caractère méfiant des Chinois, et le zèle indiscret des jésuites, en envoyant au pape le jeune Chinois et la carte, furent les principales causes de la persécution des chrétiens catholiques-romains; car, d'ailleurs, le gouvernement de la Chine se fait remarquer, à plusieurs égards, par une grande tolérance.

Le père Hyacinthe nous dit que peu de tems avant l'arrivée de la nouvelle mission, un des jurisconsultes, ou le procureur-général de l'empire, avait représenté à Khia khing la nécessité de promulguer une loi concernant les catholiqnes qui vivaient en Chine.

Plusieurs des membres du tribunal des affaires étrangères insinuèrent qu'il serait plus convenable de faire occuper les places d'astronomes par les ecclésiastiques ou par les étudians russes qui viennent à Péking, que par les missionnaires catholiques-romains. Les Chinois sont depuis longtems disposés à chasser ceux-ci, qui ne se soutiennent qu'en vertu de l'ordonnance de l'empereur Khang hi. Il faut observer à ce sujet que les Européens qui acceptent ces places sont obligés de devenir entièrement sujets de l'empereur de la Chine. Ils reçoivent du gouvernement leurs appointemens en argent et des approvisionnemens; ils s'habillent à la chinoise, et portent des boutons sur leurs bonnets, suivant le rang qu'ils occupent.

21 *décembre.* — L'hiéromonaque Benjamin, adjoint de l'archimandrite, alla avec l'hiéromonaque Séraphin, membre de la mission précédente, prendre possession de l'église de l'assomption et visiter les petites maisons russes qui se trouvent à l'angle nord-est de Péking. Les cosaques d'Albazin les habitèrent lorsque, il y a cent trente-cinq ans, ils furent transportés des bords de l'Amour dans cette capitale.

24 *décembre.* — Pendant la nuit et le jour, le froid fut de douze degrés au-dessous de zéro. Le vent souffla de l'est.

Chou ming, ou *Chou lao yé,* jeune homme de trente ans, et premier professeur de langue russe à l'école de Péking, vint vers midi témoigner ses respects à l'archimandrite Pierre. Il avait eu de la peine à obtenir cette place.

A l'approche du terme où les missions devaient être changées, *Chou ming* avoua aux étudians qu'il avait le dessein de chercher un emploi autre parce qu'il ne pouvait conserver plus long-tems son engagement actuel sans l'intervention des Russes. Ayant appris que *Pa lao yé,* Paul *Kamensky* (1), connu par ses progrès dans la langue

(1) Les noms chinois sont monosyllabiques ; par conséquent, pour désigner nos noms de baptême et de famille, qui sont composés de plusieurs syllabes, les Chinois en prennent seulement la première, et y ajoutent le mot *lao yé,* ou monsieur : ils font ainsi, du nom de baptême *Arcadius, A lao yé,* et du nom de famille *Sipakov, Si lao yé,* etc.

mandchoue, avait été nommé chef de la nouvelle mission, il en montra beaucoup de satisfaction, et fit tous ses efforts pour gagner la bienveillance de l'archimandrite. Il présenta des dialogues chinois au père Pierre, en le priant de les traduire en russe pour l'usage des écoliers de l'école mandchoue.

D'après le traité conclu entre les empires russe et chinois, le seul que ce dernier ait avec un état européen, la correspondance doit avoir lieu à la fois en russe, en mandchou et en latin. Une école spéciale a donc été établie à Péking, sous la dépendance du tribunal *Nei ko*, pour enseigner la langue russe à vingt-quatre jeunes mandchoux des premières familles.

Après avoir fini leurs études, et subi un examen rigoureux, ces jeunes gens entrent avec des priviléges particuliers, soit au tribunal des affaires étrangères, soit dans d'autres tribunaux des frontières où la connaissance de la langue russe est nécessaire; mais malgré les efforts de la dynastie mandchoue pour soutenir cette école, elle est encore très-éloignée de remplir son objet.

Les Russes transportés d'Albazin à Péking, donnèrent aux mandchoux les premières notions de la langue russe. Ensuite, avec le consentement du gouvernement chinois, plusieurs membres de la mission russe furent chargés de cette fonction, pour laquelle ils reçevaient des gratifications con-

sidérables. Le gouvernement chinois a, en plusieurs occasions, témoigné le désir que les Russes séjournant à Péking contribuassent à instruire les Mandchoux. Néanmoins l'école spéciale est peu avancée. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir les traductions faites par les Mandchous, de leur langue en russe; on reconnaît dès les premières lignes, que les premières règles de la grammaire n'y sont pas même observées.

On nous raconta que *Youngdoûng dordzi,* vang de l'ourga, à l'époque de l'ambassade russe en Chine, en 1805, avait demandé des traducteurs qui eussent fait leurs études à l'école de la langue russe à Péking. Il pensait qu'il trouverait en eux des interprètes habiles et discrets, sans avoir besoin de recourir aux Russes. La première entrevue avec ceux-ci lui fit voir qu'il s'était trompé. Les interprètes mandchoux avouèrent qu'ils ne comprenaient pas un seul mot de ce que les Russes disaient. Le vang les renvoya le lendemain à Péking.

Je rencontrai chez le père Hyacinthe *Chou ming,* qui m'adressa un compliment en mots russes, mais mal appliqués. Je fis également la connaissance du lama *Tou,* trésorier d'un des temples appelés *Houang szu;* il m'invita à venir le voir dans sa solitude, si j'avais un moment de loisir. Ce lama me dit qu'un da-lama, ou prêtre de la première classe, arrivé dernièrement du

Tubet ultérieur, avec le tribut du *Bantchan Erdéni*, chef des prêtres de ce pays, logeait dans la même cour que lui.

Le tribut de Hlassa, capital du Tubet antérieur, doit arriver l'année prochaine; l'on y attend depuis cinq ans la régénération d'un dalaï lama pour remplacer celui qui avait à cette époque quitté ce monde. Il est évident que la politique du gouvernement chinois vise à faire renaître le dalaï lama dans une famille distinguée de l'intérieur de la Chine. Du reste, les Anglais, par droit de voisinage, peuvent aisément accélérer le renouvellement du chef des prêtres du Tubet (1).

La principale épouse de l'empereur défunt (2) a pris aujourd'hui, en grande cérémonie, le titre d'impératrice douairière *Houang thai heou :* ce qui signifie grande et auguste impératrice.

---

(1) Je ne vois pas les moyens que les Anglais pourraient employer pour parvenir à ce but; ceux de Calcutta, connaissent si peu le Tubet, qu'ils ont pu croire, et imprimer dans leurs journaux, que la langue tubétaine était l'idiome parlé depuis l'Himàlaya jusqu'à la frontière de la Sibérie. Kl.

(2) Les empereurs de la Chine ont cinq femmes; une seulement est regardée comme la première et légitime épouse. Tous les sujets l'honorent comme mère de l'empire, et l'appellent *Houang heou*, ce qui veut dire *impératrice auguste*. Ses fils jouissent de préférence du droit de succession au trône. Chacune des autres femmes de l'empereur, a son titre particulier, de même que sa maison et sa cour; la dernière n'est composée que d'eunuques et de filles. L'empereur a aussi un grand nombre de concubines, choisies, tous les trois ans, parmi les plus belles filles de la Chine.

Le conseil de l'empire vient de donner au souverain défunt le surnom de *Joui houang ti*, abrégé *Joui ti*, ce qui veut dire empereur pénétrant. Ce surnom reste consigné dans les annales du pays, écrites sous les yeux des empereurs par des lettrés qui remplissent la fonction d'historiographes de l'empire.

Les années du règne de chaque empereur sont désignées d'après les différens titres honorifiques qu'on leur donne. C'est dans ce sens, et non comme noms propres, qu'il faut entendre les dénominations de *Khang hi*, *Young tching*, *Khia khing*, *Tao kouan*.

25 *décembre*. — Alexeï, vieillard de soixante ans, et deux de ses parens, sont les seuls des descendans des cosaques d'Albazin, qui sont venus aujourd'hui à l'église pour célébrer la fête de Noël.

27 *décembre*. — A neuf heures du matin il s'éleva un violent orage; des tourbillons de poussière obscurcirent l'air. Vers le soir, il fit beau.

28 *décembre*. — L'après-midi, *Chou ming*, le maître de langue, vint me voir: c'était un mandchou d'une famille distinguée; son oncle était amban à l'ourga quand nous avons passé par cette ville; il est très-poli, actif et curieux; il me questionna sur l'habillement des Russes, leurs mœurs, etc. Ayant appris de M. Sipakov que j'étais attaché au ministère des affaires étrangères;

il demanda aussitôt si je savais le mandchou. Nous lui dîmes que les Russes s'occupaient principalement de l'étude des langues européennes; mais que quelques-uns étaient très-versés dans les langues asiatiques.

30 *décembre.* — Les cosaques de notre escorte qui étaient allés dans la ville, ayant rencontré un mongol de la tribu de Tsakhar, qui habitait dans le voisinage de Tsagan blagassou, où nous avions laissé nos bestiaux pour y passer l'hiver, lui demandèrent comment se portaient nos gens et nos bestiaux; le mongol répondit que les premiers allaient bien, mais que beaucoup de chevaux et de chameaux étaient morts.

31 *décembre.* — Depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, le froid fut de douze degrés au dessous de zéro; le vent d'est soufflait avec force. Les personnes les plus âgées ne se souvenaient pas d'avoir vu un hiver aussi rigoureux.

Des Chinois qui venaient familièrement chez nous, nous dirent en riant que les enfans du nord leur avaient amené le froid de leur pays.

Le chef de la nouvelle mission m'annonça la mort d'un Turkestâni de la garde mandchoue, décédé la veille à l'âge de soixante-dix ans. Cet homme, cédant aux instances de ses parens qui étaient assez connus de l'archimandrite, avait recouru pendant plusieurs jours à l'habileté de M. Voitsekhovski, notre médecin. L'archiman-

drite craignit que le gouvernement chinois ne tirât de fâcheuses inductions des visites rendues au malade par le médecin russe, puisque les docteurs chinois avaient renoncé à guérir le vieux soldat; mais cette affaire n'entraîna aucun inconvénient, car la mort du Turkestâni fut déclarée une suite naturelle de son âge. Du reste, un étranger doit, dans de telles occasions, être très-circonspect et ne pas se charger du traitement d'un malade s'il n'est pas sûr de le guérir. Une grande difficulté s'oppose à la guérison d'un Turkestâni. Comme mahométan, il ne reçoit qu'avec beaucoup de répugnance, des médicamens de mains étrangères, même de celles des médecins chinois, parce qu'ils professent une religion différente de la sienne.

CHAPITRE X.

Description du Turkestân oriental.

Ayant eu l'occasion de recueillir pendant mon séjour en Chine plusieurs notices sur les pays de l'Asie centrale qui dépendent de cet empire, je pense que c'est ici qu'il convient de placer ces détails.

Le Turkestân oriental, contrée plus connue en Europe sous le nom de Petite Boukharie, est borné à l'est par la Mongolie et le pays habité par les Mongols nomades du Koukou noor; à l'ouest, par la chaîne du *Mouz tagh*, l'Imaus des anciens, montagne neigeuse, qui le sépare du Turkestân occidental; au nord, il confine à la Dzoûngarie, ou la province d'Ili; au sud, au Tubet.

Le Turkestân oriental fut forcé, en 1758, de fléchir sous le sceptre puissant de l'empereur Khian loung, et reçut du vainqueur le nom de *Pays de la nouvelle frontière*. Cette province est resserrée, au nord et au sud, entre de hautes montagnes; depuis les tems les plus reculés, ce pays renferme des villes assez éloignées les unes

des autres et environnées chacune d'un terrain susceptible de culture; de même que celles qui sont situées à l'ouest du *Mouz-tagh*, sur les rives du Syr et de l'Amou, et connues sous les noms de Tachkend, Khokand etc.; elles étaient gouvernées par des princes indépendans qui portaient le titre de *Khodjò* (1). Les habitans du Turkestân,

---

(1) Le nom de *Khodjò* est très-vénéré dans l'Orient; il y a une sorte de caractère de sainteté. On le donne aux descendans des Mahométans, qui, ayant été désignés par le prophète comme ses écoliers (*askhab*), furent les premiers qui apprirent la nouvelle doctrine de la bouche du prophète; ils la proclamèrent et la répandirent ensuite dans l'Orient, où plus tard l'opinion de leur sainteté personnelle et de celle de leurs descendans prit de si fortes racines chez les différentes branches de la nation turque, que chaque mahométan regardait comme une félicité suprême de se rendre digne, dans sa vie, de baiser la main d'un Khodjò, convaincu que par une telle consécration, il devait être infailliblement admis à jouir des délices du paradis, et du bonheur de voir Mahomet face à face. Ces Khodjò, descendans des Askhab, furent jadis les souverains des villes de la petite Boukharie. Les Mandchoux, étrangers à toute considération pour la sainteté de ces princes, les attaquèrent à force armée, dans le XVIII[e] siècle; cette guerre fut sanglante et dura neuf mois. Les Mahométans ne voulant point abandonner leurs saints sans défense; coururent tous aux armes, mais ils eurent le dessous. Les Mandchoux se rendirent maîtres de la petite Boukharie. Sur sept Khodjò, quatre furent tués en combattant; deux furent faits prisonniers, et conduits à Péking en grande pompe; le septième, Sarymsak Khodjò, fut assez heureux pour se sauver dans la grande Boukharie. T.

Khodja, ou *khodjò*, signifie *seigneur*, *maître*, *docteur*. C'est un titre très-commun dans l'Asie mahométane. M. Timkovski se trompe, en disant qu'on ne le donne qu'aux descendans des premiers mahométans, quoique les princes dont il parle fussent de la famille du législateur arabe. Kl.

peu unis entre eux, furent toujours assujettis aisément par les peuples voisins ; d'abord par les Mongols au tems de leur puissance, plus tard par les Dzoûngar ; aujourd'hui ils obéissent aux Mandchoux, maîtres de la Chine.

Les géographes, et ceux qui s'occupent de recherches sur les langues, ont jusqu'à présent classé les Boukhars parmi les peuples turcs; M. Klaproth a démontré qu'ils sont de race persane ; ce savant observe que tous les mots cités dans le vocabulaire comparatif de Pallas, comme boukhars, et notamment les noms de nombre ; 1, *ïak;* 2, *dou;* 3, *si;* 4, *tchahar;* 5, *pendj;* 6, *chech;* 7, *heft;* 8, *hecht;* 9, *nuh*, sont du persan tout pur, et diffèrent essentiellement des mêmes noms en turc, 1, *bir;* 2, *iki;* 3, *outch;* 4, *dœrt;* 5, *bich;* 6, *alty;* 7, *ïedi;* 8, *sighiz;* 9, *tokouz*.

Lorsque M. Klaproth voyageait, en 1805, avec l'ambassade russe destinée pour la Chine, il rencontra à Kazan des habitans de la Boukharie. Ils lui assurèrent que la langue persane était leur langue naturelle.

Des Boukhars qui habitaient Tobolsk, Tara et Tomsk confirmèrent cette assertion, en avouant pourtant qu'il s'était glissé dans leur idiome une quantité de mots turcs à cause de leur long séjour au milieu des Turcs, et de leurs relations fréquentes avec ces peuples.

M. Klaproth vit également au Maï ma tchin de Kiakhta des Boukhars de Khamil et de Tourfân, villes de la petite Boukharie qui parlaient la langue persane.

Il existe à la bibliothèque du Roi, à Paris, un vocabulaire en *hoei hoei* et en chinois, c'est-à-dire de la langue des habitans mohamétans des villes de la grande et de la petite Boukharie, ainsi que dix-sept lettres des princes de Tourfân, Khamil, Samarkand et d'autres lieux, toutes écrites dans le même idiome, avec la traduction de chacune en chinois. Cette langue *hoei hoei* est du persan sans mélange (1).

---

(1) Je rétablis dans le texte, les faits qui avaient été défigurés par M. Timkovski; cet écrivain a confondu le vocabulaire et les suppliques *hoei hoei*, ou *persanes*, avec le vocabulaire et les suppliques en langue *ouigoure*, dont M. Abel Rémusat et moi nous avons parlé. Les premiers sont écrits en caractères arabes, et les secondes en lettres ouigoures, dérivées de l'ancien alphabet sabéen. J'ai publié le vocabulaire *hoei hoei* dans mon *Asia polyglotta*, pag. 245 *et suiv.*, et celui de la langue *ouigoure*, dans une nouvelle dissertation sur ce peuple, qui fait suite à mon *Verzeichniss der Chinesischen Handschriften* (Paris, 1822, fol) pag. 9 et suiv. Le premier est *Persan* et l'autre *Turc*.

Actuellement les Chinois et les Mandchoux appellent *Hoei hoei*, toutes les tribus mahométanes, qui vivent sous leur domination. Ce mot à donc cessé de désigner une nation; comme les *Ouigour-Hoei hou*, nommés simplement *Hoei hoei* sous la dynastie mongole des Yuan, étaient mahométans, on a appelé *Hoei hoei* tous leurs coréligionnaires, de même qu'on appelle souvent les Russes *Grecs*, parce qu'ils sont de la communion grecque.

Il faut aussi observer que je comprends sous la dénomination de *Boukhars*, seulement les *Sarti*, ou les *véritables Boukhars*, et non pas tous les habitans du pays que nous appelons mal à propos la *Petite*

Les nomades de race turque, qui errent avec leurs troupeaux au milieu des Boukhars, appellent ces derniers *Sarti*, ce qui veut dire marchands, parce que seuls ils s'occupent du commerce.

Il paraît que cette dénomination est très-ancienne, puisque les Mongols, sous Tchinghiz-khan, donnaient le nom de *Sartohl*(1) à la grande

---

Boukharie. Les habitans des villes de cette contrée, sont en partie les descendans des anciens *Ouïgour*, ou *Hoei hou*, et par conséquent Turcs; en partie, *Sarti* ou *Boukhars*, qui se trouvent dispersés comme négocians dans toute l'Asie contrale, et qui sont *Persans*. On en rencontre beaucoup à Péking, à Hang tcheou fou, à Canton et dans d'autres villes commerçantes de la Chine. Leur langue maternelle est le Persan, mais ils parlent tous le Turc oriental, qui est la langue générale du Turkestân, et la plus répandue dans la petite Boukharie. — La langue des *Prussiens*, actuellement éteinte, était encore parlée par quelques débris de cette nation, à la fin du XVII[e] siècle, tandis que la plus grande partie de la Prusse parlait l'*allemand*. Ici on doit distinguer la *Prusse* et les *Prussiens*. M. Timkovski aurait bien fait de distinguer dans son ouvrage la *Boukharie* et les *Boukhars*.

En Russie on aurait pu se convaincre, depuis long-tems, que la langue des Boukhars était la persane, si on s'était donné la peine de jeter un coup-d'œil sur un vocabulaire boukhare de 625 mots, insérés dans le Voyage de *Iefremov*, édit. de 1786, pag. 194 et suiv., et édit. de 1794, pag. 101 et suiv. Kl.

(1) Mais que devient alors la tribu *Sartol* des Mongols Bouriates, peuple nomade qui habite dans la province d'Irkoutsk, au sud du lac Baikal? T.

Je réponds à M. Timkovski par les questions suivantes:

Pourquoi y a-t-il un cap *Comorin* dans l'Inde, et un palatinat de *Comorin* en Hongrie?

Pourquoi trouve-t-on un lieu nommé *Ioal*, sur la *Nareva*, dans

et à la petite Boukharie, qui devinrent plus tard l'apanage de Tchagataï, fils de ce conquérant. Les Boukhars s'appellent eux-mêmes *Tadjik*. Ce nom, sous lequel les Persans furent connus autrefois, était encore familier aux Chinois à l'époque de l'ère chrétienne; ils appelaient alors la Perse *Thiao tchi*, et ce ne fut que beaucoup plus tard que le nom de *Pho szu* devint en usage chez eux; ce nom est le même que *Parsi*.

M. Mouraviev, dans son *Voyage à Khiva*, dit: « Les Sarti ou les Tata, habitans primitifs de » ce pays, demeurent dans des villes, et s'occu- » pent principalement de commerce. » Mais le mot Tata est le nom par lequel quelques tribus qui habitent entre Hamadân et le Kurdistân, désignent les Persans; selon d'autres, Tat désigne une nation subjuguée par une autre. Du reste, il faut encore observer que l'on trouve des Tat dans la Crimée et le Daghestân; les premiers parlent ordinairement le turc, et les derniers un persan très-corrompu (1).

---

le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et un autre du même nom entre le *cap Verd* et la *Gambie?*

Pourquoi la ville de *Labes* en Poméranie porte-t-elle le même nom que la capitale de la province de *Bougia*, en Afrique, soumise au dey d'Alger? KL.

(1) *Asia Polyglotta*, von J. Klaproth; Paris, 1823, pages 239 et suivantes.

M. Klaproth a donc raison de ne pas compter les Boukhars parmi les Turcs, puisqu'il est prouvé que les habitans originaires de la grande Boukharie et d'une partie des villes de la petite sont Persans, et qu'ils appartiennent, par conséquent, à la race indo-germanique. Les Turcs, qui parmi eux mènent une vie nomade, sont des étrangers, et ne sont pas des habitans primitifs. Ils ont envahi tous ces pays, et y sont actuellement plus nombreux que les Sarti.

Dans les conversations que j'ai eues en Chine, par l'entremise d'un interprète, avec des naturels de la petite Boukharie, venus à Péking, j'ai remarqué que leur langage ressemble beaucoup à celui des Tatars de Kazan qui sont aussi de race turque.

M. Klaproth explique ce fait dans son *Asia polyglotta*. En parlant de la vaste étendue des contrées occupées par les anciens Turcs, depuis la mer Adriatique au sud-ouest, jusqu'à l'embouchure de la Lena dans la mer glaciale, contrées immenses qu'ils avaient habitées après les Indo-Germains, cet auteur s'exprime ainsi (1): « Il semble que les Turcs, dans les tems les plus reculés, ont habité au nord des provinces chinoises de *Chan si* et de *Chen si*, c'est-à-dire des pays limitrophes à la chaîne des monts *In chan*. L'his-

(1) *Asia polyglotta*, pag. 210.

toire de la Chine les nomme *Hioung nou*. Une de ces hordes nomades habitait près d'un mont qui ressemblait à un casque, appelé dans leur langue *thou khiu;* toute la nation adopta cette dénomination. Dans la moitié du huitième siècle, l'empire de *Thou khiu* fut détruit par une autre peuplade turque, qui descendait également des *Hioung nou*, elle était venue des pays situés au sud du *Baïkal,* et arrosés par la Selenga ainsi que par les rivières qui forment le fleuve *Amour*. Cette peuplade se nommait *Hoei he* ou *Hoei hou;* elle domina pendant cent ans sur les Turcs de l'Altaï, mais elle fut en partie exterminée, et en partie chassée par les Chinois, et le reste fut obligé de quitter les contrées situées au nord de la Chine. Une partie des *Hoei hou* se retira plus à l'ouest, et s'empara du pays connu sous le nom de *Tangout,* qui renferme dans ses limites tout ce qui est au nord du *Khoukhou noor* ou lac Bleu et des montagnes neigeuses, et au nord-ouest de la province chinoise de *Chen si* jusqu'au-delà de *Khamil*. Enfin, en 1257, les *Hoei hou* furent subjugués par les Mongols, le reste se retira encore plus loin vers l'ouest, et s'établit dans les villes situées au midi de la chaîne des montagnes célestes, savoir à *Khamil, Tourfân, Aksou, Kachghar,* etc. Elle y forma avec les *Ouigour,* qui avaient la même langue et la même origine, le peuple qui habite encore actuellement ces lieux.

M. Klaproth a démontré que la langue des *Ouigour* est turque. Dans un autre endroit il dit (1): Les *Ouzbek* habitaient également dans l'Asie moyenne, au sud des montagnes célestes, dans le pays où se trouvent les villes de *Khotan*, *Kachghar*, *Tourfân* et *Khamil*; ce peuple s'est formé des restes des *Hoei hou* ou *Ouigour*, des *Naiman*, et d'autres tribus de la race turque.

Au commencement du seizième siècle, les *Ouzbek* pénétrèrent vers l'ouest, au-delà du *Djih'oun*, répandant partout la terreur et le ravage. Actuellement ils occupent *Balkh*, le *Kharizm* ou *Khiva*, *Ourghendj*, *Boukhara*, l'ancien pays de *Ferganah* ou *Khokand*, et d'autres cantons, dans le voisinage de la chaîne de *Belout tagh*. Leurs mœurs ressemblent à celles des Turcs nomades.

Il est donc évident que *Khamil*, *Tourfân* et autres villes de la petite Boukharie, sont habitées par les descendans des *Hoei hou*, des *Ouigour* et des *Ouzbek*, peuples de race turque; ainsi je pense qu'on peut donner à ces contrées le nom de Turkestân. M. Klaproth a dit (2) que, depuis l'introduction de la religion mahométane, professée par la plupart des tribus de la nombreuse nation turque, une quantité de mots arabes et persans ont passé en même tems

---

(1) *Asia polyglotta*, pag. 217.

(2) Pag. 216.

dans sa langue, notamment dans les dialectes parlés dans les contrées occidentales. M. Rémusat (1) cite, parmi les quatre principaux dialectes de la langue turque, celui du Turkestân. Le musulmanisme, ajoute-t-il, établi depuis longtems chez la plupart des nations turques, peut être compté au nombre des causes qui ont le plus puissamment contribué à l'altération de leurs idiomes, en y introduisant un grand nombre de mots arabes et persans, destinés à remplir les vides d'une langue pauvre, et à exprimer des idées religieuses ou à désigner des objets particuliers aux contrées d'où les Turcs tiraient la connaissance de l'islamisme. Ce savant dit ailleurs, que l'on trouve vers l'est de la mer Caspienne, autour du lac d'*Aral*, et sur la rive gauche du *Djih'oun*, des nations mêlées, dont la langue dérive primitivement du dialecte turc, connu sous le nom de dialecte tchagatai. Plus loin, vers l'est, est la petite Boukharie, ou le *Turkestân*, c'est-à-dire pays des Turcs, proprement dit. Les habitans des villes de *Khotan*, *Yerkiang*, *Kachghar* et même de *Tachkand*, sont des Turcs, appelés par les Chinois *Hoeï tsu*, ou musulmans.

Appuyé sur l'autorité des savans que je viens de citer, en comparant leurs opinions relativement au nom de la petite Boukharie; je suis donc

---

(1) *Recherches sur les langues tartares*; I, 249.

fondé à donner celui de Turkestân chinois à ce pays que je vais décrire.

1. *Villes.*

Au-delà du fort de *Kia yu* (*kouan*), situé dans l'angle nord-ouest de la Chine, commence une vaste steppe sablonneuse, dépourvue d'eau, d'herbe et d'habitations.

Lorsque l'empereur Khian loung conquit l'Asie centrale, il réunit à son empire le vaste pays situé à l'ouest de la Chine, et il établit des colonies dans les contrées les plus voisines de l'ancienne frontière. Le nombre des villages ayant augmenté, il devint nécessaire de donner des gouverneurs à ces nouvelles acquisitions. A deux cents li (environ cent verst) à l'ouest de *Kia yu*, on trouve *Yu men hian*, ville du troisième ordre, et, à trois cents li plus loin, *Ngan si fou*, qui est du premier.

A une distance d'au moins six cents li, au sud de cette ville, on rencontre *Cha tcheou*, ville du second ordre, et *Toung houang hian*, du troisième. C'est-là que la steppe offre un désert vraiment effrayant : on n'y aperçoit que des cailloux à demi transparens. A neuf cents li, à l'ouest de *Ngan si*, se trouve *Komòun* (1), ancienne capitale de la principauté de Komòun, en chinois, *Ha mi*.

---

(1) Il y a ici certainement une erreur dans la traduction du texte

Les faubourgs de la forteresse sont le rendez-vous de caravanes nombreuses qui apportent des marchandises de toute espèce : on croit être dans une grande capitale.

Pitchan, ancienne capitale de la principauté d'Ouigour, est la plus petite des villes du Turkestân. Une route très-fréquentée la traverse; elle est à sept cent soixante-dix li de *Khamil*.

A deux cent soixante li, à l'ouest, est *Tourpàn*, en mongol Tourfân, où réside un prince qui possède six villes, savoir : *Tourpàn, Pitchàn, Lèmtsin, Seghim, Toksòun* et *Khara-khodjò*. Elles ont conservé le droit d'être gouvernées par le prince ou khodjò de Tourpân, tandis que les autres villes du Turkestân sont administrées par des officiers chinois que le gouvernement nomme, et qu'il rappelle aussitôt qu'ils ont servi pendant le tems fixé. *Tourpàn* est passablement peuplée. La population de toutes les villes n'excède pas trois mille familles, la plupart très-pauvres. L'été est extrêmement chaud dans ces

---

chinois qu'on a communiqué à M. Timkovski. Le nom de *Koumoùn* ne se trouve nullement dans ce texte, et *Ha mi*, ou *Khamil*, n'a jamais été connu sous cette dénomination. J'ai déjà remarqué dans une note que tous les morceaux traduits du chinois, qu'on lit dans l'ouvrage de M. Timkovski, sont extrêmement fautifs. Il n'est pas de mon ressort de refaire ses traductions, mais je compte donner une version complète du *Si yu wen kian lou*, dont M. Timkovski a extrait les notices sur l'Asie centrale, qu'on va lire. Kl.

contrées, le ciel paraît enflammé, et des nuées de poussière s'élèvent en tourbillons. Au sud-est s'étendent des montagnes sablonneuses privées de bois et de verdure; la chaleur du soleil y est insupportable; c'est ce qui les a fait nommer montagnes de feu. L'hiver y est assez doux; il n'y tombe pas beaucoup de neige, ce pays produit du blé, du millet, du lin, plusieurs espèces de melons, des melons d'eau, et des raisins d'un goût beaucoup plus délicat que ceux de la partie occidentale de ces régions. Le terrain est fertile et donne en abondance du coton et des pois. Mais la partie septentrionale du territoire de Tourpàn, à un demi-verst de la ville est fréquemment désolée par des ouragans si violens, qu'ils enlèvent des moutons et même des ânes. Au sud, on trouve des steppes arides que parcourent de nombreux troupeaux de chameaux et de chevaux sauvages.

Le lac *Lob noòr* est situé à cinq cents li au sud-ouest du Tourfân. On compte de *Pitchan* à *Ilitsi*, au sud-ouest, quatre à cinq mille li; d'*Ilitsi* au Tibet ultérieur (1), cinq cents li au sud. Tout le pays, de ces côtés et à quatre et

(1) Dans le texte chinois il y a *Heou thsang*, c'est-à-dire *Thsang*, ou *Tubet ultérieur*. M. Timkovski a eu tort d'écrire *petit Tibet*. La division du Tubet en *grand* et *petit*, est imaginaire ; ce sont les marchands boukhars qui ont adopté cette dernière pour désigner la partie occidentale du Tubet, et la première pour l'orientale. KL.

cinq mille li vers l'est, est entièrement inhabité, quoiqu'abondant en sources. On ne voit, sur la route qui le traverse, que des steppes sauvages et des marais, ou des montagnes escarpées et couvertes d'une neige éternelle, des déserts et des rivières. Les sources y sont très-nombreuses : tantôt ce sont des cascades qui se précipitent de rochers en rochers, tantôt des nappes d'eau qui s'étendent au milieu des hauteurs. L'eau est en général d'une couleur jaune dans cette région. Toutes ces sources et ces rivières coulent du flanc méridional des montagnes neigeuses, se dirigent au sud-est de la nouvelle frontière, et se réunissent dans le *Lob noòr*. Il y a, près de ce lac, deux villages, renfermant chacun cinq cents maisons. Les habitans ne cultivent pas la terre et n'élèvent pas de bestiaux; le commerce de poissons fournit à leur subsistance. Ils font de la toile avec le chanvre sauvage, et des pelisses avec le duvet des cygnes; ils parlent la langue turque, mais ne professent pas l'islamisme. Quand ils viennent à Kourlé, ils ne veulent manger ni pain ni viande; s'ils l'essaient, leur estomac refuse cette nourriture. Kourlé est la seule ville qu'ils fréquentent, parce qu'ils y vendent facilement leur poisson.

Kharachar, en mongol Kharàchàra, éloignée de huit cent soixante-dix li de Tourpàn, est habitée par des Turkestâni et des Kalmuks-Tor-

goouts. Sa circonférence est considérable. La chaîne des monts *Djouldouz*, ou *Youldouz*, dont l'étendue est d'environ mille li, est pourvue de bonne eau et d'excellens pâturages; quoiqu'infestée de bêtes sauvages, elle invite à la vie nomade. Le *Khaïdou*, rivière qui traverse le pays, favorise l'arrosement des terres; c'est pourquoi ces contrées furent jadis assez peuplées Les champs sont couverts d'arbres fruitiers et de blé, ce qui a valu à ce pays l'épithète de riche. Les Dzoûngar, à l'époque de leur puissance, faisaient paître leurs troupeaux dans ces régions. Les Turkestâni vaincus, ne pouvant supporter leur malheur, périrent en partie ou furent dispersés, de sorte que, depuis cette époque, ces contrées sont devenues désertes.

A trois cents li environ à l'ouest de *Bugur*, on trouve *Koutché*, ville peuplée de plus de mille familles; elles paient annuellement, au trésor, un tribut de deux mille sacs de blé, destiné à l'entretien de la garnison; mille quatre-vingts kin de cuivre, que l'on expédie à *Ouchi*, pour en frapper de la monnaie; deux cents kin de salpêtre, et trois cents kin de soufre. Ces deux derniers objets sont envoyés à *Ili*, pour la fabrication de la poudre. Le territoire de Koutché est très-étendu; on regarde, en Chine, cette ville comme la clé du Turkestân, ou de la nouvelle frontière. Des steppes arides se

prolongent au sud, à trois journées de route à cheval; on trouve dans les montagnes des vallées fertiles, mais inhabitées, où les bestiaux sauvages et les bêtes féroces abondent. Plus loin encore, au sud, il y a des marais qui s'étendent jusqu'au Lob noòr. Les productions de ces régions consistent en rhubarbe, cuivre, salpêtre, soufre et sel ammoniac. Les montagnes où l'on recueille le sel ammoniac sont situées au nord de Koutché; les rochers y renferment des grottes nombreuses. Au printems, en été et en automne, on voit briller dans ces grottes des feux qui ressemblent à des lampes ardentes, mais il est difficile d'en approcher; ces feux s'éteignent pendant l'hiver, dans les grands froids, et quand les neiges sont abondantes. C'est alors que les habitans de ces contrées vont y ramasser le sel ammoniac: ils se deshabillent tout nus pour effectuer cette opération. Il ne pleut, dans cette région, qu'une ou deux fois par an, et en petite quantité chaque fois; il y a même eu des années où il n'est pas tombé une goutte d'eau; les champs et les jardins ont besoin d'être arrosés; les puits et les sources manquent. L'Ergol, rivière considérable, traverse le pays dans la direction de l'est à l'ouest. Les Turkestâni sont très-habiles à dériver des canaux d'irrigation qui donnent la fertilité à leurs plantations et à leurs champs. Toutes les productions de la terre viennent chez eux en abondance.

Ouchi (1), ville éloignée de mille li au nord-ouest de Koutché, est adossée aux montagnes du sud. Une grande rivière baigne sa partie septentrionale. Cette ville était, du tems des Dzoûngar, très-peuplée et florissante. Il y a un hôtel des monnaies. La monnaie en cuivre, nommée *poul*, contient un drachme et deux parties d'argent; les *Khara poul* (2) sont également restés en circulation. Le territoire d'*Ouchi* s'étend, vers le nord, jusqu'aux glaciers; des rivières paisibles traversent des vallées fécondes dans sa partie méridionale. Les quatre villes d'*Ouchi*, *Aksou*, *Baï* et *Saïram*, sont sous la même juridiction. Le pays consiste principalement en montagnes coupées de belles vallées,

---

(1) On ne compte que neuf cents verst de Semipalatinsk, fort sur la ligne sibérienne, jusqu'à *Goûldja* ou *Ili*, en passant par les hautes montagnes de *Tarbagataï*. Les caravanes évitent de grandes difficultés en faisant le tour de ces montagnes, et traversant le mont *Khamar dabahn*, qui est au sud; le chemin est très-praticable, même pour des chariots. A trente verst de *Goûldja*, on trouve *Kour khara oussou*, fort entouré d'une muraille; on y fait, de même qu'à Goûldja, un commerce considérable. Ce fort est également la résidence d'un gouverneur-général chinois qui a vingt mille hommes sous ses ordres.

(2) Khara poul veut dire monnaie noire. C'est ainsi que les Turkestâni appellent la monnaie chinoise de cuivre jaune, parce qu'elle a plus de six dixièmes d'alliage. Les pouli du Turkestân sont de cuivre, et d'une autre forme que ceux de la Chine. *Poul*, de même que le mot arabe *fels*, désigne la monnaie de cuivre dans la plus grande partie de l'Asie mahométane. Kl.

et en bois taillis de saules, il est habité par des Kirghiz nomades. Les étrangers qui arrivent à *Ouchi* pour y faire le commerce, sont obligés de payer un droit du dixième de la valeur de chaque marchandise, en nature. En 1775, le nom d'*Ouchi* fut changé en *Young ning*.

A deux cents li d'*Ouchi* se trouve *Aksou*, qui est de la juridiction de cette ville, et n'a point de fortifications (1). Le nombre des maisons y est de six mille; il y a une douane. Quiconque arrive ici des pays étrangers pour faire le commerce, doit payer des droits. Les nations qui fréquentent cette ville sont: des Chinois, venant des villes de l'intérieur de l'empire, des Kirghiz (2), des habitans du Turkestân oriental et méridional, des Kachemiriens, des habitans de l'Inde et de Tachkend; ils sont tenus de donner une pièce de marchandise sur trente; les Kachemiriens seuls, à cause du grand commerce qu'ils font, ne paient qu'une pièce sur quarante. Les campagnes sont très-fertiles: partout on voit les lentilles, le fro-

(1) On prétend qu'il existe sur la route, entre Goûldja et Aksou, quatre usines de cuivre et de fer; les gens employés à ces travaux sont des criminels exilés des provinces intérieures de la Chine.

(2) Un marchand de Kaboul, qui avait été dans le Turkestân oriental, en 1808, nous assura que les Kirghiz, de la grande horde et de la horde moyenne, vont à Goûldja pour échanger, au marché établi par les Chinois, plus de trente mille moutons, cinq mille chevaux, et jusqu'à cinq mille bœufs et chameaux, contre des étoffes de coton très-communes.

ment, l'orge, le millet, les pois et le coton, promettre des moissons abondantes; les jardins et les potagers sont remplis de pêches, d'abricots, de poires, de grenades, de raisins, de pommes, de melons, de melons d'eau et de plantes potagères de toute espèce. Les habitans sont généralement à leur aise. On voit de nombreux troupeaux d'animaux domestiques, tels que bœufs, vaches, moutons, chameaux et chevaux. On fabrique beaucoup de toiles de coton; on façonne le jade avec une grande perfection; les brides et les selles en cuir de cerf, brodées, sont renommées dans toutes les villes du Turkestân. Les habitans sont d'un caractère franc et cordial; mais, de même que la plupart des Turkestâni, chicaneurs et irascibles. La grande route traverse la ville, ce qui amène un grand concours de marchands Chinois et étrangers, qui viennent faire le commerce, surtout pendant les foires.

Aksou est la résidence d'un amban, nommé par le gouvernement chinois; il a le rang de colonel; il remplit les fonctions de chef de police, et vise les passeports des personnes qui arrivent et de celles qui partent; il demeure dans le faubourg de *Goulbakh*; et a trois mille soldats sous ses ordres.

Yarkiang(1), ou *Yarkand*, est une des grandes villes du Turkestân. Depuis la conquête de

---

(1) Yarkiang se prononce, proprement, Yarkand; c'était autrefois

ces contrées, les habitans paient un tribut annuel (1) de 35,370 onces d'argent, 30,540 sacs de blé, 30 onces d'or, 800 kin d'huile d'olives, et des impôts évalués à 1649 onces d'argent; ces contributions servent à l'entretien de la garnison de la ville. Les Turkestâni sont, de plus, obligés de fournir 57,569 pièces de toile de coton, 15,000 kin de coton écru, 1432 sacs de toile, 1297 pièces de cordes, et 3000 kin de cuivre; cette contribution est envoyée à Ili. Le territoire de Yarkiang est uni, et d'une grande étendue: il touche, vers l'est, à Ouchi; vers l'ouest à Badakhchan vers le sud à Khotan, et vers le nord à Kachghar; au sud-ouest, il confine avec des pays étrangers. On compte, à Yarkiang, douze mille maisons; chacune des neuf villes qui relèvent de sa juridiction en renferme mille. La garnison, composée d'environ quatre mille cinq cents hommes, habite un quartier séparé; le reste est occupé par des Turkestâni. L'on ne voit pas un coin désert. Des marchands chinois du Chan si, du Chen si, du Tche kiang et du Kiang si, viennent commercer à Yarkiang, malgré la grande distance.

---

la capitale du Turkestan oriental. Cette ville est située sur l'Yarkand-daria, qui est une grande rivière.

(1) On compte ici 32,000 habitans payant l'impôt; mais on prétend qu'il n'y a que la huitième partie des habitans inscrits sur les rôles.

On y rencontre également un grand nombre de marchands étrangers d'Andzidjan, de Kachemire et d'autres lieux. Le bazar, dont la longueur est de dix li, est, aux jours de marchés, rempli d'hommes et de marchandises. On y voit de riches marchandises de toute espèce, du bétail et toutes sortes de fruits en abondance. Les habitans sont pacifiques; ils estiment les Chinois et respectent les fonctionnaires publics; ils sont d'un caractère timide ; ils aiment les bateleurs et les festins; les faibles sont opprimés par les puissans; les juges amassent des richesses en abusant de leur pouvoir. Aussitôt qu'un Turkestâni pauvre commence à amasser de l'argent, ces juges tâchent de s'en emparer. Voilà pourquoi, malgré la grande population de la ville, on y trouve peu de familles aisées. Le territoire voisin produit du riz, du millet, des légumes et des fruits d'un goût excellent.

C'est dans une rivière voisine(1) que l'on ramasse le *yu* ou *jade oriental;* les plus grand morceaux ont environ un pied de diamètre, les petits seulement deux pouces; leur poids va par fois jusqu'à douze poud. La couleur varie ; il y a du jade blanc comme la neige; vert-foncé comme la plus belle émeraude; jaune comme de la cire;

(1) La rivière qui arrose la ville de *Khotan* porte également le nom de Khotan, elle roule, suivant le témoignage de gens instruits, de l'or de la plus grande pureté. Plusieurs habitans des environs en profitent.

rouge comme du vermillon, et noir comme l'encre de la Chine. Les variétés de cette pierre, les plus estimées et les plus rares, sont celles d'une parfaite blancheur, marbrées en rouge, et les vertes, veinées d'or. Voici comme on se procure le jade : un inspecteur se place à une certaine distance, et un officier va tout près du bord de la rivière ; vingt à trente Turkestâni, habiles plongeurs, rangés en ligne, l'un à côté de l'autre, entrent dans l'eau, et cherchent à découvrir les pierres avec leurs pieds ; quand ils en ont trouvé, ils plongent aussitôt, les saisissent et les jettent sur le rivage ; alors, les soldats frappent un coup sur leur tambour, et les officiers font une marque rouge sur une feuille de papier. Les plongeurs, après avoir fini leur travail, sont obligés de remettre le nombre de pierres qui sont marquées sur le papier.

A trois cent trente li de Yarkiang est le mont *Mirdjaï*, formé en entier de jade de différentes couleurs ; mais cette pierre ne se trouve en qualité supérieure et en grande quantité, que sur les points les plus hauts et les plus inaccessibles de la montagne. Un Turkestâni, muni d'outils nécessaires, escalade les rochers, en détache les pierres, et les laisse rouler en bas. On appelle cette espèce jade de montagne. La ville de Yarkiang envoie annuellement à la cour de Péking, sept à dix mille kin de cette pierre. Tout le jade que

l'on tire à Yarkiang et à Khotan, du fond du Youroung kach et du Khara kach, est envoyé à la cour; le transport se fait par voiture, de relai en relai; un particulier ne peut en expédier; les gardes, sur les routes, sont tenus de veiller sévèrement à l'exécution de cette mesure. Les Turkestâni trouvent pourtant les moyens de faire le commerce du jade, et les marchands en transportent où ils veulent.

Kachkar, communément *Kachghar*, une des villes considérables du Turkestân, est éloignée de mille li d'Aksou, et de trente-cinq journées de caravane, de Semipalatinsk. Les étrangers donnent généralement le nom de *Kachkari* à tous les habitans du Turkestân oriental. Cette ville est très-importante; son territoire forme l'extrême frontière de l'empire chinois, vers le sud-ouest, il touche, au nord, à la chaîne des montagnes neigeuses, au-delà desquelles le pays n'est pas soumis aux Mandchoux. Kachghar paie annuellement une contribution de 3,600,000 poul (1), ou 36,000 onces d'argent, et 14,000 sacs de blé, que l'on emploie en totalité à l'entretien de la garnison, composée de 10,000 hom-

(1) Un poul vaut cinq tchokhi ou deniers chinois; un tchokhi s'appelle en turc, *yarmak*. L'auteur de cette description aurait pu se servir du nom de yarmak, parce que mille yarmak, ou tchokhi, sont égaux à une once (2 roubles) d'argent.

mes, sous le commandement d'un dziangghimm ou gouverneur militaire. Quelquefois, au lieu d'argent, on prend dix mille pièces de toile, que l'on expédie à Ili. La dixième partie des marchandises est retenue pour les droits; on la vend, après l'avoir taxée, et l'on verse le produit dans la caisse générale. Neuf villes relèvent de la juridiction de Kachghar. Le territoire voisin est en général fertile en blé et en fruits. On fabrique, dans ces contrées, du drap d'or et d'argent, du satin, des étoffes de soie, du fil d'argent et d'or, et de la toile. Les productions du sol consistent en grenades, coings, melons, pommes, fruits en pâte, et raisins secs; une partie sert pour payer les impôts à la cour de Péking. La ville de Kachghar, est bâtie près d'une citadelle, et très-peuplée. Les habitans (1) sont à leur aise, et très-habiles dans l'art de polir le jade, et dans la fabrication des étoffes d'or. Le corps des marchands est nombreux, le commerce florissant, et le concours de différentes nations très-grand. Les droits de douane sont les mêmes qu'à Aksou. On trouve, dans cette ville, un grand nombre de chanteuses et de danseuses habiles. Les gens riches en entretiennent chez eux, et les y élèvent pour former leur éducation, comme en Chine. D'ailleurs les habitans sont soumis aux lois, et, bien diffé-

(1) On compte à Kachghar 16,000 habitans payant l'impôt.

rens des habitans de Koutché, ils respectent les officiers chinois; du reste, ils sont grossiers; ils aiment le plaisir.

Andzidjan (1) est une principauté dont le khan est très-puissant. Il gouverne quatre villes, dont trois sont assez grandes.

1° *Khokand*, la résidence du khan, avec plus de trente mille maisons;

2° *Margalang* en a environ vingt mille;

3° *Naïman* (2) n'en a pas moins de dix mille;

4° *Andzidjan* compte environ mille familles.

Le khan d'Andzidjan se soumit à l'empire chinois, en 1758. Ce pays se trouve à l'ouest du pays des Kirghiz, les habitans vivent dans des villes et des villages, et s'occupent de l'agriculture et du jardinage. Ils élèvent des bœufs et des chevaux; ils aiment la chasse aux bêtes féroces. La terre produit du millet, des pois, des plantes potagères, et toute sorte de fruits : les pêches passent pour les meilleures de ces régions. Les habitans d'Andzidjan ne laissent pas croître leurs cheveux, et ne mangent point de porc. Ils portent des *armèk*, ou

(1) Il paraît que le géographe chinois décrit sous ce nom le khanat de Khokand; car, parmi les villes de cette province, se trouvent celles de *Margalang*, *Nouminan* et *Andzidjan*. On peut consulter la notice sur Khokand, à la fin de ce chapitre; elle est basée sur le récit d'un marchand de Kaboul, qui a voyagé dans ces contrées, et qui, ensuite, demeura long-tems à Saint-Pétersbourg.

(2) C'est une faute, pour *Namgan*. Kl.

robes courtes, et des bonnets de forme carrée. Ils ont une vocation décidée pour le commerce. Ils bravent le froid de l'hiver, et tous les obstacles qui s'opposent à leurs entreprises. S'ils ne parviennent pas à faire des affaires lucratives chez eux, ils s'absentent pendant une et même plusieurs années.

Des habitans de plusieurs villes du Turkestân passent pour être d'Andzidjan, comme les habitans du Turkestân oriental ou de la petite Boukharie se disent de Kachghar.

2. *Climat.*

Les vents sont très-fréquens dans le Turkestân oriental, au printems et en été, mais il ne sont pas violens; ils ne soulèvent pas le sable, et ne déracinent point les arbres. Ils font seulement tomber les feuilles des trembles, des saules, des pêchers, des abricotiers, des pruniers, des poiriers et des pommiers de différentes espèces que le pays produit. Ausssitôt que les vents commencent à souffler, les arbres fruitiers se couvrent de fleurs, et les fruits mûrissent. Les autres arbres alors, verdissent également et répandent bientôt leur ombrage sur la campagne. Lorsque les vents cessent, des brouillards les remplaçent et arrosent la terre comme une rosée bienfaisante. La pluie cause dans ces contrées des effets très-nuisibles; elle y est rare, mais si elle tombe,

même en petite quantité, pendant le tems que les arbres sont en fleurs, elle les fane; si elle tombe abondamment, les arbres paraissent comme couverts d'huile et ils ne portent point de bons fruits.

3. *Qualité du sol.*

Le sol est gras et chaud. En automne on sème beaucoup de froment; ensuite on conduit l'eau dans les champs, c'est ce qu'on appelle arroser. S'il a tombé de la pluie en hiver et au printems, on ensemence plus tôt. Les Turkestâni sèment les melons en même tems que le blé, tantôt dans les champs, tantôt en planches oblongues, séparées par de profonds sillons; c'est par cette raison que les champs sont couverts de fleurs différentes; quelquefois ils sèment les melons séparément. Pendant l'été et l'automne c'est une politesse d'offrir des melons à ses hôtes. Le sol peut produire toute espèce de blé; le froment est le plus estimé, ensuite le riz et le coton. On n'emploie l'orge et le millet que pour en extraire de l'eau-de-vie et pour nourrir le bétail, au lieu de fèves. Les pois, les lentilles et les autres légumes viennent très-bien, mais on n'en récolte pas, parce que les Turkestâni ne les aiment point. Aussitôt que le printems a fondu la glace des lacs et des étangs, on conduit l'eau dans les champs; dès

que la terre est bien imbibée, on laboure et on sème. Quand la jeune plante a quelques pouces de hauteur, on conduit les eaux, pour la seconde fois, dans les champs pour rafraichir la terre. On laisse croître les mauvaises herbes, parmi le blé, parce qu'on pense qu'elles en maintiennent la tige fraîche; voilà un singulier effet des préventions de l'ignorance!

Les froids du printems font beaucoup de mal; ils retardent l'époque de la fonte des neiges, de sorte que les eaux n'arrivent qu'après que le tems convenable aux semailles est passé. On est obligé de conduire les eaux de sources des montagnes depuis ce moment jusqu'à la récolte. La pluie ne convient nullement au sol: si elle n'est pas forte, le grain ne donne que peu de farine; dans le cas contraire, les champs se couvrent de koudjir (*sulfate de soude*), et toute la récolte est perdue.

4. *Production du sol.*

Les jujubes (1) ressemblent à celles de la Chine, leur fleur est d'un jaune vif. Ce fruit a une chair très-molle, le goût en est doux, et les Turkestâni s'en servent pour faire fermenter le vin.

---

(1) Dans le russe il y a *finiki*, qui signifie *dattes*, mais l'original chinois parle de *jujubes*. D'ailleurs les palmiers ne viennent pas dans l'Asie centrale, sous une latitude de 43° degrés, et aux pieds des monts neigeux dont le voisinage rend l'hiver très-rigoureux. Ce terrain convient parfaitement au jujubier. Kl.

Le *togourak* (1) est un arbre qui couvre les steppes sablonneuses, l'on en voit quelquefois des forêts entières sur un espace de plusieurs dixaines de li; mais il est courbé, tortueux et peu durable, par conséquent peu propre à être travaillé. Les Turkestâni appellent cet arbre *bois de chauffage*, parce qu'ils l'emploient uniquement pour cet objet. Dans les grandes chaleurs de l'été il sort de sa racine un suc qui durcit comme l'ambre jaune (2) qu'on appelle les larmes du togourak; une substance blanche semblable à la céruse découle de son écorce; on la nomme soude du togourak.

L'*Yada tach* ou bezoar, est dur comme le sel gemme; il varie par la grosseur et la couleur; il y en a de jaune, de rouge, de blanc, de vert, de brun. On le trouve dans l'estomac des vaches et des chevaux, dans la tête des cochons; le meilleur, dans leur estomac. Quand les Turkestâni veulent obtenir de la pluie, ils attachent le bezoar à une perche de saule qu'ils posent dans de l'eau pure, ce qui amène infailliblement ce qu'ils demandent. Quand

---

(1) Cet arbre s'appelle en chinois *hou thoung* (8472—4233 du dict. imp. à Paris), c'est-à-dire *thoung étranger*. Le *thoung* est le *bignonia tomentosa;* mais l'arbre dont il est question ici, est sûrement d'une espèce tout-à-fait différente. Les Tatares de Kazan donnent au *rhamnus paliurus* le nom de *kara tegherek*. *Tegherek* et *tougourak* paraissent être le même mot. KL.

(2) Ce suc ressemble à la gomme qui sort des cerisiers.

ils désirent du vent, ils mettent le bezoar dans un petit sac qu'ils attachent à la queue d'un cheval; quand ils veulent un tems frais, ils l'attachent à leurs ceintures. Ils ont, pour ces différentes circonstances, des conjurations ou prières particulières qui, selon leurs opinions superstitieuses, manquent rarement de succès. Les Turkestâni, les Torgoout et les Œloet se servent fréquemment du bezoar dans de longs voyages pour se préserver de la chaleur. L'effet du bezoar est encore plus grand dans les mains des Lama.

On sème, à Khamil, plusieurs espèces de melons. Il y en a qui ont la chair et l'écorce verte; leur pulpe est semblable à celle des poires; les meilleurs sont les melons doux, dont l'odeur est agréable; les plus mauvais, au contraire, sont les melons plats et ronds à chair blanche; les verts sont les plus délicats; les blancs tachetés de points verts et qui ont la chair rougeâtre ou jaunâtre, sont de qualité inférieure, mais se conservent le mieux; on peut les garder jusqu'au mois d'avril, et plus long-tems, sans qu'ils se gâtent. Les autres melons doivent être mangés aussitôt qu'on les a cueillis.

Le *khara-koutchkatch*, espèce d'étourneau, en chinois *tchha kheou*, ressemble à la caille, à l'exception du bec et des pieds qui sont rouges. Il habite les glaciers, vole en troupes et

pond sur la glace. Dans les grands froids le œufs s'ouvrent d'eux-mêmes et les petits oiseaux s'élèvent dans les airs.

Le *burgout*, en russe *berkout*, et en chinois *khu tchha tiao*, est un aigle noir, haut de deux à trois pieds et doué d'une grande force dans les ailes. Il habite les montagnes lointaines du Turkestân. L'aigle de la même espèce, qu'on trouve à l'ouest de Badakhchan où il porte le nom de *syrym*, est plus grand et plus terrible quand il attaque ; quand il vole il ressemble à un nuage. Il habite les montagnes et parvient à la grosseur d'un chameau!

Quand les habitans d'un pays voient le berkout traverser les airs, ils se retirent dans leurs maisons : il attaque souvent des chevaux et des bœufs. Les grandes plumes de ses ailes, ont huit à dix pieds de longueur.

Le *piaz* est une espèce d'oignon (1) sauvage, de la grosseur d'un œuf de poule ; ses feuilles ressemblent à celles de l'oignon, mais ne sont pas vides dans l'intérieur; le goût en est aigre-doux. On le nomme généralement l'oignon de sable ; les Turkestâni en font grand cas.

Le *roseau des sables* ressemble au roseau ordinaire, il n'a point de nœuds, l'écorce en est dure. On l'emploie à plusieurs ouvrages.

---

(1) Dans le russe il y a *tchesnok* qui signifie *ail*, mais پیاز en persan, et صوغان *soghàn*, en turc, désignent l'*oignon*. Kl.

On trouve, dans ces lieux, beaucoup de serpens et de scorpions. Dans la saison où l'orge mûrit, on est souvent piqué aux doigts, et parfois mortellement, par les scorpions.

Il y a, dans la petite Boukharie, beaucoup de phalanges venimeuses appelées *bio* (1) ; elles ressemblent à l'araignée de terre ; elles sont rondes et de couleur canelle ; elles ont huit pattes courtes et la tête de couleur pourpre ; elles font entendre un certain bruit lorsqu'on leur présente un fer à mordre. Tout leur corps est de couleur jaune-verdâtre ; leur peau est transparente comme celle d'un cocon. Cette araignée naît dans les endroits humides, dans les canaux et dans les anciens remparts de terre. Il y en a de la grosseur d'un œuf de poule ; les plus petites sont comme une noix. Aussitôt que le vent souffle avec force, cette araignée quitte sa demeure ordinaire et cherche un abri dans les maisons. Elle court extrêmement vîte ; quand elle est irritée elle se dresse sur ses pattes et se jette sur les hommes. Lorsqu'elle court sur le corps, il ne faut pas la toucher, on doit attendre qu'elle s'en aille d'elle-même ; si on la touche, elle pique, et le poison pénètre rapidement jusqu'au cerveau, dans les os et dans le cœur. Si

---

(1) M. Timkovski s'est trompé en prenant cette araignée pour la *tarantule*. *Bia* en turc oriental, et *pa tchha* en chinois désigne le *phalangium aranoides*. D'ailleurs la description qu'on en donne convient mieux à cet insecte qu'à la tarantule. KL.

l'on n'administre pas de prompts secours, le corps commence à se corrompre et l'homme meurt. Si le *bio* ne pique que légèrement, il faut s'en saisir et le tuer, alors il n'en résulte pas de suites fâcheuses ; mais si, après avoir piqué, l'insecte couvre la blessure avec sa toile, ou bien si, après avoir mordu, il se jette dans l'eau et paraît haletant, alors la mort est inévitable. On peut survivre en invitant un akhoun à faire des prières ; mais j'ai appris que des gens mordus, qui avaient fait appeler des akhoun pour les sauver, avaient toujours cessé de vivre avant que l'akhoun eût fini ses prières.

On voit partout, sur les montagnes et dans les steppes, des troupeaux de chevaux sauvages, de chameaux et de mulets. Les bœufs sauvages sont très-forts et très-féroces. Si le chasseur ne parvient pas à les tuer au premier coup de fusil, il risque d'être déchiré. Il y a également des mousimon (1) avec de grosses têtes et de longues cornes tortillées : leur chair n'est pas mangeable, mais la peau fournit une couverture chaude. Les Turkestâni en font des pelisses.

Dans les montagnes, il y a beaucoup de chakals. Ces animaux ont un pied de haut, et environ trois pieds de long ; par leur taille, ils

(1) En turc et en mongol *argali*, en chinois *ling yang*. Kl.

ressemblent aux loups. Ils courent par troupes, et dans un certain ordre, comme des gens qui chassent. S'ils rencontrent une bête féroce, ils se jettent tous sur elle et la dévorent. Si l'on parvient à en tuer un ou deux, dans un endroit isolé, les autres se rassemblent, s'emparent des cadavres de leurs compagnons et les emportent dans leurs gueules. Les tigres n'osent pas se montrer dans des montagnes habitées par cette espèce de loups.

On trouve dans le Turkestân des pistaches, que l'on y apporte des pays voisins; l'écale ressemble à celle de nos cèdres, mais le noyau en est vert et doux, il contient une liqueur suave et n'a pas le goût des noix de cèdre.

Entre Ili et Ouroumtsi, l'on trouve l'oiseau suif, il est de la grandeur d'un poulet, et sans plumes, gras et de couleur noire. Quand il se pose sur le toît d'une maison il se met à crier et l'on peut s'en saisir très-facilement, il se perche sur l'épaule ou sur la main; si on le serre, une espèce de suif sort de son anus; quand on le lui a fait jeter, on lui rend la liberté.

5. *Mœurs et habitudes.*

Un mois avant la nouvelle année, les Turkestâni commencent leur carême. Après le lever du soleil il est défendu aux hommes et aux femmes

âgés de plus de dix ans, de manger ni de boire; quelques-uns même s'abstiennent d'avaler leur salive; ceux-ci sont regardés comme des gens religieux. Après le coucher du soleil, quand les étoiles paraissent, chacun a la liberté de manger et de boire; mais le vin, l'eau-de-vie et l'approche des femmes sont défendus.

Des prières continuelles se font le jour et la nuit. Hommes et femmes, avant d'aller prier, se lavent le corps en entier avec de l'eau pure. Les mollah et les akhoun observent un jeûne très-sévère. Le premier ou le deuxième jour de la lune suivante, au premier aspect de la nouvelle lune, le carême finit; on célèbre le nouvel an, que l'on nomme *jidzi*. Le son des tambours et une musique religieuse se font alors entendre pendant toute la nuit. Le lendemain les officiers du gouvernement sortent de la ville, précédés de cinq ou sept couples de chameaux ou de chevaux richement caparaçonnés, entourés de pavillons flottans, et accompagnés de tambours et de musique. Ils sont précédés de kalèndèr chantans et dansant; ensuite viennent les gens d'un rang supérieur, et les akhoun, avec des chapeaux ronds et de couleur blanche; les autres suivent la troupe; le gouverneur, entouré de sa garde, marche le dernier. Tout ce cortége se rend au temple pour y faire la prière; les habitans de la ville, hommes et femmes, habillés de neuf, vont le voir passer.

Le service divin terminé, tous se rendent chez l'akim bèk ou gouverneur de la ville, pour le féliciter à l'occasion de la nouvelle année. L'akim bèk leur donne un repas ; les hommes et les femmes dansent, chantent, boivent et ne se retirent qu'après s'être bien divertis ; on appelle cette fête *aït* (le premier jour gras.)

Avant la conquête du Turkestân, par les Chinois, les akhoun, après le service divin du premier jour de l'an, prononçaient un discours dans lequel ils faisaient l'éloge des vertus de l'akim bèk, ou blâmaient ses défauts ; s'il était reconnu pour homme vertueux, il gardait sa place ; mais si ses vices étaient prouvés par des faits, il était destitué et mis à mort : c'est par cette raison que les akim bèk s'entouraient d'une garde nombreuse. Actuellement, quoiqu'ils ne jouissent pas du pouvoir souverain, l'habitude de s'environner de garde leur est restée. C'est dans cette journée que les Turkestâni se félicitent et se régalent mutuellement, comme le font les Chinois le premier jour de l'an.

Quarante jours après l'aït, l'akim bèk va une seconde fois au temple, entouré d'une foule nombreuse ; toute la ville se réjouit et se divertit ; on appelle cette journée *Kourban aït.*

Trente jours après, les Turkestâni vont faire leurs prières aux tombeaux de leurs parens. Plusieurs se font au cou une incision avec un cou-

teau, et y passent un flocon de fil (1). Le sang se répand sur tout le corps; c'est le plus grand sacrifice qu'ils puissent offrir à l'ame du défunt, et ils l'appellent *ochoùr*. Une dixaine de jours après, les Turkestâni de tout âge et de tout sexe, vêtus d'habits neufs et leurs bonnets parés de fleurs en papier, se rendent aux lieux les plus élevés dans les environs de la ville. Les femmes et les filles dansent; les hommes galoppent sur leurs chevaux, tirent des flèches, battent du tambour, chantent en s'accompagnant avec des instrumens, boivent du vin, et après s'être enivrés se mettent à danser. Ces divertissemens continuent jusqu'au soir; alors chacun rentre chez soi; on appelle cette fête *Nourouz* ou *Naurouz*.

On trouve dans les grandes villes de la partie occidentale du Turkestân un lieu très-élevé, où l'on bat journellement du tambour, et où l'on fait en même tems de la musique religieuse. Les mollahs et les akhoun, dès que la musique a cessé, se tournent vers l'ouest, font des révérences et des prières. Cette cérémonie s'appelle *Namats* (prière). Ces namats ont lieu cinq fois par jour, c'est-à-dire au lever et au coucher du soleil, et à différentes heures de la journée.

---

(1) C'est une partie de l'office des morts. Les hommes se font des trous dans les oreilles et au cou, près du nœud de la gorge, et les femmes se coupent une touffe de cheveux.

La même musique se répète sur ces hauteurs à l'occasion d'un événement heureux ou malheureux, et à la rencontre ou au convoi des gens d'un rang elevé.

Dans l'été, les Turkestâni font du vin avec des mûres. Les deux sexes se rassemblent à la brune sous les mûriers ; après le travail ils s'enivrent, chantent et dansent pendant toute la nuit ; c'est pendant ce tems que l'on rencontre partout des Turkestâni pris de vin.

On fait également, avec des pêches mûres, un vin un peu aigre.

En automne, quand les raisins sont bien mûrs, les Turkestâni en font un vin excellent. Pendant les autres saisons ils distillent de l'eau-de-vie, de l'orge et du millet. Ils la font en mettant les grains dans une cuve qu'ils couvrent ensuite ; quelques jours après, les grains commencent à fermenter et à s'aigrir ; alors on en tire l'eau-de-vie sans autre préparation : on appelle cette boisson *arak*. On fait une liqueur ou espèce de bière, en russe braga, avec le millet moulu ; elle ressemble à de l'eau cuite avec du riz. On l'appelle *baksoum ;* elle est un peu aigre et inodore, et n'enivre pas. Les Turkestâni aiment cette boisson ; ils prétendent qu'elle est un remède excellent contre la dyssenterie.

Les Turkestâni n'ont point de surnoms ni de généalogies. Les pères et les enfans se donnent

mutuellement des preuves de respect et d'amour; cela n'a point lieu entre les autres degrés de parenté. Les enfans des deux sexes sont élevés ensemble. Le mariage est permis à tous les degrés; cependant une femme ne peut épouser son fils, ni un père sa fille. Le mariage chez les Turkestâni est précédé d'une convention entre les deux parties. Le père et la mère du futur envoient en présent des bœufs, des moutons et de la toile ; ils invitent tous leurs parens, et vont avec plusieurs akhoun dans la demeure de la future, pour terminer l'accord, qui est confirmé par des prières. Le jour des noces, le père ou le frère de la future monte avec elle à cheval, la couvre d'un voile, et la conduit au son de la musique dans la demeure du futur. A cette époque, les jeunes filles laissent flotter leurs cheveux, qui sont ordinairement nattés en plusieurs tresses ; quelques mois après le mariage elles les arrangent de nouveau, les parent avec des rubans rouges, et les laissent tomber en arrière. Les bouts de ces tresses, qui touchent souvent la terre, forment, avec les fils rouges qui les terminent, une espèce de frange. Les femmes riches entrelacent dans ces tresses de petites perles fines, des pierres précieuses, du corail et autres choses semblables. On appelle cet ornement *tchatchbak*. Les femmes pauvres ou en deuil portent des tchatchbaks bleus ou verts.

La chair de porc est très-sévèrement défendue chez les Turkestâni. Ils ne mangent d'autre viande que celle des animaux tués par la main des hommes.

A la mort d'un Turkestâni, plusieurs *kalèndèr* se rassemblent autour de son lit, chantent et récitent des prières. Toutes les personnes qui demeurent dans la maison du défunt se couvrent alors la tête d'un bonnet de toile blanche, en signe de deuil. On enterre les morts, hors la ville, quelquefois dès le lendemain du déces. On ne renferme pas le corps dans un cercueil; on ne le revêt pas d'habits particuliers; on ne le pose pas sur un lit; on se contente d'envelopper le corps dans une toile blanche. Tous les parens s'assemblent dans la demeure du mort, pour y faire des prières, et chacun contribue de sa part aux funérailles. Tout ce que les parens apportent, les habits et les effets du défunt, sont distribués au peuple, pour procurer à son ame la félicité dans l'autre monde. Elle doit être d'autant plus grand que ces distributions auront été plus nombreuses. Le fils, la femme, les frères et les autres parens ne portent le deuil que quarante jours.

Les Turkestâni ne laissent pas croître leurs cheveux, et ne se rasent pas la barbe; ils ne font que raccourcir de tems en tems leurs moustaches, pour manger et boire plus commodément. Quand un enfant mâle arrive à l'âge de cinq ou de

six ans, on fait venir un akhoun pour effectuer, avec un couteau, l'opération de la circoncision.

Les robes ont un grand collet et des manches étroites. Les hommes relèvent le bas de leurs robes du côté gauche; les femmes ont des robes ouvertes; on porte des espèces de camisoles qui descendent jusqu'aux genoux, et quelquefois plus bas. En hiver et en été les femmes font usage de chapeaux garnis de fourrure, et ornés de plumes sur le devant. Les hommes se servent en hiver de chapeaux en cuirs, et en été de chapeaux de satin cramoisi et garnis en velours, hauts de cinq à six pouces, avec un rebord pointu devant et derrière, et large de cinq à six pouces. Les bords des chapeaux d'hommes sont droits, et ceux des chapeaux de femmes un peu retroussés; le haut du chapeau est orné d'une houppe en or.

La chaussure est de cuir rouge, avec des talons en bois. Les femmes portent des souliers ou pantoufles, qui laissent les talons à découvert; pendant l'été elles marchent pieds nus. Les akhoun sont coiffés de turbans enveloppés de toile blanche, et hauts de cinq à six pouces. Il y a une espèce de melons dont la forme ressemble à celle des chapeaux turkestâni, et que, pour cette raison, l'on appelle de ce nom.

Quand les Turkestâni s'abordent, ils ne se font pas de profondes révérences et ne plient pas les

genoux comme les Chinois. S'ils rencontrent un homme plus âgé ou un chef, ils croisent les mains sur la poitrine et inclinent la tête, ce qu'ils appellent *salam*. Ils ne font leurs prières à genoux que pendant le namats. Les femmes font également l'aslam; mais les personnes âgées des deux sexes, quand elles en accostent de plus jeunes, leur touchent les épaules, ce qui est une marque de politesse. Depuis la conquête du Turkestân oriental par les Chinois, les Turkestâni plient les genoux quand ils voient des officiers chinois.

Les tombeaux des Turkestâni ressemblent à des cercueils. Les riches en font élever de forme ronde, sur lesquels ils font ériger des monumens couverts de tuiles vertes On enterre les morts de préférence près des grandes routes, afin que les passans puissent prier pour les défunts et pour leur bonheur futur.

Les Turkestani aiment à élever des aigles : les pauvres en ont un ou deux, et les riches une trentaine. Ces oiseaux sont bons pour la chasse aux loups, aux renards et aux chèvres sauvages; dès qu'ils aperçoivent un de ces animaux, on peut dire qu'il est pris. Les Turkestâni ne sont pas de très-habiles archers, ils sont au contraire fort adroits à attraper les lièvres avec des bâtons qu'ils leur jettent.

On ne connoît dans ces contrées ni mesures ni

poids (1). Les bonnets servent à mesurer les petites quantités de bled; les grandes sont comptées par *tagar* (2); un grand sac est appelé *patman* (3). Quant au poids, on pèse marchandise contre marchandise (4).

Pour les festins, on tue un grand nombre d'animaux. Les mets les plus estimés sont la viande de chameau, de cheval et de bœuf. La chair des moutons, les melons de différentes espèces, le sucre candi, le sucre en pain, diverses pâtisseries, les tourtes de viandes, etc., sont servis sur des plats d'étain, de cuivre et de bois, et coupés par morceaux. Chaque convive en prend autant qu'il veut (5); on joue de différens instrumens, on chante, on danse, on crie, on bat la mesure avec les mains, et si l'on a bu jusqu'à

---

(1) L'original chinois dit : « Ils ne mesurent ni ne pèsent les grains. » KL.

(2) Un tagar est un sac de toile qui peut contenir environ quatre poud.

(3) Un patman contient trois sacs; à Kazan on l'appelle batman. T.

Un *patman* contient 45 *teou*, ou boisseaux chinois. KL.

(4) Ceci est encore une bévue du traducteur; dans l'original chinois on lit : « La balance des *Hoei tsu* (ou comme M. Timkovski les » appelle, des *Turkestâni*) a deux plats; on y pose les marchandises » et on les met en équilibre avec un contrepoid; on appelle cette » balance *tcherké.* » KL.

(5) Chez les Turkestâni, ainsi que chez les Tubétains, les fourchettes et les petits bâtons chinois ne sont pas encore en usage; ces peuples mangent tous les mets, (le riz à Péking même), avec les doigts.

l'excès, la fête est terminée. Quelques-uns, après s'être enivrés, s'endorment et recommencent ensuite à boire et à s'enivrer. Les fruits et les mets, qu'on a servis, sont distribués parmi les convives et aux personnes présentes. Plusieurs de celles qui sont invitées emportent avec elles ce qui leur plaît, ce qui fait grand plaisir à leur hôte.

La musique est composée en partie de grands et de petits tambours, de chalumeaux et de flûtes à huit trous. Le tympanon a plus de cinquante cordes; les guitares en ont sept, dont quatre de fer, deux de boyau et une de soie. Les grands et les petits violons sont à quatre cordes. Les modulations des sons s'accordent avec le son des tambours. Les chants, les airs de danse et les variations après les couplets sont également d'accord avec le tambour, et, si l'on écoute cet ensemble avec attention, on y trouve une espèce d'harmonie comme dans une musique exécutée d'après des notes.

Les Turkestâni n'ont point de premier mois ni de premier jour de mois (1). Le mois commence lorsqu'on aperçoit la nouvelle lune : trente jours

---

(1) Voilà une manière étrange de défigurer le sens des textes qu'on traduit du chinois. L'original dit simplement : « Ils ne commencent » pas (*comme nous*) l'année par la conjonction du soleil avec la lune » (*tching sou*). » — L'année chinoise commence par cette conjonction, ou par la nouvelle lune la plus proche du 15° du verseau. KL.

composent une lune; il n'y a pas de mois grands et petits (1); douze mois font une année. Il n'y a pas de mois intercalaires. L'année est toujours composée de 364 jours. Les saisons sont comptées par bazar (2). Le septième jour est un bazar: cinquante-deux bazar font une année complète de trois cents soixante-quatre jours.

Les murs des maisons sont construits en terre, et ont de trois à quatre pieds d'épaisseur; le toît est en bois, couvert de roseaux joints avec de l'argile. Quelquefois on bâtit des maisons à plusieurs étages. Les cheminées montent jusqu'au toit : on les chauffe avec du bois. On fait des armoires dans les murs pour y mettre des effets. On pratique une ou deux ouvertures dans le plafond au lieu de fenêtres, pour jouir de la lumière du soleil (3). Les toîts sont plats, afin de pouvoir s'y promener ou d'y faire sécher du bled et des fruits. Les murs sont épais et les toîts minces; par conséquent on ne court pas le risque de voir les premiers s'écrouler, et comme les pluies ne sont

(1) Les mois des Chinois ont, ou 30, ou 29 jours. On appelle les premiers *grands*, et les seconds *petits* mois. KL.

(2) C'est vraisemblablement d'après les بازار *bazar*, ou les jours des marchés hebdomadaires, que les peuples comptent. KL.

(3) Ces fenêtres se ferment au moyen d'un couvercle. Dans les murs, on ne pratique que de très-petites fenêtres, moins pour voir que pour entendre, parce qu'on craint beaucoup les voleurs, qui sont assez nombreux dans le pays.

pas fortes, ils résistent également à l'humidité. Près des maisons il y a des jardins avec des étangs. On y cultive beaucoup de fleurs et de fruits. Pour se rafraîchir pendant les chaleurs de l'été, on construit des *bostan* (1). Les Turkestâni aiment les bâtimens élevés : ils ont des maisons de trois et de quatre étages, rondes comme les iourtes des Mongols ; il y en a également de carrées. Si l'espace le permet, on y construit une chapelle pour y faire les prières pendant le namats. Des chapelles semblables se trouvent également dans les cimetières.

Si le mari et la femme ne vivent pas bien ensemble, ils peuvent divorcer. Si la femme abandonne son mari, elle ne peut emporter la moindre chose avec elle ; si le mari l'abandonne, elle a le droit de prendre tout ce qu'elle désire ; on partage les enfans : le mari prend les fils et la femme les filles. Si la femme accouche pendant la première année après la séparation, l'enfant est reconnu légitime ; les enfans qui viennent plus tard sont tout-à-fait étrangers au mari divorcé. Après quelques années d'absence, la femme peut revenir auprès du mari, et même après avoir eu pendant ce tems plusieurs époux.

---

(1) Un bostan est un pavillon dans un jardin, entouré de fleurs et d'un canal rempli d'eau. *Bostán* est un mot persan et signifie *jardin*. Kl.

Il me semble à propos de dire à cette occasion quelques mots sur les deux provinces qui bornent en partie le Turkestân oriental, et qui sont assez importantes par leurs relations commerciales avec l'Asie moyenne ou supérieure. Ces provinces, le *Kokhand* et le *Badakhchan*, confinent à l'ouest avec la chaîne des monts *Bélour*. Les détails sur ces contrées m'ont été fournis par quelqu'un qui les a visités.

Kokhand.

La principale ville de cette province est située à une distance d'environ quinze cents verst au sud de notre fort de Petropalovsk. Les caravanes à chameaux parcourent cette distance en quarante jours.

Kokhand est un nom peu connu en Europe, quoiqu'il s'applique à une province entière. Sur nos cartes, cette ville porte le nom de l'ancienne ville turque de *Fourkan* ou *Fergana*, changé en Kokhand (1). Les villes du territoire de Kokhand qui méritent ce nom sont au nombre de vingt, savoir : *Kokhand*, *Tachkend*, *Turkestân*, *Khodjend* (2), *Noumingan*, *Marghâlan*, *Andzidjân*,

---

(1) Ceci est tout-à-fait faux. L'ancienne *Ferghanah* se trouvait dans les montagnes, au sud du Kokhan actuel, à une distance assez considerable de cette ville. KL.

(1) La situation de la ville de Khodjend est très-belle ; le sol y est fertile, les bords du Syr, qui l'arrose, sont couverts de bois ; la profon-

Takhti-Souleiman, Ispara, Tcharkou, Falkar, Matcha, Bendi badam, Bech arik, Garitepa, Arabtepa, Torakourkan, Kassan, Ispiskan et *Aravan.*

Quelques personnes comptent quatre-vingt villes dans le Kokhand; mais, alors, on comprend sous cette dénomination tous les enclos des bergers, entourés de levées en terre et dont le circuit est de dix à quinze toises. Ces endroits sont nommés dans la langue du pays *kalàh*, ce qui signifie forteresse.

Les vingt villes que je viens de citer peuvent être comparées, par leur grandeur, aux petites villes de la Russie. La plupart ne renferme pas plus de quatre à cinq cents maisons. Les habitans s'occupent principalement d'agriculture, de jardinage et de l'éducation du bétail. La fertilité extraordinaire du sol leur procure toujours de bonnes récoltes. Ils sont, par conséquent, pourvus abondamment de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. De là vient leur usage de ne jamais vendre aux voyageurs du bled, des fruits ou des plantes potagères; ils leur en font présent; ils acceptent quelquefois en échange, des gens riches, deux ou trois archines de toile de coton, nommé *bèzi*.

---

deur de la rivière est partout, malgré son cours tranquille jusqu'à la mer d'Aral, suffisante pour porter de grands bâtimens.

Le manque total de monnoie apporte un grand obstacle à toute espèce de vente dans le Kokhand. L'échange est le seul moyen de faire le commerce pour les habitans et les étrangers; c'est pourquoi il y a des foires presque continuelles dans les villes. Le khan *Alim*, qui régnait dans ce pays il y a plus de vingt ans, voulant remédier à cet inconvénient, conçut l'idée d'introduire une monnoie. Il employa tout le cuivre qui se trouvait dans le pays et les canons qui y étaient restés depuis la campagne du chah Nadir; mais, malgré ses efforts, il est très-douteux que la quantité de cette monnaie dans tout le Kokhand se soit jamais élevée à la somme d'un million de roubles.

Le Kokhand est un pays découvert, uni, et très-fertile; le bled de toute espèce, la soie et le coton y abondent; la population entière peut s'élever à un million d'ames. Le pouvoir du khan de Kokhand ne s'étend que sur les Kirghiz et sur une partie des Boukhars. Il n'est pas en état de rassembler plus de vingt mille soldats, qui ne peuvent, du reste, se maintenir en campagne qu'au moyen de vivres qu'ils prennent avec eux, et qui suffisent pour huit ou dix jours tout au plus; mais, dans le cas d'une invasion ennemie, le khan peut rassembler, par un appel général, une armée de cinquante à soixante mille hommes.

Il y a, devant la demeure du khan, cinq ou

six canons depuis le tems du chah Nadir, mais on n'en fait point usage, faute de l'attirail nécessaire.

Le Badakhchan.

Les caravanes parcourent les sept cents verst de Kokhand à Badakhchan en vingt jours ; la route est coupée de collines peu difficiles à franchir; les plus considérables sont trois petites montagnes qui offrent cependant un passage facile et commode pour les bêtes de somme. Dans tout cet espace, l'air est sain, l'eau excellente et les forêts y sont nombreuses. L'herbe est si épaisse et si nourrissante, que si l'on y laisse paître les chevaux plus de quarante jours, ils étouffent (1).

La Providence a accordé ce pays si fertile à un peuple pauvre nommé *Chignan.* Sa misère et son extrême douceur toucheraient le cœur le plus dur, excepté celui des Turcs-Tatares, leurs voisins ; les habitans de Kokhand et de Badakhchan, accoutumés au brigandage, envahissent les habitations des Chignani, enlè-

(1) Le chemin de Kokhand à Badakhchan, par le district de *Siknan* ou *Chignan*, est l'occidental. L'oriental est beaucoup plus difficile, et tout-à-fait impraticable en hiver et en printems. Il va de Kokhand à l'E. E. S. ; on franchit une haute montagne pour arriver au lac *Kara koul*, duquel sort le *Yaman yar*, qui coule à l'est et va se joindre à la rivière de Kachghar. Après ce lac, on passe une haute chaîne neigeuse, et on arrive, par les territoires de *Wakhan* et *Bolor*, à Badakhchan. Kl.

vent ceux-ci, et les gardent comme esclaves chez eux. Le prince qui gouverne ce peuple, pauvre comme lui, ne rend pas son sort plus heureux : lorsqu'il achète quelque chose aux marchands qui passent par son territoire, il les paie avec la seule monnoie courante qu'il possède, c'est-à-dire, avec ses sujets. On regarde comme les plus heureux, ceux d'entr'eux qui trouvent l'occasion d'aller dans les villes des pays voisins, pour y entrer au service de quelqu'un.

Le Badakhchan a son khan ; ce prince se nomme Mohammed, et porte le titre de chah. Il n'est pas en état de rassembler dix mille hommes armés. Il y a à peu près un demi siècle qu'Ahmed chah des Afghans, conquit en quelques jours, avec quinze mille hommes, tout le Badakhchan, et fit le khan prisonnier. Ahmed-chah entreprit cette conquête par un motif purement religieux. Le khan de Badakhchan possédait un trésor d'un prix inestimable pour les Musulmans, une robe de Mahomet. Ahmed-chah croyait sa gloire ternie, si le khan de Badakhchan conservait plus long-tems cet objet précieux ; il marcha contre lui et s'empara de son pays, mais il se contenta de prendre la robe de Mahomet et de l'envoyer en cérémonie à Kandahâr, sa capitale. On la montre encore aujourd'hui aux dévots Mahométans.

La vente des hommes est le seul commerce que

l'on connaisse à Badakhchan ; princes et sujets, tout le monde s'en mêle ; le prince vend ses sujets, c'est sa monnaie ; les sujets se vendent entr'eux ; ce trafic s'étend jusqu'aux villes chinoises du Turkestán oriental, où l'on amène, pour les vendre, un grand nombre de ces malheureux.

Aï-khodjò de Yarkiang, poursuivi par son mauvais sort et par les Chinois, vint se mettre, avec son fils, sous la protection du khan de Badakhchan, professant la même religion que lui ; ce prince lui promit de l'aide ; mais, gagné par les promesses et les présens des Chinois, il sacrifia l'infortuné Aï-khodjò, qui fut exécuté dans la ville de Badakhchan. Son fils, s'étant échappé, alla publier partout la trahison du khan, qui est, actuellement, avec son peuple, chargé du poids de la malédiction de tous les mahométans voisins ; sous ce prétexte ils pillent et livrent à l'esclavage tous les habitans de cette contrée. Accablés et épuisés, ces malheureux sont affaiblis et réduits à une pauvreté extrême.

La ville de Badakhchan est dans une situation élevée et agréable, elle contient quatre mille maisons ; le terrain des environs est fertile ; les habitans savent en tirer parti ; ils s'occupent avec assiduité de l'agriculture et du jardinage, et obtiennent des récoltes abondantes.

La nature a renfermé des trésors précieux

dans les montagnes du pays. On y trouve de l'or et des pierres précieuses, telles que rubis, améthistes, du tæjelovès (1), des turquoises et du lapis-lazuli, dont on ramasse actuellement plus de trois cents poud par an.

Ces trésors s'exploitent près de la ville; mais, ce travail fatigant est exécuté avec la plus grossière ignorance.

A quarante verst de Badakhchan coule l'Amou, qui a son embouchure dans la mer d'Aral. Cette grande rivière est navigable presque depuis sa source. *Chah-Nadir*, après avoir conquis l'Inde, voulut se rendre maître de la Boukharie, et, en conséquence, fit construire, par Djalaïl, son sardar de Kaboul, mille vaisseaux d'une grandeur extraordinaire; il fit embarquer un nombre assez considérable de soldats, de l'artillerie, des munitions, des provisions et du fourrage, et donna l'ordre, au sardar de pénétrer, par l'Amou, dans la partie orientale de la Boukharie; Nadir y entra, avec les troupes légères, par l'occident.

Au-delà du Badakhchan, existe un peuple nomade, sauvage, grossier, féroce et indépendant; on l'appelle *Kafir Siahpouchi*, ce qui veut dire,

---

(1) C'est une espèce de silex très-lourd et transparent, qu'on trouve parmi les cailloux roulés des torrens de la Sibérie orientale. Il prend un beau poli, et on le taille comme le diamant, auquel il ressemble par le feu qu'il jette. KL.

infidèles habillés en noir, parce que les deux sexes portent des habits de cette couleur ; ce nom convient à leur caractère, car ils assassinent tous ceux qui passent, en petit nombre, par leur territoire ; ils sont nomades, et vivent à de grandes distances les uns des autres, le long des montagnes qui bordent les rivières ; leur horde se compose de 40,000 kibitki ou tentes ; ils n'ont point de chevaux ; mais, en revanche, ils ont de nombreux troupeaux de bœufs. Ils ne se servent que d'arcs et de flèches. Leur pauvreté et leur férocité ne permettent pas à leurs voisins d'entretenir avec eux des relations amicales. Les habitans du Badakhchan font des invasions fréquentes chez ces kafir, les emmènent et les vendent comme esclaves ; ce peuple est si sauvage et si grossier, qu'il n'a ni religion ni loi. Les femmes sont très-belles, et renommées dans tout l'orient ; ce qui excite, malheureusement, chez les voisins de ce peuple, l'envie d'en enlever pour les vendre très-cher (1).

Les trois routes qui conduisent du nord aux frontières de l'Inde, c'est-à-dire : à *Kaboul*, à *Kachmir*, et à *Peichaour*, traversent le pays des

---

(1) Il faut rabattre beaucoup des insinuations du voyageur mahométan contre les *Siahpouchi*, qui sont en guerre perpétuelle avec leurs voisins musulmans. C'est dans l'ouvrage de M. Montstuart Elphinstone, qu'on trouve des détails curieux sur ce peuple. Kl.

Siahpouchi; il faut absolument les suivre quand on prend cette direction.

Il faut aux caravanes vingt-cinq journées pour arriver de Badakhchan à Kaboul; la distance est donc à peu près de huit cents verst: le voyage est long et très-difficile à cause des montagnes.

Les caravanes ne sont pas encore familiarisées avec la route, depuis Badakhchan jusqu'à Kachmir, mais on sait que le chah-zadeh Souleiman, persécuté par Mirveis, l'a parcourue avec sa troupe, en onze jours; la distance est de six cents verst. Quoiqu'elle passe également par des montagnes, elle n'est pas pénible; on voyage dans des cantons fertiles, abondans en bois, en eau et en pâturage.

Il faut vingt jours pour arriver de Badakhchan à Peichaour, éloignés, l'un de l'autre, de plus de sept cents verst; cette route traverse également des montagnes; sa difficulté est balancée par de grands avantages: on parcourt d'abord dix verst dans les montagnes, et ensuite dix autres verst dans des vallées bien boisées, où l'eau et les pâturages abondent.

La distance de Badakhchan à Lahor, dans l'Inde, par la route de Kachmir ou par celle de Peichaour, est la même; la dernière est plus commode. Les caravanes la parcourent très-aisément en vingt jours; en général, avec des

bœufs attelés à d'immenses chariots indiens, la distance est de six cents verst.

Pour aller de Lahor à Moultan, capitale d'une province de l'Hindoustan, on employe douze jours par terre et huit jours par eau.

CHAPITRE XI.

Description du pays des Dzoûngar.

Le pays, qui est situé au nord de la chaîne de *Siue chan*, ou des monts neigeux (1), était, avant les conquêtes de Khian loung, soumis aux Dzoûngar. La haine mutuelle des princes Davatsi et Amoursana, après avoir long-tems divisé ces peuples, finit par causer leur perte. Les états des Dzoûngar furent incorporés, en 1756, à l'empire chinois. La chaîne de Siue chan se prolonge à plus de neuf mille li, de l'est à l'ouest. Depuis le fort de *Kia yu kouan*, jusqu'à *Yarkiang*, elle forme la limite entre les provinces du sud et celles du nord (2); de là, s'avançant au sud,

(1) C'est la même chaîne que les géographes chinois nomment ordinairement *Thian chan*, ou les *monts célestes;* elle s'étend au nord de Khamil, Tourfân, Aksou et Kachghar; de ce dernier endroit, elle va à l'occident sous le nom de *Kachkar divani*, et sépare le bassin de la gauche du *Narin*, ou *Syr daria* supérieur, de celui des affluens de la droite du *Djih'oun*. Kl.

(2) Les Chinois appellent les pays situés au nord du Siue chan *P lou*, ou le chemin septentrional. Il comprend les gouvernemens d'Ili,

elle s'étend dans l'Inde, où, tournant de nouveau à l'ouest, elle se perd dans des pays peu connus des chinois. Les cimes les plus hautes et les plus fameuses de cette chaîne immense, sont :

Le *Yuldouz*, près de Kharachar. Il a plus de cent li de circonférence; on y trouve des eaux limpides et des pâturages abondans.

Le *Mirdjai*, ou *Kach-tach*, près de *Yarkiang*. Il est entièrement en jade blanc, et devient, plus loin, un glacier très-dangereux et très-difficile à traverser; on y a cependant fait passer la route qui mène de Yarkiang dans l'Inde. Cette montagne est couverte de glaces et de neiges perpétuelles ; les eaux qui, au printems, coulent de ses flancs méridionaux, arrosent plusieurs villes, et finissent par se réunir dans le lac de Lob.

Le *Bogdò*, près d'*Ouroumtsi*, est couvert de glaces et de neiges qui réfléchissent les rayons du soleil ; son sommet, s'élevant jusqu'aux nues, cache à la fois le soleil et la lune.

Le *Moussour* (glacier), entre *Ili* et *Ouchi*. Les glaces dont il est revêtu lui donnent l'aspect d'une masse d'argent. Une route, percée à travers ces glaciers, conduit du sud au nord, ou

---

de Tarbagataï et de Kour kara oussou. La petite Boukharie, qui se trouve au sud de cette chaîne, est appelée *Nan lou*, ou le chemin méridional. KL.

pour mieux dire de la petite Boukharie à Ili.

Au nord de cette montagne est *Gakhtsa kharkhaï*, relai de poste, et au sud celui de *Termé khada* (1); ils sont éloignés l'un de l'autre de cent vingt li, ou à peu près soixante verst.

Si, du premier relai, on va au sud, la vue s'étend sur une vaste étendue de neige, qui, en hiver, s'élève très-haut. En été, on trouve sur les hauteurs, de la glace, de la neige et des endroits marécageux. Les hommes et les bestiaux suivent des sentiers sinueux sur le flanc de la montagne. Quiconque est assez imprudent pour s'aventurer sur cette mer de neige, est perdu sans ressource. Après avoir parcouru vingt li, on arrive au glacier où l'on n'aperçoit ni sable, ni arbres, ni herbes; ce qui effraie le plus c'est de voir des rochers gigantesques uniquement formés de glaçons entassés les uns sur les autres. Si l'on jette les regards dans les fentes qui séparent ces masses de glace, on n'y découvre qu'un espace vide et sombre où le jour ne pénètre jamais. Le bruit des eaux qui coulent sous ces glaces, ressemble au fracas du tonnerre. Des carcasses de chameaux et de chevaux sont dispersées çà et là.

---

(1) Dans l'original chinois, ce relai est nommé *Tamkha tach*, ce qui veut dire, en turc, *rocher du cachet*. *Termé*, en langue des Dzoûngar, signifie, comme *khaua* en mongol, le treillage des tentes de feutre; *khada* est *rocher*. Le nom de ce relai indique donc qu'il est entouré de rochers. KL.

Pour faciliter le passage, on a taillé dans la glace des marches pour monter et descendre, mais elles sont si glissantes, que chaque pas est dangereux. Trop souvent des voyageurs trouvent leur tombeau dans les précipices. Hommes et bestiaux marchent à la file, en tremblant d'effroi, dans ces lieux inhospitaliers.

On rencontre quelquefois des pierres grandes comme la main, ou de la dimension de plusieurs toises, soutenues seulement par une glace très-faible; les voyageurs sont obligés d'y passer. Si l'on est surpris par la nuit, il faut chercher un abri sur une grande pierre; si la nuit est calme, on entend des sons très-agréables, tels que ceux de plusieurs instrumens réunis : c'est l'écho qui répète le bruit du craquement produit par les glaces en se brisant. Le chemin que l'on a tenu la veille, n'est pas toujours celui qu'il convient de suivre le lendemain. Un animal, qui tient le milieu entre le loup et le renard, habite dans ces montagnes; il est regardé comme ayant quelque chose de surnaturel. Le matin, on cherche ses traces, et en les suivant on ne se trompe jamais de chemin. Il y a aussi un aigle de couleur cendrée qui indique par ses cris, aux voyageurs égarés, le chemin qu'il faut prendre. Au loin, dans l'ouest, une montagne, qui jusqu'à présent a été inaccessible, présente ses cimes escarpées et couvertes de glaces.

Le relai de *Termé khada* (Tamkha tach), est à quatre-vingts li de ce lieu; une rivière, qui sort avec une impétuosité effrayante des flancs de ces glaciers, coule au sud-est, se divise en plusieurs bras, et porte ses eaux dans le lac *Lob*. A quatre journées au sud de Termé khada, on rencontre une plaine aride, qui ne produit pas la plus petite plante. A quatre-vingts ou quatre-vingt-dix li, on trouve partout des rochers gigantesques entre lesquels les animaux cherchent leur nourriture. Le commandant d'*Ouchi* envoie annuellement un de ses officiers porter des offrandes à ce glacier. La formule de la prière qui se récite dans cette occasion, est envoyée de Péking par le tribunal des Rits.

On trouve de la glace sur tous les sommets de cette chaîne de montagnes, si on la traverse dans sa longueur; mais si, au contraire, on la franchit du nord au sud, c'est-à-dire dans sa largeur, on n'en trouve que sur une distance de deux tiers de verst. Tous les matins, dix hommes sont occupés à tailler dans la glace des degrés pour monter et descendre ; dans l'après-midi, le soleil les a fondus ou bien les rend extrêmement glissans. Ces montagnes sont en général, si roides et si escarpées, que l'on devrait abandonner le chemin où l'on passe aujourd'hui, et en faire un autre conduisant du nord au sud.

Quelquefois la glace manque sous les pieds des

voyageurs; ils s'y enfoncent sans espérance de jamais revoir le jour. Les mahométans du Turkestàn oriental, immolent un bélier en sacrifice avant de traverser ces montagnes. La neige y tombe toute l'année; il n'y pleut jamais. Du reste, s'il n'y avait pas sur le chemin les carcasses de diverses bêtes, on n'y trouverait ni l'animal sacré, ni l'aigle; alors ces créatures n'auraient plus la faculté de servir de guides, comme par une inspiration surnaturelle.

Les pays qui formaient autrefois le pays des Dzoûngar, et qui actuellement sont appelés par les Chinois, gouvernement d'Ili, renferment les villes *Barkol*, *Ouroumtsi*, d'*Ili* et *Tarbakhataï* (1).

Barkol est située à trois cents li, au nord-ouest de Khamil; son territoire est borné, au sud, par le territoire de cette ville; au nord, par celui des Khalkha, et à l'ouest, par celui d'Ouroumtsi. Elle a une garnison de mille Mandchous, qui y habitent avec leurs familles; ils sont commandés par un général. La population de Barkol est assez considérable. Le climat est froid; il neige

(1) Ceci est très-inexact, les cantons de *Barkol* et d'*Ouroumtsi* n'appartiennent nullement au gouvernement d'Ili; ils relèvent de celui de *Kan sou*, qui comprend la moitié occidentale de l'ancienne province de Chen si, à laquelle on a ajouté une grande partie des conquêtes faites sous Khian loung. KL.

quelquefois abondamment au mois de juin, alors on est obligé de se vêtir de pelisses. Cependant, depuis quelques années, on y a semé, avec succès, du froment, de l'orge, etc.

Ouroumtsi est bâtie au pied du promontoire du mont Rouge. Le terrain y est partout fertile et l'eau excellente; les pâturages y sont gras. Depuis 1765, un général en chef et deux autres généraux résident dans cette place. A huit li de l'ancienne ville, on en a construit une nouvelle, nommée *Koung kou*, elle est sur huit collines, et a plus de dix li de circonférence. La garnison de la nouvelle ville se compose de trois mille Mandchous, avec soixante-dix-huit officiers; de deux mille soldats chinois, et de plus de cent officiers : ces troupes y ont leurs familles. L'ancienne ville a une garnison de trois mille hommes commandés par un inspecteur et plus de cent officiers et sous-officiers. Dernièrement on y a envoyé plusieurs familles du Kansou, et de l'intérieur de l'empire, quelques milliers de criminels condamnés. Ces gens ont été disséminés dans les districts de *Tchang ky* et de *Manas*, pour y défricher les steppes. Les rues d'Ouroumtsi, où se fait le commerce, sont larges et très-fréquentées. Il y a un grand nombre de maisons où l'on boit du thé; il y a aussi des cabarets, des comédiens, des chanteurs ambulans, et une foule d'ouvriers et d'artisans de différens genres. En 1775, l'em-

pereur Khian loung éleva Ouroumtsi au rang de ville immédiate du second ordre (*tcheou*), et lui donna le nom chinois de *Ty houa*. Il y a un gymnase, deux temples, une école pour la ville et une pour le district. Ouroumtsi est entourée, à l'ouest, par une chaîne de monts sablonneux, très-riches en houille. Au sud, s'élève le mont *Bogdò ola*.

Près d'Ouroumtsi, trente li à l'ouest du poste de Byrké boulak, on voit un espace de plus de cent li de circonférence, qui est couvert de cendres volantes; si l'on y jette la moindre chose, la flamme éclate et consume tout en un clin-d'œil. Quand on y lance une pierre, on en voit sortir une fumée noire. En hiver, la neige ne s'y maintient pas. On appelle ce lieu la *plaine enflammée* Les oiseaux n'osent pas voler au-dessus. Sur la frontière, entre Ouroumtsi et Ili, on trouve un gouffre d'environ quatre-vingt-dix li de circonférence. De loin, il paraît couvert de neige; le terrain, qui ressemble à une surface salée, s'endurcit lorsqu'il a plu. Quand on y jette une pierre, on entend un bruit pareil à celui que ferait un bâton qui frappe sur du fer. Si un homme ou un animal, marche sur cet abîme, il est englouti à jamais. On l'appelle *la fosse de cendres*.

Ili était jadis la résidence des khan des Dzoûngar. En 1754, Amoursana (1), s'étant brouillé

---

(1) *Amoursana* fut le dernier khan des Œloet; il mourut en

avec Davatsi, se rendit avec sa tribu à Koukou khotò, ville située au nord de la province de Chan si, et appelée par les Chinois *Kouei houa thhing;* il s'y soumit à la domination chinoise. L'empereur Khian loung lui donna l'ordre de marcher contre Davatsi. Celui-ci fut battu, et son pays conquis. Quelques années après, les Œlœt s'étant révoltés à plusieurs reprises, un million de Dzoûngar perdirent la vie dans ces troubles, et leur pays fut ravagé. L'empereur commanda au général en chef de s'établir, avec les troupes mandchoues et chinoises, à Ili, et de surveiller les deux lignes militaires qu'on avait établies dans les pays occidentaux, savoir : la septentrionale, ou le gouvernement d'Ili, et la ligne méridionale, ou la petite Boukharie. Les généraux, les commandans, les inspecteurs chinois et les adjoints, sont tous sous les ordres du *dzianggliiun*, ou général en chef. Il surveille également les Œlœt, les Torgoout et plusieurs autres hordes.

La ville construite sur les bords de l'Ili, a plus de huit li de circuit; on l'appelle communément *Ili*, mais Khian loung lui a donné le titre honorifique chinois de *Hoei yuan.* Le général en chef y réside. Les généraux des *Solon*, des *Sibé*, des *Tsakhar* et des *Œlœt*, ainsi que les comman-

---

Russie, où il s'était réfugié pour se soustraire au châtiment que les Chinois lui destinaient comme rebelle.

dans des villes du Turkestân y demeurent aussi auprès du général en chef. On y envoie annuellement, de Si ngan fou, un détachement de trois mille huit cents Mandchoux, avec leurs familles, et cent vingt-huit officiers ; et de toute la Chine, plus de deux mille malfaiteurs, qu'on emploie pour le service du gouvernement ; ainsi la ville est remplie de soldats ; elle est très-commerçante. Les troupes sont en grande partie cantonnées dans les environs. A quinze li, à l'est d'Ili, s'élèvent les montagnes de *Khongor,* qui abondent en houille et en fer. A un demi verst de la ville, coule l'Ili, formé par le *Khachi* et le *Partsin* ou *Téghis* (Teghes). Grossie par les eaux provenant des sources des montagnes, cette rivière, quoique large et sinueuse, est très-rapide ; on la passe en bateaux. Elle abonde en poissons et en loutres ; elle se perd à travers les sables dans le lac Balkhach, après un cours de sept cents li, au nord-ouest.

Une grande vallée, qui borde Ili au sud, est gardée par huit postes militaires, composés de mille soldats *Sibé* avec leurs familles. Cette troupe est divisée d'après les huit bannières, et sous les ordres d'un commandant en chef et de plusieurs officiers. Des Turkestâni agriculteurs habitent entre ces postes. Le côté nord-est d'Ili est couvert de forêts touffues, remplies de loups et de mousimons. Vers l'ouest, il y a des marais

couverts de roseaux, dans lesquels on trouve beaucoup de chevreaux et de sangliers. A l'ouest d'Ili, coulent le *Khorgòs* et *Tsitsikhàn;* les environs de ces rivières sont habités par six cents Solons et par quatre cents Dakhour; ces troupes y vivent avec leurs familles.

Le gouvernement d'Ili est vaste et coupé d'un grand nombre de routes qui traversent les montagnes; il est borné, au nord-ouest, par les pays étrangers; au nord, par le Tarbakhataï; au sud, par la Petite Boukharie, et à l'est, par Ouroumtsi. Le côté du nord est défendu par douze postes militaires et trente redoutes. C'était le principal séjour des Dzoûngar qui, négligeant l'agriculture, s'occupaient principalement d'élever du bétail. Actuellement six mille familles turkestâni labourent ces steppes; la récolte suffit à peine pour fournir au gouvernement chinois le blé nécessaire à l'approvisionnement des troupes. On envoie annuellement de la Chine plus de 500,000 liang en argent (environ 4,000,000 de francs) et plusieurs millions de pièces de satin et de taffetas pour subvenir à leur solde et à leur entretien. Ces marchandises sont échangées, avec les *Kirghiz* ou *Khassak*, contre des bestiaux qui se vendent ensuite à l'enchère. L'argent qu'on en retire sert à l'entretien des troupes, et on y ajoute les contributions foncières et autres qui s'élèvent à plus de 40,000 liang,

ainsi que les impôts des villes du Turkestân, en toile, coton, etc.. En 1774, l'argent monnoyé fut si rare dans ces contrées, que le gouvernement permit de tirer, des villes d'Aksou, de Yarkiang et de Bugour, 8,000 kin de cuivre au lieu de blé, pour le convertir en monnaie à Ili. Tous les ans, un général, accompagné de cinq cents hommes, va aux frontières des Khassak et des Bourout, pour recevoir le tribut de ces peuples, qui consiste en une vache sur cent, et un mouton sur mille. Les taidzi des Œlœt, les *bek* ou princes mahométans des villes du Turkestân, se rendent à la fin de chaque année à Péking avec des présens; les Khassak (ou Kirghiz) y vont tous les trois ans; les Bourout n'ont pas de tems fixe.

Le *Tarbakhataï* est nommé, par les habitans indigènes, *Tachtava;* ce pays était soumis aux Œloet; on l'appelait aussi *Yar* et *Tchoukoutchou* (Tchougoutchak); c'était là qu'Amoursana avait son camp. Vaincu, en 1755, par les Dzoûngar, il s'enfuit vers le nord (en Russie), et ces lieux restèrent déserts. Plus tard, les Chinois s'en emparèrent après avoir fait la conquête d'Ili. Ce pays est assez grand. On compte, au sud, jusqu'à Ili, dix-huit relais; sept journées au nord jusqu'à la frontière des Khassak (de la grande horde); trois journées, ou environ cinq cents lvers le nord, jusqu'à la frontière

russe, où les postes des deux empires sont vis-à-vis les uns des autres. On avait établi le chef-lieu de la frontière au nord-ouest ; mais la température y était trop froide. En hiver, la neige s'y élèvait jusqu'à dix pieds; en été, il y avait beaucoup de serpens venimeux, et surtout une immense quantité de moucherons ; c'est pourquoi le siége du gouvernement fut transporté à *Tchoukoutchou*, dont le nom fut changé par l'empereur en celui *Tarbakhataï*. On y bâtit une ville avec des remparts en terre, et on y établit deux commissaires, trois commis et une garnison composée d'un commandant, de sept officiers supérieurs, de mille soldats chinois avec un colonel, et de quinze cents Mandchoux et Mongols. Les Chinois y restent constamment en garnison ; ils sont tenus de cultiver la terre pour se procurer le blé qui leur est nécessaire. Les Mandchoux et les Mongols y sont envoyés d'Ili, et remplacés tous les ans. Ces troupes sont soldées comme celles d'Ili. Quand les Kalmuks Torgoout reconnurent la souveraineté du céleste empire, en 1777, plus de trois mille hommes de la tribu du tsin wang *Tsebek dordzi*, furent placés dans quatre postes, situés à l'est de la ville, dans le canton de *Khobok sari*, avec la faculté d'y choisir leurs pâturages.

Ce pays est riche en oiseaux, poissons et bêtes sauvages de différentes espèces; on y trouve

beaucoup de sangliers, des ours noirâtres et jaunes, des *saïga* (antilope scythica), un oiseau de la grosseur d'une poule, qui aime à se percher sur les arbres, ce qui l'a fait nommer poule d'arbre. Il y a aussi une espèce de corneille dont le plumage est vert comme celui des perroquets.

CHAPITRE XII.

Notices géographiques sur le Tubet,

Extraites de livres chinois, par le P. Hyacinthe.

1. *Nom.*

Les Chinois comprennent souvent sous le nom de *H'lassa*, le Tubet entier (1). *Si dzang*, c'est-à-dire *Dzang occidental*, est le nom de tout l'empire tubétain; mais parfois on entend sous cette dénomination la ville de H'lassa, seule. Le véritable nom du Tubet est *Bot.* Les Tubétains ajoutent à ce nom le mot *ba*, homme (2) et désignent par *Bot ba*, tout l'empire ainsi que ses habitans. Les Mongols omettent le *ba*, et en

(1) Ceci est certainement une méprise. Je n'ai jamais trouvé une pareille acception du mot *H'lassa*, dans les livres chinois; ce nom est quelquefois donné au *Tubet antérieur*, ou à la province de *Wei*; mais jamais il n'a été appliqué à tout le pays, depuis la frontière occidentale de la Chine, jusqu'aux rives de l'Indus supérieur, et de ses affluens. Kl.

(2) Homme, en tubétain, est *mi;* la particule explétive *ba* n'a jamais eu cette signification; elle se place à la fin des substantifs et des adjectifs dérivés; p. e., *tchar ba*, pluie; *long ba*, demande; *tin ba*, goutte; *in ba*, rouge; *tra ba*, sain; *sar ba*, nouveau. Kl.

le remplaçant par le mot *tu*, ils disent *Tubot*(1). C'est de ce mot altéré par les Européens, en le prononçant, que ceux-ci ont fait *Tibet*. *Tangout* est un mot mongol (2) qui désigne le pays formant actuellement toute la frontière occidentale (3) de la Chine, et habitée par des *Tubétains orientaux* (4). Le Tangout, conquis par Tchinghiz khan, est connu sous le nom du royaume de *Hia*. *Yuan hao* fut le premier roi de Hia ou Tangout : reconnu, sous ce titre, par les monarques chinois des dynasties *Liao* et *Soung*; il prit celui d'empereur. Ce Yuan hao introduisit l'écriture tubétaine (5), qui, à quelques exceptions près, est empruntée de celle de l'Inde. Si l'on divise les peuples d'après les langues, on trouvera que toute la Chine, le Tubet et les royaumes qui confinent aux provinces chinoises de Yun nan et de

---

(1) Ceci est une étymologie forcée; *Tubet* est l'ancien nom du pays; il se retrouve dans les annales chinoises, depuis le VIe siècle, sous la forme de *Thou pho* (que les missionnaires et Deguignes ont mal rendu par *Thou fan*). Le nom de Tubet ne peut donc pas être mongol, puisque, à cette époque, les peuplades mongoles habitaient encore trop au nord, pour avoir des relations avec le pays qui le porte. KL.

(2) Ce n'est pas non plus un mot mongol. Voyez mes *Mémoires relatifs à l'Asie*; volume II, page 365. KL.

(3) L'auteur veut dire frontière du *nord-ouest*. KL.

(4) La plupart des habitans sont Mongols et Turcs. KL.

(5) Les Annales chinoises disent : « Il fit de petits caractères tubétains. » Il s'agit vraisemblablement ici de l'écriture cursive, appelée *dvou min* ou *voû min*. KL.

Kouang si, jusqu'à la mer méridionale, sont de la même origine, à l'exception du Tubet, qui, au nord, se rapproche par ses usages des Mongols, et au sud, des Indiens. Dans les autres royaumes, au sud-est du Tubet, on trouve encore aujourd'hui, sous plusieurs rapports, beaucoup de ressemblance avec les Chinois des provinces méridionales (1).

2. *Frontières et divisions.*

A l'est du *Tsiokan*, ou du principal temple de H'lassa, le Tubet touche aux provinces chinoises de Szu tchouan et de Yun nan, et au sud, à *H'lok ba*, et aux rives du *Nou kiang*. *H'lok ba* est le nom d'un peuple sauvage (2), habitant les frontières méridionales du Tubet; et se couvrant, pendant l'été, avec des feuilles d'arbres, et pendant l'hiver, avec des peaux de bêtes sauvages. Le *Nou kiang* est large et coule entre des rochers escarpés avec tant de rapidité, qu'il est absolument impossible de la passer en bateau. Le pays qu'il traverse s'appelle Gombou (3). A

---

(1) Je donne ce paragraphe tel qu'il se trouve dans l'original, et je laisse au lecteur le plaisir de le comprendre. KL.

(2) Ce peuple habite entre l'Assam et le Yun nan. Dans les cartes chinoises, il est nommé *Lokabadja*. KL.

(3) Tout ceci est inexact. La rivière appellée, par les Chinois, *Nou kiang*, ne coule pas dans le pays du *Gombou*, ou plutôt *Goungbo*; mais dans celui de *Kam*, situé à l'est vers la frontière chinoise. Les

l'ouest du temple Tsiokan, au-delà de Djachi loumbou commence la frontière du *Ngari* (1), qui se dirige au nord par le *Gantessiri* (2) jusqu'à *Kerdoudsoung*, petite ville du Ngari ; au sud-ouest la frontière du Tubet va par *Sianghé Kharaker* (3), jusqu'à *Nelama* (4), ville sur les confins du royaume des *Gorka*, dans l'Inde.

Le Tubet se divise en quatre parties ; le *Ngari* (Nèri), pays assez grand, est la quatrième ; il se trouve au sud, et voisin de contrées habitées par des peuples, connus sous les noms de *Lataka* et de *Gougoutsié*.

Au nord du temple Tsiokan, des plaines s'étendent de *Yanbadzin* à *Sintsiao*. A l'ouest, le Tubet touche au petit Tubet (5) ; à l'est, à la chaîne des monts *Akdam ri* (6) ; au nord, il se termine à un désert qui traverse le *Mourou ousou* et le *Gardzang-Goutcha*, et se prolonge jusqu'à la frontière du pays du *Koukou noor*.

---

principales rivières de Goungbo sont, le *Yarou dzangbo*, le *Ni tchou* et le *Niang tchou*. Kl.

(1) Dans l'original russe, *Nèri*.

(2) Lisez *Gangdis ri*, c'est-à-dire montagnes de *Gangdis*. Ce sont celles qui, jusqu'à présent, portaient sur nos cartes le nom de *Kantaisse ;* ce nom est inexact. Kl.

(3) Lisez *Chang gaï khara ghèr*. Ce nom est mongol, et signifie habitation noire du Mandarin. Kl.

(4) Lisez *Nialma ;* c'est la même ville que *Kouti*, appartenant à présent au Nepâl. Kl.

(5) Voyez la note (1) à la page 396.

(6) *Ri*, en tubétain, est montagne. Kl.

De H'laringo à l'ouest, le pays qui a au moins 1,000 li d'étendue, est appellé *Yuiba* (Wei), et par les Chinois *Dzang antérieur*. Anciennement, le Tubet était divisé en trois parties ; le *Khamba*, l'*Yuiba* et le *Dzangba* (1). Le *Khamba* est actuellement le district de Tsiambo; le *Yuiba* est celui de H'lassa, et le *Dzangba*, la province de Djachi loumbou.

3. *Détails sur le district de H'lassa.*

H'lassa est situé dans une grande vallée, qui du sud au nord a une étendue de quarante li, et de l'est à l'ouest de quatre à cinq cents li. On entend ici, sous ce nom, toute la contrée de *Yuiba*, en allant à l'est jusqu'à *Khamba*; dont la plus grande partie est à présent incorporée à la Chine. Par conséquent le district de H'lassa touche, à l'est, au Szu tchhouan et au Yun nan ; vers le nord-est, au pays du Koukou noor ; vers le nord, au *Houang ho*, ou au fleuve jaune ; vers l'ouest, à la mer occidentale, ou lac *Terkiri* (2), et vers le sud, à Tako. Des milliers de montagnes, qui lui servent d'ornemens, et la quantité de rivières, dont il est arrosé, font de ce district le plus florissant de tout l'Occident. Un temple, construit sur la cime du mont *Boudala* (c'est le

(1) Cette division existe encore. Les trois provinces s'appellent *Kam*, *Wei* et *Thsang* ou *Dzang*. Kl.

(2) Il est impossible que l'archimandrite Hyacinthe, qui sait lire le mandchou et le mongol, ait commis cette faute. Le nom de ce lac

nom du temple ; celui de la montagne est *Pamou ri*), sert de trône au Dalaï lama. L'air y est pur, la verdure toujours fraîche et éclatante, une teinte de pourpre, qui couvre tout le pays, le rend un des plus beaux de l'univers. Les édifices gigantesques, les rues et les places méritent d'être remarqués. Les Tubétains appellent cette ville *H'lassa* (pays divin.) Sous le règne du Dalai-khan, elle était entourée d'une muraille qui fut démolie en 1721, par *Tsevang Norbò*, général en chef de l'armée occidentale; il la remplaça par une digue en pierres brutes, qui commence au pied de la montagne *Nara*, et s'étend jusqu'à *Dziaribitoun*, sur une longueur de trente li. Il entoure le mont Boudala, et le protège contre les inondations de la rivière. Les Tubétains l'appellent la *Digue sacrée*. Au premier mois de la nouvelle année, les lama se rassemblent de tous côtés au temple Tsiokan à H'lassa, pour assister au service divin; ils apportent des pierres, et les placent sur la digue; ensuite ils y jettent un peu de terre et s'en vont,

---

est [illegible] *Tègri noor*. Il l'a reçu des Mongols qui habitent ses bords; dans leur langue, il signifie *lac du Ciel* ou de la *Divinité*. La personne qui a transcrit les légendes mandchoues de la carte du Tubet, publiée par du Halde, a lu, mal à propos, *Terkiri* pour *Tègri*, ou *Tèngri*, et de là vint cette faute, qui se trouve dans toutes nos cartes. On sent aussi que si le pays de H'lassa n'a que quatre à cinq cents li d'étendue, il ne peut toucher à la province chinoise de Szu tchhouan. KL.

après avoir récité des prières. Les lama ne remplissent ce devoir qu'une fois chaque année. Le gouvernement se charge des réparations de la digue; tout le peuple est de la secte *jaune*, de la religion bouddhique, et a une confiance entière dans les lama. Le *Dalaï lama* et le *Bantchan* sont les principaux objets de sa vénération.

Les habitans du Tubet antérieur ne parlent du Dalaï lama qu'avec admiration et ravissement. Ils disent que la religion, dont il est le chef, a pour but la réforme du genre humain, qu'elle répand la paix dans l'ame et prêche la miséricorde et l'amour du prochain. Le Dalaï lama se distingue par la pureté de son cœur, l'élévation et la pénétration de son esprit. Il rappelle, avec une exactitude merveilleuse, les événemens des tems passés, et jamais ne s'en glorifie. Si les prêtres subalternes trompent le peuple, en avalant des couteaux et en vomissant du feu, il les punit en les faisant descendre jusqu'au dernier rang. C'est pourquoi que le peuple le révère et le qualifie de divinité vivante. Le nom de H'lassa veut dire *Terre sainte*. Les montagnes se rangent avec respect devant cette contrée; les eaux terrestres l'entourent; ses champs sont fertiles et abondans; ses routes sont unis et larges. A l'est, s'élève le mont *Boudala*(1), ou mieux *Pamou ri*.

---

(1) *Bouda* ou *Phou tho* est, d'après les auteurs chinois, un mot samskrit. Les sectateurs de Bouddha disent qu'il y a trois montagnes

Il est composé de trois collines ; la principale est le *Sanbou ri ;* sa cime la plus haute est couverte de verdure ; ses sommets sont revêtus de pourpre ; la perfection et la beauté de chaque objet rendent ces lieux supérieurs à tous ceux que l'on connaît. Au-devant des montagnes, s'élèvent des obélisques (1) ; un peu plus au nord, on voit le *Dzoungdziolougàn*. Cet édifice est érigé au milieu des eaux ; ou y va en bateau. L'aspect de ce monument est ravissant. Sur la route du *Tsiokan* de *H'lassa*, on rencontre un pont en briques, sous lequel se précipite avec fracas le *Kardjou mouren* (2) ou *Dzang* (3). Les habitans demeurent sur ses deux rives et vivent dans l'abondance.

---

appelées *Boudala* (en chinois *Phou tho chan*). La première est dans la mer méridionale ; c'est-là que repose *Bodhisatva*, *voyageur*. Une autre se trouve dans la province de Tche kiang ; c'est le lieu où le vingt-huitième *Bodhisatva* donne ses instructions sur la loi divine. La troisième est celle du Tubet ; c'est-là où le *Phou sa*, ou *Bodhisatva Kouon in*, se montre sous une forme humaine. KL.

(1) Ces colonnes, posées sur une base ronde, ne ressemblent pas du tout aux obélisques de l'Egypte. On peut voir leur forme dans la seconde planche du voyage de Deguignes, à gauche. Sur la planche 29 de l'original anglais de l'atlas du voyage de lord Macartney, au milieu, et sur la 16e des Batailles chinoises, à droite. KL.

(2) Le nom de cette rivière est mongol [illegible] *Kaldjâo mouræn*, c'est-à-dire la *Rivière Furibonde*. KL.

(3) Ceci est une faute impardonnable. *Dzang* est le grand fleuve *Dzang bo tchou*, ou *Yarou dzang bo tchou*, qui, au contraitre, reçoit le *Kaldjâo mouræn ;* ainsi il ne peut être identique avec cette rivière. KL.

A cinq li, à l'est de la montagne, on arrive au temple de *H'lassa-Tsiokan*, resplendissant d'or et d'émeraudes. A côté, est celui de *Ramoutsi Tsiokan*. A sept li, au nord de ce dernier, est *Djassi*, petite ville qui à une garnison chinoise. *Sera*, *Breboung* (ou *Baraiboung*), *Samié* et *Ganten* (lisez *Galdan*), sont de grands temples; de loin, ils frappent les regards par leur beauté; vus de près, ils attirent l'admiration. Mais *Dzoun-dzio-Katsî* et le palais destiné à recevoir les étrangers, ne peuvent être comparés à aucun autre édifice; ils sont assez près l'un de l'autre. C'est-là que le Dalaï lama se repose dans ses momens de loisir. Au printems, les saules et les pêchers les couvrent de leur ombrage; en hiver, les cèdres et les cyprès. L'habitation de l'homme Dieu du Tubet ne le cède en rien à la Chine, et représente dignement la capitale sainte des possessions occidentales du céleste empire.

De H'lassa-Tsiokan, en allant au sud-ouest, on compte huit journées jusqu'à *Djachi loumbo*, ville du Tubet occidental, ou il y a le temple *Jendjhoûnnin-dzeba*. Cette contrée a des montagnes et des rivièresfort belles; le sol y est fertile. Le *Bantchan* réside dans ce temple.

La quantité des temples du Tubet est innombrable. Dans les provinces de *Kam*, de *Youi* ou *Wei* et de *Dzang*, on en compte plus de trois mille qui sont enregistrés, et plus de quatre-vingt-quatre

mille lama, entretenus aux frais du gouvernement. Les lama de la première classe appelés, en mongol, *khoutoukhtou*, vivent des revenus des terres mises à leur disposition. Les Grands khoutoukhtou confient l'administration de leurs domaines à leurs *dziamdzo*, appelés chandzaba à l'Ourga. Dans chaque temple, un *kianbou* est à la tête des affaires de la communauté des lama. Le rang de ces kianbou diffère selon la grandeur du temple et le nombre des lama.

4. *Dépendance de la Chine.*

En 1642, le Dalaï lama prit la résolution d'envoyer un tribut à l'empereur de la Chine. Plus tard, sous le règne de l'empereur mandchou, *Chun tchi*, le Dalaï lama de la cinquième régénération vint en personne à Péking. L'empereur lui accorda une patente par laquelle il le nomma *chef de la religion de Foe du Bengal* (1). A cette époque *Kouchi-khan*, prêtre des Eleut, tua dans une bataille *Dzanba khan*,

---

(1) Il arriva à Péking, en 1652. L'archimandrite Hyacinthe a très-mal traduit le titre de ce lama, qui, en chinois, est : *Si thian ta chen thsu tsai Foe*, c'est-à-dire *le grand et excellent Boudha du ciel occidental existant par soi-même*. Son nom tubétain fut *Ngawang Lobdzang Ghiamtso*; il ne s'agit ici nullement du *Bengal*, pays avec lequel les prêtres tubétains ne sont pas en relation, et où ils sont regardés, par les Hindous orthodoxes, comme hérétiques. Le Dalaï lama, dont il est question ici, fut révéré par les Mongols, sous le nom de *Boudoung watchiratou Dalaï lama*. Kl.

et s'empara du Tubet. Il eut pour successeur son fils *Dayan-khan*, et son petit-fils *Dalaï-khan*, qui tous les deux étaient attachés aux Chinois. Plus tard, le teba *Sandzé* s'étant révolté, fut tué par *Ladzang*, khan de H'lassa, et arrière petit-fils de *Kouchi-khan*; *Ladzang* envoya une ambassade à Péking pour annoncer cette nouvelle; démarche qui lui valut, de la part de l'empereur Khang hi, le titre de khan. Le Dalaï lama de la sixième régénération, nommé *Lobdzang Galdzang Ghiamtso*, qui s'était récemment manifesté à *Li thang* (1), n'avait alors que cinq ans et portait le titre de koubilgan. Les Mongols du Koukou noor le conduisirent au temple de *Tar*, près de Si ning fou. Sur ces entrefaites, le rebelle Tsévang Arabtan envoya des troupes au Tubet, sous le commandement de *Tséreng Dondjoub*, qui tua Ladzang-khan, et fit son fils, *Soúrdzou*, prisonnier. Il commit ces hostilités, sous le prétexte de rétablir la religion; mais c'était réellement pour conquérir le Tubet. Les Tubétains envoyèrent des députés à l'empereur de la Chine, pour lui demander du secours; la cour de Péking fit marcher une armée, sous le commandement du général *Olounda*. Les troupes du rebelle voulurent se retirer vers le nord; mais séduites par les

(1) Dans la partie la plus orientale du Tubet, qui actuellement dépend de la province chinoise de Szu tchhouan. KL.

lama noirs, elles revinrent sur leurs pas, et osèrent s'opposer aux bataillons chinois. Khang hi, dans son courroux, envoya de nouveau six corps d'armée, sous le commandement de celui de ses fils qui lui succeda plus tard, et accorda, en même tems, à Gardzankim, qui résidait dans le temple de Tarsa, le titre de Dalaï lama, une lettre de bienveillance et un cachet. Le général en chef, *Yang sin*, à la tête d'un corps de troupes destiné à faire remonter ce pontife sur le trône, partit de *Si ning*; passa la frontière, il extermina les lama noirs, tua *Dakdzou*, prétendu prince du Tubet, rétablit la paix dans le pays et plaça le Dalaï lama sur le trône de *Boudala*. A la suite de ces événemens, le Tubet fut donné au Dalaï lama par une ordonnance impériale, datée du quinzième jour de la neuvième lune, de la cinquante-neuvième année de Khang hi, qui correspond à 1720 de notre ère. D'autres personnages, furent élevés à la dignité de princes, et reçurent le titre de kalion, sorte de ministres tubétains, avec le pouvoir de gouverner le Tubet. Ce furent *Arbouba*, *Lounbounaï*, *Polonaï*, *Kantchennaï*, ex-généraux de Ladzang, et *Djarnaï* (1) chandzaba du Dalaï lama. Une ordonnance

(1) Ces nominations eurent lieu plus tard que le traducteur russe ne le dit; car elles furent faites par l'empereur Young tching. Celle de *Kantchennaï* date de 1723. Kl.

impériale de 1723 conféra au Dalaï lama le titre de *juste par excellence de l'Occident*, *de véritable Divinité*, ou *de la plus véritable Divinité de l'Occident*.

En 1727, Arbouba, Lounboumaï et Djarnaï s'étant révoltés, l'empereur Young tching envoya au Tubet, par différentes routes, des troupes sous le commandement du général Djalanga, pour exterminer les rebelles. Avant leur arrivée au Tubet, le taidzi *Polonaï*, gouverneur du Tubet occidental avait déjà atteint H'lassa, avec l'armée de Djachi-loumbou, s'était emparé d'Arbouba et des autres factieux, et, en attendant les troupes impériales avait envoyé à la cour un rapport détaillé sur la révolte. Après l'exécution d'Arbouba, de Lounbounaï et de Djarnaï, la paix fut de nouveau rétablie au Tubet; Polonaï fut nommé prince de la troisième classe et gouverneur-général du Tubet; l'empereur donna, en même tems, l'ordre d'augmenter les garnisons chinoises dans cette province, et de construire à *Kodà*, près de *Ta tsien lou* (dans la province chinoise de Szu tchhouan), le temple de *Kouei yuan*, pour servir à l'avenir de résidence au Dalaï lama. La ville de *Djachi* fut bâtie en 1733, et deux ans après, en 1735, les Dzoûngar se soumirent. A cette époque, le Dalaï lama fut reconduit à Boudala. Dans la quatrième année de Khian loung (1739), Polonaï fut élevé, par une ordonnance,

à la dignité de prince de la seconde classe et confirmé dans sa charge de gouverneur-général du Tubet. Après sa mort, *Djourmot Namghial*, son second fils, fut investi de ses dignités; mais en 1750, il fut mis à mort pour des entreprises criminelles. La dignité royale de prince fut ensuite abolie au Tubet, et du consentement du Dalaï lama, le gouvernement fut confié à des généraux chinois. Ce pays a, depuis ce moment, joui d'une tranquillité parfaite. Les troupes furent réparties sur les frontières; les habitans retournèrent à leurs champs. Des relations commerciales s'établirent entre les Chinois et les Tubétains : les marchés se remplirent de richesses de toutes sortes, et H'lassa devint la grande capitale occidentale.

En 1791, les *Gorka* (1) commencèrent à inquiéter les frontières du *Dzang ba*, ou *Thsang*, province du Tubet. Sa Majesté céleste ordonna, dans sa colère, de faire marcher ses armées. Des dépôts d'approvisonnemens furent établis depuis Tchhing tou fou, capitale du Szu tchhouan, jusqu'à Youiba et Dzangba. Les troupes impériales

---

(1) Les géographes européens entendent sous le nom d'Hindoustan septentrional, tout le pays montagneux, compris entre le Kachmire, le Boutan et l'Agim (?), et qui renferme le *Népaul* et le *Gorka*, actuellement sous la domination du Radjà de Népaul; ce prince règne sur un pays, dont l'étendue est de 2935 milles carrés; et la population d'environ deux millions d'hommes. T.

tombèrent sur les rebelles, et le brouillard, qui couvrait les vallées profondes, fut dissipé au lever de l'aurore; l'affaire fut bientôt terminée (1). Toute cette partie des contrées occidentales était indépendante de la Chine; mais comme le pouvoir de la cour céleste, depuis cent ans, avait pénétré dans les quatre coins du monde, ce pays fut inscrit sur la liste des provinces de l'empire.

5. *Tribut.*

Le Dalaï lama et le Bantchan-érdéni envoient annuellement une ambassade à Péking. Les présens du Dalaï lama, consistent en draps et en étoffes fines de laine, en bâtons d'odeur, en petites colonnes ou obélisques d'argent, en idoles et autres objets relatifs au service divin de la religion boudhique, en chapelets de corail ou de succin. La valeur de toutes ces choses est estimée à 60,000 roubles. Dans le nombre de ces présens

---

(1) Après l'heureuse issue de cette guerre, le Mandchou qui commandait en chef l'armée, se présenta devant l'empereur Khian loung, qui était alors, en septembre 1793, à son château de plaisance de *Je ho;* il y trouva lord Macartney; cette rencontre contribua beaucoup à faire manquer les projets de l'ambassade anglaise. Avant l'arrivée du général mandchou, elle avait été reçue très-amicalement par l'empereur, et aurait probablement réussi à conclure un traité avantageux. Mais bientôt les affaires prirent une tournure différente; les difficultés augmentèrent, et l'ambassadeur qui avait formé le dessein de passer l'hiver à Péking, reçut son audience de congé. Voyez le *Voyage de lord Macartney*, III, 83, 84.

se trouvent ceux du *Témou koutoukhtou*, qui peut être regardé comme le chancelier du Dalaï lama, et ceux de ses quatre galoung ou ministres. Le Dalaï lama envoie, par cette même ambassade, des présens aux frères de l'empereur, à ses quatre ministres et à d'autres grands personnages, ainsi qu'aux princes mongols, au koutoukhou de Péking, et aux koutoukhou de la Mongolie. Il donne également des récompenses à différens lama; mais ces dons consistent généralement en livres de religion, imprimés à H'lassa.

6. *Gouvernement.*

Les généraux chinois, qui demeurent à H'lassa, nomment les chefs du gouvernement du Tubet, le Dalaï lama les confirme. Le choix tombe sur des hommes appartenant à des familles riches, jouissant d'une bonne réputation, et doués de talens. Le gouvernement est composé de quatre kalion; chacun dirige une branche de l'administration; l'un d'eux a la prééminence sur les autres. Plusieurs *dziandzo*, en mongol, *chandzaba* ou intendant, sont uniquement chargés de la recette des impôts; plusieurs *nansosiak* veillent sur les tribunaux et les redevances territoriales; plusieurs *djounkor*, demeurant au temple de *H'lassa-Tsiokan*, suivent les affaires, et des *dzeigan* contrôlent les comptes. Les places de la plupart des djounkor et des dzeigan sont héré-

ditaires. Les téba supérieurs et inférieurs sont choisis parmi eux. Les doyens des fonctionnaires publics ont le titre de *goussio* (monsieur); celui qui dresse les rapports est qualifié de *djoner*, un directeur ou intendant de *nerba*, un interprète de *nesiamba;* les principaux chefs des affaires civiles sont nommés *téba;* les cinq chefs du militaire sont, le *dèïboun*, ayant sous lui le *dzeïboun*, commandant deux cents hommes; le *sioboun*, commandant de cent; le *dinboun*, commandant de quarante-cinq, et le *dzioboun*, commandant de dix hommes. Ils ont au-dessous d'eux des *kodou*. Tous ces fonctionnaires civiles et militaires prélèvent leurs émolumens sur les impôts qu'ils perçoivent.

7. *Le militaire.*

On compte plus de 60,000 soldats au Tubet; savoir : à H'lassa, 3,000 hommes de cavalerie; 2,000 dans le *Dzang*, 5,000 dans le *Ngari;* 1,000 à *Koba;* 3,000 à *Tardzi*, *Landzi*, *Lanmoutso;* et chez les Mongols, aux iourtes noires, dans le Ngari; et 50,000 hommes d'infanterie dans les deux Tubet. Pour le recrutement, on prend un homme sur dix ou sur cinq; il en est de même pour les chevaux; rien n'exempte du service. En tems de guerre, les soldats sont vêtus de cottes de mailles, faites de petits morceaux de tôles, ou de petites chaînes de fer. Les cavaliers attachent

sur leurs casques des houppes rouges, ou des plumes de paon ; ils ont pour armes des épées courtes, un fusil sur le dos et une lance à la main. Les fantassins ornent leurs casques de plumes de coq ; ils portent également au côté une épée courte et un sabre à la ceinture ; ils ont des arcs et des flèches, et des boucliers de roseaux ou de bois ; quelques-uns sont armés de lances. Les boucliers de bois ont un pied et demi de large, et trois pieds deux pouces de hauteur ; un tigre est peint sur le bouclier, qui est entouré de plumes de différentes couleurs, et couvert de tôle en dehors. Les flèches sont faites en bambou, avec des plumes d'aigles et une pointe en fer, longue de trois à quatre pouces. Les arcs sont de bois, recouvert en corne ; ils sont petits, mais très-forts.

8. *Arts.*

Les tailleurs de pierres et les menuisiers du Tubet, travaillent en perfection. Les différens objets en métaux, ainsi que les ornemens de tête des femmes, peuvent se comparer à ce qui se fait en Chine. Les figures humaines, et les plantes sculptées, imitent presque la nature.

9. *Productions.*

On trouve l'or principalement dans la rivière appelée, par les Chinois, *Kin cha kiang ;* de l'argent, du cuivre, du fer et du plomb dans

la province de *Kam;* le *lapis lazuli,* et le meilleur borax, près du lac de *Mapama* (1). Il y a du sel blanc et rouge. Les buffles, les chevaux, les moutons, les lynx, sont les animaux les plus communs. Le froment, l'orge, les pois, et toutes sortes d'autres plantes, sont très-abondantes.

Les productions du district de H'lassa, proprement dit, sont les moutons, des cochons qui ne pèsent pas plus de soixante livres (un poud et demi), les chevaux, les mulets, les ânes, les buffles, les mousimons, les lièvres, les renards, de très-petites poules, des cygnes, des canards sauvages et des faisans dorés. On cultive beaucoup de riz dans les environs de H'lassa; l'eau nécessaire est conservée dans des bassins fermés par des digues. La charrue tubétaine ressemble à celle des Chinois, à l'exception de l'attelage, pour lequel les Tubétains emploient cinq bœufs. On récolte du froment, l'espèce d'orge nommée *thsing houa,* des pois sauvages, des lentilles de l'Inde, des féves, des choux, des oignons, de l'ail, du persil, la bette, etc. Les arbres sont le cembro, le cyprès et le tremble; les fruits, le raisin, les noix, les abricots et les figues; il y a différentes espèces de fleurs, le pavôt double, la mauve sauvage, la pivoine, la pivoine des montagnes et des marguerites. Les

(1) C'est le *Manas sarovar*, visité par M. Moorcroft. Kl.

minéraux sont le sel, le lapis lazuli, la turquoise, le succin, la cornaline, le sélénite et le sel ammoniac.

On fabrique, au Tubet, diverses étoffes de soie, du drap et des camelots, qui sont très-recherchés dans l'Inde; des bâtons d'odeur, qu'on brûle devant les idoles; des tasses en bois de deux espèces, dont l'une est jaune et s'appelle *djamdjaya;* ces tasses sont solides, vernissées et ornées de raies moirées; la seconde espèce est d'un bois un peu jaunâtre, et appelée *khounlar.* Ces deux sortes de tasses sont très-chères; car, s'il faut en croire les Tubétains, leur usage empêche l'effet du poison. Les Mongols ne négligent aucun moyen de s'en procurer; mais si l'on attache un si haut prix à ces tasses, c'est qu'elles sont fabriquées dans un pays consacré par le séjour habituel du Dalaï lama, et regardé comme le berceau de la religion de Bouddha.

10. *Antiquités du Tubet.*

La pierre, avec l'inscription des Thang, est à H'lassa, à droite de la grande porte du temple, appellé, en chinois, *Ta tchao* (1). Elle est érigée en mémoire de l'alliance jurée entre la cour de *Thang*, ou de la Chine, et celle de *Thou pho*,

(1) Ceci est inexact; ce temple s'appelle, en chinois, *Ta tchao szu* ou temple du *grand Tchao*, c'est-à-dire de *Ju laï*, ou de *Bouddha*. Kl.

ou du Tubet. Cette pierre s'est conservée jusqu'à nos jours, et contient l'inscription suivante (1) :

MONUMENT DE H'LASSA.

TRADUCTION DE M. KLAPROTH.

Inscription constatant l'alliance jurée, entre les Thang (*Chinois*) *et les* Thou pho (*Tubétains*), *la première des années, nommées* tchhang khing (821 *de J.-C.*)

L'empereur *Wen wou hiao te houang ti* des grands Thang, et le *Ching chin Dzanbou* des grands *Pho* (ou *Bod*); ces deux princes se regardant comme oncle et neveu, après avoir consulté les divinités de leur pays, pour s'unir (d'amitié), ont établi et juré entr'eux une alliance sincère, qui doit durer sans interruption. Ils prennent les esprits et les hommes à témoins, et pour qu'elle vienne à la connaissance des siècles et des races futures, il l'ont fait graver sur la pierre, pour la transmettre à la postérité.

Wen wou hiao te houang ti et *Ching chin Dzanbou*; ces deux sages,

TRADUCTION DU P. HYACINTHE.

L'éclairé, le vaillant empereur des grands Thang, obéissant à son père (2), et le très-sage et divin *Kiaba*, du grand Tubet, tous deux souverains, l'oncle et le neveu, convenus d'unir leurs deux empires, ont conclu une grande et éternelle paix, et ont confirmé le traité par leurs serments. Les génies et les hommes sont témoins de cette alliance, et les générations futures en parleront avec admiration. Par cette raison, et afin de faire passer la connaissance de cet acte à la postérité, ils ont fait ériger cette pierre avec l'inscription. « L'éclairé, le vaillant empereur, obéissant à son père, avec le très-

(1) La version du P. Hyacinthe étant incorrecte, j'en place ici en regard une nouvelle, que j'ai faite sur l'original chinois. Kl.

(2) Je ne sais pas pourquoi le P. Hyacinthe a traduit le nom de l'empereur de la Chine, et celui du roi du Tubet. Cela est cause que, si l'inscription ne l'indiquait, on ne saurait pas de quel empereur il est question. Kl.

saints, spirituels et accomplis, prévoyant les changemens cachés dans l'avenir le plus reculé, touchés de sentimens de compasion envers leurs peuples, et ne connaissant dans leur bienfaisante protection aucune différence entre leurs sujets, et les étrangers, ont, après de mûres réflexions, et d'un consentement mutuel, résolu de donner la paix à leurs peuples. Pour étendre ce bienfait partout, ils ont établi, pour l'avenir, leur gouvermement sur des bases solides. En parfaite harmonie entr'eux, ils seront désormais bons voisins, et mettront tout en œuvre pour rendre l'union et l'amitié encore plus étroites.

Dorénavant les deux empires de *Han* (Chinois) et de *Pho* (Tubétain), auront des limites fixes. Ce qui est à l'est du *Thao* et du *Min* (1), appartiendra à l'empire des grands Thang; et tout ce qui est à l'ouest de ces rivières, sera regardé comme faisant partie du pays des grands *Pho*. En conservant ces limites, on ne cherchera pas à se nuire mutuellement, on ne s'attaquera plus à main armée, et on ne fera plus des incursions audelà des frontières déterminées. Si, par hasard, quelqu'un passe les bornes (des deux empires), il sera arrêté et interrogé sur ses motifs, on lui donnera des habits et des vivres, et on le fera retourner au lieu d'où sage et divin *Kiaba*; ces deux souverains, doués d'une pénétration et d'une sagesse profonde, savent en quoi consiste le bonheur solide des peuples, et en étendant les sentimens de la bienveillance, ils répandent partout des bienfaits. En se réunissant, ils n'ont d'autre motif que de garantir la tranquillité de leurs peuples, de leur accorder un bien-être général, et de leur assurer à jamais l'ordre et la paix. Ces efforts unanimes, pour cimenter l'amitié entre les princes voisins, méritent les plus grands éloges. Dorénavant, toutes les contrées situées sur les frontières des deux empires de la Chine et du Tubet; à l'est, les villes de *Tao tcheou* et de *Min tcheou*, doivent faire partie de l'empire des grands Thang, et celles qui sont situées à l'ouest de la frontière appartiendront à l'empire du Grand-Tubet. Ces deux empereurs s'engagent à mettre fin à leurs querelles sanglantes, à ne pas prendre les armes l'un contre l'autre, et à ne pas faire d'invasions sur leurs terres respectives. Dans le cas où quelqu'un serait trouvé au-delà des frontières de son pays, il sera arrêté; mais après l'avoir interrogé selon les lois, il lui sera donné des vêtemens, des vivres, et il sera renvoyé dans sa patrie. En conservant, par de telles mesures, la tranquillité de leurs états,

(1) *Thao min* est le nom de la partie sud-ouest du Chen si; elle le porte d'après les deux rivières qui y coulent, qui ont aussi donné leur nom aux deux villes citées dans la traduction du P. Hyacinthe. Kl.

il est venu ; car pour ne pas mécontenter les dieux tutélaires du pays, et les génies des montagnes et des eaux, il faut que chacun respecte les hommes et les esprits.

L'oncle et le neveu (les deux monarques), malgré l'affection qu'ils se portent, pourront cependant éprouver de la difficulté pour conférer ensemble, en personne. Afin d'entretenir leur liaison mutuelle, les deux empires communiqueront par des envoyés, qui auront la route libre entre les deux états. Quand les envoyés des Thang et les ambassadeurs des Pho seront arrivés dans la vallée *Tsiang kiun ku*, où est le marché de chevaux (établi entre les deux empires), ils seront entretenus, à l'est du pays de *Thao* et de *Min*, aux frais des grands Thang ; mais à l'ouest de la ville de *Thsing choui hian*, leur entretien sera à la charge des grands Pho. En observant les règles prescrites par la bienséance, entre de si proches parens que sont l'oncle et le neveu, pour que la fumée et la pousière ne s'élèvent pas à la frontière des deux états; il faut qu'ils exaltent réciproquement leurs vertus, et qu'ils bannissent pour toujours la méfiance entr'eux, afin que les voyageurs puissent être sans inquiétude, que les habitans des villages et des champs vivent paisiblement, et qu'il ne se passe rien qui puisse donner lieu à des mésintelligences. Ce bienfait s'étendra aux générations futures ; et la voix de l'amour (envers ces princes désirent en même tems témoigner leur dévotion envers les génies, et leur amour pour les hommes. Par suite de cette amitié intime, l'oncle et le neveu s'engagent à se secourir mutuellement, dans les circonstances difficiles. Comme il doit toujours exister des communications entre les deux empires, il est convenu que les ambassadeurs respectifs changeront de chevaux à *Tsiang kiun tchéou*. Ils doivent être entretenus par la cour des grands *Thang*, à l'est de *Tao tchéou* et de *Min tchéou*, et par la cour du Grand-Tubet, à l'ouest de la ville *Thsing choui*. Il est nécessaire de rapprocher l'oncle et le neveu, le plus possible, afin que le feu et la poussière ne s'élèvent pas sur les frontières ; que tous les sujets vantent la bonté des souverains et qu'ils ne se livrent jamais à des sentimens d'inquiétude et de crainte; que les voyageurs n'aient pas besoin de prendre des précautions, et que les habitans jouissent d'une paix profonde. Ces bienfaits accordés aux générations futures, feront éclater la gloire des deux souverains, partout où le soleil et la lune répandent leur lumière. Les Tubétains jouiront de la tranquillité au Tubet, et les Chinois goûteront le même bonheur dans la Chine. Chacun se reposant sur ce traité, confirmé par des sermens, ne doit jamais le rompre. Le serment est sanctifié par la présence des dieux et des savans, devant le soleil, la lune et les étoiles, et par les animaux sa-

ses auteurs), se fera entendre partout où brille l'éclat du soleil et de la lune. Les *Pho* seront tranquilles dans leur royaume, et les *Han* seront joyeux dans leur empire. Chacun est obligé d'observer cette foi jurée; qui ne doit jamais être altérée ou changée; elle a été jurée devant les *trois précieux* (1), devant tous les êtres spirituels, qui existent sous le soleil, la lune, les étoiles et la voûte bleue du ciel, et par les animaux qu'on a sacrifiés. Celui qui ne remplira pas les clauses de ce traité, et qui rompra le serment, sera puni par eux, et poursuivi de malheurs.

Les grands des empires de Hān et de Pho, en se prosternant respectueusement, ont conclu le traité, contenu dans cette inscription. La vertu des deux monarques sera en conséquence exaltée en dedans et en dehors, et le peuple ne cessera de leur prodiguer des éloges (2).

crifiés. Si jamais quelqu'un refusait de se conformer à ce traité, il deviendra parjure, et sera puni par eux.

Le souverain du Tubet et les ambassadeurs chinois, en se prosternant, ont conclu ce traité, cité ici dans toute son étendue. Les bienfaits des deux souverains se répandront jusque dans les siècles les plus reculés, et leurs sujets ne cesseront de les bénir du bien-être qu'ils auront répandu sur eux. »

(1) Les *trois précieux* sont les *trois Bouddha*, celui de l'époque passée du monde, de l'époque actuelle, et de la future. KL.

(2) L'authenticité de ce monument est constatée par l'*ancien Thang chou* (l'histoire des Thang), qui dit : « Dans la première des années, appelées » *tchhang khing* (821) ; à la neuvième lune, les ambassadeurs des *Thou pho* » proposèrent de conclure et de jurer un traité. Cette proposition fut agréée, » et l'empereur ordonna que *Lieou Yuan ting*, ministre-censeur, et grand » de l'empire, accompagnât ces ambassadeurs dans le Tubet, pour y jurer » avec eux le traité d'alliance. Cet envoyé eut pour second *Lieou szu lao*, » assesseur du ministre de la guerre, et vice-censeur de l'empire. Yuan » ting, et ses collègues, après différentes négociations, tombèrent d'ac» cord et conclurent un traité de paix entre le royaume de Thou pho et la » Chine. » — C'est celui qui a été conservé par ce monument jusqu'à nos jours.— *Thai thsing y thoung tchi* Kiv. CCCLII, fol. 25. KL.

Note. Il est surprenant que M. Timkovski ait oublié de parler, dans sa description du Tubet, de la plus considérable ville de ce pays, après celle de H'lassa. C'est *Jiga-gounggar;* elle fait partie de la province de *Wei*, et se trouve à cent quarante li au sud-ouest de H'lassa, sur la rive droite du *Yarou dzangbo tchou.* On y compte vingt mille familles; son nom signifie, en tubétain, *forteresse de la ville Blanche.*

Jiga-gounggar manque aussi sur nos cartes, par la négligence du traducteur de celles des jésuites; j'ai déterminé approximativement sa position géographique à 29° 58' lat. N., et 89° 8' long. O., et celle de *H'lassa* à 30° 43' lat. N., et 89° 30' long. O. de Paris. KL.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES SOMMAIRES

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

Pag.

CHAPITRE I. — Établissement russe à Péking. — Son but. — Personnages qui le composent. — Préparatifs du Voyage 1

CHAP. II. — Départ de Kiakhta pour la Mongolie. — Voyage jusqu'à l'Ourga, capitale du pays des Khalkha 10

CHAP. III. — Séjour à l'Ourga. — Vice-roi de la Mongolie. — Khoutoukhtou, ou divinité vivante des Mongols. — Cérémonies qui ont lieu à son installation 81

Sur les dernières ambassades russes et anglaises en Chine ... 133

CHAP. IV. — Continuation du voyage jusqu'à la frontière méridionale du pays des Khalkha. — Désert de Gobi, ou Cha mo .. 146

CHAP. V. — Voyage à travers le pays des Mongols Sounit. — Notices sur les Kirghiz. — Traditions mongoles sur Bogdò Ghessur khan 213

CHAP. VI. — Voyage à travers le territoire des Tsakhar, jusqu'à la forteresse de Khalgan, située dans la Grande-Muraille de la Chine 258

CHAP. VII. — Arrivée et séjour à Khalgan 279

CHAP. VIII. — Voyage de Khalgan à Péking. — Entrée dans la capitale de la Chine. — Arrivée à la cour russe 294

CHAP. IX. — Journal du séjour à Péking, pendant le mois de décembre. — Notices biographiques sur le ministre Soung ta jin. — Sacrifice au ciel, offert par l'empereur. — Habillement des Chinois. — Lois. — Entrevue avec les missionnaires cathotholique. — État du christianisme en Chine. — Froid considérable 327

Pag.

CHAP. X. — Description du Turkestân chinois, ou de la petite Boukharie.. 284

CHAP. XI. — Description du pays des Dzoûngar, actuellement soumis à la Chine.. 440

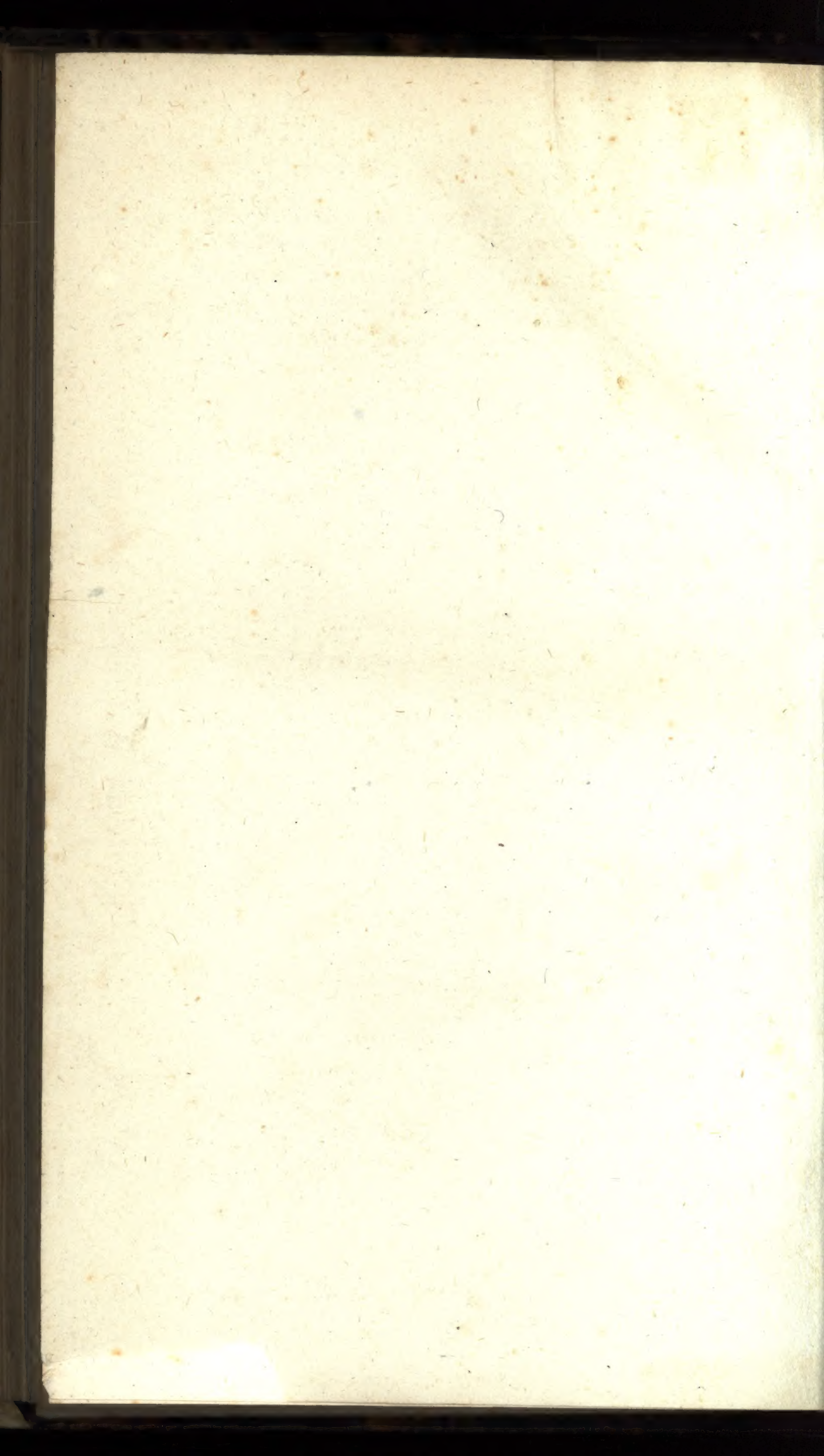
CHAP. XII. — Description du Tubet........................ 454

FIN DES SOMMAIRES DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page 144, ligne 16, lisez : qu'on ne le forçât de faire les neuf prosternations.








VOYAGE
A PÉKING
1